LÉGENDES

DE

L'ANCIEN TESTAMENT

RECUEILLIES

DES APOCRYPHES, DES RABBINS ET DES LÉGENDAIRES,

DISTINGUÉES AVEC SOIN DES TEXTES SACRÉS,

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.



LÉGENDES

DE

L'ANCIEN TESTAMENT.

APPROBATION.

Le livre intitulé *Légendes de l'Ancien Testament*, où l'on démontre que les aberrations des rabbins, des infidèles et des philosophes sur les origines du monde ne font qu'établir la vérité catholique, ayant été soumis à notre examen, nous n'y avons rien trouvé qui soit contraire à la foi ou aux mœurs.

✝ P. L., *évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.*

Arras, le 6 septembre 1860.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DE

L'ANCIEN TESTAMENT.

I. — LES ORIGINES DU MONDE.

Le néant, à sa voix, perd son vaste silence,
Et le chaos se forme, étonné d'exister;
Dans son orbe prescrit chaque élément s'élance.
Le temps se meut; il part, pour ne plus s'arrêter.

FEUTRY, *Ode sur Dieu.*

A l'exception de quelques folles erreurs sur l'origine du monde, les récits plus ou moins altérés que nous appelons ici les légendes de l'Ancien Testament ne peuvent que confirmer, par des témoignages non prévus, la vérité de ce que nous disent les livres saints.

On verra dans ces traditions, souvent prodigieuses, souvent excentriques jusqu'aux extrêmes, comment la vérité se déforme, dès qu'on l'altère. Les Hébreux, tant qu'ils sont demeurés fidèles, l'ont conservée intacte, pendant que les autres peuples la déformaient. Depuis qu'ils sont déchus, les Juifs ont tout noyé dans des contes. Les musulmans ont fait comme eux.

Tout s'accorde pour assigner au monde une origine peu éloignée. L'histoire sérieuse, aussi bien que

la sainte Bible, ne nous permet guère de donner au monde plus de six mille ans, et rien, dans les monuments, dans les arts, dans la civilisation des anciens peuples, ne contredit cette époque de la création de l'homme.

Quelques sophistes ont voulu établir le grossier système de l'éternité de la matière; d'autres ont prétendu que tout était l'œuvre du hasard. Mais, indépendamment de la foi, la main de Dieu se montre assez clairement partout, pour nous dispenser de chercher si la matière, qui se divise et qui végète, peut être éternelle, ou si tout ce que nous voyons a pu se faire soi-même.

Nous savons que le monde a été créé en six jours, dont on s'amuse à discuter la durée (1); ce qui n'empêche pas que les premiers travaux de la géologie confirment entièrement le récit de Moïse, en montrant, dans les couches qui recouvrent le globe, les six étapes de la création; et la terre est un livre dont on n'a tourné encore que quelques feuillets.

Après la confusion des langues, les hommes se dispersèrent sur la terre et formèrent des groupes qui sont devenus vite des nations. Quelques siècles plus

(1) Saint Augustin s'est occupé de cette question. Il dit, dans son traité *De Genesi ad litteram* : « Il n'est pas douteux que les sept premiers jours du monde ne soient différents de nos jours actuels. » Il dit, dans la *Cité de Dieu* : « Il nous est extrêmement difficile d'imaginer et encore plus de dire l'étendue de ces jours. » M. Clément Mullet, dans sa savante dissertation sur *La valeur du mot jour, aux chapitres I et II de la Genèse,* appuie le sentiment qui en fait des époques, et il rappelle ces paroles de saint Pierre, ch. III, ℣ 8, de sa deuxième épître : « Un jour devant le Seigneur est mille ans, et mille de nos années sont pour lui un jour. »

tard, Abraham, presque seul, avait conservé les souvenirs vrais des premiers jours du monde et le culte de Dieu. Les nations diverses, devenues nombreuses, n'avaient plus que de vagues récits qui s'altéraient tous les jours, et chacune d'elles se faisait des origines à sa convenance. Chacune aussi se prétendait la première et la plus ancienne sur la terre.

Ainsi les Chinois, les Indiens, les Japonais ont fait remonter leurs annales, ou ce qu'ils décorent de ce nom, à des millions d'années, tandis qu'en réalité ils ne peuvent, ni aucun autre peuple, excepté le peuple de Dieu, rien présenter de probable qui remonte à trois mille cinq cents ans.

On peut comparer leurs histoires à celles de nos vieux chroniqueurs français, — encore en faveur sous Louis XIII, — qui commençaient la généalogie des rois de France plus haut que Noé. Une seule découverte, dans ces prétentions sans fondement, explique toutes les autres. Nos chroniqueurs, en mettant à la file, avec titres de rois successifs sur notre sol, soixante petits rois qui régnaient en même temps, chacun dans son *oppidum,* comme par exemple au temps de César, n'ont pas fait autrement que les Chinois et les Égyptiens, dans les tableaux de leurs fabuleuses dynasties.

Sans reproduire ici l'Histoire sainte, qui est entre les mains de tout le monde, nous allons passer en revue les légendes des divers peuples qui l'ont défigurée.

Les Chaldéens disaient la matière éternelle. Ils contaient qu'il y eut un temps où tout était eau et té-

nèbres. Dans ce chaos vivaient des monstres, des hommes ailés qui avaient deux et quatre visages; d'autres qui avaient des cornes et des pieds de chèvre, des chevaux à tête d'homme ou de chien, des hommes à tête de taureau, des chiens amphibies, moitié chiens et moitié poissons.

Tout cela était gouverné par une femme nommée Omoroca, qui n'en venait pas à bout. Alors parut Belus; il coupa Omoroca en deux; il fit le ciel d'une moitié de son corps, et la terre de l'autre moitié. Il extermina les monstres et les remplaça par des hommes.

Les Chaldéens voyaient dans les étoiles des anges revêtus d'un habit de feu, et l'astrologie faisait partie de leur culte.

Les Égyptiens croyaient au chaos, c'est-à-dire aussi à la matière, qui s'avisa un jour de se secouer. Cette évolution fit que les diverses parties se séparèrent, et le résultat donna le ciel, la terre, l'eau, l'air et le feu.

D'abord, la terre était boueuse, chaude, agitée; elle produisit les plantes, les animaux, l'homme ou plutôt les hommes, et tout ce que nous voyons. Mais quand les eaux se furent séparées de la terre, que l'air se fut condensé, que les plus vives parties du feu se furent élevées pour former le soleil et les étoiles, la terre, devenue sèche, ne produisit plus rien, laissant aux germes qui venaient d'éclore le soin de se multiplier.

On ne voit pas dans ce système la main d'un Dieu créateur. Le bon sens naturel ramena à des idées

moins brutes. Les prêtres égyptiens expliquaient que les éruptions, dont nous venons de parler, étaient le fait d'une révolte de la matière contre Dieu; ce que les Grecs ont présenté plus vivement dans leurs guerres des Titans contre l'Olympe. Ils enseignaient en même temps que Dieu avait créé des anges, qui régnèrent plusieurs mille ans sur la terre et ne la laissèrent aux hommes qu'après les avoir un peu dégrossis.

Ils honoraient Osiris et Isis : Osiris, parce qu'il avait amené l'ordre en toutes choses; Isis, parce qu'elle répandait la vie sur toute la nature.

En progressant peu à peu, on sait que les Égyptiens arrivèrent à honorer d'une sorte de culte tout ce qui les entourait, le crocodile même, l'ibis, l'oignon et plusieurs autres légumes.

Les doctes chez les Phéniciens variaient dans leur théogonie. Les uns admettaient trois principes, le chaos, le souffle ou l'esprit, et l'amour que le chaos conçut pour lui-même. Le chaos, après avoir stationné plusieurs siècles sans mouvement, s'estima au point de sentir qu'il valait quelque chose. L'esprit qui était en lui s'agita; des créatures se formèrent; elles n'avaient d'abord aucun sens; mais il naquit d'elles des animaux intelligents, qui toutefois restaient assoupis.

Un peu plus tard, le soleil, la lune, les étoiles se mirent à paraître; la chaleur amena les nuées et les vents; le choc des nuées occasionna des orages; le bruit du tonnerre réveilla les êtres animés, qui commencèrent à se mouvoir.

Alors parut Oannès, appelé aussi Oès. C'était un être assez original, moitié homme et moitié poisson, venu de la mer Égyptienne; il sortait de l'œuf primitif, qui, couvé par l'esprit, avait donné les quatre instituteurs des Phéniciens. Celui-là parut, dit Bérose, à peu de distance de Babylone. Il avait une tête d'homme sous une tête de poisson, des mains et des nageoires; à sa queue étaient joints des pieds d'homme. Il vivait, le jour, avec les hommes, sans rien manger, leur enseignant l'agriculture, les arts, le calcul et les sciences qui peuvent adoucir la vie et les mœurs. Au coucher du soleil, il se retirait dans la mer et passait la nuit sous les eaux. C'était un poisson comme on n'en voit guère.

Le Démogorgon, adoré dans l'Arcadie, aux temps reculés, n'était pas moins singulier. S'ennuyant un jour de son chaos et de son éternité, il se fit une sphère, monta dessus à califourchon, et se lança dans l'espace. Sa course circulaire forma le ciel, pendant que la terre, sur laquelle il ne pesait plus, se retournait en tous sens et s'arrondissait comme nous la voyons.

Or, en se promenant en l'air, Démogorgon rassembla le feu, disséminé partout. Il le condensa, ce qui fit le soleil, qu'il maria à la terre. Le reste germa.

Les Chinois ont plusieurs sectes religieuses. Une d'entre elles ne reconnaît d'autre puissance que la nature, qui arrange toutes choses. Une autre voit pour principe le vide, d'où tout est sorti et où tout retournera; ce qui n'est pas très-clair.

Une autre admet un Dieu suprême, qui est l'âme

matérielle du monde entier, et qui fait gouverner chaque partie de la création par des esprits.

Ils donnent au monde une durée de douze temps. Chaque temps est de 18,800 ans. Les cieux ont été faits dans le premier temps; la formation de la terre a occupé le second. Le troisième temps a vu paraître les hommes. Au neuvième temps, les désordres suprêmes viendront, et toutes choses retourneront successivement dans le chaos d'où elles sont sorties.

Ceux des Chinois qui croient la matière éternelle disent que tout s'est formé par les opérations de Tai-ki (l'air primogène), qui a engendré l'Yang (le ciel) et l'Yn (la terre); que, par la succession du mouvement et du repos, Tai-ki a produit le chaud et le froid, le sec et l'humide, et en même temps les cinq éléments. De ces éléments naquirent trois dragons merveilleux, toujours vénérés en Chine, et d'autres animaux qui ne meurent pas. En même temps, la terre enfanta Pan-kou, sans doute le premier homme. Il est représenté, dans leurs images, habillé de peaux, avec un ciseau et un maillet entre les mains, et s'occupant à organiser la matière en désordre.

Les lettrés chinois prétendent que le concours fortuit de la matière grossière avec la matière subtile a fait éclore ce premier homme, qui, comme le champignon, apparut sans le secours d'aucune semence.

D'autres disent qu'il sortit d'un œuf, et font une certaine distribution des différentes parties de cet œuf. La coque s'éleva et fit le ciel; le blanc se dis-

persa dans les airs et le jaune fit la terre. Nous reverrons encore cet œuf-là.

On n'a jamais résolu cette question célèbre : si l'œuf est venu avant la poule, ou la poule avant l'œuf. Les Chinois la tranchent, en faisant tout sortir de l'œuf *primitif*.

Ceux des Chinois qui raisonnent, dit le père Martini, établissent le chaos principe de toutes choses, en ajoutant qu'une puissance spirituelle et souveraine en a tiré tous les êtres, sensibles et matériels.

On voit au Japon, dans une pagode de Méaco, sur un autel fort large et d'une forme carrée, un taureau d'or massif, dont le cou est orné d'un collier très-précieux. Il tient un œuf entre ses deux pieds de devant, et le heurte avec ses cornes, comme s'il voulait le briser. L'œuf est représenté nageant dans une espèce de bassin formé par le creux d'un rocher. Les docteurs japonais se servent de cet emblème pour expliquer la création du monde.

« Dans le temps, disent-ils, que la nature n'était qu'un chaos informe, un œuf, qui contenait le monde, flottait sur la surface des eaux ; une certaine matière terrestre, attirée du fond de l'eau par l'action de la terre, se transforma en rocher sur lequel cet œuf se fixa. Le taureau donna un coup de corne dans la coque de cet œuf, et le monde sortit par l'ouverture qu'il y fit; le taureau fit ensuite avec son souffle éclore l'homme. »

Les Japonais ne sont pas les seuls qui regardent l'œuf comme le symbole du monde. Les Égyptiens

donnaient pour emblème de la création un œuf qui sortait à moitié de la bouche de Dieu.

Quelques Indiens croient aussi que le monde a été formé d'un œuf, que Dieu souffla par le trou d'une sarbacane.

Isparetta est l'idole principale des habitants de la côte du Malabar. Antérieurement à toute création, disent-ils, Isparetta se changea en un œuf, d'où sortirent le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. On représente ce dieu avec trois yeux et huit mains, une sonnette pendue à son cou, une demi-lune et des serpents sur le front.

Quelques Japonais croient à un Être spirituel, qui gouverne la nature, mais n'en est pas l'auteur. D'autres admettent une âme universelle, d'où découlent les âmes des différents êtres, lesquelles, après avoir rempli leur course, rentrent dans la grande âme dont elles sont sorties.

Ils ont toutefois des philosophes, qui disent que leur dieu Amida est invisible, éternel, et créateur de toutes choses.

Mais d'autres philosophes enseignent que, dans le premier mouvement du chaos, dont toutes choses ont été formées, leurs dieux furent aussi formés par son pouvoir invisible. Ils admettent une première succession d'esprits célestes; une seconde de dieux-hommes, qui n'avaient pas la pureté des premiers, et qui vécurent des milliers d'années. De ces seconds vint une troisième race, qui subsiste encore, qui n'a pas la perfection des deux premières, et dont la vie est si courte.

« Ne voit-on pas là, ajoute Sablier dans ses savantes *Variétés*, les esprits ou les anges, créés avant l'homme, puis la race d'Adam à Noé, dont la vie a été si longue, et enfin les hommes d'à présent? »

Les Siamois disent que le modèle du monde est éternel, mais que le monde où nous vivons ne l'est pas; qu'il y a eu avant lui d'autres mondes pareils, comme il y en aura d'autres encore quand celui-ci sera usé.

Les Siamois ne font pas, comme les autres peuples de l'Inde, remonter leur origine à des temps fabuleux. Leurs annales commencent à peine au huitième siècle. Jusqu'au quinzième, le seul objet de leur culte était Somonacodom, ou Samanakodom. Les érudits prétendent que c'était un Chinois ou un Indien, qui vint, au sixième siècle, civiliser un peu ce beau pays. Il tira les habitants de l'état sauvage, leur donna des lois, et les gouverna si bien, qu'après qu'il eut disparu ils l'adorèrent comme leur dieu.

Mais les légendes siamoises en font un calque de Bouddha, dont nous parlerons bientôt; et c'est peut-être Bouddha lui-même, car les Siamois suivent sa doctrine, s'abstenant de manger les animaux, par suite de la foi à la métempsycose. On le dit cependant fils du Soleil, né sur une fleur aquatique, comme d'autres dieux de l'Inde, avec toutes les connaissances infuses. On conte qu'il vivait d'un seul grain de riz par jour, et on lui attribue des prodiges innombrables de puissance et de charité. Il donna un jour un de ses yeux à un aveugle. Un autre jour, il fit manger

un morceau de sa cuisse à un brahmane qui se mourait de faim.

Il tua, malgré ses vertus, un de ses ennemis, dont l'âme passa dans le corps d'un cochon. Quand ce cochon fut gras, on le tua aussi, et Somonacodom, sans y songer, mangea une grillade de ce cochon, un jour que son grain de riz ne l'avait pas nourri suffisamment. Il mourut de cet excès. Mais il reviendra bientôt, sous le nom de Fra-Notte, réparer les torts de la terre.

Le mahométisme, depuis trois siècles, a pénétré dans le royaume de Siam, où il a conquis des adhérents nombreux.

Nous arrivons aux diverses peuplades de l'Inde.

Brahm, comme l'expose le docteur Jacobi (*Dictionnaire mythologique universel*), est le dieu suprême qui enveloppe tout le système religieux des Hindous ou Indiens. Il est unique, existant par lui-même, sans commencement et sans fin, tout-puissant, infini. Lui seul a une existence réelle. Le monde est son image (1); il est l'âme du monde, l'âme de chaque

(1) Un philosophe moderne de la savante Allemagne a développé cette idée, en disant que la terre et tout ce qui l'entoure et tous les hommes qui l'habitent ne sont pas autre chose qu'un rêve du bon Dieu endormi, des ombres, par conséquent, qui disparaîtront quand le bon Dieu se réveillera.

Ce panthéisme n'est pas nouveau. C'est l'Orient qui l'a inventé dans les temps obscurs. Un des philosophes de l'Inde, Vyâsa, a dit : Dieu est tout; le reste n'est qu'une illusion. Dieu dort de toute éternité, plongé dans une nuit lumineuse; il rêve : ce rêve, c'est l'univers. La mort n'est pour chaque homme que la fin du rêve quant à sa part; il rentre dans l'être qui absorbe tout. On voit que les Allemands n'ont pas la priorité de cette belle idée. Les Indiens en ont d'autres. Beaucoup d'entre eux croient que tout ce que nous faisons est vain, que rien ne nous survi-

être en particulier. L'univers est lui, il vient de lui, il subsiste en lui, pour retourner en lui.

Voulant un jour se produire, Brahm se révéla de trois manières distinctes, qui font la trimourti ou trinité indienne. Sa première émanation fut Brahma, le créateur; la seconde fut Vichnou, le conservateur ou le sauveur; la troisième, Siva, appelé aussi Mahadéva, le rénovateur. Ces trois dieux secondaires ont pour mère Bhavani. Ils ont pour attributs la terre, l'eau et le feu.

On trouve dans les *Événements historiques de l'Hindoustan*, publiés par Holwel, l'histoire suivante de la création, traduite du Shastah, l'un des livres sacrés attribués à Brahma :

« Et il arriva que, lorsque l'Éternel voulut procéder à la création de l'univers, il confia le gouvernement du ciel à Brahma, sa première émanation. Il eut à vaincre, pour cela, le pouvoir de deux puissants géants, qui étaient nés de la cire de ses oreilles, et dont les noms étaient : Modou (la Discorde) et Kytou (la Confusion). L'Éternel lutta cinq mille ans avec eux; il ne les soumit qu'en leur faisant toucher sa cuisse, ce qui les confondit avec la matière. Il dit alors :

» — Toi, Brahma (pouvoir de créer), tu créeras et formeras toutes choses; toi, Vichnou (pouvoir de maintenir), tu veilleras sur elles; toi, Siva, tu changeras et renouvelleras ce qui devra être détruit ou changé et renouvelé.

vra; que les diverses religions sont indifférentes, et que ce monde, avec tous ses cultes variés, n'est qu'une des soixante-dix mille comédies que la Divinité fait jouer devant elle pour amuser son loisir. (Voir les *Annales de philosophie chrétienne,* livraisons de juin 1831.)

» Les trois dieux secondaires s'inclinèrent et promirent d'obéir.

» Brahma forma une feuille de bétel, se mit dessus et flotta sur la surface du chaos. Les enfants de Modou et de Kytou s'enfuirent devant lui, et aussitôt l'agitation du chaos cessa. Alors Vichnou, prenant la forme d'un sanglier gigantesque, descendit dans les abîmes et en tira la matière, qui produisit d'abord une énorme tortue et un serpent monstrueux. Il mit le serpent sur la tortue; après quoi Brahma créa toutes choses; Vichnou se chargea de tout surveiller, et Siva de changer et de renouveler tout ce qui aurait besoin de rénovation. »

Brahma, créateur, est représenté avec quatre têtes et quatre bras, pour marquer le pouvoir de Dieu. La tortue signifie la stabilité de la terre, et le serpent la sagesse qui l'entretient. La forme de sanglier que prend Vichnou indique la force divine.

La création du monde, suivant d'autres récits de l'Inde, est exposée dans le code de Menou, ou plutôt Manou, appelé par quelques castes de l'Hindoustan le père du genre humain. Jones, qui l'a publié, le regarde comme antérieur de treize siècles à l'ère chrétienne. Mais il est plus récent. On y lit que le monde primitif était entouré de ténèbres, que l'être seul existant ne chassait pas. Mais un jour il créa les eaux et les mit en mouvement. Il produisit ensuite le ciel, la terre, l'air, le réservoir des eaux, le soleil, les planètes, les étoiles, et toutes les créatures qui couvrent la terre, leur donnant des noms, des fonctions et des qualités diverses. Après quoi, il rentra

en lui-même, et fit succéder au temps du travail le temps du repos.

C'est un sommaire des deux premiers chapitres de la Genèse.

Les prêtres de Brahma content d'autres détails. Ils disent que le dieu secondaire, avant de créer, resta plusieurs siècles à réfléchir dans un œuf d'or, de la coquille duquel il fit le ciel et la terre. Il avait alors cinq têtes; mais il en perdit une dans une lutte contre Brahm, le dieu dont il était une émanation. Il paraît qu'il voulait s'élever au-dessus de Vichnou, en même temps que Vichnou prétendait aussi avoir le premier rang. Au moment où ces deux puissances épouvantaient l'espace animé par leur combat terrible, le Dieu suprême parut devant eux, sous la forme d'une colonne de feu, dont nul ne pouvait voir ni la base ni le sommet. Cet aspect les calma tout à coup, et ils établirent, comme préliminaires de la paix, que celui qui trouverait le pied ou le sommet de la colonne serait le premier dieu. Vichnou prit sa forme chérie de sanglier, et se mit à creuser. Mais après mille ans de fouilles, n'ayant pas trouvé la base de la colonne, il se soumit à la décision du Juge suprême. Brahma, qui s'était changé en oiseau, se soumit aussi, après avoir parcouru vainement les airs pendant plus de mille ans sans parvenir au faîte de la colonne merveilleuse.

Avant d'aller plus loin, nous rappellerons, à propos de la cinquième tête que perdit Brahma, et qui peut-être a formé la terre, que les peuples qui adoraient Bel contaient qu'au commencement du monde,

tout n'étant qu'un chaos peuplé de monstres, Bel les tua, arrangea proprement la terre, se fit couper une de ses têtes par un de ses serviteurs, pétrit du limon avec son sang, et en forma les animaux et l'homme.

Brahma, en créant les hommes, en fit de plusieurs espèces. On en compte quatorze. Il tira la première espèce de son cerveau, la seconde de ses yeux, la troisième de sa bouche, la quatrième de son oreille gauche, la cinquième de son palais, la sixième de son cœur, la septième de son estomac, la huitième de son ventre, la neuvième de sa cuisse gauche, la dixième de ses genoux, la onzième de son talon, la douzième de son orteil, la treizième de la plante de son pied droit, la quatorzième de l'air qui l'environnait alors. Cette dernière a produit les jongleurs, comme la première a produit les sages et les savants.

On ajoute que Brahma, voulant connaître ce que pensaient et comment sentaient les divers êtres vivants, fit passer successivement son âme dans quatre-vingt mille corps différents, et que celui où il s'arrêta avec plus de complaisance fut le corps d'un éléphant blanc. C'est par suite de cette opinion que l'éléphant blanc est si révéré dans l'Inde.

Nous avons dit que les Indiens prétendent à une antiquité de millions d'années, et ils n'ont aucun monument quelconque qui puisse remonter à douze cents ans avant Jésus-Christ (1).

(1) L'ère d'après laquelle les Indiens comptent aujourd'hui leurs années commence cinquante-sept ans avant Jésus-Christ, et porte le nom du prince appelé Vicramaditjia ou Bickermadjit. Elle ne porte ce nom que par une sorte de convention; car on trouve, d'après les synchronis-

Les Persans ont la même vanité, avec des traditions différentes, quoiqu'il y ait maintenant chez

mes attribués à Vicramaditjia, qu'il y aurait eu au moins trois, et peut-être jusqu'à huit ou neuf princes de ce nom, qui tous ont des légendes semblables, qui tous ont eu des guerres avec un prince nommé Saliwahanna ; et, qui plus est, on ne sait pas bien si cette année 57 avant Jésus-Christ est celle de la naissance, du règne, ou de la mort de Vicramaditjia, dont elle porte le nom.

Enfin, les livres les plus authentiques des Indiens démentent, par des caractères intrinsèques et très-reconnaissables, l'antiquité que ces peuples leur attribuent. Leurs védas ou livres sacrés, révélés selon eux par Brahma lui-même dès l'origine du monde et rédigés par Vyasa (nom qui ne signifie autre chose que collecteur) au commencement de l'âge actuel, si l'on en juge par le calendrier qui s'y trouve annexé et auquel ils se rapportent, ainsi que par la position des colures que ce calendrier indique, peuvent remonter à 3,200 ans, ce qui serait à peu près l'époque de Moïse. Peut-être même ceux qui ajouteront foi à l'assertion de Mégasthène, que de son temps les Indiens ne savaient pas écrire ; ceux qui réfléchiront qu'aucun des anciens n'a fait mention de ces temples superbes, de ces immenses pagodes, monuments si remarquables de la religion des brahmes ; ceux qui sauront que les époques de leurs tables astronomiques ont été calculées après coup, et mal calculées, et que leurs traités d'astronomie sont modernes et antidatés, seront-ils portés à diminuer encore beaucoup cette antiquité prétendue des védas.

Cependant, au milieu de toutes les fables brahmaniques, il échappe des traits dont la concordance avec ce qui résulte des monuments historiques plus occidentaux est faite pour étonner.

Ainsi leur mythologie consacre les destructions successives que la surface du globe a essuyées et doit essuyer à l'avenir; et ce n'est qu'à un peu moins de cinq mille ans qu'ils font remonter la dernière. L'une de ces révolutions, que l'on place, à la vérité, infiniment plus loin de nous, est décrite dans des termes presque correspondants à ceux de Moïse.

Wilford assure même que, dans un autre événement de cette mythologie, figure un personnage qui ressemble à Deucalion par l'origine, par le nom, par les aventures, et jusque par le nom et les aventures de son père.

Une chose également assez digne de remarque; c'est que dans ces listes de rois, toutes sèches, toutes peu historiques qu'elles sont, les Indiens placent le commencement de leurs souverains humains (ceux de la race du soleil et de la lune), à une époque qui est à peu près la même que

eux, en même temps, des mahométans, des sectateurs de Brahma, ou plutôt de Bouddha, qui a réformé les cruautés du brahmanisme. Aussi les bouddhistes, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, disent-ils que l'Être suprême n'est pas Brahm, mais le père de Bouddha, qu'ils appellent Adibouddha.

Bouddha, ajoutent-ils, s'incarna (onze cents ans avant l'ère chrétienne). Il fut reçu à sa naissance

celle où Ctésias, dans une liste entièrement de la même nature, fait commencer ses rois d'Assyrie (environ 4,000 ans avant le temps présent).

Nous avons extrait ces détails de Buckland, dans le quinzième volume des *Démonstrations évangéliques*.

Les demi-savants du dernier siècle, dont la queue a traîné assez longtemps dans le nôtre, comme le signalait Joseph de Maistre, ont voulu faire le monde plus vieux que ne l'expose la sainte Bible. Pour cela ils s'accrochaient à tout, et le zodiaque de Denderah (Tentyris), découvert en Égypte, leur fournit une occasion.

Bailly crut démontrer que le zodiaque de Denderah était antérieur au déluge. Dupuis, plus acharné, car ce n'était là ni la hardiesse ni l'intérêt de la science, Dupuis s'extenua en longues veilles, en travaux ardus, qui lui ont coûté assurément bien des sueurs, pour établir que le zodiaque égyptien était antérieur de 13,000 ans à Jésus-Christ. Pauvre homme qui se frottait les mains d'un tel triomphe! Mais les savants sérieux sont venus bientôt, les savants sans passion, les savants qui recherchent la vérité. Les Visconti, les Testa, les Champollion, les Letronne, ont ramené la question aux faits réels. Nous ne reproduirons pas leurs arguments irrésistibles, ils s'appuient sur des sciences qui ne sont familières qu'à quelques hommes. Ils ont prouvé, de la manière la plus incontestable, que les Égyptiens ni les Indiens n'avaient pas inventé le zodiaque, qu'ils l'avaient reçu des Grecs; que le zodiaque de Denderah était *un ouvrage du temps de Néron,* et que les interprétations astronomiques au moyen desquelles Dupuis, dans le fatras indigeste qu'il a intitulé : *Origine de tous les cultes,* a voulu *démolir* nos dogmes, n'ont pas le moins du monde l'antiquité ridicule qu'il leur prête, n'ayant été imaginées que par Macrobe et ses contemporains, lorsque le paganisme, honteux, devant les premiers chrétiens, de sa grossière théogonie, chercha à la colorer de ce vernis pour en rougir un peu moins.

dans un vase d'or, et plusieurs dieux secondaires présidèrent à son entrée dans le monde. Devenu grand, il se maria, eut un fils et une fille, puis s'ordonna prêtre lui-même, et commença sa mission, qui était de rendre les hommes plus heureux et plus doux.

Ceux qui ont écrit sa vie, qui n'a été écrite que dans l'ère moderne, disent qu'il s'épuisa tellement à prêcher sa doctrine, qu'il fallut le lait de cinq cents vaches pour lui rendre sa vigueur.

Mais nous nous écartons des légendes de la création, et nous n'avons pas épuisé les variations des dogmes indiens.

Certains de leurs docteurs disent que Dieu, étant seul, et voyant que ses immenses vertus demeuraient dans l'ombre, s'avisa un jour de créer le monde où nous sommes. Il créa le premier homme et la première femme, qui eurent quatre enfants : et cette première génération, à cause de ses crimes, périt par un déluge. C'est alors que, pour réparer le monde, il créa Brahma, Vichnou et Siva. Pour cette seconde création, le dieu suprême, que les récits qui nous guident appellent Isparetta (c'est le dieu des Malabares), s'était transformé en œuf. Ils disent encore que des soixante mille hommes que Brahma créa d'abord, trente mille restèrent hommes, et trente mille devinrent des démons.

D'autres docteurs font de Vichnou le dieu suprême, et ils assurent qu'il fit sortir de son nombril la fleur sur laquelle Brahma se promena sur les eaux. Ceux-là déclarent encore qu'au moyen de trois

cent trente millions de dieux secondaires, Brahma gouverne non-seulement le monde, mais tous les autres qui sont répandus dans les sphères célestes.

Laissons ici revenir les Perses. Sablier dit, dans ses Variétés, que nous avons citées déjà, que les Perses ne connaissaient d'abord qu'un seul principe, à qui il vint un jour cette idée :

— Si je n'ai rien à démêler avec personne, comment tout ira-t-il?

Cette pensée donna naissance à Ahrimane, et à beaucoup d'autres esprits malins. Dieu, qui avait chargé les Anges de créer les cieux, les vit entourés d'affreuses ténèbres. Jugeant que c'était Ahrimane qui avait fait cela, il marcha contre lui, avec quatre des plus forts parmi ses Anges, et aussi avec les hommes qui venaient d'être créés, mais qui n'étaient encore que de purs esprits. Avant de les conduire à la bataille, il leur donna le choix ou de rester comme ils étaient, ou de se loger dans des corps. Ils préférèrent cette dernière condition et marchèrent contre Ahrimane, qui fut vaincu. Mais Dieu ne voulut pas le détruire, afin qu'on vît combien il est miséricordieux.

Il y a d'autres combinaisons. Suivant les doctrines qu'on attribue à Zoroastre, dont on verra la légende dans celles des descendants de Noé, le temps sans bornes, principe de toutes choses, créa l'eau première, le feu premier, la lumière première, la parole, et enfin deux principes secondaires, l'un du bien, l'autre du mal; le premier appelé Ormuzd, le second Ahrimane. Après avoir créé ces deux principes secondaires, le temps sans bornes demeura

inactif, et les chargea de créer chacun un monde conforme à ses inclinations. Ormuzd créa un monde de lumière, où tout était bien; Ahrimane créa un monde de ténèbres, où tout était mal. La terre que nous habitons, théâtre des luttes incessantes de ces deux principes, est heureuse et tranquille, ou affligée par des calamités sans nombre, suivant que la victoire est à Ormuzd ou à Ahrimane. La puissance de ces deux chefs durera ainsi douze mille ans, après quoi Ormuzd triomphera d'Ahrimane; le monde de ténèbres sera détruit, et les pécheurs, purifiés par le feu, partageront avec Ahrimane, qui se convertira, le sort des justes.

C'est là, comme on sait, la source du manichéisme, qui s'est exposé de plusieurs autres manières. Un des Ptolémées disait que le grand Être avait deux femmes qui ne s'accordaient pas; et qu'après la création du monde l'une se plaisait à gâter et à détruire tout ce que faisait l'autre.

Les Lapons expliquent la chose différemment. Dieu, disent-ils, avant de produire la terre, se concerta avec l'esprit malin, afin de déterminer comment il arrangerait toutes choses. Le diable fit le sournois; et Dieu, qui ne prévoyait pas ses méchancetés, remplit les arbres de bonne moelle, les lacs de lait, et toutes les plantes de fruits délicieux. Mais l'esprit malin fit là-dessus toutes sortes de niches, et le bon Dieu ne put pas établir les choses aussi bien qu'il l'aurait voulu....

Cette doctrine naïve nous paraît absurde; elle ne l'est pas plus que celles qui la précèdent.

On lit dans le livre *De l'Éternité* (Boundschesch), très-révéré des Persans, qu'Ormuzd, au commencement, ayant créé un bœuf, Ahrimane le tua, et que du sang de ce bœuf naquit le premier homme. Ormuzd répandit sur lui la force et la fraîcheur. Il l'appela Kaïd-Mords. Ce premier homme vécut mille ans et en régna cinq cent soixante, car Ormuzd avait produit en même temps un arbre, des fruits duquel était né le genre humain. Ahrimane, sous la figure d'un serpent, séduisit le premier couple et le corrompit. Les hommes déchus se couvrirent dès lors de vêtements noirs, en attendant tristement la réparation, car ils avaient introduit le péché dans le monde. — Tradition altérée de la Genèse.

D'autres docteurs musulmans se rapprochent bien davantage de Moïse. Ils disent que Dieu, qui était avant toutes choses, a tout créé. D'abord il fit les Anges, et les cieux, qu'il orna de grands et de petits luminaires; après quoi il se reposa cinq jours. Ces Anges étaient de deux sortes, sept du premier ordre, vingt-neuf du second.

Il fit alors l'enfer, où il précipita Lucifer et les esprits de sa sorte qui avaient conspiré contre lui. Puis il se reposa quatre jours.

Il fit ensuite la terre, et se reposa cinq jours.

Il fit toutes les plantes, et se reposa encore.

Il fit les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, et il se reposa.

Enfin il fit l'homme, qui s'appela Adamah et la femme Evah; et comme le monde devait être peuplé par eux, Evah accouchait tous les jours de deux

jumeaux. De plus, pendant mille ans, la mort ne diminua pas le nombre des hommes.

Nous ne pouvons tout dire dans une matière si vaste, et il nous faut àrriver aux Grecs. Orphée, dont les poésies ont été remaniées au commencement de l'ère chrétienne, a chanté la création du monde, produit par la parole du Père universel. Il avait, d'ailleurs, comme Zoroastre, comme Platon et d'autres plus tard, visité la Judée.

Thalès, qui croyait en Dieu, regardait l'eau comme le commencement de toutes choses. Anaximandre était mathématicien, et les mathématiques égarent souvent. Il enseignait le polythéisme. Anaxagore, tout en admettant l'éternité de la matière, proclamait qu'un être intelligent et suprême l'avait travaillée pour en faire ce que nous voyons.

Pythagore trouvait le principe de tout dans les nombres, qui avaient enfanté les éléments, lesquels ensuite avaient façonné le monde. Cicéron lui reproche d'avoir dit que nos âmes sont des portions de la Divinité, et de l'avoir ainsi mise en pièces.

Timée de Locres croyait la matière éternelle; mais il reconnaissait qu'un Dieu éternel aussi l'avait arrangée et animée.

Xénophanes disait que Dieu et le monde ne sont qu'une même chose. Parménides, son disciple, n'admettait que deux éléments à l'origine du monde, la terre, qui était la matière, et le feu, qui était l'ouvrier.

Leucippe imagina les atomes, qui, en s'accrochant l'un à l'autre, ont construit tout ce que nous

admirons. Démocrite, Pyrrhon et Protagoras ont travaillé la même idée. Épicure, qui l'adoptait aussi, proclamait, au-dessus des atomes, un être supérieur qui les dirigeait. Mais il déclarait l'âme matérielle, comme le corps. Héraclite croyait aussi la matière éternelle, et ne reconnaissait qu'un moteur, le feu.

Platon n'est pas très-clair, avec ses trois principes, Dieu, la matière et l'idée. Il croyait à Dieu, aux esprits, aux âmes spirituelles. Aristote enseignait l'univers-Dieu, comme Pline, par conséquent l'éternité de la terre, qui se gouverne elle-même. Straton a pensé de même, en n'admettant d'autre Dieu que la nature. Zénon disait que Dieu est dans la matière, comme l'âme est dans l'homme.

Plutarque croyait aussi la matière éternelle, mais soumise à Dieu, qui pouvait en disposer à sa volonté. En même temps, voyant ici-bas du bien et du mal, il admettait deux principes.

Les sages de l'Étrurie racontaient la création successive de plusieurs mondes. Ils disaient que chaque création occupe Dieu douze mille ans, savoir, six mille à créer : dans le premier mille, le ciel et la terre; dans le second, le firmament; dans le troisième, la mer et les eaux; dans le quatrième, le soleil, la lune et les étoiles; dans le cinquième, les animaux; dans le sixième, les hommes, et qu'il se repose pendant les six mille autres années que dure chaque monde créé.

Les druides avaient à peu près la même opinion. Si quelques-uns, comme ceux de la Gaule centrale, furent plus éclairés; si ceux du pays Chartrain sen-

tirent et annoncèrent la réparation de la chute originelle, connue, avec des altérations, de tous les anciens peuples, c'est qu'ils savaient quelque chose des prophéties, ou qu'ils avaient mérité de Dieu quelque faveur.

La prédication de l'Évangile éclaira tous ceux d'entre les hommes qui voulurent bien recevoir la lumière. Mais parmi les chrétiens mêmes, il y eut bientôt des dissidences (hérésies ou schismes); car le démon, quoiqu'il fût démasqué, rôdait encore autour des hommes, cherchant sa proie.

On cite comme le premier hérétique Simon le Magicien. Il disait que le monde a été fait par les Anges rebelles. Saturnin, son disciple, ajoutait que sept Anges apostats, ayant aperçu dans le ciel une brillante créature de Dieu (1), firent l'homme sur ce modèle; mais qu'ils ne parvinrent qu'à faire le corps et ne purent l'animer; que Dieu, voyant cette misérable création à terre, en eut pitié, et lui envoya une étincelle de vie.

Selon Basilide, le Père éternel forma deux êtres divins, la puissance et la sagesse, qui produisirent les Anges supérieurs. Ceux-ci, s'étant bâti un ciel, firent des Anges inférieurs, de trois cent soixante-cinq ordres différents. Chaque ordre se construisit aussi son ciel; et ceux du dernier ordre constituèrent le monde où nous sommes.

Les Valentiniens disaient que Dieu, ayant depuis

(1) Sans doute la Vierge immaculée, créée avant toutes choses. Tradition vaguement répandue partout dans l'antiquité, comme le péché originel et l'espoir d'une réparation.

longtemps créé les Éons (ce que nous appelons les Anges), lesquels se mariaient ensemble pour peupler les cieux, car ils étaient des deux sexes, voulut un jour se manifester à eux, et ne pouvant le faire que par un intermédiaire, il produisit son Fils, qu'ils appellent l'Esprit pur. Les Éons reconnaissants, pour faire plaisir à Dieu, formèrent en son honneur la plus parfaite des créatures, qui est Jésus-Christ.

Dans la doctrine des Marcionites, il y a trois principes : Dieu le Père, créateur des êtres invisibles; Jésus-Christ, son Fils, inférieur en puissance; et l'Esprit malin. Jésus-Christ eut une guerre avec lui et le vainquit. Alors il prit la matière, qui était éternelle; il en fit le monde, Adam, et tout ce qui est visible.

Hermogènes et Bardesane croyaient aussi la matière éternelle.

Manès ou Many, père des manichéens, était Persan; il ne fit qu'arranger une doctrine de son pays : Dieu et le diable, deux puissances et deux principes. On a tort de dire, selon lui, que notre premier père Adam a été fait à l'image de Dieu; s'il ressemble à quelqu'un, il ressemble à celui qui l'a formé, c'est-à-dire au diable. Cette doctrine modifiée a produit plus tard l'abominable secte des Albigeois; elle a encore des partisans.

Les opinions des Juifs modernes sont souvent mêlées à celles des musulmans, que nous devons rapidement exposer.

Origène prétend que Dieu a toujours créé, par succession de temps, des mondes infinis, et les a sup-

primés au temps déterminé par sa sagesse; à savoir : le monde élémentaire, de sept en sept mille ans, et le monde céleste de cinquante en cinquante mille ans, réunissant auprès de lui tous les esprits bienheureux, et laissant reposer la matière l'espace de mille ans, puis renouvelant toutes choses.

Le monde élémentaire, dans ce système, doit durer six mille ans, ayant été fait en six jours, et se reposer le septième millénaire, rappel du septième jour. Et comme la cinquantième année était le grand jubilé chez les Juifs, le cinquantième millénaire doit être le millénaire du repos pour le monde céleste.

Il n'est point parlé dans la Bible de la création des Anges, parce qu'ils étaient restés immortels après la ruine des mondes précédents.

Plusieurs rabbins des premiers temps de l'ère chrétienne fixaient aussi à six mille ans la durée du monde, et voici sur quels fondements : 1° le nom de Dieu (en hébreu *Jehova*) est composé de six lettres, dont chacune marque un millénaire; 2° la lettre M est répétée six fois dans le premier chapitre de la Genèse; 3° le patriarche Énoch fut enlevé au ciel après six générations; 4° Dieu employa six jours à créer le monde; 5° le nombre six étant composé de trois binaires, le premier ou les premiers deux mille ans ont été pour la loi de nature; le deuxième pour la loi écrite, et les deux derniers mille ans pour la loi de grâce.

Mais les docteurs musulmans allongent bien davantage la durée du monde. Dans son Histoire universelle, Thabari rapporte cette affirmation reçue,

dit-il, de Mahomet, que Dieu a bâti dès le commencement, hors de notre monde, une ville qui a douze mille parasanges de tour; dans cette ville sont douze mille portiques, sous chacun de ces portiques un magasin plein de graine de moutarde destinée à la nourriture d'un seul oiseau, lequel n'en doit prendre chaque jour qu'un seul grain. Lorsque toute cette graine sera consommée, le monde finira par la résurrection générale.

Dans cette croyance, les musulmans disent que le jour du jugement dernier durera cinquante mille ans.

Ils ajoutent cette autre tradition, que Dieu a eu en vue, avant la création du monde, l'*idée de Mahomet*, laquelle idée était une substance spirituelle et lumineuse, qui jeta trois rayons. Le premier de ces rayons créa le ciel empirée, qui est le trône de Dieu, entouré des Intelligences séparées, qui gardent le livre où sont écrits les décrets divins.

Le monde, tel que nous le voyons, c'est-à-dire les cieux, les astres et les éléments, sortit du second rayon. Le troisième produisit Adam et toute sa postérité.

Les Orientaux ont sur la forme de la terre des notions arriérées, que leurs savants ne maintiennent plus, mais qui sont nettement exposées par leurs docteurs spirituels. Ils la croient plate. Ils la disent entourée d'une montagne qu'ils appellent la montagne de Kaf. Ebn-Alvardi écrit que cette montagne a pour fondement une pierre appelée Sakhrat; le Koran en fait mention au chapitre intitulé *Locman*.

Locman disait de cette pierre que quiconque en aurait le poids d'un grain ferait des miracles. Il ajoutait qu'elle est le soutien et le pivot de la terre; qu'elle est faite d'une seule émeraude, et que c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît de couleur azurée.

Lorsque Dieu veut exciter des tremblements de terre, dit-il encore, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelques-unes de ses racines; et la terre s'ébranle et s'entr'ouvre.

Suivant un autre docteur musulman, Dieu a confié le soin de la terre à l'ange Sadiel, et elle serait toujours agitée s'il cessait de tenir son pied dessus.

Thabari, le Persan, attribue la couleur bleue à la montagne de Kaf, dans laquelle la terre se trouve enchâssée, comme le doigt au milieu de l'anneau. Sans cet appui, dit-il, elle serait dans une perpétuelle oscillation, et ne pourrait servir de demeure aux hommes.

Mais il faut passer un très-grand espace de pays ténébreux, où la lumière du soleil ne pénètre jamais, pour arriver à la montagne de Kaf, de quelque endroit de la terre habitable qu'on s'y rende; et nul homme ne peut y parvenir, s'il n'est conduit par une intelligence supérieure.

Suivant une tradition des Indiens, la terre est soutenue par huit éléphants.

Des musulmans ont dit aussi que la pierre Sakhrat, ce pivot de la terre, était portée sur les deux cornes d'un taureau immense.

Les Persans appellent *Bordi* la montagne de Kaf.

Selon eux, elle est l'œuf de la terre. Ils disent qu'elle était d'abord très-petite; qu'elle a constamment grossi, que c'est elle qui a produit la terre, et qu'elle est si haute aujourd'hui qu'elle soutient le soleil.... Ils ajoutent qu'au bas de cette montagne fourmillent les dives ou mauvais génies, et qu'au-dessous est le pont que doivent passer les âmes pour aller dans l'autre monde, après qu'elles ont rendu compte de ce qu'elles ont fait dans celui-ci.

De l'Orient si nous passons dans le Nord et si nous demandons aux Scandinaves leurs traditions sur l'origine du monde, ils nous diront qu'avant toutes choses il y avait deux dieux, le Père universel, qui habitait un palais de lumière, et Surtur le Noir, génie du mal, relégué dans les enfers, séjour ténébreux où coulent des fleuves bouillonnants et empoisonnés. Un immense abîme séparait ces deux séjours. Le Père universel envoya un souffle de chaleur qui fit fondre les vapeurs. Il en sortit le géant Ymer et la vache Audomla. Cette vache lécha les rochers couverts de sel et de givre; et « les rochers produisirent bientôt Bure, qui fut père de Bore. Bore est le père des dieux du Nord; il eut trois fils : Odin, Vile et Ve. Ces trois enfants tuèrent le géant Ymer, dont la chair forma la terre, le sang la mer, le crâne le ciel, soutenu par quatre nains, la cervelle les nuages, les os les montagnes, les cheveux les arbres, les dents les rochers.

» Le soleil ne savait pas alors où était son palais, la lune ignorait ses forces, et les étoiles ne connaissaient point la place qu'elles devaient occuper. Un

autre géant, appelé Noro, fut le père de la Nuit; celle-ci, mariée à un enfant de la famille des dieux, enfanta le Jour. Le Jour et la Nuit furent placés dans le ciel sur deux chars traînés par deux chevaux, dont l'un, Hrim-Fax (crinière gelée), conduit la Nuit, et l'autre, Skin-Fax (crinière lumineuse), conduit le Jour. Sous chaque cheval se trouve une outre pleine d'air; c'est ce qui fait la fraîcheur du matin et du soir. La rosée est produite par les gouttes de sueur du cheval de la Nuit. Un chemin ou un pont conduit de la terre au firmament; il est de trois couleurs et s'appelle l'arc-en-ciel; il sera rompu quand les mauvais génies, après avoir traversé les fleuves des enfers, passeront à cheval sur ce pont (1).

» Il y a dans le ciel, près de la ville d'Asgard, une grande salle, le Walhalla, où les braves sont reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes, par chacune desquelles sortent huit guerriers morts, pour se battre. Ces vaillants squelettes s'amusent à se briser les os, et viennent ensuite dîner ensemble. Ils boivent le lait de la chèvre Heidruma, qui broute les feuilles de l'arbre Lœrada. Ce lait est de l'hydromel; on en remplit tous les jours une cruche assez large pour enivrer tous les héros décédés. Ils mangent la chair d'un sanglier merveilleux, qui, cuit et dépecé tous les matins, se retrouve tout entier chaque soir pour servir au repas du lendemain.

» Dans le ciel se trouve aussi le frêne Ygdrasil,

(1) Nous empruntons ce tableau, à cause de sa clarté, à M. Lamé-Fleury.

qui s'étend sur tout le globe et qui a trois racines : l'une au ciel, l'autre sur la terre, la troisième aux enfers. Celle-là est rongée par le serpent infernal. Il est arrosé par les trois fées : Urda, Verandi et Skulda (le passé, le présent et l'avenir). Un joli écureuil ne cesse de monter sur le frêne et d'en descendre, pour voir ce que fait le serpent des enfers et le raconter à l'aigle du ciel. Deux corbeaux noirs, la Mémoire et l'Esprit, rapportent tous les soirs à Odin ce qu'ils ont vu dans le monde.

» Après la mort d'Ymer, les dieux bâtirent Midgard, et plus tard ils voulurent y élever une citadelle contre les géants. Un géant se présenta pour en être l'architecte, à condition qu'on lui donnerait Frigga, le soleil et la lune. Avec son cheval, il eut bientôt avancé le travail; il ne lui fallait même plus qu'un jour pour avoir tout achevé complétement; mais Loke lui enleva son cheval en en faisant hennir un autre dans la forêt voisine. Ces deux chevaux s'accouplèrent, et leur fils, Sleipner (l'Éclair), fut donné à Odin.

» Loke, le calomniateur, fut obligé d'épouser une géante, Angerbode, messagère de malheur, qui lui donna trois monstres, ennemis des dieux : le loup Fenris ou Ferris, le grand serpent Midgard, qui entoure le globe en se mordant la queue, et Héla, la mort, qu'Odin mit aux enfers pour recevoir les hommes morts de maladie ou de vieillesse.

» Thor, fils aîné d'Odin, fit au pays des géants un voyage avec Loke et deux mortels, Tialfe et sa sœur Raska, chargés de porter les bagages du dieu.

Thor avait soupé et couché dans la maison de ces deux jeunes gens. Tialfe avait sucé la moelle de la cuisse du bouc dont Thor avait soupé; car ce dieu faisait sa nourriture des deux boucs qui lui servaient de monture. Le lendemain, Thor ressuscita son bouc d'un coup de foudre, et s'aperçut qu'il boitait; il en devina la cause, et punit le coupable en le substituant à l'animal estropié. Ils passèrent une nuit dans le gant du géant Skynner, qui se moqua d'eux et ne leur donna point à manger. Thor essaya vainement de le tuer avec sa foudre, qui resta aussi impuissante que la poussière de l'air ou un léger duvet. Ils arrivèrent bientôt à la ville des géants, où Loke combattit contre la flamme pour la gourmandise, Tialfe contre la pensée pour la vitesse; Thor essaya ses forces pour la boisson avec une corne qui aboutissait à la mer, contre un chat, qui était le serpent Midgard, et contre une vieille femme, qui le fit tomber sur le genou, et qui était la Mort. Leur suffisance fut mortifiée cruellement, et le lendemain on les pria de sortir, en les avertissant de ne pas oublier la leçon.

» Balder, frère de Thor, bon et bienfaisant, périt victime du perfide Loke, qui le fit tuer par l'aveugle Hoder, le Destin, au moyen d'une branche de gui, seul être de la création qui n'eût point été prié de ne pas nuire à Balder. Loke fut enchaîné pour toujours. Hermode, frère de Balder, alla le réclamer aux enfers. Héla, attendrie à la fin, promit de le rendre, si toutes choses animées et inanimées le pleuraient. Loke seul, changé en vieille femme, au fond d'une

grotte, ne le pleura point, et l'enfer garda sa proie.

» Mais au crépuscule des dieux, les hommes étant tout à fait pervertis, la nature sera tourmentée horriblement; les enfers et les géants marcheront contre les dieux, qui succomberont tous. Odin sera dévoré par Fenris, qui périra aussitôt après. Alors aussi Balder sortira glorieux du tombeau, pour éclairer un monde nouveau, où seront réunis tous les bons et tous les justes, tandis que les méchants tomberont dans le Nastrond, où ils seront éternellement dévorés par le loup monstrueux qui les attend. »

Voilà tout le système scandinave.

Les Kosaks, ainsi que les Kalmouks, ne sont ni chrétiens ni musulmans. Ils ont tiré de l'Asie une cosmogonie où se retrouvent, comme partout, quelques souvenirs de l'Ancien Testament, enfouis sous des monceaux de folles croyances. De leurs bourkans ou dieux, celui qui protége spécialement la terre est un éléphant, blanc comme la neige, long de deux lieues, riche de trente-trois têtes rouges, chacune desquelles se joue de six trompes qui lancent six fontaines.

Ce dieu principal est peut-être unique dans les mythologies.

Mais les Kalmouks content, ainsi que quelques hordes de Kosaks, que les hommes au commencement vivaient plusieurs siècles, qu'ils étaient heureux, que l'un d'eux mangea d'un fruit qu'il n'était pas permis de manger, que tous les autres l'imitèrent, et qu'alors l'espèce humaine perdit sa sainteté et le privilége qu'elle avait de prendre son vol et

d'aller dans les cieux ; qu'elle vécut longuement dans les ténèbres et dans la misère; que la terre, maudite à cause de leur péché, devint stérile, etc. Ils attendent un réparateur, et croient à un enfer où les méchants souffriront deux cents millions d'années.

Nous pourrions agrandir beaucoup le tableau de ces variations sur un fait que la sainte Bible expose avec une clarté si lumineuse.

Voici, d'après le P. Hennepin, comment les peuples indigènes qui habitaient les bords du Mississipi expliquaient la création :

« Une femme descendit du ciel et voltigea quelque temps en l'air, cherchant à poser son pied; la tortue (une tortue immense) lui offrit son dos; elle l'accepta, et y fit sa demeure. Dans la suite, les immondices de la tortue se ramassèrent autour d'elle, et il s'en forma insensiblement une grande étendue de terrain.

» Cependant la solitude ne plaisant pas à cette femme, il descendit d'en haut un esprit qui l'épousa. De cette union naquirent deux garçons qui sortirent de son côté. Ces enfants, devenus grands, s'occupèrent à la chasse; et, comme l'un était plus habile que l'autre, la jalousie fit naître bientôt entre eux la discorde : c'est un souvenir de Caïn et d'Abel. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le plus malhabile, dont l'humeur était farouche, traita son frère si mal, que celui-ci fut obligé de quitter la terre et de se retirer dans le ciel. Après cette retraite, la femme donna le jour à une fille, qui devint la mère des peuples de l'Amérique septentrionale. »

Les habitants des Antilles, lorsqu'on découvrit ces îles, avaient une vénération particulière pour une montagne de leur pays, parce qu'il y avait dans cette montagne deux cavernes d'où ils s'imaginaient que les premiers hommes étaient sortis. Mais ils respectaient encore davantage une fameuse grotte d'où ils étaient persuadés que le soleil et la terre étaient venus. Leurs dévots accouraient de tous côtés visiter cette grotte.

Beaucoup de peuples, entre autres les Péruviens, se sont crus descendants ou enfants du soleil, et dans l'antiquité on ne s'expliquait pas la marche de cet astre. Marc-Aurèle demanda, dit-on, à Judas le Saint, pourquoi le soleil, après s'être levé en Orient, allait se coucher en Occident.

Judas le Saint répondit :

« Il est écrit que les phalanges du ciel adorent Dieu tous les jours; le soleil lui rend comme les autres ses hommages, mais il les diffère jusqu'au soir, pour la commodité des voyageurs. »

Le Talmud donne un Ange au soleil. Cet Ange, appelé Gazardiel, est chargé de l'éveiller, quand il oublie de se lever à son heure.

Laissons donc à leurs fonctions le soleil et la lune, et arrivons à des êtres plus obscurs, en disant quelques mots de la cosmogonie des philosophes modernes. Nous avons parlé rapidement des philosophes de la Grèce. Apprécions un peu les nôtres, car nous avons eu aussi l'ère de la philosophie. Buffon, se séparant de la Bible, prétend, dans ses Époques de la nature, que la terre, après avoir été des milliers

ou peut-être des millions d'années un soleil de verre fondu, devint ensuite une vaste mer de liquides bouillants, habitée par des mollusques qui en digéraient le limon et dont les déjections ont formé les pierres et les marbres. Un jour, dans son incandescence, elle eut plusieurs éruptions, dont l'une lança la lune dans l'espace; les autres produisirent d'autres phénomènes et laissèrent pour traces les montagnes et les gouffres.

Descartes avait dit : Donnez-moi de la matière et du mouvement; je ferai un monde. Buffon en théorie a fait ce miracle (1).

D'autres ont fait la matière éternelle et la matière Dieu. Voyez, si vous en avez le courage, les doctrines de Diderot, de Robinet, de Demaillet, de d'Alembert, de d'Holbach et de toute cette funeste pléiade que madame du Deffant appelait si spirituellement *la livrée de Voltaire*.

(1) On sait que les savants modernes font des six jours de la création six époques dont la durée est plus ou moins élastique. Un enfant, à qui on disait que ces six jours étaient des milliers et des milliers d'années, répondit : — Eh bien, si le bon Dieu a mis tout ce temps-là à faire le monde, cela ne me surprend plus, et j'en ferais bien autant. Il est peut-être ridicule de chercher la durée de ces six jours quand on sait qu'une parole a fait la lumière, ce qui est l'ouvrage d'une seconde, et que « Dieu appelle les choses qui ne sont pas, et elles viennent. »

Frayssinous, dans une de ses belles conférences, a clos la dispute. « La chronologie de Moïse, dit-il, date moins de l'instant de la création de la matière que de l'instant de la création de l'homme, laquelle n'eut lieu que le sixième jour. L'écrivain sacré suppute le nombre d'années du premier homme et de ses descendants; et c'est de la supputation des patriarches successifs que se forme la chronologie des livres saints, en sorte qu'elle remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'espèce humaine. »

La Mettrie, avant d'être rentré dans les voies de la lumière, prétendait que tout s'était fait de soi-même. La philosophie nous apprend, dit-il, que les premières générations ont dû être très-imparfaites. « Ici » l'estomac manquait, là les intestins, là l'œsophage. » Les premiers animaux qui auront pu vivre sont ceux » qui se sont trouvés munis à peu près de toutes les » pièces nécessaires....

» Peut-être Adam a-t-il été jeté au hasard sur un » coin de la terre, sans qu'on puisse savoir ni pour- » quoi ni comment : semblable à ces champignons » qui paraissent d'un jour à l'autre....

» Nous ne sommes pas faits, ajoute-t-il, pour avoir » une idée de l'infini. Il faut que la terre ait ouvert » son sein aux germes humains, préparés déjà, pour » que ce superbe animal (l'homme) en pût éclore. »

Si vous lui demandez pourquoi la terre, depuis tant de siècles, ne produit pas d'autres Adams, il vous répondra : « Une vieille femme n'a plus d'enfants, et une vieille poule ne pond plus (1). »

(1) Un savant plus sérieux, Malte-Brun, répond ainsi à ces systèmes : « Rien n'arrête l'essor de la curiosité humaine. En vain la terre, les eaux et les airs, en nous offrant mille difficultés insolubles, nous ont-ils rappelé l'impuissance de notre esprit; nous ne connaissons qu'imparfaitement ce qui existe autour de nous, et nous osons rechercher comment tout a commencé à exister. Nous prétendons remonter de l'état présent de la terre à l'état qui l'a précédé, et ainsi de suite jusqu'à l'origine du globe; nous voulons tracer l'histoire de la terre d'après des inductions et des analogies. Quelle témérité! Les systèmes géologiques ont pour but aussi d'expliquer la marche des révolutions inconnues, d'après des monuments souvent équivoques; ils se permettent de suppléer au silence des faits par des analogies; et ainsi, d'hypothèse en hypothèse, ils décomposent le globe et le recomposent, comme si ce vaste corps était un petit morceau de métal que le chimiste pût fondre dans

Nous pourrions mettre sous les yeux du lecteur tout un volume d'idées de cette force. Mais avant de dire un mot des philosophes allemands, nous devons vous donner encore la légende de Choun. Elle vient du Pérou, et les Péruviens indigènes la racontaient ainsi :

« Il vint chez nous, des parties septentrionales, un homme qui avait un corps sans os et sans muscles, et qui s'appelait *Choun* (1) ; il abaissait les

son creuset. Nous allons prouver que cette prétendue science, ou la géologie spéculative, ne promet aucun résultat certain, dès qu'elle abandonne les faits.

» D'abord la partie du globe qui nous est connue n'est qu'une millième partie tout au plus de son volume entier. Nos fouilles à peine effleurent-elles la terre ; nos géologues n'ont guère vu avec attention qu'une moitié de l'Europe, et la dixième partie de l'Amérique et de l'Asie ; la masse des observations est infiniment petite, et cependant on accorde à la spéculation une sphère immense. Comment, vous ne savez pas si l'intérieur du globe est composé de météores analogues à ceux de sa surface, ou s'il ne contient qu'un amas de sable et de poussière ? s'il brûle dans ses flancs un *feu central,* ou s'il s'y trouve de vastes cavernes, un grand abîme, un réservoir des eaux primitives, ou si peut-être tout le globe n'est qu'une sphère creuse, remplie d'air et de vapeurs ? Vous ne savez rien de tout cela ; vous avouez qu'on ne peut, par aucun raisonnement, soit astronomique, soit physique, ni prouver, ni réfuter aucune de ces opinions ? Mais des forces inconcevablement puissantes et actives peuvent être recélées dans ce vaste espace inconnu, des forces telles que toutes les révolutions du globe ne seraient peut-être pour elles qu'un jeu passager.

» Tant que l'intérieur du globe nous restera inconnu, les conclusions qu'on pourra tirer des faits observés à la surface n'auront qu'une probabilité relative à ces faits ; mais dès qu'on voudra les combiner pour en former un système général, leur incertitude paraîtra au grand jour ; car à côté d'une somme finie des probabilités, telles fortes qu'on les suppose, on verra s'élever une somme infinie de termes inconnus, dont peut-être un seul suffirait pour balancer toutes nos probabilités ou pour les rendre superflues. »

(1) Ce Choun ou Chon était un des dieux des Phéniciens.

montagnes, comblait les vallées, et se frayait un chemin dans les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habitants du Pérou; il leur apprit à se nourrir des herbes et des fruits sauvages. Mais un jour, offensé par quelques Péruviens, il convertit en sables arides une partie de la terre, auparavant très-fertile partout; « il arrêta la pluie, dessécha les plantes »; et ensuite, « ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières, pour réparer le mal qu'il avait causé »....

Avouez que ce système n'est comparable en stupidité qu'aux systèmes des philosophes qui ont enfanté l'Encyclopédie.

Les philosophes allemands sont de deux sortes: les uns se font remarquer par une obscurité que leurs béats disent profonde, et qui n'est que creuse. Kant s'écriait souvent : Il n'y a qu'un homme qui me comprenne! Et en mourant, il se compléta en disant : Il n'y a qu'un homme qui m'ait compris, et encore ne m'a-t-il pas compris! Cet homme, qu'il croyait l'avoir compris et qui ne l'avait pas compris, c'était lui-même.

Ceux de l'autre sorte sont excentriques. Lavater a prétendu montrer, dans une des planches qui accompagnent ses études sur les physionomies, combien peu de transitions deviennent nécessaires pour conduire un profil de grenouille au profil de l'Apollon du Belvédère, qui est le beau idéal. Si vingt-quatre générations s'amélioraient avec un bonheur persévérant, on arriverait du type crapaud au type Apollon.

Il est vrai que vingt-quatre bûches, où l'on perfectionnerait successivement les coups de ciseau, arriveraient au même résultat.

Mais le travail de Lavater a eu surtout pour but d'appuyer, d'une manière saillante, la doctrine assez neuve d'un grand savant, qui prétend que la terre, aux premiers temps, couverte par les eaux, n'avait que des habitants aquatiques et qu'après qu'elle se fut un peu séchée, les premiers hôtes de l'élément solide furent les grenouilles. Il ajoute que les grenouilles, en se polissant, devinrent peu à peu des hommes; il démontre que l'espèce humaine descend infailliblement des grenouilles, et il raisonne très-sérieusement là-dessus.

Un autre savant, Christian-Emmanuel Hoppius, nous assigne une origine différente. Dans une dissertation qu'il lut à l'académie d'Upsal, le 6 septembre 1760, académie que présidait alors Charles Linné, Hoppius veut démontrer que nous descendons du singe. Lavater a pareillement appuyé cette doctrine peu flatteuse, par un tableau aussi convaincant que le premier.

Mais voici que M. Schneitz, un autre savant allemand, en adoptant les deux systèmes, les concilie et formule ainsi son dogme : « L'homme descend de la grenouille, en passant par le singe (1). »

(1) Les pauvres savants, en rejetant la révélation, n'ont pas vu qu'ils ne pouvaient que déraisonner. La parole les arrêtera toujours. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, M. de Bonald émit sur le langage une théorie qui posait admirablement la question en faveur de la tradition chrétienne.

« Cette question du langage avait été, dit M. Camille Baxton, un grand

II. — AVANT ADAM. — LES ANGES.

Origène, comme nous l'avons dit, et avec lui quelques autres docteurs soutiennent que les Anges sont beaucoup plus anciens que notre monde, et qu'il n'est pas probable que Dieu se soit avisé tout

embarras pour les philosophes matérialistes du dix-huitième siècle, qui, bien que très-différents de Descartes, relevaient de lui cependant en ce qu'ils prenaient pour point de départ de tous leurs systèmes la faculté qu'a l'individu de trouver la vérité par lui-même et sans secours extérieur. Dans leurs tentatives pour prouver que l'homme était né du limon de la terre, comme en naissent encore aujourd'hui les plus vils des reptiles et des insectes, qu'il avait passé par un état d'animalité absolue, et de cet état s'était élevé par de lents degrés jusqu'à son état présent, ils ne purent réussir à expliquer comment il avait inventé le langage; ce fut comme une impasse où tous leurs efforts ne purent leur faire découvrir une issue.

» M. de Bonald, les reprenant par ce côté faible, posa comme un point incontestable l'impossibilité de l'invention du langage, et comme conséquence nécessaire la révélation de la parole. Mais ce ne fut pas tout. Après avoir ainsi remis aux mains de Dieu et à celles de la société, héritière des traditions que Dieu a déposées dans son sein, cette belle faculté du langage parlé, qui distingue extérieurement l'homme de la brute, et qui est, on le savait déjà, l'élément le plus indispensable du progrès, M. de Bonald lui donna encore une valeur bien supérieure. Il l'identifia complétement avec la pensée. Celle-ci, selon lui, sommeillerait éternellement, si elle n'était éveillée par la parole extérieure; et une fois éveillée, ce n'est encore qu'à l'aide de cette parole apprise qu'elle peut se produire, même dans l'homme intérieur, qui n'a d'idées qu'à condition de se parler à lui-même. On connaît la phrase de M. de Bonald : « L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. » Ainsi par cette théorie l'homme se trouva dépendant, non-seulement pour l'expression de la pensée, mais pour la pensée même de la société. Sans son secours, il resterait toujours dans un état de torpeur, d'immobilité; il serait enfin comme s'il n'était pas. M. de Bonald ne niait pourtant pas les idées innées.

« Notre entendement, dit-il dans un des plus beaux passages de son

d'un coup, il y a seulement six mille ans, de tout créer pour la première fois. Ils prétendent donc que les Anges étaient restés immortels après la ruine des mondes qui ont précédé le nôtre (1).

Si des critiques s'étonnent de ne pas voir la création des Anges exposée dans la Bible, ils doivent considérer que Moïse n'était chargé que de ce qui concerne l'homme, son origine et ses devoirs.

Les Juifs, à l'exception des Saducéens, admettaient et honoraient les Anges, en qui ils voyaient, comme nous, des substances spirituelles, intelligentes, et les premières en dignité dans la création.

Les théologiens comptent neuf chœurs d'Anges, en trois hiérarchies : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes; — les Dominations, les Principautés, les Vertus des cieux, — les Puissances, les Archanges et les Anges.

Tous les peuples ont reconnu et confessé l'existence des Anges.

Les musulmans croient que les hommes ont chacun deux Anges gardiens, dont l'un écrit le bien qu'ils font, et l'autre le mal. Ces Anges sont si bons, ajoutent-ils, que, quand celui qui est sous leur garde fait une mauvaise action, ils le laissent dormir avant

livre, est un lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par les sens de l'ouïe et de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle pour ainsi dire chaque idée, qui répond, comme les étoiles dans Job : Me *voilà!* »

(1) Dans un livre apocryphe intitulé *la Petite Genèse*, livre qui existait dès les premiers temps de l'ère chrétienne, car plusieurs des premiers Pères l'ont cité, on lit que les puissances célestes avaient été créées avant le monde visible.

de l'enregistrer, espérant qu'il pourra se repentir à son réveil.

Les Persans donnent à chaque homme cinq Anges gardiens, qui sont placés : le premier à sa droite, pour écrire ses bonnes actions; le second à sa gauche, pour écrire les mauvaises; le troisième devant lui, pour le conduire; le quatrième derrière, pour le garantir des démons; et le cinquième devant son front, pour tenir son esprit élevé vers le prophète.

D'autres en ce pays portent le nombre des Anges gardiens jusqu'à cent soixante pour chacun de nous.

Les Siamois reconnaissent des Anges mâles et femelles, dont la substance est composée d'une matière plus subtile et plus délicate que celle des corps humains. Ils sont persuadés que Dieu leur a commis le gouvernement de l'univers et le soin de veiller sur les hommes. C'est à ces intelligences, et non pas à leurs dieux, qu'ils ont coutume de s'adresser dans leurs nécessités et dans leurs misères, et ils les remercient des grâces qu'ils croient en avoir reçues. Ils sont persuadés que le moment où les hommes éternuent est précisément celui auquel les Anges exterminateurs marquent quelque mauvaise action sur leur registre.

Les habitants de Madagascar distinguent sept ordres d'Anges. Ceux du premier ordre font mouvoir les cieux, les étoiles et les planètes; ils sont chargés du gouvernement des saisons. Les hommes sont confiés à leur garde; ils veillent sur leurs jours, détournent les dangers qui les menacent. Leur nom général est *Malaingha*.

Les Anges du second ordre se nomment *Coucoulampous* : ils sont inférieurs aux premiers. Quoiqu'ils aient un corps matériel, ils sont cependant invisibles, et ne se découvrent qu'à ceux qu'ils honorent d'une protection spéciale. Il y en a de mâles et de femelles ; ils contractent des mariages entre eux, et sont sujets à la mort ; mais ils jouissent d'une vie bien plus longue que celle des hommes, et leur santé n'est jamais troublée par les maladies.

Les *Angatos* ou Synelettes sont les Anges du cinquième ordre. Ce qu'en disent les Madécasses approche assez de ce que nos bonnes femmes rapportent des spectres et des revenants.

Ils appellent *Sacaras* les Anges du sixième ordre ; ce sont des esprits malfaisants, qui ne s'occupent qu'à tourmenter les hommes, les femmes et les enfants. Le diable et ses compagnons, dont le nombre est presque infini, forment le septième ordre d'Anges, qu'ils nomment *Bilis*.

Les Arabes croient que les Anges gardent les abords du paradis ; que les démons cherchent toujours à y rentrer, et que les étoiles filantes sont des fusées que les esprits fidèles lancent contre les bannis, lorsqu'ils tentent de se rapprocher de leur patrie perdue.

Les rabbins, qui, depuis la dispersion, ont tout remanié, et qui placent la création des Anges au second jour, ajoutent que, ces esprits célestes ayant été appelés au conseil de Dieu lorsqu'il voulut former l'homme, leurs avis furent partagés, et que Dieu fit Adam à leur insu, pour éviter leurs murmures.

Ils reprochèrent néanmoins à Dieu d'avoir donné trop d'empire à Adam. Dieu soutint l'excellence de son ouvrage, parce que l'homme devait le louer sur la terre, comme les Anges le louent dans le ciel. Il leur demanda ensuite s'ils savaient le nom de toutes les créatures? Ils répondirent que non; et Adam, qui parut aussitôt, les récita tous sans hésiter, ce qui les confondit.

Les Anges ont reçu quelquefois un culte condamné. Nous pourrions en citer beaucoup d'exemples.

Les dix tribus emmenées par Salmanasar portèrent dans les provinces transoxianes le nom de l'archange Michel, que les Israélites révéraient; et dans un voyage des ambassadeurs de Samarcande au Cathay, écrit en langue turque, on lit qu'ils trouvèrent, sur les confins du Cathay, dans un vieux temple, une idole de taille gigantesque, armée de toutes pièces, que ses adorateurs appelaient Menghéli. C'est saint Michel, dont le nom se formule ainsi en turc et en tartare; en arabe, Mikaïl et Mikali.

Zoroastre enseignait l'existence d'un nombre infini d'Anges ou d'esprit médiateurs, auxquels il attribuait non-seulement un pouvoir d'intercession subordonné à la providence continuelle de Dieu, mais un pouvoir aussi absolu que celui que les païens prêtaient à leurs dieux (1). C'est ce culte rendu à des dieux secondaires que saint Paul a condamné (2).

Ce culte a été en usage chez les Grecs schismati-

(1) Bergier, *Dictionnaire théologique.*

(2) *Coloss.*, cap. II, ℣ 18.

ques, parce qu'on lit dans l'Écriture sainte que des Anges sont venus au secours des enfants d'Israël en plusieurs grandes circonstances. Au siége de Constantinople par Mahomet II, les Grecs schismatiques, comptant sur la prophétie d'un de leurs moines, se persuadaient que les Turcs n'entreraient pas dans la ville, mais qu'ils seraient arrêtés aux murailles par un Ange armé d'un glaive, qui les chasserait et les repousserait jusqu'aux frontières de la Perse. Quand l'ennemi parut sur la brèche, le peuple et l'armée se réfugièrent dans le temple de Sainte-Sophie sans avoir perdu tout espoir; mais l'Ange n'arriva pas, et la ville fut saccagée.

A ce que nous venons de dire des Anges, il faut ajouter, quoique tout le monde le sache, que ces brillantes créatures n'ont pas su se maintenir toutes dans leur splendeur.

III. — LA CHUTE DES ANGES.

Dieu avait créé les chœurs des Anges. Toute cette sainte milice était pure et non portée au mal. Quelques-uns se laissèrent aller à l'orgueil; ils osèrent se croire aussi grands que leur Créateur, et ils entraînèrent dans leur outrecuidance coupable une partie de l'armée céleste. Satan, le premier des Séraphins et le plus grand de tous les êtres créés, s'était mis à la tête des rebelles. Il jouissait dans le ciel d'une gloire inaltérable et ne reconnaissait d'autre maître

que l'Éternel. Une folle ambition causa sa perte; il voulait régner sur la moitié du ciel, et siéger sur un trône aussi élevé que celui de Dieu. L'archange Michel et les Anges restés dans le devoir lui livrèrent bataille. Satan fut vaincu et précipité dans l'abîme avec tout son parti.

Dieu exila donc les Anges déchus loin du ciel, dans un lieu que nous nommons l'Enfer ou l'abîme (1).

L'Écriture sainte a conservé quelquefois aux démons le nom d'Anges, mais Anges de ténèbres, Anges déchus ou mauvais Anges. Leur chef est appelé le Grand Dragon et l'Ancien Serpent, à cause de la forme qu'il prit pour tenter la femme.

(1) Fabricius, dans sa collection des apocryphes de l'Ancien Testament, a conservé le chant de triomphe de l'archange Michel après la défaite de Satan et des autres Anges rebelles. Nous n'en citerons que les passages saillants :

« Gloire à notre Dieu! Exaltons son saint nom. C'est notre Dieu : gloire à lui! C'est notre Seigneur : à lui le triomphe! Il a étendu sa droite; il a déployé sa puissance; il a renversé nos adversaires. Insensés ceux qui lui résistent! Maudits ceux qui s'écartent de ses commandements! Il sait tout et ne peut errer. Sa volonté est souverainement juste; et tout ce qu'il veut est bon, tout ce qu'il ordonne est saint. L'Intelligence suprême ne peut se tromper; l'Être parfait ne peut vouloir le mal. Rien n'est au-dessus de ce qui est suprême; rien n'est meilleur que ce qui est parfait. Il n'y a de digne auprès de lui que celui qu'il a rendu digne. Il doit être aimé au-dessus de toutes choses et adoré comme le Roi éternel. Vous avez abandonné votre Dieu; vous vous êtes levés contre lui; vous avez voulu être des dieux; vous êtes tombés de vos siéges sublimes, et vous êtes descendus comme une pierre. Reconnaissez maintenant que Dieu est grand, que ses œuvres sont parfaites, que ses jugements sont justes. Gloire à Dieu dans les siècles des siècles! Chants d'allégresse devant ses œuvres! »

Ce chant de l'Archange a été publié comme ayant été révélé à saint Amédée.

Tout chrétien connaît la dure et incontestable histoire du péché originel, réparé dans ses effets éternels par la divine rédemption. On sait aussi que, depuis la venue du Messie, le pouvoir des démons, resserré dans de plus étroites limites, se borne à un rôle vil et ténébreux, qui a produit quelques tristes récits mêlés souvent de mensonges.

Ce que nous savons d'exact sur les démons se borne à ce que nous en enseigne l'Église : que ce sont des Anges tombés, qui, privés de la vue de Dieu depuis leur révolte, ne respirent plus que le mal et ne cherchent qu'à nuire. Ils ont commencé leur règne sinistre par la séduction de nos premiers pères; ils continuent de lutter contre les Anges fidèles qui nous protégent, et ils triomphent de nous quand nous ne leur résistons pas avec courage, oubliant de nous appuyer sur la grâce de Dieu.

Les anciens admettaient trois sortes de démons : les bons, les mauvais et les neutres. Mais ils appelaient démon tout esprit. Nous entendons uniquement par démon un Ange de ténèbres, un esprit mauvais.

Presque toutes les traditions font remonter l'existence des démons plus loin que la création du monde matériel. La chute des Anges a eu lieu en effet, selon la croyance commune, avant que Dieu fît le monde visible. Parmi les rêveurs juifs, Aben-Esra prétend qu'on doit fixer cette chute au second jour de la création. Manassé Ben-Israël, qui suit la même opinion, ajoute qu'après avoir créé l'Enfer et les démons, Dieu les plaça dans les nuages et leur donna le soin de tourmenter les méchants.

Manès, ceux qu'il a copiés et ceux qui ont adopté son système font le diable éternel et le regardent comme le principe du mal, ainsi que Dieu est le principe du bien. Il a été suffisamment réfuté. Nous devons donc nous en tenir sur les démons au sentiment de l'Église universelle, et prier Dieu de les maintenir loin de nous.

De graves opinions placent l'Enfer au centre enflammé de notre globe. Plusieurs rabbins disent que les démons habitent l'air, qu'ils remplissent. Saint Prosper les place dans les brouillards. Swinden a voulu démontrer qu'ils logeaient dans le soleil; d'autres les ont relégués dans la lune. Bornons-nous à savoir qu'ils sont surtout dans les lieux inférieurs, et marchons de sorte à ne pas y descendre.

IV. — LES GÉNIES AVANT ADAM.

Outre les Anges, les Orientaux croient à d'autres créatures anté-adamites, qu'ils appellent Génies, Dives, Péris, etc. Abu-Giafar dit, dans sa Chronique, que Dieu, avant de créer Adam, créa les Dives, et leur donna ce monde à gouverner pendant sept mille ans; après quoi les Péris leur succédèrent et occupèrent le monde deux mille ans encore, sous l'empire de Gian-Ben-Gian (1), leur unique souverain; mais que, ces deux sortes de créatures étant tom-

(1) Les Persans croient que c'est lui qui bâtit les grandes pyramides d'Égypte.

bées dans la désobéissance, Dieu leur donna pour maître Éblis, lequel, étant d'une nature plus forte et formé de l'élément du feu, avait été élevé parmi les Anges.

Après avoir reçu les ordres de Dieu, Éblis descendit du ciel et fit la guerre aux Dives et aux Péris, unis pour leur commune défense. Quelques-uns des Dives se soumirent à Dieu et demeurèrent sur la terre jusqu'au siècle d'Adam, et même jusqu'à Salomon, qui en eut à son service.

Éblis, avec le secours de ces génies fidèles, attaqua Gian, l'enchaîna et se rendit seigneur de la terre, qui n'était alors peuplée que de ces deux espèces de créatures. Mais, quoiqu'il fût de l'ordre des Anges, Éblis, devenu puissant, s'oublia à son tour, jusqu'au point de dire : « Qui est semblable à moi ? Je monte au ciel quand il me plaît, et si je demeure sur la terre, elle est soumise à mes volontés. »

Dieu, irrité de cet orgueil, dit toujours le chroniqueur oriental, résolut, pour humilier Éblis, de créer le genre humain, qu'il tira de la terre; et il la donna à gouverner aux hommes. Il voulut aussi obliger Éblis et les autres Anges à honorer Adam. Mais Éblis s'y refusa, et encourut la malédiction de Dieu; ce qui lui fit donner le nom d'Iba, ou le Réfractaire, celui de Sathan, ou le Menteur, et celui d'Éblis, qui signifie le Désespéré; car son premier nom était Hareth, qui veut dire gouverneur et gardien.

Les musulmans disent encore d'Éblis, condamné à vivre dans le feu, qu'au jugement dernier il mourra au son de la première trompette; mais qu'il ressus-

citera quarante ans après, au son de la seconde, avec tous les hommes.

V. — LES PRÉADAMITES DE LA PEYRÈRE.

Nous ne pouvons nous dispenser de citer ici le livre des *Préadamites*, publié en 1655 par Isaac de la Peyrère. En lisant le chapitre V de l'épître de saint Paul aux Romains, il crut, dans les versets 12, 13 et 14, qu'il comprenait mal, avoir fait une découverte qui flattait son esprit excentrique. Il s'imagina qu'Adam n'était pas le premier homme, et sur cette idée creuse il fit un livre. Ne trouvant pas dans les saintes Écritures de quoi appuyer sa doctrine, la Peyrère recourut aux fables des Égyptiens, des Chaldéens et aux rêveries des rabbins, qui croient qu'il y a eu un autre monde avant celui dont Moïse a écrit les origines.

La Peyrère expose donc que, Dieu ayant créé l'homme mâle et femelle (chap. I de la Genèse), cette première race peupla la terre; que Dieu, la voyant mauvaise, voulut se faire un peuple meilleur; ce qui eut lieu longtemps après. Il créa Adam, à qui il donna une âme spirituelle (chap. II de la Genèse).

Il ajoute que les Hébreux seuls sont Adamites (il était lui-même d'origine juive); que les autres peuples descendent des Préadamites, hommes de la première création.

Il prétend que le péché d'Adam n'a été communi-

qué qu'à sa race, et que le déluge n'a pas été universel, ne s'étant étendu que sur les contrées habitées par la race d'Adam ;

Que par conséquent les descendants des gentils ne sont pas corrompus par le péché originel....

Ce livre, dont nous n'avons pas besoin de signaler les nombreuses absurdités, fut brûlé à Paris par la main du bourreau, et l'auteur, qui s'était réfugié à Bruxelles, s'y vit condamner aussi par l'autorité ecclésiastique. Il en appela à Rome, où il se rendit, et où il fut reçu avec bonté par le pape Alexandre VII. Il abjura entre ses mains le calvinisme (car il était dissident) et le préadamisme, qui commençait, comme toutes les opinions rebelles, à faire secte.

On ne croit pas que sa conversion ait été sincère. Aussi, lorsqu'il fut mort, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à Aubervilliers, près Paris, on lui fit cette épitaphe, que Moréri a conservée :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, catholique, enfin préadamite.
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bonhomme partit et n'en choisit aucune.

Un livre oriental, le Houschenk-Nameh, donne une histoire plus précise des Préadamites. Avant qu'Adam fût créé, dit ce livre, il y avait dans l'île Mouscham, qui est une des Maldives, des hommes primitifs qui avaient la tête plate, et que pour cette raison les Persans appellent *Nim ser*, ce qui veut dire demi-têtes. Ils étaient gouvernés par un roi dont on

conserve le nom. C'était Dambac, plat comme eux du cerveau.

Lorsque Adam, chassé du paradis terrestre, vint s'établir dans l'île de Serendib (Ceylan), les têtes plates et leur roi se soumirent à lui. Après sa mort, ils eurent la garde de son tombeau, que les Dives, ces mauvais génies, voulaient profaner. Les têtes plates faisaient à l'entour sentinelle toute la journée, et la nuit ils étaient remplacés par des lions.

Les habitants de l'île de Ceylan montrent encore une colline qu'ils appellent le Pic d'Adam, et ils croient que c'est là le tombeau de notre premier père.

VI. — LÉGENDES D'ADAM ET D'ÈVE.

Selon les traditions des Arabes, Dieu, voulant créer l'homme, chargea l'ange Gabriel de prendre une poignée de chacun des sept lits de la terre. La terre effrayée représenta que Dieu avait tort de faire l'homme, parce qu'un jour il se révolterait contre son Créateur. Gabriel fit part à Dieu de cette observation, mais le Seigneur n'en tint pas compte, et il enjoignit à Michel d'exécuter sa volonté.

La terre se plaignit derechef et dit que, si on faisait l'homme, elle serait maudite à cause de lui.

Michel fut touché de compassion; Dieu, voyant cela, chargea de ses ordres le terrible Azraël, qui, sans écouter les plaintes de la terre, arracha violem-

ment de son sein les sept poignées que Dieu demandait et les porta dans l'Arabie, où devait se consommer le grand œuvre de la création de l'homme.

Dieu fut si satisfait de la prompte et sévère obéissance d'Azraël, qu'il lui donna la charge de séparer les âmes de leur prison mortelle. C'est pour cela qu'il est appelé l'Ange de la mort.

Cependant, Dieu avait pétri cette terre, dont il fit une figure de sa propre main (1). Il la laissa sécher, et les Anges se plaisaient à considérer cette figure. Éblis (ou Lucifer, ou Satan) ne se contenta pas de la regarder; il la frappa sur le ventre, et voyant qu'il était creux, il fit son calcul, et se dit en lui-même :

— Cette créature, formée vide, aura besoin de se remplir souvent, et sera par conséquent sujette à beaucoup de tentations.

Alors il demanda aux autres Anges ce qu'ils feraient si Dieu voulait les assujettir en quelque chose à ce souverain qu'il allait donner à la terre. Tous répondirent qu'ils obéiraient. Éblis parut du même sentiment, mais il résolut de n'en rien faire.

Dieu, ayant donc fait le corps d'Adam, l'avait

(1) Suivant les rabbins, après avoir fait l'homme, Dieu, qui avait déjà créé les âmes des faunes et des satyres, voulait les compléter, lorsqu'il fut interrompu par le jour du sabbat, en sorte qu'il ne put les unir à des corps entiers, et qu'ils restèrent ainsi ou de purs esprits ou des créatures imparfaites. Aussi, ajoutent-ils, ces esprits craignent le jour du sabbat et se cachent dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il soit passé. Ils prennent quelquefois des corps pour épouvanter les hommes, mais ils sont sujets à la mort; cependant ils peuvent approcher si près des intelligences célestes, qu'ils leur dérobent quelquefois la connaissance de certains événements futurs, ce qui leur a fait produire des prophéties, au grand étonnement des amateurs.

placé dans l'Éden. Son âme, qui avait été créée auparavant, eut ordre d'aller l'animer. Elle représenta à Dieu combien cette masse périssable était peu digne de l'élévation de son être. Dieu, qui ne voulait pas, en cette occasion, employer la violence, commanda à son fidèle ministre Gabriel de prendre son flageolet et d'en jouer un air ou deux auprès du corps d'Adam. Aux sons de cet instrument, l'âme parut oublier ses antipathies; elle se prit à tourner en cadence autour du corps, et enfin, dans un moment de délire, elle y entra par les pieds, qui se mirent aussitôt en mouvement. Dès lors il ne lui fut plus permis de quitter sa nouvelle habitation sans un ordre exprès de l'Éternel.

Les Talmudistes rendent compte assez singulièrement de l'emploi des douze heures du jour où Adam fut créé.

A la première heure, disent-ils, Dieu assembla la poudre dont il devait le composer, et il en fit un embryon. A la seconde heure, Adam se tint sur ses jambes. A la quatrième, Dieu l'appela et lui dit de donner aux animaux les noms qu'ils devaient porter. Quand il eut fait cela, Dieu lui demanda :

— Et moi, comment m'appelleras-tu?

Adam répondit :

— Jéhovah (1) (vous qui êtes).

(1) Il est défendu par les Talmudistes de prononcer le mot Jéhovah, qui est le nom auguste de Dieu. Quand on le sait, disent-ils, on ne peut l'articuler qu'avec les plus grandes précautions et dans une nécessité urgente; car celui qui le prononce « met dans sa bouche le monde entier, et toutes les créatures qui le composent ».

La septième heure fut occupée par le mariage d'Adam avec Ève, que Dieu lui amena après l'avoir frisée.

A la dixième heure, Adam désobéit. Il fut jugé à la onzième et condamné à sortir d'Éden. Enfin, à la douzième, il sentait déjà la peine et les sueurs du travail.....

La petite Genèse, que nous avons citée déjà, dit plus généreusement qu'Adam ne désobéit à Dieu que vers la fin de la septième année, et qu'il ne fut puni que quarante-cinq jours après. Elle dit de plus qu'Adam mangea le fruit défendu de son plein chef, et sans y être aucunement engagé par Ève.

Elle dit encore qu'avant la chute d'Adam tous les animaux causaient avec lui, et qu'ils perdirent la parole quand son péché eut attiré la malédiction sur la terre (1).

Et il y a des docteurs musulmans qui assurent qu'Adam et Ève furent d'abord emportés dans le ciel, Adam sur un cheval ailé, Ève sur une chamelle; que l'Ange Gabriel leur apprit à monter ces animaux, et qu'ils habitèrent le haut paradis cinq cents ans avant de pécher.

Dieu, disent encore les rabbins, avait fait Adam si

(1) M. Mac Léan, membre de la Société orientale de Londres, dans son *Histoire de la langue celtique*, considérée comme idiome élémentaire et primitif (Londres, 1840), soutient qu'Adam parlait le celtique à sa femme dans le paradis terrestre, et que les bêtes, qui parlaient alors, causaient entre elles dans cette langue. M. le comte de Grave a soutenu, à Gand, que la langue de nos premiers pères était le flamand. (*République des Champs-Élysées ou Monde ancien*; Gand, 3 vol. in-8°, 1806.

grand que sa tête touchait le ciel (1). Ils assurent que l'arbre de vie, planté dans le paradis terrestre, était si gros qu'il aurait fallu cinq ans à un bon piéton pour en faire le tour, et que la taille d'Adam était proportionnée à la grosseur de cet arbre.

Les Anges étonnés murmurèrent et dirent au Seigneur qu'il y avait deux souverains, l'un au ciel, l'autre sur la terre. Alors Dieu appuya sa main sur la tête d'Adam et le réduisit à la hauteur de mille coudées (cinq cents mètres).

Il y a encore chez les Juifs beaucoup de traditions variées dans leurs merveilles. Ainsi quelques rabbins content que Dieu d'abord avait fait Adam double, et qu'il sépara les deux corps d'un coup de hache.

VII. — LA CHUTE D'ADAM.

L'homme étant donc complet, sans nous embarrasser de sa taille, reprenons notre récit. Dieu, qui l'avait placé dans le paradis terrestre, lui donna des habits merveilleux. Ensuite il ordonna aux Anges de s'incliner devant lui, ce qu'ils firent, à l'exception d'Éblis, que sa désobéissance fit chasser du paradis, et dont la place fut donnée à Adam.

Mais on lui avait défendu de manger du fruit d'un certain arbre; Éblis s'associa avec le paon et le ser-

(1) Des traditions orientales assurent que, lorsque Adam se levait de toute sa hauteur, sa tête atteignait le septième ciel.

pent, et fit tant, par ses discours artificieux, qu'Adam désobéit.

Du moment qu'il eut mangé du fruit défendu, ses habits merveilleux tombèrent à ses pieds, et la vue de sa nudité le couvrit de honte. Il ne tarda pas à recevoir la sentence qui, le précipitant du paradis, le condamnait au travail dur et à la mort.

Dans ses Légendes bibliques des musulmans, Weil a traduit les détails de cette grande scène (1).

Iblis ou Éblis rôdait depuis longtemps autour du paradis, où il ne pouvait pénétrer, gardé qu'il était par les Anges. Il aperçut un jour le paon devant une des portes. C'était le plus brillant de tous les oiseaux; il avait de plus une voix charmante, que sa condescendance pour le démon lui fit perdre. Éblis, comprenant que, favorisé de dons aussi riches, il devait avoir de la vanité, lui fit des compliments inouïs; et quand le paon, bien disposé, lui demanda qui il était :

— Je suis, dit-il, un des Chérubins qui sont tenus de louer le Très-Haut dans les zones qui entourent le paradis. Je viens ici, parce que je voudrais jeter un coup d'œil sur le séjour que Dieu destine aux hommes pieux. Mais je désire y entrer inaperçu. Ne pourrais-tu pas me cacher sous tes ailes magnifiques? Je t'enseignerai trois mots mystérieux, qui te préserveront de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

— Est-ce que les habitants du paradis doivent mourir? dit le paon.

(1) Dans l'article *Adam*, t. II du *Dictionnaire des Apocryphes*.

— Tous, répondit Éblis, à moins qu'ils ne sachent les trois mots que je t'annonce.

Le paon était séduit. Mais pourtant il ne voulait pas faire une chose qui attirerait sur lui le déplaisir de Dieu. Il conseilla donc à Éblis de s'adresser au serpent, qui, étant le plus beau des animaux, serait ravi de ne pas vieillir; et il se chargea de lui faire des ouvertures.

Le serpent les accepta. Après avoir reçu le serment d'Éblis qu'il lui apprendrait les trois mots merveilleux, il lui demanda : — Mais comment puis-je t'introduire dans le paradis sans qu'on te voie?

— Je me ferai si petit, dit le démon, que je me placerai entre tes dents de devant.

— Et comment pourrai-je répondre, si l'Ange qui garde les entrées du paradis m'appelle?

— Ne crains rien; je sais des noms sacrés qui feront qu'on ne t'appellera pas.

Le serpent ouvrit la bouche; le diable s'y plaça entre les dents, qu'il empoisonna à jamais. Ils s'approchèrent d'Ève, et le rusé démon poussa un profond soupir.

— Pourquoi es-tu triste, cher serpent? demanda Ève.

— Je suis inquiet de ton sort et de celui de ta race, répondit Éblis.

— N'avons-nous pas ici tout ce que nous pouvons désirer?

— C'est vrai, mais le plus beau des fruits vous est défendu.

— Nous avons tous les autres en abondance. Nous pouvons bien nous priver d'un seul.

— Si vous saviez que ce fruit, qui vous est interdit, est le seul qui assure une jeunesse éternelle, tandis que tous les autres n'arrêtent ni la maladie, ni l'affaiblissement, ni la vieillesse, ni la mort, vous trouveriez les autres sans valeur.

— Comment sais-tu cela?

— Je l'ai appris d'un Ange que j'ai rencontré sous l'arbre défendu.

— Il faut que je lui parle, s'écria Ève en se dirigeant vers l'arbre, pendant qu'Éblis, sortant de la bouche du serpent, se rendait sous le même arbre fatal, où il prenait la forme d'un Ange.

Ève, aussitôt qu'elle l'aperçut, lui demanda : — Qui es-tu, créature merveilleuse? je n'ai rien vu qui te ressemble.

Éblis répondit : — Je suis un homme devenu un Ange!

— Comment es-tu devenu un Ange?

— En mangeant de ce fruit que Dieu, qui en est jaloux, m'avait défendu. J'étais vieux, malade, cassé, souffrant; je désirais la mort; j'espérais la trouver en goûtant ce fruit. Dès que je l'eus dans la bouche je suis devenu ce que tu vois, et je vis ainsi depuis des milliers d'années.

Le démon ayant affirmé par serment tout ce qu'il venait de dire, Ève le crut; elle détacha une branche, mangea un des fruits, en présenta un autre à Adam, qui hésita un peu de temps, puis mangea aussi. Aussitôt les couronnes qui environnaient les têtes d'Adam

et d'Ève s'envolèrent vers le ciel; leurs habits de lumière s'évanouirent; ils se virent nus. Tous les habitants du paradis, fuyant devant eux, prièrent le Seigneur de les en expulser. Ils furent donc chassés du paradis.

Adam sortit par la porte de la Pénitence, Ève par la porte de la Grâce, le paon et le serpent par la porte de la Colère, Éblis par la porte de la Malédiction. Adam et Ève tombèrent sur la terre; Adam tomba sur la montagne de Serendib (île de Ceylan, où cette montagne est appelée encore le Pic d'Adam); Ève, sa femme, qui avait péché avec lui, tomba près de l'endroit où fut bâtie la ville de la Mecque.

Éblis arriva comme elle en Arabie; le paon avait été jeté dans l'Hindoustan, et le serpent dans la Perse (1).

L'état de misère et de solitude où se trouva réduit

(1) « N'oublions pas, dit Voltaire au sujet des Indiens, qu'ils ont un » paradis terrestre, et que les hommes qui abusèrent des bienfaits de » Dieu furent chassés de ce paradis : la chute de l'homme dégénéré est » le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. » Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le *Vedam* des anciens » brahmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, et la première » femme *Procriti*. *Adimo* signifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait dire » la *vie*, comme *Eva*, chez les Phéniciens et les Hébreux signifiait aussi » la *vie* ou le *serpent*. Cette conformité mérite une grande attention. » (*Essai sur les mœurs*, disc. prél.)

Les rabbins ont un commentaire curieux sur le passage de la Genèse où Adam, pour s'excuser d'avoir mangé du fruit de l'arbre défendu, dit que sa femme lui avait donné de ce bois : *Dedit mihi de ligno*. Ève, disent-ils, voyant que son mari ne voulait pas manger le fruit qu'elle lui offrait, comme elle en avait mangé elle-même, prit un bâton et l'en frappa, pour l'obliger à pécher avec elle. *Dedit mihi de ligno....*

le malheureux Adam lui fit sentir sa faute; il implora la clémence de son Créateur, et Dieu fit descendre du ciel un pavillon, qui fut placé juste dans l'endroit où depuis Abraham bâtit la Caaba (sainte Maison de la Mecque). Gabriel lui enseigna les cérémonies qu'il devait pratiquer autour de ce sanctuaire pour obtenir son pardon, et le conduisit ensuite à la montagne d'Arafat, où il retrouva Ève après trois cents ans de séparation.

On montre encore, à une lieue de la Mecque, une petite colline sur le sommet de laquelle les musulmans croient qu'Ève était assise lorsque Adam la retrouva (1).

(1) « Gedda ou Djedda (port de la mer Rouge, jolie ville de 15,000 habitants) ne renferme pas beaucoup de curiosités; cependant c'est à l'entrée de la ville, du côté du nord-est, que se trouve le prétendu tombeau de notre commune aïeule Ève. J'ai recueilli toutes les vieilles chroniques; il en résulte que, si les savants du pays sont encore dans une espèce de doute, le peuple et tous les dévots y croient fermement.

« En entrant par la grande porte du grand cimetière, on trouve à gauche un petit mur de trois pieds de hauteur, formant un carré de dix à douze pieds : là repose la tête de notre première mère. Au milieu du cimetière se trouve une espèce de coupole où repose le milieu du corps, et à l'autre bout, près d'une porte de sortie, se trouve un autre petit mur, aussi de trois pieds de hauteur, fait en losange : c'est là que touchent les pieds; dans ce petit espace se trouve placé un grand morceau d'étoffe, sur laquelle les fidèles déposent leurs offrandes, qui servent à brûler des parfums sur son corps (et à nourrir le gardien). La distance des pieds à la tête est de 400 pieds. Comme nous avons diminué de taille depuis la création!

» Gedda, en arabe, veut dire grand'mère; et les savants prétendent que la ville porte ce nom, parce qu'elle a l'honneur de posséder le corps d'Ève.

» Les traditions orientales nous apprennent encore qu'après la mort de sa femme, Adam se mit en voyage. Il partit pour les Indes, et il mourut à l'île de Ceylan, où son tombeau existe sous le Pic d'Adam. Les musulmans, même ceux qui ne possèdent pas la foi nécessaire à un

Des rabbins peu gracieux ont écrit que Dieu, lorsqu'il fit la femme qu'il avait résolu de tirer d'Adam, ne la tira pas de la tête, de peur qu'elle ne fût coquette; ni des yeux, de peur qu'elle ne fût agaçante; ni de la bouche, de peur qu'elle ne fût trop parleuse; ni de l'oreille, de peur qu'elle ne fût curieuse; ni des mains, de peur qu'elle ne fût voleuse; ni des pieds, de peur qu'elle ne fût coureuse; ni du cœur, de peur qu'elle ne fût envieuse. Il prit une côte; et cependant, ajoutent-ils, la femme eut tous les défauts que Dieu redoutait. Pour des docteurs, c'est singulièrement outrager Dieu, et l'outrager stupidement.

Un autre imbécile, Jean Nevisan, qui mourut professant le droit à Turin, en 1540, a écrit dans sa *Sylva nuptialis* que Dieu, en créant la femme, ne voulut pas faire sa tête, et que ce fut le diable qui s'en mêla : *Permisit illud facere dæmonio.*

Tous les peuples de l'Orient entourent l'histoire d'Adam de fables différentes, mais tous ont la tradition de la chute originelle. Les Persans croient que Dieu plaça l'homme dans le quatrième ciel, lui permettant d'en manger tous les fruits, excepté le froment, qui ne pouvait se digérer par les pores. Adam et Ève, séduits par le diable, en mangèrent pourtant; et avant qu'ils infectassent le paradis, l'Ange Gabriel vint les mettre dehors.

Les habitants de Madagascar exposent le fait plus rudement encore. Selon ces peuples, Adam, pétri

fidèle, ne forment pas le moindre doute sur ce dernier fait. » (*Lettre de M. A. D., consul de France en Abyssinie,* 12 janvier 1841.) Cependant nous croyons qu'Adam a été enseveli au Calvaire.

par la main de Dieu du limon de la terre, et placé dans le paradis terrestre, n'était sujet à aucun besoin corporel. Quoique la défense que Dieu lui avait faite de manger et de boire de ce qui se trouvait dans le paradis fût alors assez inutile, le diable cependant ne désespéra pas de le faire désobéir. Il l'alla trouver, et lui demanda pourquoi il ne goûtait pas de ces fruits délicieux dont son séjour était rempli; pourquoi il ne buvait pas de ces excellentes liqueurs qui coulaient comme de l'eau dans le paradis. Adam allégua la défense de Dieu et le peu de besoin qu'il avait de manger. Le diable s'en alla mécontent; mais il ne tarda pas à revenir, et dit à Adam que Dieu l'avait envoyé pour lui annoncer qu'il lui était permis de manger et de boire tout ce qu'il voudrait. Adam ne se donna pas le temps de vérifier la mission du diable; il but et mangea sur sa parole.

Quelque temps après, la nature, surchargée par ce repas, eut besoin de se soulager. Adam satisfit à cette nécessité, et souilla le lieu divin qu'il habitait. Le diable, victorieux, se hâta d'aller accuser Adam auprès de Dieu, qui le chassa aussitôt du paradis.

Jusque-là il avait été seul. Après sa disgrâce, il lui vint au gras de la jambe une tumeur qui s'ouvrit au bout de six mois, et dont il sortit une jeune fille. Surpris de cette nouveauté, il fit demander à Dieu, par l'entremise de Gabriel, comment il devait se comporter à l'égard de cette nouvelle créature. Il lui fut répondu qu'il fallait qu'il l'élevât et qu'il se mariât avec elle, lorsqu'elle aurait atteint l'âge nu-

bile. Adam obéit. Il donna à son épouse le nom de *Bahouna* : c'est de leur union qu'est sortie toute la race des hommes.

Les peuplades de l'Amérique méridionale croient que le bananier, dont les fibres sont en croix, est le fruit défendu, dans lequel Adam découvrit le mystère de la Rédemption.... Les habitants de l'île Saint-Vincent pensent que le fruit fatal est le tabac....

Suivant les légendes des musulmans, l'opinion la plus répandue est celle de la Perse, que le fruit défendu était le froment. Il croissait sur un arbre dont le tronc ressemblait à l'or, les branches à l'argent. Chaque branche portait cinq épis étincelants; chaque épi contenait cinq grains, gros comme des œufs d'autruche, odorants comme le musc, doux comme le miel.

Après son péché, Adam fut chassé du paradis terrestre. Des rabbins cabalistes ajoutent qu'il fut jeté dans les enfers, d'où il ne se tira qu'au moyen du très-saint mot *Lavererérareri*, qu'il savait prononcer convenablement (1).

VIII. — LES AMES.

Disons ici quelques mots des diverses opinions sur la création des âmes.

Platon enseignait que Dieu, après avoir créé les âmes, les avait attachées aux astres, d'où elles pou-

(1) Basnage, *Histoire des Juifs*, t. III.

vaient contempler ses perfections infinies; mais ayant détourné leur attention de dessus l'Être suprême pour attacher leurs regards sur les beautés terrestres, l'Être suprême, indigné de cet outrage, ne put mieux les punir qu'en les précipitant sur la terre, et en les emprisonnant dans des corps terrestres.

Xaca, fondateur d'une secte très-célèbre au Japon, enseigne que les âmes des hommes et des animaux sont de la même substance et également immortelles : toute la différence qu'il admet entre elles, c'est que celles qui ont habité un corps humain sont récompensées ou punies selon les bonnes ou mauvaises actions qu'elles ont faites; au lieu que celles qui sortent du corps d'un animal n'ont ni punitions ni récompenses à attendre, et passent dans le corps d'un autre animal.

S'il faut en croire le rapport de la Loubère, envoyé extraordinaire à Siam, sous le règne de Louis XIV : « Les Siamois pensent qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort, ce qui subsiste séparément et indépendamment de son corps, mais qui a étendue et figure. Ils attribuent à ce reste les mêmes membres et toutes les mêmes substances solides et liquides dont nos corps sont composés. Ils supposent seulement que les âmes sont d'une matière assez subtile pour se dérober à l'attouchement et à la vue, bien qu'ils croient d'ailleurs que, si on en blessait quelqu'une, le sang qui coulerait de sa blessure pourrait paraître. »

Les insulaires des Moluques disent que les âmes, pendant les premiers jours qui suivent leur sépara-

tion d'avec le corps, reviennent souvent visiter la maison qu'elles habitaient avant la mort, non pas par un motif d'affection, mais pour satisfaire leur humeur malfaisante, et pour nuire à ceux qui s'en approcheront, surtout aux petits enfants, à qui elles en veulent particulièrement. Dans cette idée, les vivants traitent les morts, pendant quelques jours, avec autant de soin que s'ils existaient encore. Ils préparent leur lit, leur offrent à boire et à manger, et poussent l'attention jusqu'à mettre à côté d'eux de la lumière pour les éclairer.

Plusieurs habitants du royaume de Laos s'imaginent que les âmes, après leur séparation d'avec le corps, choisissent une retraite dans quelque endroit de la maison. Dans cette idée, les héritiers leur rendent de grands honneurs, et leur présentent des offrandes qui consistent en différents mets de toute espèce. Ils sont persuadés que leur exactitude à s'acquitter de ces devoirs fera prospérer leur maison, et qu'au contraire, s'ils les négligeaient, ils seraient infailliblement punis par quelque disgrâce. S'il arrive qu'ils tombent malades, ils ne manquent pas d'attribuer la cause de leur maladie au ressentiment des âmes qui n'ont pas reçu d'assez grands honneurs. En conséquence, ils font préparer pour elles un magnifique festin, accompagné de chants et de musique, et la fête dure jusqu'à ce que le malade meure ou soit guéri.

Les habitants du royaume de Pégu pensent que les âmes des hommes ne parviennent à la perfection et à la félicité qu'après plusieurs transmigrations.

Elles passent d'abord dans le corps des animaux, des oiseaux, etc.; puis arrivent dans un lieu nommé *Naxac*, qui est un séjour de peines. Après y avoir demeuré un certain temps, elles sont admises dans le *Sevum*, lieu de plaisirs et de délices; de là elles passent enfin dans le *Nibam*, qui est l'état du bonheur suprême, lequel consiste dans une espèce d'anéantissement....

Parmi les curieuses choses que les rabbins ont dites sur les âmes, quelques-uns ont prétendu qu'elles se retirent du corps pendant le sommeil, et que les démons profitent de leur absence pour y entrer. Ils ont grand soin, à cause de cela, de se laver tous les matins, et de dire cette prière : Soyez béni, Seigneur, qui nous ramenez nos âmes. Les mêmes docteurs sont persuadés que le corps ne perd pas toutes ses sensations après le départ de l'âme; qu'il souffre encore tant qu'il est en chair et en os; et que ce fut pour éviter cela que l'empereur Titus ordonna à ses officiers de brûler son corps sept jours après sa mort, et d'en disperser les cendres, de peur que Dieu ne les retrouvât et ne lui infligeât quelque peine pour avoir ruiné son temple.

IX. — LA PÉNITENCE D'ADAM.

Il y a beaucoup d'ouvrages apocryphes attribués à Adam. Le *Livre d'Adam*, proprement dit, est une énorme extravagance gnostique, que nous donnerons en résumé dans les Légendes des déserteurs de

l'Église. Mais nous devons présenter ici, très-sommairement, les faits les plus saillants d'un autre ouvrage, syriaque d'origine, intitulé *le Livre de la Pénitence ou du Combat d'Adam.* M. l'abbé Migne, qui a rendu de si grands services aux études religieuses, a fait entrer ce livre entier (il formerait un assez gros volume in-8°) dans la partie de son Encyclopédie théologique consacrée aux Apocryphes.

On y lit que Dieu planta, le troisième jour, le jardin qu'on a appelé le paradis terrestre, et qu'il est borné à l'orient par une mer, où les élus laveront, au dernier jour, tous les péchés dont ils n'auront pas achevé la pénitence.

En sortant du jardin de délices, Adam se retourna pour voir encore l'arbre funeste cause de son péché; il reconnut que Dieu l'avait maudit et qu'il était desséché.

Il fut bien plus surpris lorsqu'il vit venir la nuit; il se crut perdu, car dans le paradis terrestre, constamment éclairé d'une lumière divine, il n'avait pu soupçonner les ténèbres.

En s'éloignant avec douleur, il rencontra le serpent, qui léchait tristement la poussière et se traînait sur sa poitrine; lui qu'il avait vu si beau et si fier, dans ses formes séduisantes, élevé sur quatre pieds élégants, orné d'une chevelure de jeune fille, et d'une peau émaillée des plus brillantes couleurs, il le retrouvait hideux et rampant. Avant que Satan l'eût souillé, tous les animaux le recherchaient à cause de sa beauté : maintenant tous le fuyaient avec dégoût.

A la vue d'Adam et d'Ève, il se dressa et leur dit avec fureur : — C'est à cause de vous que je suis réduit à me traîner sur le ventre ! Il se jeta sur eux et les renversa. Mais Dieu le repoussa bien loin dans les déserts, et lui ôta le dernier don qu'il lui avait laissé : la parole. Il n'a plus, depuis, qu'un sifflement sans modulations.

Adam ressentit bientôt la fatigue, la chaleur, la souffrance et la crainte, afflictions qui ne pouvaient l'atteindre dans le paradis terrestre. Mais il fallait qu'il pleurât son péché, qu'il fît pénitence, et qu'il réparât sa malheureuse désobéissance par un long combat contre Satan. L'Ange tombé l'avait séduit pour le perdre et l'abîmer dans sa ruine. Depuis qu'il voyait que Dieu le châtiait pour le sauver, à la jalousie qui l'avait fait agir succédait une haine profonde, et il imaginait des ruses sans nombre pour le faire tomber. La justice divine permettait cette lutte, car le péché d'Adam était si grand, qu'il lui fallait de longues expiations.

Dieu, qui avait sauvé Adam et Ève des attaques du serpent, les consola un peu de l'effroi que leur causaient les ténèbres, en leur annonçant que leurs jours auraient désormais, après douze heures de nuit, douze heures de jour ou de lumière. Ils se soumirent et passèrent la première nuit à prier.

Satan, qui ne les perdait pas de vue, craignant que leurs prières n'apaisassent tout à fait la justice divine, dressa ses premiers piéges : il rassembla ses légions et se montra entouré d'une grande lumière à l'entrée de la caverne où les pauvres bannis priaient :

il comptait qu'Adam viendrait se prosterner devant lui; ce qui l'eût de nouveau éloigné de Dieu. Mais Adam dit à Ève :

— Voyez cette grande lumière et cette multitude d'esprits; ils restent dehors. Si c'était Dieu qui les envoyât, ils entreraient sans doute et nous diraient ce qui les amène.

Le premier homme ne savait pas encore que Satan ne peut s'approcher de ceux qui prient : s'il leur lance, comme des flèches, de mauvaises pensées, il ne les envoie que de loin.

Adam s'adressa donc au Seigneur :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, est-il un autre dieu que vous, qui puisse créer aussi des anges et nous les envoyer ? Daignez, Seigneur, nous en instruire.

Alors, un Ange de Dieu parut dans la caverne et lui dit : — Adam, ne craignez pas ceux que vous voyez; c'est encore Satan avec ses compagnons. Il voulait vous séduire une seconde fois.

En achevant ces mots, l'Ange sortit de la caverne, se jeta sur Satan, lui arracha le déguisement qu'il avait pris, et l'amena dans sa hideuse forme devant Adam et Ève, en leur disant : — Voyez ce que sa chute a fait de lui.

A la suite de cet événement, Dieu, pour soutenir Adam, lui envoya des baguettes d'or avec de l'encens et de la myrrhe, et il lui dit : — Gardez ces emblèmes, qui vous donneront dans la nuit de la lumière et des parfums; et quand je descendrai sur la terre pour vous sauver, revêtu comme vous d'une chair humaine, les rois m'apporteront ces trois signes.

C'est à cause de ce présent de Dieu que la caverne où se retiraient Adam et Ève a été appelée la caverne des trésors.

Adam et Ève, consolés, bénissaient le Seigneur et lui rendaient grâces de sa miséricorde. Ils résolurent alors de continuer leur pénitence. Ils avaient fait, peu auparavant, une faute. Satan s'était de nouveau présenté à eux, sous la forme d'un Ange de lumière porté par un nuage, et leur avait dit que Dieu le chargeait de les conduire à l'eau pure du jardin de délices, où ils se laveraient de leur péché et rentreraient dans leur premier état. Adam et Ève l'avaient suivi par un chemin inconnu. Mais, arrivés sur le sommet d'une montagne escarpée, l'Ange perfide s'était jeté sur eux pour les précipiter, car il se disait que, s'il les tuait, la terre lui appartiendrait, à lui et à ses bandes. Mais Dieu les avait sauvés encore de cette embûche, en chassant Satan bien loin.

Pour se punir de leur faute involontaire, Adam et Ève se séparèrent là, et mirent entre eux une telle distance qu'ils ne pouvaient se voir : ils entrèrent alors dans la mer, chacun de son côté, s'engageant à y rester quarante jours.

Avant de s'éloigner d'Ève, Adam lui dit : — Restez dans l'eau en cet endroit; ne le quittez pas jusqu'à ce que je revienne à vous, et priez le Seigneur avec persévérance de vouloir bien nous pardonner.

Pendant qu'ils s'imposaient cette peine, Satan, de nouveau, les cherchait, et se mordait les griffes de ne plus les retrouver.

Enfin, le trente-cinquième jour de la pénitence

que s'étaient imposée nos premiers parents, l'odieux ennemi du genre humain aperçut au loin deux têtes au-dessus de l'eau. Il reprit sur-le-champ sa forme d'Ange lumineux, vola vers Ève, en chantant hypocritement les louanges du Très-Haut, et dit à notre première mère : — Joie à toi, livre-toi à l'allégresse; Dieu est pour vous; il m'a envoyé vers Adam pour lui annoncer que vous étiez rentrés en grâce, et Adam désire que je te couronne aussi de lumière, et que je te ramène auprès de lui.

Ève suivit donc Satan, qui la reconduisait auprès de son époux. Mais, devant Adam qui priait, Satan ne put conserver son déguisement, et il disparut.

Ève cependant appela Adam, qui, la voyant près de lui, se frappa la poitrine et pleura amèrement. Quand elle lui eut raconté ce qui lui était arrivé, il reconnut que c'était encore l'œuvre de l'ennemi, et il se désola. Mais la voix de Dieu vint du ciel et le rassura, en lui disant de retourner avec Ève à la caverne des trésors.

Cependant la faim, la soif, le jeûne et la prière les avaient abattus. Adam adressa ces paroles au Seigneur :

— O Dieu ! notre créateur, vous m'avez donné la raison, un cœur éclairé et un esprit droit. Quand vous m'avez défendu d'approcher de l'arbre de vie et de manger de son fruit en me disant : A l'heure où vous en mangerez, vous mourrez, Ève n'était pas encore créée; elle n'était pas sortie de mon côté, et elle ne vous a pas entendu prononcer cette

défense (1). Vous nous aviez, Seigneur, accordé les dons de votre grâce et les faveurs de l'Esprit-Saint, de sorte que nous ne connaissions ni la faim, ni la soif, ni la douleur, ni la peine, ni la fatigue. Mais, comme nous avons transgressé votre loi, vous nous avez bannis; et de grands maux sont venus fondre sur nous. Nous n'osons pas toucher aux fruits des arbres, ni boire de l'eau sans votre ordre. Nos corps sont desséchés; nos forces sont détruites; les fatigues et les larmes ont chassé le sommeil de nos yeux. Envoyez-nous de quoi apaiser notre faim et étancher notre soif.

Dieu ordonna au Chérubin qui gardait l'entrée du jardin de porter à Adam deux figues prises aux figuiers entre lesquels Adam et Ève s'étaient cachés après leur chute. Le Chérubin cueillit les deux figues et les porta à Adam.

— C'est, dit-il en les prenant, le fruit des arbres dont les feuilles ont caché notre nudité. Oserons-nous les manger? Demandons à Dieu de nous donner des fruits de l'arbre de vie.

Mais Dieu leur répondit : — Je vous donnerai de ces fruits et des eaux vives, à vous et à vos descendants fidèles, lorsque je descendrai moi-même dans le séjour de la mort et que je romprai les portes de fer, pour vous rendre le repos dans mon jardin de délices. Ce que vous demandez donc n'aura lieu que dans cinq grands jours et demi (c'est-à-dire dans 5,500 ans) (2), après que mon sang aura coulé sur la tête d'Adam au mont Golgotha.

(1) Ici l'auteur s'écarte de la Genèse.

(2) La version des Septante donne au monde quinze ou dix-huit cents

Adam et Ève prirent les figues, qui étaient très-lourdes, car les fruits du paradis terrestre étaient bien plus gros que les fruits de cette terre où nous sommes. Et quand ils voulurent rentrer dans la caverne des trésors, qui était leur demeure, ils virent devant un grand feu qui les consterna : ils ne connaissaient pas encore le feu, qu'ils n'avaient vu que dans la main du Chérubin. Or, ce feu qui les surprit était l'œuvre de Satan : il avait ramassé des branches d'arbres et les avait allumées, dans l'espoir de brûler la caverne et de pousser Adam au désespoir.

Ce feu dura jusqu'au lendemain, Satan, sans se montrer, apportant toujours du bois, Adam et Ève n'osant approcher, mais se recommandant à Dieu, qui chassa le démon quand il vit l'épreuve suffisante.

Adam et Ève dormirent la nuit suivante au pied d'une montagne, près de leur cher jardin. Satan, les voyant, se dit : — Dieu a fait un pacte avec Adam qu'il veut sauver; mais je le tuerai, et la terre me restera.

Il appela donc ses compagnons, qui prirent avec lui un énorme rocher, et le lancèrent sur Adam et Ève endormis.

Mais comme cet affreux projectile descendait de la montagne sur Adam et Ève, Dieu l'arrêta, de sorte qu'il formait comme une tente au-dessus d'eux. Ils s'éveillèrent troublés, et, après être demeurés là trois jours, ils demandèrent à Dieu de quoi couvrir leurs corps, car la fièvre leur faisait subir de grands

ans de plus que nous. Les Grecs modernes ont suivi ce calcul, et le P. Pezron l'a un peu réveillé dans *l'Antiquité rétablie*.

froids. Dieu leur répondit : — Allez aux bords de la mer, vous y trouverez des peaux de moutons que les lions ont dévorés ; faites-vous-en des vêtements.

Satan entendit la parole de Dieu, et il courut aux bords de la mer pour y prendre les peaux et les détruire, afin qu'Adam et Ève crussent que le Seigneur les trompait. Mais Dieu le cloua immobile près de ces peaux, dans son horrible forme, jusqu'à ce qu'Adam et Ève fussent arrivés. Dieu leur dit alors :

— Voyez celui qui vous a séduits. Voyez ce qu'est devenue sa beauté. Après vous avoir promis tant de splendeurs, il venait encore vous enlever ces peaux qui doivent vous couvrir.

Adam et Ève prirent les peaux et s'en firent des vêtements.

Quelques jours après Dieu leur dit : — Descendez à l'ouest, jusqu'à ce que vous arriviez à une terre noire, où vous trouverez votre nourriture. Ils obéirent, et ils virent du froment dont les épis étaient mûrs. Dieu, en même temps, donna à Adam la science de préparer le froment pour en faire du pain, et Adam et Ève furent consolés.

Mais n'ayant pas de faucilles, ils avaient arraché le froment et l'avaient mis en tas, dans l'espoir qu'il serait sec le lendemain. Or, le lendemain, quand ils revinrent, Satan avait mis le feu à leur moisson; tout était réduit en cendres.

Pendant qu'ils se lamentaient, Satan vint encore, travesti en Ange, et leur dit : — C'est votre ennemi Satan qui a fait cela; mais Dieu m'envoie à vous

pour vous conduire à un autre champ où vous trouverez mieux qu'ici.

Ils le suivirent. L'esprit maudit les fit marcher huit jours; et, quand il les vit succombant à la fatigue, il disparut et les laissa égarés dans un lieu inconnu. Dieu fut touché de leur détresse et de leurs prières. Il les remit auprès de leur moisson, où ils retrouvèrent le froment intact. Ils en firent du pain, et en offrirent à Dieu le premier sacrifice.

Il serait long et peut-être fastidieux pour le lecteur d'exposer ici toutes les perfidies de Satan avec nos premiers pères : lâchetés ignobles et dignes de lui, car il n'était qu'un stupide méchant, et souvent, dans sa brutalité infernale, il ne trouvait de ruse que celle d'assommer Adam et Ève.

Nous renverrons donc à la légende de Caïn et d'Abel ce qui les concerne dans le livre singulier qui vient de nous arrêter quelques instants. Nous ajouterons seulement que ce livre ne donne à Adam et à Ève, après la mort d'Abel, qu'un fils, Seth, qui devient le second père du genre humain; car le détestable Caïn ne compte plus. Seth épousa, selon les documents que nous suivons, la veuve d'Abel, ce livre ne parlant pas plus que la Genèse des filles qu'Adam peut avoir eues.

Mais, « parmi les traditions qui se rapportent au père de la race humaine, nous en mentionnerons une à ce sujet. Elle est fort répandue chez les nations slaves. Cette croyance populaire concerne là (et aussi chez les Anglais) l'existence des Willis, espèce de fées qui habitent les forêts et les lieux retirés.

Voici comment on raconte leur origine : Adam avait eu de son union avec Ève trente fils et trente filles. Dieu lui demandant un jour le nombre de ses enfants, Adam se sentit honteux d'avoir à énumérer tant de filles, et dans son embarras il voulut en cacher trois, comme s'il était possible de rien cacher à l'œil qui voit tout. Dieu, pour le punir de sa faute, prit les trois filles les plus belles, et en fit des Willis. Depuis lors, elles errèrent dans l'espace, et, leur conduite ayant été sage, elles ne furent pas condamnées à périr dans le déluge. Prévenues, ainsi que Noé, du cataclysme universel, elles entrèrent avec lui dans l'arche, et elles y restèrent jusqu'à ce que la colombe apportât la branche d'olivier. De région en région, elles ont volé jusque dans les contrées qui s'étendent entre le Danube et la mer Adriatique, et c'est là surtout qu'elles se plaisent (1). »

Ajoutons encore qu'Adam (mort à 930 ans) fit un testament que Seth écrivit (2), et où il annonce ce qui doit arriver à sa race : ce qui est cause que ce livre, cité quelquefois sous le titre de *Testament d'Adam,* a été aussi appelé l'*Apocalypse d'Adam,* à cause de ses révélations, qui ont dû être écrites aux premiers temps du Christianisme.

(1) Note à la colonne 335 du tome Ier du *Dictionnaire des Apocryphes.*

(2) Les musulmans disent que, lorsque Adam dicta son testament, l'Ange Gabriel descendit pour le recevoir, accompagné de soixante-dix millions d'Anges, ayant chacun des pages blanches et des plumes apportées du Paradis, et que ce testament fut scellé du sceau de Gabriel.

X. — SINGULARITÉS SUR ADAM.

Les Orientaux ont d'autres versions sur la création du premier homme. Thémédi rapporte que Dieu prit plusieurs sortes de terres pour former le corps d'Adam, qu'elles étaient différentes en couleurs et en qualités : que c'est la cause pour laquelle il y a des hommes blancs et noirs, jaunes ou rouges, et que c'est aussi par cette raison que les humeurs et les complexions des hommes sont si différentes.

Ebn Abbas dit que, lors de la création, il fut passé un contrat entre Dieu et les hommes, par lequel tout le genre humain s'obligea de reconnaître Dieu pour son souverain Seigneur; que c'est le pacte dont il est parlé dans le Koran au chapitre intitulé *Aaraf*. Voici de quelle manière cet aveu fut rendu :

Dieu tira des reins d'Adam toute sa postérité sous des figures moindres que celle des fourmis. Adam avait alors quarante mille pieds de haut et ses reins pouvaient contenir des milliards de ces petits êtres. Dieu adressa la parole à tous les hommes, leur disant : — Ne suis-je pas votre Seigneur? Les petits hommes, doués d'une intelligence momentanée pour faire leur hommage, répondirent : — Oui, et reconnurent Dieu pour leur Seigneur.

Les uns ont écrit que ces états généraux du genre humain furent tenus dans la vallée de Nooman, près du mont Arafat; les autres soutiennent que ce fut dans la plaine de Dahia, aux Indes.

Dieu renvoya ensuite les hommes dans les reins de leur premier père, pour germer successivement, et dans les temps qui leur étaient marqués, jusqu'à la fin du monde.

Mais on voit que partout a pénétré la conscience du péché originel et de ses effets sur toute la race humaine.

Quelques-uns disent que, pour faire pénitence, Adam se plongea jusqu'au nez dans le fleuve Géhon, macérant son corps à coups de fouet, avec si peu de ménagement que, lorsqu'il sortit de là, sa peau était percée comme un crible. Il vécut cent trente ans ainsi dans l'expiation.

Les Orientaux disent qu'il versa tant de larmes après son péché, que tous les animaux s'en abreuvaient, que le fleuve du Tigre fut produit par les larmes de son œil gauche, et l'Euphrate par les larmes de son œil droit. Sa taille immense peut seule expliquer ce prodige.

Les larmes d'Ève se changeaient en rubis lorsqu'elles tombaient sur la terre, et en perles quand elles roulaient dans la mer.

A la mort d'Adam, il se vit entouré de ses enfants, qui étaient au nombre de quinze mille, sans compter les femmes (1).

On dit encore qu'Adam, pendant quelque temps, adora la lune. Cette opinion est fondée sur ce que des Talmudistes content que la lune, qui avait été

(1) Adam, ante mortem ejus, convocavit omnes filios suos qui erant in numero XV millia virorum absque mulieribus. *Vita Adæ et Evæ*, citée par G. Peignot, *Livre des Singularités*, p. 37.

créée, disent-ils, avant le soleil, fut fâchée d'avoir un concurrent dans le ciel. Elle représenta donc à Dieu qu'il était impossible que deux têtes portassent une même couronne, ajoutant qu'il ne fallait qu'un souverain dans le firmament, comme dans le ciel et sur la terre.

Dieu, mécontent de cette remontrance, diminua la lune qui faisait de la vanité. Les Anges, toutefois, firent à la lune diverses propositions pour la consoler; mais elle ne les accepta pas, et Dieu, convaincu qu'elle avait droit de se plaindre, commanda qu'on lui offrît un sacrifice propitiatoire à chaque époque qui s'appelle nouvelle lune....

On dit enfin que les Anges instruisirent Adam; qu'il écrivit un commentaire sur les noms des animaux; qu'il prophétisa; qu'il fut astrologue; qu'il prédit le déluge par l'inspection des astres; qu'il connaissait naturellement toutes les sciences; qu'il avait un pouvoir magique sur toutes les créatures; qu'il composa des psaumes : ils ont été imprimés dans quelques talmuds (1). On lui attribue aussi

(1) Beaucoup de savants croient que le psaume 103 est d'Adam, sauf le milieu (13 ou 14 versets intercalés par David).

Voici ce psaume de la Création, ou du moins la part attribuée à notre père Adam :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme! Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand!

» Vous êtes revêtu d'éclat et de beauté, et couvert de lumière comme d'un vêtement!

» Vous étendez le ciel comme une tente; vous couvrez d'eau sa partie supérieure.

» Vous montez sur les nues; vous marchez sur les ailes des vents.

» Vous faites les orages vos Anges, et le feu votre ministre.

un livre de cabale intitulé *Sépher Raziel*. Les Juifs disent que ce livre lui fut donné par l'Ange Raphaël. Le livre de *Jetzirah* passe même pour être de lui. Il écrivit, disent les adeptes, sur l'alchimie, et on met sous son nom une Apocalypse, qui est sans doute le livre intitulé la Pénitence d'Adam, comme nous l'avons remarqué.

D'autres assurent que l'Ange Raziel fut le précepteur d'Adam, qu'il lui donna dans un livre la connaissance de tous les secrets de la nature, le pouvoir de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, d'exciter des tremblements de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes et de prédire tous les événements. Ce

» Vous avez fondé la terre en sa stabilité. Elle ne sera plus inclinée de siècle en siècle.

» L'abîme la couvre comme un vêtement.

» Les eaux pèsent sur les montagnes. Elles fuient devant vos menaces; elles tremblent à la voix de vos foudres.

» Les montagnes s'élèvent; les vallées descendent : tout dans l'ordre que vous avez prescrit.

» Vous avez donné aux eaux des limites qu'elles ne passeront point. Elles ne reviendront pas couvrir la terre.

» O mer, grande et spacieuse! dans ton sein vivent des animaux grands et petits.

» Là les vaisseaux passeront : voilà un monstre qui se jouera d'eux.

» Tous les animaux de la mer attendent leur nourriture de vous en temps opportun.

» Vous leur donnez, ils reçoivent; vous ouvrez la main, ils prospèrent.

» Mais vous détournez la face, ils sont troublés. Vous enlevez leur vie, et ils retournent en poussière.

» Vous envoyez votre esprit, et ils sont créés de nouveau; vous renouvelez la face de la terre.

» Que Dieu soit glorifié à jamais. Je chanterai le Seigneur toute ma vie; jusqu'à mon dernier soupir je célébrerai mon Dieu.

» Bénis le Seigneur, ô mon âme. »

livre passa dans la suite entre les mains de Salomon; c'est là qu'il apprit la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra dans tout l'Orient des choses étonnantes, que nous rapporterons plus loin.

Parmi les troubadours et les poëtes du moyen âge, plusieurs, infectés de la grossièreté des Vaudois et des Albigeois, qui ramenaient si vite l'humanité à l'état sauvage, si l'Église romaine n'eût sauvé alors, comme toujours, la civilisation menacée, traitaient fort mal et fort lâchement les femmes; et si nous citons à ce propos la satire assez plate de Pierre de Saint-Cloud, dans son début du poëme du Renard, c'est qu'elle s'étaye d'une légende d'Adam.

Lorsque Adam, dit le poëte, fut chassé du paradis terrestre, Dieu, par pitié, lui donna une baguette merveilleuse, qui était douée de telle vertu que, toutes les fois qu'il aurait besoin d'un animal quelconque, il lui suffirait, pour le voir paraître à l'instant même, de frapper la mer avec sa baguette. Adam, l'ayant frappée, vit sortir aussitôt une brebis. Ève voulut à son tour essayer l'instrument; mais sous sa main un loup s'élança, qui saisit la brebis et l'emporta dans les bois. Notre première mère pleurait son malheur, quand Adam reprit la baguette et fit naître un chien, qui courut après le loup, lui enleva la brebis et la rapporta.

Il en fut de même des autres animaux; tous ceux qui durent leur naissance à Ève furent sauvages et malfaisants (le renard entre autres), et ils se retirèrent dans les bois avec le loup. Ceux que produisit

Adam restèrent auprès de lui et devinrent domestiques (1)....

Nous ne pouvons quitter Adam, sans dire encore un mot de quelques assertions de philosophes aussi hasardeux que Buffon et Lapeyrère, qui prétendent qu'Adam n'est pas le père unique de la famille humaine. Par exemple, M. Bory de Saint-Vincent écrit que le genre homme renferme quinze espèces parfaitement distinctes, et qu'il y a deux sous-genres, le genre aux cheveux lisses et le genre aux cheveux crépus, lesquels forment les espèces japétiques, arabique, hindoue, scythique, sinique ou chinoise, hyperboréenne, neptunienne, australasienne, colombique, américaine, patagone, éthiopienne, cafre, malaisienne et hottentote, sans compter les variétés.

Ces allégations arbitraires et toutes celles de ce mérite ont été réfutées. On sait que l'homme, implanté dans l'Asie, y a paru cuivré, selon le climat, que sa peau a blanchi lorsqu'il s'est éloigné de son berceau en tournant le dos au soleil, et qu'il a noirci en marchant contre lui. Les influences des climats ont fait le reste.

Une autre opinion, sortie des mêmes idées, a prévalu longtemps parmi les naturalistes, savoir : que le cerveau du nègre est inférieur à celui des Européens. Le savant Tiedemann, qui ne peut pas être suspect, a publié, dans ses *Études sur l'homme*, ses recherches à ce sujet. Il en résulte qu'il n'y a aucune différence appréciable dans le poids moyen et les dimensions

(1) M. Octave Delepierre, Préliminaires de sa traduction du *Renard*, de Willems.

moyennes du cerveau du nègre et de l'Européen. La très-légère dissemblance qu'on remarque dans sa forme extérieure disparaît dans la structure interne; et cet organe chez le nègre n'a pas plus de ressemblance avec celui du singe que celui de l'Européen.

On peut attribuer les notions erronées qui se sont accréditées jusqu'ici sur l'infériorité des nègres au peu d'amplitude de leur angle facial. Mais, s'il est démontré aujourd'hui qu'il n'existe aucune différence innée dans les facultés intellectuelles des races humaines, l'infériorité apparente du nègre ne serait que le résultat de l'influence démoralisante de l'esclavage, de l'oppression continue et de la cruauté exercée envers cette malheureuse portion de l'espèce humaine.

XI. — LÉGENDES DE CAIN ET D'ABEL.

Les rabbins, les docteurs musulmans et quelques sectes chrétiennes de l'Asie, racontent sur Caïn et Abel des détails curieux.

Ève, disent-ils, accoucha en même temps de Caïn et d'Aclima, sa jumelle. Elle enfanta ensuite Abel et sa jumelle Lébuda. (Car ils ne croient pas que le monde eût pu se peupler, si Ève n'avait enfanté des jumeaux mâle et femelle.)

Quelques-uns ajoutent, comme nous l'avons vu, qu'elle enfantait tous les jours (1).

(1) Suivant la petite Genèse, Caïn naquit la soixante-dixième année d'Adam, et Abel la soixante-dix-septième.

Les chrétiens d'Orient appellent la jumelle de Caïn Azrun, et celle d'Abel Ovaïn. Les musulmans disent que le diable, voyant Adam triste à la première grossesse d'Ève, lui apparut et lui dit :

— Ne soyez pas en peine sur l'accouchement d'Ève, votre femme, car je sais le grand nom de Dieu, avec lequel j'obtiens tout ce que je lui demande; je l'invoquerai, afin qu'Ève enfante un fils digne de vous, et qui vous soit semblable. Mais il faut que vous me promettiez, avant toutes choses, de lui donner le nom de *Abd-al-Hareth.*

Adam le promit.

Le diable ne recherchait avec tant d'empressement qu'Ève donnât ce nom à son fils, qu'afin qu'elle l'engageât par là à son service; car cet Ange apostat, qui s'appelle, aujourd'hui, chez les Arabes, *Eblis*, autrefois, comme nous l'avons remarqué, lorsqu'il était encore dans le ciel, se nommait Hareth; de sorte qu'il voulait que le premier fils d'Adam et d'Ève fût appelé serviteur d'Hareth et non pas Abd Allah, nom qui signifie serviteur de Dieu, et qui était celui qu'Adam avait dessein de lui donner.

Lorsque Caïn (chez les musulmans Kabil) et Abel, que les Orientaux nomment Habil, par amour pour les assonances, furent à l'âge de puberté, Adam voulut les marier, donnant à Caïn la jumelle d'Abel, et à Abel celle de Caïn. Ce choix ne plut pas à Caïn, qui trouvait sa sœur Aclima plus belle que Lébuda; et il disait qu'ayant été déjà tous deux ensemble dans le même sein, il était juste qu'ils ne fussent pas séparés. Adam lui répondit qu'il faisait ce que

Dieu avait ordonné, et qu'il ne pouvait s'en départir.

— Vous donnez la plus belle femme à mon frère, dit Caïn, parce que vous l'aimez plus que moi.

— Si vous voulez vous éclairer sur la volonté de Dieu que je vous annonce, répondit Adam, présentez chacun un sacrifice; celui dont l'offrande sera la mieux reçue aura Aclima pour femme.

Abel consentit à la proposition et promit que, si son sacrifice n'était pas agréable à Dieu, il prendrait sa propre jumelle pour femme : Caïn, au contraire, consentait bien à faire un sacrifice; mais son intention était, quoi qu'il arrivât, de ne point céder Aclima à son frère.

Abel était berger; il choisit le plus gras de ses agneaux, et le présenta à Dieu sur la croupe d'une montagne. Caïn, qui était laboureur, prit de ses gerbes la plus maigre et la plus légère, et l'offrit de son côté sur la cime d'une montagne voisine. L'offrande des deux frères ne fut pas plutôt disposée, qu'un feu très-limpide et sans fumée descendit du ciel, et consuma le sacrifice d'Abel, sans toucher à celui de Caïn (1).

La colère et l'envie s'emparèrent alors du cœur de Caïn, à un tel point, qu'il menaça son frère de le tuer. Abel lui dit : « Dieu ne reçoit les sacrifices

(1) Ce sont les rabbins qui ont déterminé ainsi les expressions de la Bible, qui dit seulement : « Dieu regarda favorablement Abel et son offrande; mais il ne regarda point Cain, ni ce qu'il avait offert. » On ne sait donc pas, dit saint Augustin, de quelle manière Dieu témoigna cette différence, et nous pouvons ignorer ce qu'un esprit si éclairé avoue ne pas savoir.

» que de la main de ceux qui le craignent, et qui » les lui offrent avec une intention pure et sincère; » si vous mettez la main sur moi pour me tuer, je » ne me vengerai pas en vous tuant, parce que je » crains Dieu, le Seigneur de toutes les créatures. »

Cependant Caïn prit la résolution de tuer Abel : mais il ne savait pas comment s'y prendre. Le démon vint à son secours; il se présenta à lui, tenant à la main un oiseau. Il mit l'oiseau sur une pierre, puis ayant pris en main une autre pierre, il lui écrasa la tête. Caïn, ayant vu cette action, résolut de faire de même à son frère. Il attendit donc qu'il fût endormi : et, ayant pris une grosse pierre, il la laissa tomber de tout son poids sur la tête de son frère, qui perdit ainsi la vie.

Après que Caïn eut commis ce fratricide, il se trouva fort embarrassé, car il ne savait que faire du corps, et ne voulait pas qu'Adam ni Ève eussent connaissance de son crime. Il l'enveloppa dans une peau et le porta pendant quarante jours partout où il allait : mais comme la puanteur de ce cadavre l'incommodait, il était obligé de s'en décharger de temps en temps, et les bêtes farouches s'en approchaient et emportaient toujours quelques morceaux.

Il aperçut un jour deux corbeaux qui se battaient en l'air. L'un étant tombé mort, l'autre fit une fosse avec son bec et avec ses ongles; il y mit le cadavre et le couvrit de terre. Caïn crut qu'il en devait faire autant, et, après avoir enterré son frère, il courut vagabond, çà et là, par le monde,

craignant toujours que quelque autre ne le traitât comme il avait traité son frère, car il avait entendu, après son crime, une voix du ciel qui lui adressait ces paroles : Tu seras le reste de ta vie dans une crainte perpétuelle.

Le remords d'une action si détestable avait donc saisi le malheureux Caïn! Mais il ne fut pas suivi de la douleur d'une véritable pénitence. Ce ne fut que le déplaisir de paraître noirci d'un si grand crime aux yeux de ses parents; ce déplaisir le tourmentait sans relâche.

Le livre de la Pénitence d'Adam fournit d'autres détails :

Caïn commença à enfouir son frère dans la terre; mais il fut tout d'un coup saisi d'effroi, quand il vit que la terre tremblait. Il jeta le corps dans un trou et le couvrit de poussière. Mais la terre le repoussa. Il creusa un autre trou et recouvrit de nouveau le corps de son frère. Mais la terre le rejeta encore. Quand Dieu parut devant lui, Caïn tremblait à son tour et tous ses membres s'agitaient. Dieu lui dit : Tu es là tremblant et agité. Ce sera là ton signe. Et, jamais depuis, aucun de ses membres ne se tint en repos.

Des rabbins donnent un autre signe à Caïn: Ils disent qu'une corne lui poussa au front.

Il fut tué enfin par un fils de Lamech, un de ses petits-fils, lequel, n'ayant pas la vue bonne, le prit pour une bête sauvage, et lui fit porter la peine due à son péché (1). Mais on lit dans la petite Genèse

(1) Yaschar (le livre du juste), traduit par M. le chevalier Drach.

qu'il périt écrasé par l'écroulement de sa maison, l'an 930, le jour même de la mort d'Adam. On lit aussi dans ce livre qu'Adam et Ève avaient pleuré Abel vingt-huit ans.

On montre encore près de Damas, au pied d'une montagne qui commande la ville, le lieu où Caïn tua son frère Abel.

Les narrateurs du moyen âge donnent d'autres détails, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici :

« Après qu'Adam, disent-ils, fut chassé du paradis terrestre, il prit Ève sa compagne et ensemble son fils Caïn et les emmena. Dieu alors lui envoya, par son Archange saint Michel, diverses semences, et il lui enseigna à labourer et à cultiver la terre, pour qu'elle produisît des fruits et des grains dont il pût vivre, et après lui toute sa postérité, de génération en génération.

» Quelque temps après, Ève conçut encore un fils qu'elle nomma Abel. Caïn et Abel crûrent à merveille et demeuraient ensemble en un lieu non loin de leur père et de leur mère. Un jour Ève dit à Adam :

» — Mon seigneur, naguère j'eus en dormant une vision fort triste ; il me semblait que le sang de notre fils Abel était répandu par la main de Caïn, ce dont j'eus grande horreur.

» Lors répondit Adam :

» — Vraiment, ma très-chère compagne, il en sera ainsi que tu l'as vu, car Caïn occira Abel, je le crains ; mais, s'il te plaît, nous les séparerons l'un

de l'autre et nous leur ferons à chacun une maison particulière; nous ferons Caïn cultivateur et Abel pasteur.

» Ainsi fut fait; mais, nonobstant cette mesure, Caïn occit Abel, son frère.

» Adam était de l'âge de cent trente ans quand Abel fut occis, et Caïn en avait cent vingt. Adam pour ce crime pleura cent ans, au bout desquels il eut un fils qu'il nomma Seth. Alors il dit à Ève :

» — Ma compagne, voici que nous avons ce fils à la place d'Abel que Caïn nous a ôté (1). »

Les mêmes narrateurs ajoutent qu'Ève mourut dix jours après Adam.

XII. — LÉGENDES DE SETH
ET D'AUTRES ENFANTS D'ADAM.

Les Arabes donnent le nom de Scheit à celui que nous appelons le patriarche Seth, fils d'Adam, duquel sont descendus ceux qui sont nommés dans la Genèse les Enfants de Dieu.

(1) N'est-il pas humiliant pour l'espèce humaine qu'il y ait eu, parmi les hérésies du second siècle, une secte de dissidents hideux qui prenaient le nom de *Caïnites?* Comme un de nos philosophes contemporains, ils préféraient le diable à Dieu et l'adoraient. Mais ils faisaient plus, ils le servaient par les crimes et les infamies, et rendaient un culte à Caïn, fils du plus puissant, selon eux, des deux principes (le diable); ils le louaient d'avoir tué Abel, fils de Dieu. Ils honoraient encore les Sodomites, Judas Iscariote, et quelques autres monstres.

Il y a eu aussi une secte d'Adamites, qui se disaient réintégrés dans la pureté primitive d'Adam; ils se réunissaient nus, et appelaient saintes et méritoires les actions les plus immondes.

Les musulmans croient que ces enfants de Dieu étaient des créatures d'une espèce particulière, tenant de l'homme et de l'Ange ; qu'ils faisaient une guerre continuelle aux Dives ou Géants, enfants de Cabil (Caïnites ou descendants de Caïn).

Ils citent ensuite Rocail ben Adam, qu'ils disent frère puîné de Seth. Il possédait, disent-ils, les sciences les plus élevées et les plus cachées. Il était doué d'un esprit si vif et si pénétrant, qu'il paraissait tenir plus de l'Ange que de l'homme.

Surkrag, qui était un puissant dive ou géant, vivait en ce temps-là, et commandait absolument dans toute l'étendue du mont Caf, que les musulmans croient, comme on l'a dit, être une chaîne ou ceinture de montagnes qui entourent toute la terre.

Ce géant pria Seth de lui envoyer Rocail, son frère, pour l'aider à gouverner ses États, et pour tenir en bride ses sujets. Seth lui accorda sa demande, et Rocail devint ainsi le vizir ou premier ministre de Surkrag, dans la montagne de Caf.

Après avoir gouverné là plusieurs siècles, et connaissant, ou par révélation divine, ou par les principes des sciences secrètes qu'il possédait, que le temps de sa mort approchait, il parla à Surkrag en ces termes :

— Je suis sur le point de passer en l'autre vie : mais avant de vous quitter, je veux vous laisser de mes mains quelque ouvrage insigne, dont la mémoire se conserve et me fasse vivre longtemps après ma mort.

L'effet suivit ses paroles : Rocail fit bâtir un palais

et un sépulcre d'une structure si magnifique, et avec tant d'artifice, que l'on y voyait un très-grand nombre de statues de différents métaux, faites par art talismanique, lesquelles opéraient, par des ressorts secrets, des choses que tout le monde aurait cru faites par des hommes vivants.

Nous reviendrons tout à l'heure à Surkrag; disons encore que les Syriens, qui se vantent d'avoir des instructions d'Adam, un testament de lui, une prédiction touchant la venue du Messie, ont aussi un testament de Seth (1), dans lequel ce patriarche explique la théorie des Anges et leurs différents ordres.

Les Gnostiques s'appuyaient principalement de l'autorité des livres de Seth.

Les historiens du vieil Orient disent que Seth déclara son fils Enos prince souverain et grand pontife des hommes après lui; qu'Enos a, le premier, ordonné des aumônes publiques pour les pauvres, établi des tribunaux pour rendre la justice, et cultivé le palmier. Il laissa Caïnan, l'aîné de ses fils, héritier de ses dignités.

Il ne faut pas confondre ce Caïnan avec le Caïnan fils d'Arphaxad, qui viendra après le déluge.

Le Caïnan antédiluvien fut père de Malaléel, appelé Doudasch par les Arabes. Ce Malaléel, dans

(1) Ce testament est celui d'Adam, recueilli par Seth. Il porte le titre de Livre de la pénitence ou du combat d'Adam. Nous l'avons résumé dans les légendes d'Adam. Il y a aussi un voyage de Seth au paradis terrestre; comme il se rattache à la Rédemption, il entre dans la légende de la Croix, qui appartient au Nouveau Testament.

les guerres qu'il soutint, combattait tout nu et sans armes.

Les musulmans disent, à la suite des rabbins, que l'idolâtrie commença au temps de Jared, fils de Malaléel, et qu'elle se répandit tellement sur la terre, qu'il ne se trouva, aux jours de Noé, que quatre-vingts personnes qui fussent demeurées fidèles à Dieu. C'est le nombre de ceux qu'ils prétendent avoir été sauvés du déluge, contre la foi de l'Écriture sainte, qui n'en marque que huit.

Les mêmes musulmans disent que Jared gouvernait le monde, et qu'il en fut le monarque absolu, par la vertu d'un anneau qu'il portait, lequel passa ensuite par succession entre les mains de Salomon, qui eut le même pouvoir que Jared sur les hommes et sur les démons.

Jared, ajoutent-ils, après avoir combattu contre Satan, le prince des démons, le fit son prisonnier et le mena enchaîné, à sa suite, partout où il allait. Allégorie qui peut avoir été inventée au sujet de l'idolâtrie, à laquelle ce patriarche s'opposa de toutes ses forces.

XIII. — LE LIVRE D'ÉNOCH.

Origène, saint Augustin et beaucoup de Pères ont fait mention d'un ouvrage apocryphe qu'on appelle le *Livre d'Énoch*. Il est cité dans l'épître de saint Jude. Mais ce livre a été longtemps perdu. Des savants l'ont retrouvé enfin en Abyssinie. Il a été pu-

blié en plusieurs langues, et on le trouve dans la savante collection des apocryphes publiée par M. l'abbé Migne. Mais ce qui peut être d'Énoch dans ce livre de visions a été noyé dans une masse de petits faits sans appui, par un hébraïsant qui écrivait, à ce qu'on croit, dans l'un des deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne.

Nous reproduirons ici les chapitres VII et VIII, où Énoch, fils de Jared (1), annonçait aux hommes le déluge; chapitres évidemment altérés par une imagination orientale :

« Quand les enfants des hommes se furent multipliés, il arriva que des filles leur naquirent, élégantes et belles. Et lorsque les Anges (2), les enfants des cieux, les eurent vues, ils en devinrent épris et ils se dirent les uns aux autres : Choisissons-nous des femmes de la race des hommes, et ayons d'elles des enfants.

» Alors Samyaza, l'un de leurs chefs, leur dit : — Je crains que vous ne puissiez accomplir votre dessein, et je supporterai seul la peine de votre crime. Mais ils se lièrent tous par de mutuelles exécrations; ils étaient au nombre de deux cents; ils descendirent du mont Hermon, et voici les noms de leurs chefs : Samyaza, Urakabarameel, Akibeel, Tamiel, Ramuel, Danel, Azkeel, Sarakmyal, Asael, Armers, Batrael, Anane, Zvabède, Samsaveel, Ertael, Turel, Yo-

(1) Il ne faut pas confondre Énoch fils de Jared avec Hénoch fils de Caïn.

(2) Les Anges de la plus basse classe, si c'étaient des Anges.

myael, Arazeal. Tous les autres de ces deux cents Anges marchaient avec eux.

» Ils se choisirent chacun une femme; ils leur enseignèrent la sorcellerie, les enchantements et les propriétés des racines et des arbres. Et ces femmes enfantèrent des géants, dont la taille atteignit trois cents coudées. Ils dévoraient tout ce que le travail des hommes pouvait produire, et il devint impossible de les nourrir.

» Alors ils se tournèrent contre les hommes eux-mêmes, afin de les dévorer. Ils se jetèrent sur les oiseaux, les bêtes, les reptiles et les poissons, pour se rassasier de leur chair et se désaltérer de leur sang; et la terre réprouva ces méchants. Azaziel enseigna aux hommes à faire des épées, des couteaux, des miroirs; il leur apprit l'art de se peindre les sourcils et les autres arts de la vanité. Amazarak enseigna les sortiléges, et Barkayal les horoscopes.

» Les hommes qui se voyaient sur le point de périr élevèrent leur voix jusqu'au ciel.

» Michel, Gabriel, Raphaël, Suryal et Uriel abaissèrent alors des cieux leurs regards sur la terre; ils virent les flots de sang qui la rougissaient et les iniquités qui s'y commettaient, et ils se dirent : — La terre, privée de ses enfants, a élevé sa voix jusqu'aux portes du ciel : c'est à vous, essences célestes, que les âmes demandent de leur obtenir justice du Très-Haut. »

Les Anges portèrent au Seigneur les plaintes de la terre. Il envoya aussitôt ses messagers châtier les Anges tombés et les reléguer dans les lieux arides,

pendant que l'un d'eux annonçait à Noé le grand cataclysme qui devait exterminer le genre humain dans les eaux du déluge (1).

Mais avant ce grand événement, Énoch fut enlevé de la terre, où il reviendra au dernier jour avec Élie.

Le livre d'Énoch est plein de visions, presque toujours obscures. Au chapitre XVI, les chairs des géants sont condamnées à se dissoudre vite; ce qui explique peut-être pourquoi on ne les retrouve pas dans les fossiles. Au chapitre LXIV, on lit qu'un peu avant le déluge Noé vit que la terre s'inclinait. Il est assez singulier que ce fait s'accorde avec l'explication du déluge qu'on lira à la suite des légendes de Noé.

(1) De vieilles analyses du livre d'Énoch contiennent un résumé que voici de la chute de ces Anges appelés Égregores :

Quand le nombre des hommes se fut multiplié, ils eurent des filles d'une beauté si prodigieuse, que les Égregores ou Anges gardiens en devinrent épris et se proposèrent de les épouser. Le nombre de ces Anges était de deux cents, qui descendirent du temps de Jared du sommet du mont Hémon. Ils épousèrent des femmes et vécurent avec elles jusqu'au déluge. Leurs enfants furent les géants, qui devinrent bientôt anthropophages, ce qui diminuait chaque jour le nombre des hommes. Ceux-ci se plaignirent à Dieu, et le conjurèrent d'avoir pitié d'eux. Quatre Archanges regardèrent vers la terre, et y voyant du sang répandu, ils firent leur rapport à Dieu, qui leur ordonna de jeter les coupables dans l'abîme. Uriel fut envoyé vers Noé, fils de Lamech, pour l'informer que toute la terre devait être détruite par un déluge, et l'instruire de quelle manière il devait échapper à ce fléau. Raphaël eut ordre de lier le chef des prévaricateurs par les pieds et les mains, et de le porter dans un désert obscur, sur des pierres pointues, supplice qui ne doit finir que pour faire place à un autre plus rigoureux au jour du jugement. La commission de Gabriel fut de détruire tous les géants, fils des Égregores ou Anges déchus, en les excitant à se faire la guerre, afin qu'ils s'exterminassent les uns les autres. Enfin Michel fut chargé d'enchaîner les Anges transgresseurs et de les conduire au bout de la terre, où ils doivent rester pendant soixante-dix générations, c'est-à-dire jusqu'au jugement ; alors ils seront précipités dans un étang de feu.

Quoique cet ouvrage soit, sinon supposé, du moins fort altéré, plusieurs Pères en ont pensé plus favorablement, apparemment parce qu'il a été cité par saint Jude (1).

Les mahométans disent qu'Énoch, qu'ils appellent Édris, avait reçu de Dieu trente livres de révélations.

On lit dans le Yaschar (livre du Juste), traduit par M. le chevalier Drach, que, quand Énoch fut mûr pour le Seigneur, une voix fut entendue; c'était la voix d'un Ange qui disait : Énoch, j'ai ordre de vous enlever au ciel, pour y régner sur les enfants de Dieu, comme vous êtes sur la terre roi des enfants d'Adam.

Et comme il était environné d'une grande multitude, à qui il enseignait les voies du salut, les hommes qui étaient là, au nombre de plusieurs mille, virent descendre des cieux un grand cheval, qui, traversant les airs, vint se poser devant Énoch. Le pro-

(1) Mais saint Jude ne parle pas d'un livre, il cite une tradition. Le savant abbé Appert a publié, dans les *Annales de la philosophie chrétienne* (1830, livraison de novembre), une étude remarquable où il établit que l'écriture nous vient d'Adam. Il semble logique, en effet, que Dieu, qui a donné la parole à l'homme, lui ait donné aussi les moyens de la transmettre autrement que par l'émission de la voix. Pour prouver que l'écriture était connue dès les premiers temps, M. Appert cite Job, qui, en plusieurs endroits, fait mention de cet art, notamment au chapitre XIX, où il dit : « Qui me donnera que mes paroles soient écrites? *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei?* » Or, Job vivait environ cent quatre-vingt-quatre ans avant la sortie d'Égypte. Il rappelle que saint Jérôme croyait qu'il existait un livre d'Énoch, écrit avant le déluge. Il pense enfin que le *Cadmus* célébré par les Grecs comme l'inventeur de l'écriture n'est autre qu'*Adamus,* Adam, dont on a altéré le nom en mettant une aspiration orientale à la première lettre.

phète le monta, en annonçant qu'on ne le verrait plus. Après qu'il eut donné ses dernières instructions, il fut enlevé au ciel sur un char de feu.

Mais après qu'il eut disparu, les hommes retombèrent dans leurs mauvaises voies.

Les rabbins croient qu'Énoch, transporté au ciel, fut reçu au nombre des Anges, et que c'est lui qui est connu sous le nom de Métraten et de Michel, l'un des premiers princes des phalanges célestes, lequel tient registre des mérites et des péchés des Israélites. Ils ajoutent qu'il eut Dieu et Adam pour maîtres.

XIV. — LÉGENDES ORIENTALES DES GÉANTS.

Les Persans les appellent Dives, d'un nom qui convient aussi aux esprits et aux démons, quoique dans la vieille langue des Perses on les appelât *Caï*, qui est le prénom des rois de Perse de la seconde dynastie, nommés, pour cette raison, Caïaniens ou Caïanides.

Ad et Schedad, rois de Syrie et d'Arabie, avant le déluge, disent-ils, étaient d'une si prodigieuse grandeur, qu'il fallait employer les plus hauts arbres des forêts pour dresser leurs pavillons. Il en est fait mention dans le chapitre du Koran intitulé *l'Aurore*. Les commentateurs déclarent qu'au temps des géants les raisins étaient si gros, qu'il fallait cinq hommes ordinaires pour les porter, et que cinq personnes pouvaient se loger dans l'écorce d'une grenade.

Les plus petits des géants avaient quatorze pieds, ajoutent-ils; et Og, l'un d'eux, que l'on reverra au temps de Moïse, vécut trois mille ans.

Les chrétiens d'Orient expliquent ainsi l'origine des géants dont il est parlé dans les premiers chapitres de la Genèse : Adam, disent-ils, ayant fait connaître aux enfants de Seth les délices dont il avait joui dans le paradis terrestre, fit naître au cœur de quelques-uns d'entre eux le désir d'y rentrer. Ils se retirèrent sur la montagne d'Hermon en Palestine; ils en firent leur demeure : là, ils vivaient dans la crainte du Seigneur, et ils furent appelés les *enfants de Dieu*. Mais, perdant ensuite l'espérance de rentrer en grâce, ils vinrent trouver les Caïnites, leurs parents, et, ennuyés du célibat, prirent leurs filles en mariage, et engendrèrent les Géants.

D'autres disent que la postérité du patriarche Seth porta le nom d'enfants de Dieu, parce qu'ils vécurent quelque temps fort saintement sur la montagne d'Hermon, d'où l'on entendait les voix des Anges, auxquelles ils joignaient les leurs pour louer Dieu.

Ils ne se nourrissaient sur cette montagne que des fruits de la terre, s'abstenant de toutes sortes d'injustices et de mensonges. Leur jurement ordinaire était : Par le sang d'Abel! dont ils demandaient à Dieu la vengeance sur les enfants des hommes, c'est-à-dire sur la postérité de Caïn.

Parmi les géants, on cite Surkrag (nous avons parlé de lui). Il n'était pas de la race des hommes, ni de la postérité d'Adam. Selon les Orientaux, il commandait les armées de Soliman Tchaghi, qui ré-

gnait dans le monde avant le temps de Gian ben Gian, lequel lui succéda et trôna sept mille ans. Toute la terre était alors au pouvoir des dives ou génies.

Ces dives n'étaient point de purs esprits : ils avaient des corps, ils étaient sujets à la mort comme les hommes.

Après la mort de Gian ben Gian, auquel on attribue la construction des plus anciennes pyramides d'Égypte, Dieu, irrité contre les dives à cause de leurs fréquentes rébellions, résolut de donner le monde à une autre espèce de créatures. Il créa Adam, et commanda à ce qui restait des dives de se soumettre à lui. On a vu ces détails.

Surkrag obéit à Dieu, et rendit son hommage au premier père de la famille humaine; il embrassa même sa religion et sa loi, et le défendit toujours contre les insultes des autres dives ou géants, devenus démons par leur désobéissance, avec Éblis leur chef.

Surkrag, qui dominait sur la montagne de Caf, s'allia avec Caïumarrath aussi bien qu'avec Seth, et empêcha toujours ses sujets les dives, qui valaient assez peu, de molester les sujets de Seth et les peuples de Caïumarrath.

Des critiques persans font de Caïumarrath le premier roi du monde, et le même que l'Adam des Hébreux. Mais d'autres le font fils d'Adam et frère de Seth; d'autres encore fils de Malaleel et contemporain d'Énoch; d'autres, enfin, disent qu'il n'a vécu qu'après le déluge, et qu'il était fils de Sem, fils de Noé; qu'il n'est ni le premier Adam, ni le second, mais

seulement le troisième, et qu'il ne doit tenir le rang du premier qu'à l'égard des Persans.

L'auteur persan de la *Chronique choisie* donne à Caïumarrath pour père Velad, fils de Sem, dont il n'était ainsi que le petit-fils.

Quoi qu'il en soit, Caïumarrath est regardé par Ferdussi comme le premier qui se soit assis sur un trône, qui ait porté la couronne royale, et levé le tribut sur les peuples. Il donne à ce monarque mille ans de vie et cinq cent soixante années de règne. Il commença le premier à bâtir des maisons et des villes; car les hommes, jusqu'à lui, n'avaient habité que les cavernes (1). On dit aussi qu'il inventa les étoffes de laine, de coton et de soie, dont il enseigna la fabrication et l'usage; et que de lui viennent la fronde et les autres instruments propres à jeter des pierres, qui étaient les seules armes de ce temps-là.

Mais si Caïumarrath fut le premier des hommes qui jouit de la souveraineté, il fut aussi le premier à s'en dégoûter; il s'en dépouilla pour retourner à sa première demeure, qui était une grotte, où il adorait le Créateur de toutes choses, après avoir remis son sceptre et sa couronne aux mains de Siamek, son fils.

Siamek ayant été tué, Caïumarrath quitta sa retraite et remonta sur le trône, pour venger cette mort. Après avoir recouvré le corps de son cher

(1) On conte qu'un Ange apparut à Mathusalem, qui avait alors cinq cents ans, et qui vivait en plein air; il lui conseilla de se bâtir une maison. Le patriarche lui demanda : — Combien ai-je encore à vivre? L'Ange répondit : — A peu près autant que vous avez déjà vécu. — Ah! pour si peu de temps, répondit Mathusalem, ce n'est pas la peine de bâtir une maison.

fils, il l'enterra avec honneur et fit allumer sur sa fosse un grand feu, qui fut toujours depuis entretenu, et que l'on croit avoir été l'origine du culte superstitieux du feu, dont les Persans firent plus tard leur divinité suprême.

N'oublions pas de mentionner aussi, en fait de géants, Semendoun, qui fut défait par Caïumarrath. C'est le Briarée des Grecs; les romans orientaux lui donnent cent un bras. Ils parlent aussi d'un autre géant qui avait quatre têtes.

C'est Huschenk, qui fit tous ses exploits monté sur un animal à douze pieds. Il l'avait dompté avec grande peine: cet animal, nommé Rakhsché, fut trouvé par lui dans l'île Sèche, ou *Nouveau Continent;* il était le produit de l'accouplement d'un crocodile et d'un hippopotame, et ne se nourrissait que de la chair des serpents et des dragons. Huschenk dut employer non-seulement toutes ses forces, mais plusieurs stratagèmes, pour réduire ce monstre. Après l'avoir dompté, il ne rencontra point de géant si terrible, ni de monstre si épouvantable qu'il ne terrassât; il passa même, sur sa monture, jusqu'au pays de Mahiser, dont les habitants avaient des têtes de poisson : ce sont peut-être ceux qu'on a appelés Ichthyophages. Il subjugua cette nation de figure horrible.

Après avoir étendu ses conquêtes jusqu'aux extrémités de la terre, et fait fleurir la justice et les arts dans ses États, Huschenk fut écrasé par un quartier de roche que les géants, ses ennemis mortels, lancèrent sur lui.

Nous ne saurions trop fixer l'époque d'un autre

géant encore célèbre dans l'Orient. Il s'appelait Thahamurath. Il fut transporté dans la montagne de Caf par un oiseau admirable, que les Arabes appellent par excellence le Grand Oiseau, les Persans, Simorg-Anka, et que l'on connaît généralement sous le nom de la Simorgue. C'est en effet un oiseau extraordinaire, car il est raisonnable; il parle toutes sortes de langues; il est capable de religion; en style moyen âge, on dirait que c'est une fée qui a la figure d'un oiseau.

Le Caherman-Nameh rapporte que Simorg-Anka, étant interrogé sur son âge, répondit : « Ce monde est fort ancien, car il s'est déjà trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide de toutes sortes d'animaux. Le siècle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années, et j'ai déjà vu douze de ces révolutions, sans que je sache combien il m'en reste à voir. »

Le même livre nous apprend que Simorg-Anka était ami de la race d'Adam, et grand ennemi des dives ou démons. Il avait connu ce premier père des hommes, lui avait juré fidélité, et faisait profession du même culte qu'il rendait à Dieu. Il prédit à Thahamurath et à Caherman tout ce qui leur devait arriver, et en leur promettant de les servir dans toutes leurs entreprises, il arracha de son sein quelques plumes, dont il leur fit présent. Thahamurath mit ces plumes à son casque, et, à son exemple, les plus grands guerriers qui l'ont suivi se sont toujours servis de cette sorte de parure.

Ajoutons que Simorg-Anka livra seul de grands combats aux démons, et qu'avec ses propres forces il pouvait exterminer leur race, mais qu'un ordre secret de Dieu l'en empêchait.

Thahamurath, ayant donc été transporté à la montagne de Caf, secourut les péris contre les dives, c'est-à-dire les bons démons contre les mauvais. Argenk le Géant, voyant que les péris triomphaient avec lui, lui députa une ambassade pour lui demander la paix. Imlam, son ambassadeur, abandonna le parti des dives, pour se donner à Thahamurath et suivre sa fortune, et par son aide, Thahamurath se rendit maître de la montagne de Caf, en domptant non-seulement Argenk, mais encore un géant plus terrible que lui, nommé Demrusch.

Demrusch, comme le Cacus des Latins, avait sa retraite dans une caverne, au milieu d'un trésor immense qu'il avait amassé du butin de la Perse et des Indes, où il faisait des courses fréquentes. Il avait même enlevé Mergian-Peri, qu'il tenait prisonnière dans son antre. Thahamurath, l'ayant défait, mit Mergian en liberté et vola à d'autres conquêtes. Mais en le suivant nous tomberions un peu trop dans le pur conte.

Selon une tradition persane, ce prince fut le premier qui fit cultiver le riz et nourrir des vers à soie dans la province de Thabarestan.

XV. — LÉGENDES DE NOÉ ET DU DÉLUGE.

Noé le Prophète, comme l'appellent les musulmans (et ils l'appellent aussi Al Nagi, c'est-à-dire celui qui a été sauvé et qui a sauvé les autres au déluge universel), est très-révéré en Orient.

On lui donne encore par excellence le titre de l'Ancien et de Prince de tous les envoyés de Dieu, c'est-à-dire de tous les prophètes qui ont eu une mission précise.

L'auteur du Tarikh-Montekhele, cité par d'Herbelot, dit que Dieu envoya Noé à Zhohak, roi de la première dynastie des Perses, que quelques-uns croient avoir été le même que le Nemrod des Hébreux, pour lui prêcher la foi et le vrai culte, que ce tyran ne voulait pas connaître. Zhohak l'ayant repoussé, Noé l'abandonna et continua de prêcher l'unité de Dieu à tous les peuples de la terre, parmi lesquels il ne trouva que quatre-vingts personnes, qui sont les premiers musulmans, à cause qu'ils crurent au vrai Dieu; et ce fut avec ces quatre-vingts musulmans qu'il s'enferma dans l'arche.

Les Orientaux disent encore que Dieu envoya dix livres à Noé, ce qui signifie, dans leur langage, que Noé laissa en mourant dix volumes, où il avait écrit ses révélations. Mais ces livres, aussi bien que ceux d'Adam, de Seth et d'Hénoch, sont perdus pour la plupart.

L'histoire de la construction de l'arche et du dé-

luge est écrite dans le chapitre du Koran intitulé Haud (nom que les musulmans donnent au patriarche Heber).

« Noé bâtit l'Arche avec notre secours et celui des Anges, suivant la science que nous lui avions révélée, et nous lui dîmes : — Ne nous parlez pas davantage en faveur des pécheurs, car ils seront submergés.

» Pendant que Noé bâtissait son Arche, tous ceux qui passaient par là se moquaient de lui; et il leur disait : — Si vous vous raillez de moi maintenant, je me raillerai de vous à mon tour : car vous apprendrez à vos dépens qui est celui qui punit les méchants en ce monde et qui leur réserve une autre punition dans l'autre. »

On lit dans les Annales d'Eutychius, qui écrivait en Égypte au dixième siècle, et qui avait sans doute des documents qui n'existent plus, que, par l'ordre de Dieu, Noé fit une cloche de bois de platane, haute d'environ cinq pieds, et qu'il la sonnait tous les jours, le matin, à midi et le soir. A tous ceux qui venaient lui demander pourquoi il sonnait ainsi, il répondait : — Pour vous avertir que Dieu va envoyer un déluge qui vous détruira tous.

Ebn Abbas, l'un des commentateurs du Koran, ajoute que, Noé étant en peine de la forme et de la figure qu'il devait donner à l'Arche, Dieu lui révéla qu'elle devait-être semblable au ventre d'un oiseau; quant à la matière, qu'il devait se servir du bois d'un arbre qui est le platane des Indes. Noé planta donc un arbre de cette espèce, et il crut en vingt

ans à une hauteur et à une grosseur telles, qu'il suffit à la construction de toute l'Arche.

Une ancienne tradition orientale porte que, pendant ces vingt ans, aucune femme n'accoucha.

Reprenons le Koran. C'est encore Dieu qui parle :

« Quand le temps que nous avons prescrit pour la punition des hommes fut arrivé, et que le four commença à bouillir et à regorger, nous dîmes à Noé : — Prenez et transportez dans l'Arche deux couples de tous les animaux, mâle et femelle, avec toute votre famille, à la réserve de celui qui a déjà été condamné par votre bouche, et recevez aussi avec vous les fidèles et même les infidèles; mais il y en entrera fort peu. »

Les interprètes du Koran disent, sur le passage qu'on vient de lire, que l'Arche fut bâtie en deux ans (1). Ils lui donnent à peu près les dimensions indiquées dans le texte sacré de la Genèse, et trois étages, dont le plus élevé fut destiné aux oiseaux, le plus bas aux animaux domestiques et sauvages, et l'étage du milieu aux hommes et aux provisions.

Le four, qui commença à bouillir et à regorger, était le four dont s'était servi Ève pour cuire son pain. Il était venu, par succession, de patriarche en patriarche jusqu'à Noé. Et c'est par l'ouverture de ce four que les eaux du déluge commencèrent à sortir par ébullition et regorgement; ce qui est conforme au sentiment des rabbins, qui disent que les eaux du déluge ont été chaudes et bouillantes.

Celui de la famille de Noé qui fut exclu de

(1) Le Yaschar dit en cinq ans.

l'Arche est, selon les mêmes commentateurs, Chanaan, fils de Cham, qui avait été maudit par le patriarche.

Les Persans croient que Noé donna sa malédiction à Cham et à Chanaan, son fils, qui tous deux l'avaient offensé. Ils ajoutent que, « par cette malédiction, la postérité de Cham fut non-seulement asservie à ses frères, mais encore que la couleur de sa chair devint noire; que Noé fut attendri, et pria Dieu qu'il lui plût de donner aux frères de Cham un peu d'amour pour ses descendants, prière qui fut exaucée; car, si la malédiction de Noé pèse encore sur la postérité de Cham, au moins les esclaves noirs sont chéris et recherchés partout..... »

Les Orientaux ajoutent que le nombre de ceux qui entrèrent dans l'Arche était de quatre-vingts personnes, comme nous l'avons déjà remarqué, quoique le texte de la Genèse n'en compte que huit. — Mais ils croient qu'outre Noé et sa femme, ses trois enfants et ses trois brus, il y eut soixante-douze autres personnes, tant des petits-enfants de Noé que de ses serviteurs, qui s'enfermèrent avec lui.

On lit ensuite dans le même chapitre du Koran :

« Noé étant monté dans l'Arche, avec sa femme (Noëma, fille d'Énoch, selon le Yaschar; Noria, selon les Gnostiques; Vesta, selon les Cabalistes), avec ses trois fils, Sem, Cham et Japhet et leurs femmes, toutes trois filles d'Éliacim, fils de Mathusalem, il disait à ceux qui étaient demeurés sur terre : — Embarquez-vous, au nom du Seigneur.

» Et pendant qu'il leur disait ces choses, l'Arche

s'avançait ou s'arrêtait par l'invocation qu'il faisait du nom de Dieu. »

Mais dans le Yaschar, que nous venons de citer, on lit que les hommes pervers, se voyant perdus, accouraient par milliers pour entrer dans l'Arche et qu'ils l'eussent envahie et détruite si les lions et les autres animaux qui s'y trouvaient ne les eussent repoussés.

Suivant quelques traditions orientales, Noé s'embarqua à Coufah; selon d'autres, près du lieu où Babylone depuis a été bâtie, ou dans la Mésopotamie, ou aux Indes; ceux-là affirment que l'Arche fit le tour du monde pendant les six mois que dura le déluge.

Noé, voyant que son petit-fils Chanaan ne s'embarquait pas, et ne sachant point qu'il fût du nombre des infidèles, car il cachait son impiété dans son cœur, lui dit :

— Embarquez-vous avec nous, mon fils, et ne soyez pas du nombre des méchants.

Chanaan répondit :

— Je me sauverai sur la montagne, et elle me garantira des eaux.

— Rien ne vous peut sauver aujourd'hui, répliqua Noé, sinon la miséricorde de Dieu.

« Pendant cet entretien, un flot sépara Chanaan de Noé, et enveloppa l'infidèle, qui fut submergé. »

Fabricius, dans sa collection des apocryphes de l'Ancien Testament, a publié la prière que Noé récitait tous les jours dans l'Arche, auprès du corps d'Adam, qu'il emportait, car il devait être déposé au Golgotha; la voici :

« O Seigneur, vous excellez dans la vérité, et rien n'est grand auprès de vous. Regardez-nous avec miséricorde; délivrez-nous de ce déluge des eaux, par les douleurs d'Adam, le premier homme, que vous avez créé, par le sang d'Abel le saint, par le juste Seth, en qui vous vous complaisiez; ne nous comptez pas dans le nombre de ceux qui ont enfreint vos commandements. Mais couvrez-nous de votre protection bienveillante, parce que vous êtes notre libérateur, et que c'est à vous seul que reviennent les louanges proclamées par toutes les œuvres de votre main, de toute éternité. »

Les enfants de Noé répondaient : « Amen, Seigneur. »

L'imam Abou Djafar Mohammed, fils de Djaris, qui écrivait à la fin du troisième siècle de l'hégire, commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, et qui est connu sous le nom de Thabari, raconte ici une scène que nous ne pouvons passer sous silence.

Les six mois du déluge s'étaient écoulés, et Dieu ayant dit :

— Terre, engloutis tes eaux; ciel, reprends celles que tu as versées ;

Les eaux commencèrent aussitôt à diminuer; l'Arche s'arrêta sur la montagne de Giaudi (1); et on entendit cette voix du ciel : — Malheur aux impies !

« Alors, poursuit Thabari, on vit sortir de l'Arche deux espèces d'animaux qui n'y étaient pas entrés; c'étaient le porc et le chat. Ces animaux n'existaient point sur la terre avant le déluge, et le Dieu très-haut

(1) Le mont Ararat.

les créa dans l'Arche, parce qu'elle était remplie d'ordures et d'excréments qui répandaient une grande puanteur. Les personnes qui étaient dans l'Arche, n'ayant pas la force de supporter cette puanteur, se plaignirent à Noé. Noé (que la paix de Dieu soit sur lui) passa sa main sur le dos de l'éléphant, et le porc sortit de son corps. Cet animal mangea toutes les ordures qui étaient dans l'Arche, et la puanteur disparut.

» Quelque temps après, les rats se trouvèrent en grande quantité dans l'Arche. Ils mangèrent la nourriture des hommes et la remplirent d'ordures. Alors les personnes qui étaient avec Noé allèrent le trouver et lui dirent : — Tu nous as délivrés d'un premier mal; maintenant nous sommes tourmentés par les rats, qui rongent nos vêtements, mangent nos provisions et les souillent. Noé (que la paix soit sur lui) passa sa main sur le dos du lion, qui éternua, et le chat sortit de son nez. Cet animal se mit à manger les rats.

» Lorsque Noé sortit de l'Arche, il passa quarante jours sur le mont de Giaudi, jusqu'à ce que l'eau du châtiment se fût retirée dans la mer. Et cette eau amère et salée qui se trouve dans les océans provient de l'eau du déluge, qui s'y retira du temps de Noé.

» Or Noé dit au corbeau : — Va, pose ta patte sur la terre, et vois quelle est la hauteur de l'eau.

» Le corbeau partit, et rencontrant une bête morte sur la route, il se mit à la manger, et ne revint pas auprès de Noé (que la paix soit sur lui). Noé, affligé,

maudit le corbeau et dit : — Que le Dieu très-haut te rende méprisable aux yeux des hommes, et que ta nourriture ne consiste qu'en bêtes corrompues.

» Après cela, il dit à la colombe : — Va.

» La colombe partit, et, sans s'arrêter nulle part, elle mit ses pattes dans l'eau. L'eau du châtiment était amère et salée; elle brûla les pattes de la colombe, les plumes n'y repoussèrent plus et la peau s'en détacha. Les colombes qui ont les pattes rouges et sans plumes sont de l'espèce de celle qui se présenta devant Noé et qui lui montra ses pattes.

» Noé dit alors : — Que le Dieu puissant et incomparable te rende agréable aux yeux des hommes! C'est pour cette raison que maintenant la colombe est chère au cœur des hommes.

» Après cela, Noé descendit sur la terre, ainsi que tous ceux qui avaient été avec lui dans l'Arche. Or, dans tout l'univers, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, il n'y avait pas un seul édifice qui n'eût été détruit. Noé (que la paix de Dieu soit sur lui) construisit un bourg, et il éleva une maison pour chacune des quatre-vingts personnes qui étaient sorties de l'Arche avec lui et qui se trouvaient sur le mont de Giaudi; de sorte qu'il y eut quatre-vingts maisons bâties dans ce lieu-là, et toutes les personnes dont nous avons parlé eurent chacune la leur.... Le bourg que Noé bâtit devint grand, et aujourd'hui il est florissant. Il est situé au pied du mont de Giaudi. Plusieurs personnes nomment ce bourg le *bourg de Noé*, d'autres lui donnent le nom de Souk-al-Thémanin, qui signifie le marché des quatre-vingts. »

Les interprètes disent que Noé sortit de l'Arche le dixième jour du premier mois de l'année arabique, et qu'il institua dès lors le jeûne que les musulmans observent ce jour-là, pour remercier Dieu de sa délivrance.

Les hommes étroits qui, au dernier siècle surtout, ont voulu *démolir* la Bible et qui se sont usés à son granit, ont prétendu que la colombe de Noé n'avait pas pu lui apporter une branche d'olivier, attendu que l'olivier ne pousse pas autour du mont Ararat. Ils s'appuyaient de ce passage de Tournefort, qui dit que les environs du mont Ararat sont riches de beaux vignobles; mais qu'on n'y voit point d'oliviers. Le savant professeur Bullet a répondu à cette assertion que ce qui n'existe pas de nos jours en Arménie a pu très-bien y exister du temps de Noé; et sur-le-champ il cite Strabon, qui était de dix-huit siècles plus près que nous du déluge, et qui rapporte ce qu'il a vu de son temps, « que la vigne ne croît pas aisément sur les montagnes et les collines de l'Arménie, mais qu'on y trouve abondamment » les arbres qui conservent toujours leur verdure, du nombre desquels sont les *oliviers*. »

Il y a des médailles du déluge, citées par Kircher, dans son livre *De arcâ Noe*. Ces médailles, dit la Biographie universelle, frappées dans la ville d'Apamée de Phrygie, présentent pour type l'Arche de Noé, avec le nom de ce patriarche gravé dans la légende, et les accessoires du corbeau, de la colombe et du rameau d'olivier. Hors de l'Arche, on voit Noé et sa femme, que les Grecs appelaient Deucalion et Pyr-

rha. Visconti remarque que les traditions juives étaient répandues chez les païens plus que nous ne croyons.

Revenons aux récits de l'Orient.

Dieu dit à Noé, après qu'il eut retiré les eaux du déluge; c'est encore le Koran :

« Descendez de l'Arche et recevez de moi le salut et la bénédiction pour vous et pour tous les peuples qui descendront de ceux qui sont avec vous; je leur donnerai la subsistance pendant cette vie, mais les méchants d'entre eux recevront de moi le châtiment en l'autre. »

Par la bénédiction de Dieu, Noé fut donc établi, suivant les commentateurs, pour être un second Adam, de qui tous les peuples de la terre devaient descendre : car tous les hommes qui sont sur la terre tirent leur origine d'un de ses trois enfants. Sem est le père des Hébreux, des Arabes, des Persans, des Syriens et des Grecs; Japhet le père des Scythes, des Gètes, des Mogols, des Tartares et des autres peuples européens; Cham est le père des Indiens, des Africains et de toutes les autres nations méridionales.

Tous les autres qui se trouvaient dans l'Arche, et qui n'étaient pas de leur lignée, n'eurent point de descendants.

Les Hottentots donnent à Noé le nom de Noh. Ils en font le premier homme. Ils prétendent que leurs premiers parents descendirent dans le pays qu'ils occupent par une fenêtre du ciel. Ainsi on retrouve partout le dogme d'une origine céleste.

Les recherches asiatiques des savants nous apprennent qu'on trouve dans le Purana, intitulé *Matria* (1), que Brama, s'étant endormi, laissa tomber de ses lèvres le Véda; qu'un démon s'empara de ce livre, ce qui prépara la ruine universelle de toutes choses. Satyaurata, pour préserver les pasteurs, les brahmanes, les livres sacrés, etc., se transforme en poisson, se place dans les mains de Eri, saint roi de ce temps, et après plusieurs autres prodiges, l'avertit de l'imminence du déluge, lui apprend à faire une arche, à s'y sauver avec sept autres saints et un couple de chaque espèce d'animaux. L'Eri du Matria est bien l'image du Noé de la Genèse.

Dans le Bagavadam on lit que Satiévareden et sept patriarches, par la protection de Vichnou, furent sauvés dans un vaisseau où Satiévareden, averti d'avance, avait réuni des provisions. Le déluge fini, ils sortirent, adorèrent Vichnou, et repeuplèrent la terre. Satiévareden et Noé ne sont-ils pas une même personne ?

On peut en dire autant du Deucalion des Grecs.

Dans la vie de Jones, placée en tête de ses Œuvres, on trouve des fragments d'un livre sanskrit qui indiquent une identité frappante entre Noé et Satiérurata.

Au témoignage de Sainte-Croix, le Mateham, autre Purana, contient en ce sens diverses particularités relatives au déluge.

Un livre sacré des Indous, cité par Lerd, rap-

(1) *Recherches asiatiques*, t. I et II. Maurice, *Histoire de l'Hindoustan*. Stolberg, *Histoire de la religion*.

porte que les pères, par leurs exemples empoisonnés, semèrent des germes de corruption et de scélératesse qui se développèrent de telle façon dans leur postérité que la Divinité offensée ne put écouter que sa colère. Les cieux se couvrirent de ténèbres, les éclairs et la foudre éclatèrent d'un pôle à l'autre; la mer, s'élevant d'une manière effrayante, couvrit la terre d'un déluge, par lequel toute la race humaine périt submergée; et ainsi fut terminé le premier âge du monde, appelé Curlain. Cependant Dieu se détermina à renouveler l'espèce humaine et à commencer le second âge par trois personnes d'une perfection à laquelle on n'avait pas encore atteint.

Ainsi, nous savons que le monde a été créé il y a environ six mille ans, que Dieu l'a fait en six jours, et qu'après quinze ou seize cents ans la terre fut remuée par un déluge universel.

A ceux qui reculent ce grand cataclysme au delà de quarante-quatre siècles, la science répond que, si cet espace de temps était doublé, il n'y aurait plus de montagnes, attendu que les années abaissent les collines et comblent les vallons.

A ceux qui ont nié le déluge sans autre raison qu'un mauvais vouloir, partout les plus hauts sommets présentent pétrifiés les habitants de la mer (1).

(1) On sait que, dans le dernier siècle, les philosophes, enfants mal élevés qui jetaient leur gourme, niaient le déluge. Ce qui fait voir dans quelle mesure ils étaient des esprits forts. Dieu, qui envoie la lumière à son heure, a permis que dès lors on découvrît le monde antédiluvien. Ses débris ont produit des musées. En 1841, M. Koch, naturaliste wurtembergeois, se trouvant dans la petite ville d'Occola, située près du fleuve d'Osage, apprit qu'une tradition fort ancienne et répandue parmi

Les talmudistes attribuent à la femme de Noé, qu'ils appellent Marie, une apocalypse que nous ne connaissons pas, et les francs-maçons voient dans ce patriarche leur premier législateur.

toutes les tribus indigènes de cette contrée, porte qu'il y avait existé une race d'animaux gigantesques et terribles, qui faisait les plus grands ravages; que ces animaux avaient fini par se faire entre eux une guerre acharnée, où ils avaient tous péri; et qu'ensuite ils avaient été enterrés par le Grand Esprit dans le voisinage du ruisseau appelé actuellement Aschty. M. Koch fit exécuter des fouilles à cet endroit; et, à la profondeur d'environ vingt pieds, il trouva en effet deux squelettes, dont un est entièrement complet, et l'autre l'est à peu de chose près, d'un animal de taille gigantesque et tout à fait inconnu jusqu'à présent. Ces squelettes ont seize à dix-sept pieds de hauteur sur trente-quatre pieds de longueur et huit pieds de largeur. Les tibias ont quatre pieds de hauteur. La mâchoire supérieure a quinze pouces de saillie sur la mâchoire inférieure; elle est armée de deux défenses recourbées. La tête, y compris les deux dents, pèse onze cents livres. M. Koch a donné aux animaux auxquels ces ossements ont appartenu le nom de *Missourium,* et il a envoyé ceux-ci à Saint-Louis, où il possède un riche musée d'histoire naturelle. Il se propose d'en publier une description détaillée.

On voudrait, il est vrai, des fossiles de géants, mais les enfants insensés n'ont pas tout ce qu'ils souhaitent.

D'ailleurs on a trouvé et on possède des fossiles humains. Voyez les *Annales de philosophie chrétienne,* livraison de septembre 1830 et *passim;* et si les fossiles humains sont rares, c'est peut-être que nous ne sommes pas constitués pour éluder quatre mille ans l'arrêt qui les condamne à rentrer dans la poussière.

Cuvier a décrit un grand nombre de monstres antédiluviens, parmi lesquels on trouve des dragons. Nous citons du tome V de son grand ouvrage sur les fossiles quelques passages curieux :

« Nous voici arrivés, dit-il, à ceux de tous les reptiles et peut-être » de tous les animaux fossiles qui ressemblent le moins à ce que l'on » connaît, et qui sont le plus faits pour surprendre le naturaliste par » des combinaisons de structure qui, sans aucun doute, paraîtraient in- » croyables à quiconque ne serait pas à portée de les observer par lui- » même, ou à qui il pourrait rester la moindre suspicion sur les au- » thenticités.

» Dans le premier genre (*l'ichtyo-saurus*), un museau de dauphin, des

XVI. — UNE EXPLICATION DU DÉLUGE.

Il y a dans le vaste *Dictionnaire* de Sabatier *pour l'intelligence des auteurs classiques sacrés et profanes* une explication du déluge que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

Le savant écrivain, après avoir exposé l'histoire

» dents de crocodile, une tête et un sternum de lézard, d'énormes yeux,
» des pattes de cétacé, enfin des vertèbres de poisson.

» Dans le second (le *plesio-saurus*), avec les mêmes pattes de cétacé, une tête de lézard et un long cou composé de plus de trente vertèbres; nombre supérieur à celui de tous les autres animaux connus, qui est aussi long que son corps et qui s'élève et se replie comme le corps des serpents : voilà ce que l'ichtyo-saurus et le plesio-saurus sont venus nous offrir, après avoir été ensevelis pendant quelques milliers d'années sous d'énormes amas de pierres et de marbre....

» Si quelque chose pouvait justifier ces hydres et ces autres monstres dont les historiens du moyen âge ont si souvent répété les figures, ce serait incontestablement le plesio-saurus. »

Il décrit ensuite le ptérodactyle trouvé en Auvergne, et qui prouve que les chimères ont existé :

« Voilà donc, dit-il, un animal qui, dans son ostéologie, depuis les dents jusqu'au bout des ongles, offre tous les caractères classiques des sauriens : on ne peut donc pas douter qu'il n'en ait eu aussi les caractères dans les téguments et dans les parties molles; qu'il n'en ait eu les écailles, la circulation.... Mais c'était en même temps un animal pourvu des moyens de voler, qui, dans la station, devait faire peu d'usage de ses extrémités antérieures, si même il ne les tenait toujours reployées comme les oiseaux tiennent leurs ailes; qui cependant pouvait encore se servir des plus courts de ses doigts pour se suspendre..., mais dont la position tranquille devait être ordinairement sur les pieds de derrière, encore comme celle des oiseaux; alors il devait aussi comme eux tenir son cou redressé et courbé en arrière, pour que son énorme tête ne rompît pas tout équilibre. »

Mille découvertes semblables ont eu lieu et se renouvellent tous les jours.

de ce grand cataclysme conformément aux livres saints, hasarde, d'après les idées de Pluche, des conjectures qui peuvent être fondées. Il suppose que la terre antédiluvienne décrivait autour du soleil son cercle annuel ou son orbite ovale, sans pencher son axe d'un côté plus que de l'autre, et qu'ainsi elle présentait toujours son équateur au soleil. « En conséquence, à l'exception de la zone torride, où la chaleur était très-grande, tous les autres climats jouissaient d'une douce température; et les jours, comme les nuits, étaient partout de douze heures, l'air toujours pur, le printemps perpétuel.

» Une ligne déplacée dans la nature suffit à Dieu pour en changer la face. Il prit l'axe de la terre et l'inclina vers les étoiles du nord. Par cet abaissement de l'axe, l'équateur se trouva un peu plus bas que le soleil d'un côté, et un peu plus haut de l'autre. Tous les feux du soleil se firent sentir en ce moment dans un hémisphère et le froid le plus rigoureux dans l'autre. De là les resserrements, les débandements et tous les chocs de l'air; de là les vents violents. Ils se glissèrent entre les eaux de l'abîme et la voûte qui les couvrait. Les eaux supérieures, épaissies par le choc de ces vents, se précipitèrent comme une mer. Les cataractes du ciel furent ouvertes. La terre, ébranlée par une secousse universelle, se brisa sous les pieds de ses infâmes habitants, et s'éboula dans les eaux souterraines. Les réservoirs du grand abîme furent rompus; les eaux s'en élancèrent par des masses proportionnées au volume des terres qui les chassaient en s'y abaissant.

» Le concours des eaux supérieures et des eaux inférieures avait formé le déluge universel, et le globe fut noyé. Le soleil et les vents, que Dieu avait employés à ensevelir la terre, lui prêtèrent ensuite leur ministère pour la découvrir. Elle reparut par la fuite des eaux. Depuis lors, la terre, inclinant toujours son axe de vingt-trois degrés vers le nord, éprouva des aspects qui varient tous les jours. La diversité des saisons et les vicissitudes de l'air amenèrent une altération dans le tempérament de l'homme et limitèrent la durée de sa vie. »

XVII. — LÉGENDE DE LA VIGNE.

On a trouvé dans un manuscrit arabe une peinture originale des effets du vin. Les Orientaux n'attribuent pas à Noé, mais à Adam, la plantation de la vigne.

« Lorsque Adam eut planté la vigne, dit le manuscrit que nous citons (pourtant sur la foi d'autrui), Satan vint l'arroser avec le sang d'un paon. Lorsqu'elle poussa des feuilles, il l'arrosa du sang d'un singe, lorsque les grappes parurent, il l'arrosa du sang d'un lion; et lorsque le raisin fut mûr, il l'arrosa du sang d'un pourceau.

» La vigne, abreuvée du sang de ces quatre animaux, en a pris les différents caractères. Au premier verre de vin, le sang du buveur devient plus animé, sa vivacité plus grande, ses couleurs plus vermeilles. En cet état il a l'éclat du paon. Les fumées de la li-

queur commencent-elles à lui monter à la tête, il est gai, saute et gambade comme le singe. L'ivresse le saisit-elle, c'est un lion furieux. Est-elle à son comble, semblable au pourceau, il tombe, se vautre à terre, s'étend et s'endort. »

Mahomet cite l'histoire des deux Anges Arot et Marot, pour justifier la défense qu'il fait de boire du vin :

« Dieu, dit-il, chargea Arot et Marot d'une commission sur la terre. Une jeune dame les invita à dîner, et ils trouvèrent le vin si bon qu'ils s'enivrèrent. Ils remarquèrent alors que leur hôtesse était belle, s'éprirent d'amour et se déclarèrent. Cette dame, qui était sage, répondit qu'elle ne les écouterait que quand ils lui auraient appris les mots dont ils se servaient pour monter au ciel. Dès qu'elle les sut, elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui la transforma, pour prix de sa vertu, en une étoile brillante (c'est l'étoile du matin), et qui condamna les deux Anges ivrognes à demeurer jusqu'au jour du jugement suspendus par les pieds dans le puits de Babel, que les pèlerins musulmans vont visiter encore auprès de Bagdad. »

XVIII. — LÉGENDES DES ENFANTS DE NOÉ.

On dit que Cham, le maudit, troisième fils de Noé, fut l'inventeur ou plutôt le conservateur de la magie noire. Il perfectionna les divinations et les sciences superstitieuses. Cecco d'Ascoli, dans le chapitre IV

de son Commentaire sur la sphère de Sacrobosco, déclare qu'il a vu un livre de magie composé par Cham, et contenant *les éléments et la pratique de la nécromancie*. Il enseigna cette science redoutable à son fils Misraïm, que l'on a souvent appelé Misraïm l'idolâtre, et qui, en raison des merveilles qu'il faisait, passe pour le Zoroastre des Persans. Il composa, sur les arts diaboliques, cent mille vers, selon Suidas, et trois cent mille, selon d'autres.

Les monstruosités de Cham lui attirèrent, dit-on, un châtiment terrible; il fut emporté par le diable à la vue de ses adhérents.

Bérose prétend aussi que Cham est le même que Zoroastre. Annius de Viterbe, dans ses notes au texte de cet écrivain, pense que Cham pourrait bien être le type du Pan des anciens païens. Kircher dit que c'est leur Saturne et leur Osiris.

D'autres prétendent que c'est lui qui fut adoré sous le nom de Jupiter Ammon. Ils le confondent avec Chamos (1).

On dit encore que Cham a inventé l'alchimie, et qu'il avait laissé une prophétie dont l'hérétique Isidore se servait pour faire des prosélytes. Nous ne la connaissons pas. Nous citerons bientôt quelques-uns des enfants de Cham.

Khondemir, qui donne à Japhet la qualité de fils aîné de Noé, dit qu'après que l'Arche se fut arrêtée sur la montagne de Giaudi en Arménie, son père lui attribua en partage tous les pays qui étaient à l'orient et au septentrion.

(1) Chamos, le dieu monstre des Ammonites.

Avant qu'il partît avec sa famille pour aller peupler ces contrées, Noé lui fit présent d'une pierre sur laquelle il avait écrit le grand nom de Dieu ; les Turcs disent que c'est au moyen de cette pierre qu'il dirigeait l'Arche à son gré, sans rames ni gouvernail. Ils ajoutent que celui qui possède cette pierre peut faire descendre la pluie du ciel, où l'arrêter, à sa discrétion.

Il se trouve encore chez les Turcs de semblables pierres qu'ils disent douées de la même vertu, qu'ils appellent également *pierres à la pluie*. Ils croient qu'elles viennent de la pierre de Japhet, et qu'elles se sont reproduites par une espèce de génération.

Japhet est surnommé en Orient Aboulturk, c'est-à-dire Père de Turk, parce qu'il eut un fils de ce nom, qui est reconnu pour le premier père des peuples compris sous le nom général de Turcs.

Les Orientaux disent que Japhet eut onze enfants mâles, dont les noms sont Gin ou Tchin et Sin, duquel descendent les Chinois ; Seklab, duquel sont issus les Esclavons ; Manschuge ou Magiug ou Magog, d'où viennent les Scythes et les Kalmouks, appelés Jagiougi et Magiougi ; Gomari, le Gomer de la Genèse ; Turk, dont on a déjà parlé ; Khalage, race de Turcs ; Khozar, duquel sont descendus les Khozariens ; Rous, père des Russes ou Moscovites ; Souffan, Ghaz et Tarage, desquels sont sortis les Turcomans.

Japhet est mis par les musulmans au nombre des prophètes envoyés de Dieu.

Ilak, fils de Turk, est celui qui, ayant remarqué

que la viande qui lui était tombée des mains sur le sable où il mangeait était devenue plus savoureuse, découvrit le sel et en établit l'usage.

Ajoutons que Tatar et Mogul, autres descendants de Turk, fondèrent les empires des Tartares et des Mogols.

Les Orientaux disent peu de choses de Sem. Mais ils attribuent au Caïnan, fils d'Arphaxad, qui était fils de Sem (ce qui est contesté, ce Caïnan n'étant pas nommé dans la sainte Bible), la conservation d'un traité d'astronomie, ouvrage antédiluvien, qu'il trouva, disent-ils, gravé sur deux colonnes par les enfants de Seth, et qu'il transcrivit.

On lui attribue aussi la découverte d'ouvrages écrits par les géants. Ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Les Arabes donnent à Noé un quatrième fils, né après le déluge. Ils l'appellent Magesthon. C'est peut-être Magiug ou Magog, fils de Japhet.

Enfin les Irlandais croient remonter à Césara, petite-fille de Noé, qui se réfugia, disent-ils, dans leur île, où, par une grâce spéciale, elle fut à l'abri des eaux du déluge; ce qui explique pourquoi elle n'est pas nommée dans le récit de Moïse.

Ghaz, l'un des fils de Japhet, eut deux fils, l'un nommé Bulgar, fut le premier chef des peuples qui ont gardé son nom; l'autre, nommé Perthas, s'établit dans le pays où ont fleuri les Parthes. Les Persans se croient descendants de Fars ou Pars, fils d'Arphaxad, fils de Sem.

XIX. — QUELQUES DESCENDANTS DE CHAM.

Ad, fils d'Amlac ou Amalek, et ainsi petit-fils de Cham, s'établit en Arabie, où il devint chef d'une tribu qu'on appela la tribu des Adites. Il tomba dans l'idolâtrie.

Il eut des enfants dont on ne cite que deux fils, Schédad et Schédid. Tous deux régnèrent sur des peuples nombreux, le premier deux cent cinquante ans, le second trois cents ans.

Ils achevèrent les bâtiments superbes que leur père avait commencés, et en firent une ville d'une splendeur inouïe. Cette ville orgueilleuse disparut dans l'extermination de la tribu des Adites, que l'on verra quand viendra la légende d'Héber. Les commentateurs du Koran, sur un passage du chapitre de l'Aurore, disent des merveilles de cette ville fabuleuse. Suivant eux, sous le khalifat de Moavie, premier khalife de la race des Ommiades, une Arabe du désert, nommé Colabah, allant à la recherche de son chameau, dans la plaine d'Aden, se trouva, sans y penser, à la porte d'une ville admirable, dans laquelle il ne rencontra personne. La crainte l'ayant saisi, il n'y resta que peu d'instants; seulement il y ramassa quelques pierres fines et s'en retourna chez lui.

Les voisins, à qui il raconta son aventure, la rapportèrent à Moavie, qui fit venir Colabah et voulut entendre de sa bouche ce qui lui était arrivé. Quoi-

qu'il exposât naïvement ce qu'il avait vu, le khalife, avant de croire que ce n'était pas là un mirage, mais une réalité, manda auprès de lui les plus savants hommes de ses États. Le docteur Caab, à qui on avait donné le surnom d'Al-Akhbar, à cause de ses immenses connaissances dans l'histoire et surtout dans les antiquités de l'Arabie, lui confirma pleinement la vérité des récits de Colabah, en lui apprenant que cette ville si merveilleuse avait été bâtie par Schédad, fils d'Ad, dans le pays des Adites : dès lors, ajouta-t-il, l'orgueil de ce prince n'eut plus de bornes; Dieu, qui se plaît à humilier les superbes, envoya aussitôt un Ange exterminateur, qui en fit périr tous les habitants et fit disparaître entièrement leur somptueuse ville aux yeux de tous les hommes, se réservant seulement de la faire voir de temps en temps à quelqu'un, pour conserver la mémoire de cette vengeance divine.

Khondemir et d'autres chroniqueurs racontent l'histoire d'un autre descendant de Cham. Cet arrière-petit-fils de Schédad est Dhohak ou Zhohak. Cinquième roi de la première dynastie persane, il est, selon plusieurs, le même que le Nembrod des Hébreux. Ses cruautés l'ont rendu célèbre, si la célébrité peut s'attacher à des monstres.

Ses sujets ne trouvèrent en lui qu'un tyran abominable. Après avoir tué son prédécesseur, il inventa, pour contenir les ennemis de son usurpation, des supplices nouveaux, entre autres ceux de faire écorcher vifs et de clouer à des croix ceux qu'il condamnait à la mort.

On lit dans le Caherman-Nameh que le diable, content de lui, lui offrit un jour ses bons offices, sans autre prix que l'honneur de servir un si digne prince. Dhohak ne manqua pas d'accepter, et ses férocités allèrent en progressant.

Tout allait bien pour le diable, à qui, au bout de quatre ou cinq ans de complaisances, il vint une idée, une vraie idée de démon.

— Voilà, dit-il à Dhohak, plusieurs années que je m'occupe de vous, sans vous avoir jamais demandé rien. Aujourd'hui, pour toute récompense, je ne sollicite de vous qu'une faveur, celle de vous baiser les deux épaules.

Cette grâce fut facilement accordée; et Dhohak, empressé, ôta sa robe lui-même.

Mais aussitôt que le diable eut appliqué ses lèvres aux deux épaules du tyran, deux serpents, qu'on ne put en arracher, s'y attachèrent et se nourrirent de sa chair.

Dhohak poussa des cris de douleur et de rage. Il se retourna furieux; mais que pouvait-il contre le diable?

Celui-ci lui dit : — Que voulez-vous! en vous demandant une récompense, j'ai pensé qu'après vous avoir délivré de vos nombreux ennemis, il était juste que je me déchargeasse sur vous de ces deux parasites qui, vous le sentez, ne sont pas commodes. Mais je vais vous donner un moyen, que je n'avais pas, de les adoucir. Appliquez tous les jours à vos épaules la cervelle fraîche de deux hommes, que vous ferez mourir exprès dans ce but. Les deux

serpents se contenteront de cela, et vous n'aurez plus que l'ennui de les porter.

Dhohak s'empressa d'employer ce remède. Mais après qu'on eut vidé les prisons, il fallut immoler des innocents, et en enlever de tous côtés et de tous états. On les engraissait pour flatter davantage les deux serpents.

Or les enfants d'un forgeron d'Ispahan, nommé Gaz, ayant été pris, leur père, furieux, attacha son tablier de cuir au bout d'une perche, en guise d'étendard, et parcourut la ville, rassemblant tous ceux que la cruauté de Dhohak avait irrités. Ils allèrent à la prison, délivrèrent les victimes que l'on y entassait, et grossis de ce renfort, ils formèrent une armée imposante.

Gaz, qui était leur général, aurait pu aussi se faire couronner. Comme il ne voulait d'autre gloire que celle de délivrer son pays, il alla trouver un prince du sang royal, Féridoun, qui se mit à la tête des révoltés. Dhohak fut pris et enfermé dans une des grottes effroyables de la montagne de Damavend, où ses deux serpents, qui n'avaient plus que lui, l'achevèrent.

Gaz posa, de sa propre main, la couronne sur la tête de Féridoun, et ce prince conserva dans ses guerres l'étendard du forgeron, en mémoire de sa valeur et de son dévouement.

XX. — LÉGENDE DE ZOROASTRE.

Quoique Zoroastre, appelé dans l'Orient Zerdascht, ou Zerdoust, ne soit venu, selon les Arabes, que treize cents ans après le déluge, ce qui le ferait contemporain d'Abraham ou de Jacob; que, selon d'autres, il soit de trois siècles postérieur à Moïse, nous le plaçons ici, puisque des légendaires le confondent avec l'idolâtre Misraïm, fils de Cham.

Cependant, en plusieurs vieilles annales, il est appelé le maître de la verge, ce qui conviendrait à Moïse; dans d'autres, il est nommé Ibrahim Zerdasch, ce qui veut dire Abraham, l'ami du feu. On aurait donc fait d'Abraham le Zoroastre de l'Orient. Sixtus, de Sienne, reconnaît deux enchanteurs de ce nom : l'un roi de Perse et auteur de la magie naturelle; l'autre, roi des Bactriens, et inventeur de la magie noire ou diabolique.

Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane longtemps avant la guerre de Troie; qu'il fut le premier magicien, et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

Mais avant d'extraire les récits des Orientaux sur Zoroastre, qu'il nous soit permis de transcrire ici la facétie qu'a produite Voltaire, en manière de biographie de cette célébrité.

Voici, dit Voltaire, ce que l'Anglais Hyde (1) rapporte sur Zoroastre, d'après un historien arabe :

(1) Thomas Hyde a écrit en latin ses recherches sur la religion des anciens Perses. Voltaire a traduit de fantaisie.

« Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète : — Donnez-moi un signe. Aussitôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre si gros et si haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre.

» Quatre mages ou quatre sages (c'est la même chose), gens jaloux et méchants, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète pendant son absence, et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats, des ongles et des cheveux de morts, toutes drogues avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, et voilà Zoroastre condamné à être pendu.

» Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade ; ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on ne les voit plus. Zoroastre l'apprend ; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord était fait : il fait sortir une jambe du ventre, et dit au roi : — Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion.

» — Soit, dit le monarque. Le prophète, après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens ; et les autres jambes

firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

» Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse et fit adorer le soleil.

» Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline et Solin. Il y avait alors un grand nombre de magiciens très-puissants; ils savaient qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux, et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages; mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin il fut rendu à sa mère Dogdo, ou Dodo, ou Dodu. »

Bérose prétend, comme nous l'avons dit, que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute différente; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi, les

uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé.

« Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le comte de Gabalis, était fils de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cents ans, le plus sage monarque du monde; après quoi il fut enlevé. Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré que des vierges conservaient avec tant de soin sur un autel brûlait en son honneur. Outre Zoroastre, il naquit d'elle une fille d'une rare beauté et d'une grande sagesse, la divine Égérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de Vesta, sa mère. Les livres secrets de l'ancienne cabale nous apprennent qu'elle fut conçue dans l'espace de temps que Noé passa sur les flots, réfugié dans l'arche cabalistique. »

Passons aux écrivains plus sérieux, cités par d'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale :*

Khondemir raconte que Zerdasch ou Zoroastre, ayant appris par l'astrologie, qu'il avait étudiée à fond, qu'il devait naître un grand prophète, se mit dans la tête qu'il était lui-même ce prophète. En même temps que l'astrologie, il cultivait aussi la magie : le démon lui apparaissait lorsqu'il l'invoquait. Il se montrait à lui entouré de flammes, et même il lui imprima sur le corps une marque lumineuse. Il ne douta plus dès lors qu'il ne fût le prophète annoncé. Il se retira pendant quelque temps dans un lieu inconnu, écrivit, sous le titre de *Zend,* un livre où il avait rédigé tous les enseignements qu'il avait tirés du diable; et il établit ainsi sa mission.

Le même Khondemir dit que ceux qui ne croient pas Zoroastre si ancien rapportent qu'ayant appris par les livres des Hébreux qu'il devait venir, après Moïse, un autre prophète semblable à lui, désigné par une lumière, il se donna hardiment pour ce prophète.

D'autres croient que Zoroastre a été disciple d'Élie et d'Élisée, et qu'il les quitta pour se faire prophète en Perse. Il y enseigna les deux principes, le bon et le mauvais, et le culte du feu, en l'honneur du vêtement qui entourait son démon. Il persuada si bien sa doctrine à Kischtasb, fils de Lohorasb, cinquième roi de Perse de la dynastie des Caïanites, que ce prince l'embrassa et l'imposa à ses sujets, qui bâtirent partout des pyrées ou temples du feu.

Les mages de la Perse ne voient dans Zoroastre qu'Abraham. Ils l'appellent Ibrahim Zerdasch; et Zerdasch, disent-ils, ne signifie pas autre chose que l'ami du feu. Cette confusion vient des rabbins, qui, interprétant le passage de la Genèse où il est dit qu'Abraham sortit d'Ur en Chaldée pour passer dans la terre de Chanaan, prétendent qu'Ur n'est pas le nom d'une ville, et que ce mot Ur signifie le feu où Nembrod avait fait jeter Abraham, feu qui ne l'offensa pas, parce qu'il l'adorait; que par conséquent il n'eut pas de peine à en établir le culte.

Aboulfarage rapporte les opinions des chrétiens orientaux sur Zoroastre. Ils croyaient que ce philosophe commença à paraître sous Cambyse; qu'il était Mède ou Assyrien, et qu'après avoir été disciple du prophète Élie, il était venu en Perse an-

noncer le Messie, disant que la Perse aurait nouvelle de sa naissance par une étoile extraordinaire; que le Messie naîtrait d'une vierge, et que les rois iraient l'adorer.

La prophétie de Balaam était en effet très-répandue dans l'Orient.

D'autres historiens placent l'apparition de Zoroastre sous Smerdis le Mage, successeur de Cambyse, et ajoutent qu'il ne fit que réformer et non établir le culte du feu. Ils s'appuient sur un fait de l'histoire de Caïumarrath, premier roi de Perse, qui, ayant perdu son fils Siamek, assassiné par des brigands, fit allumer un grand bûcher sur sa tombe, en même temps que ses sujets allumaient partout des feux qui dès lors devinrent pour eux un objet de culte.

Enfin, il en est qui voient Zoroastre dans Smerdis lui-même. Et Ben Schohnah, s'écartant du sentiment de tous les autres, assure, d'après ses propres découvertes, que Zoroastre fut disciple d'Esdras (que les Orientaux appellent Ozaïr); que ce prophète (Esdras), le voyant rebelle à la loi divine, lui donna sa malédiction, et que, devenu aussitôt lépreux, Zoroastre fut chassé de Jérusalem; qu'il se retira en Perse, et qu'il trouva moyen d'y établir sa religion.

On voit, à ce propos, comme tout, dans l'histoire des premiers temps, est vague et incertain dès qu'on sort de l'Écriture sainte.

XXI. — LÉGENDE D'HÉBER.

Les Arabes appellent Houd celui que les Hébreux appellent Héber, et de qui ils tirent leur nom. Ils disent, comme nous, qu'il était fils de Saleh, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé; qu'il naquit dans l'Arabie parmi la tribu des Adites, qui descendaient d'Ad, fils d'Amaleck, fils de Cham.

Dieu, suivant leurs traditions, lui ordonna de prêcher à ce peuple l'unité de son essence, et de le détourner du culte des idoles. Ces idoles étaient Sakiah, qu'ils invoquaient pour avoir de la pluie; Afedhah, à qui ils recouraient pour être préservés de mauvaises rencontres dans leurs voyages; Razecah, qui leur fournissait les choses nécessaires à la vie; Salemah, qu'ils imploraient pour le recouvrement de la santé quand ils étaient malades.

Mais il les prêcha inutilement, et Dieu se lassa de les attendre. Il leur envoya une famine qui dura trois ans, pendant lesquels le ciel fut fermé pour eux, et qui dépeupla leur pays. Ceux qui survécurent, voyant qu'ils ne recevaient aucun secours de leurs idoles, résolurent un pèlerinage au lieu où présentement est la Mecque. Il y avait là une colline de sable rouge, autour de laquelle on voyait toujours un concours de divers peuples, qui croyaient obtenir de Dieu, en le visitant là, tout ce qu'ils lui demandaient.

Les Adites choisirent soixante-dix hommes, à la tête desquels ils mirent Mortadh et Killes, les deux plus considérables personnages de leur pays, pour s'acquitter, au nom de tout le peuple, de ce devoir, et obtenir la pluie, sans laquelle tout était perdu chez eux.

Ces gens partirent. En cheminant, Mortadh, qui était le plus sage de la troupe, et qui s'était rendu aux prédications du prophète Houd, remontrait à ses compagnons qu'il était inutile d'aller faire des prières à la colline rouge, si auparavant on ne se soumettait aux vérités que Houd prêchait, et si on ne faisait pénitence d'une incrédulité opiniâtre.

— Comment voulez-vous, disait-il, que Dieu nous écoute, si nous ne croyons pas en lui?

Killes, qui était obstiné dans son idolâtrie, et opposé au prophète, pria aussitôt le roi Moavie, qui régnait alors dans la province d'Hégiaz, où se trouvait la colline sainte, de retenir prisonnier Mortadh, pendant que lui et les siens iraient faire leur prière.

Moavie, qui avait bien reçu les pèlerins, retint donc le vieillard. Killes, demeuré seul chef de ces hommes égarés, arriva avec sa suite au lieu sacré et fit ainsi sa prière.

« Seigneur, donnez au peuple d'Ad de la pluie telle qu'il vous plaira. »

Il ne l'eut pas plutôt achevée, qu'il parut trois nuées au ciel, l'une blanche, l'autre rouge, et la troisième noire. En même temps on entendit retentir du ciel ces paroles :

— Choisis laquelle tu veux de ces trois.

Killes choisit la noire, qu'il croyait abondante. Et, après s'être prononcé ainsi, il s'en retourna dans son pays, se flattant du plus heureux succès. Aussitôt que Killes rentra sur les terres des Adites, il annonça à ses compatriotes la réponse favorable qu'il avait reçue. Ces pauvres gens sortirent tous de leurs habitations pour recevoir la pluie promise; mais la nuée de couleur noire n'était grosse que de châtiment; elle ne produisit qu'un vent froid et violent, que les Arabes appellent sarsar, lequel, soufflant sept nuits et sept jours, extermina tous les infidèles du pays, et ne laissa en vie que le prophète Houd avec ceux qui l'avaient écouté.

Les Arabes disent qu'il se retira à la Mecque, et ils honorent encore son sépulcre dans l'Yémen.

XXII. — LÉGENDES DE LA TOUR DE BABEL.

L'auteur du *Malem* raconte assez singulièrement, toujours chez les Orientaux, l'histoire de la tour de Babel, dont il rapproche la date de beaucoup; car il la place au temps d'Abraham, et l'expansion de l'idolâtrie était devenue grande alors.

L'architecte de cette tour célèbre fut Phaleg, fils d'Héber; et c'est à lui que les francs-maçons font remonter leur origine, dans le rite prussien établi par Frédéric II, tandis que d'autres Orients prennent leur source à Noé ou au temple de Salomon.

Nemrod, qui était, selon les Arabes, fils de Chanaan et frère de Chus, enfants de Cham, ayant fait

jeter Abraham, qui refusait de le reconnaître pour le souverain maître du monde, dans une fournaise ardente, surpris de l'en voir sortir sans avoir souffert la moindre atteinte du feu, dit à ses courtisans :

— Je veux aller au ciel, et voir ce Dieu si puissant qu'Abraham nous prêche et qui le protége.

Ses gens lui ayant représenté que le ciel était bien haut, et qu'il n'était pas facile d'y grimper, Nemrod ne se rendit pas à leurs raisons. Il commanda qu'on lui bâtît une tour aussi haute qu'on pourrait.

Une multitude immense d'ouvriers travailla trois ans entiers à ce bâtiment; et Nemrod, alors étant monté au sommet, fut bien étonné, en regardant le ciel, de le voir aussi éloigné de lui que s'il fût resté en bas.

Autre sujet de confusion; il se trouva le lendemain que cette haute tour avait été renversée.

Nemrod ne se rebuta pas. Il voulut que l'on construisît une tour plus haute, assise sur des bases plus solides. Cette seconde tour amena les mêmes résultats et eut le même sort que la première; ce qui fit prendre à l'insensé le dessein de se faire porter au ciel dans un coffre enlevé par quatre de ces oiseaux monstrueux nommés kerkes dans les anciens auteurs de l'Orient, rocks dans les écrivains plus modernes, et qui sont des aigles ou des condors de grande taille. Il y a en effet quelques individus de cette dernière espèce qui ont, dit-on, dans leurs ailes jusqu'à vingt pieds d'envergure.

Le grave historien décrit la machine et comment

les oiseaux géants y étaient attelés. Il ajoute que Nemrod, s'étant aperçu de l'inutilité de son projet, après avoir erré quelque temps par les airs, tomba si rudement en terre que la montagne où ses oiseaux le jetèrent en fut ébranlée.

Après avoir vu échouer sa téméraire entreprise, Nemrod, ne pouvant faire la guerre à Dieu en personne, comme il l'avait projeté, ne reconnut pourtant pas la puissance du souverain Maître; il persista dans l'estime impie qu'il faisait de lui-même, continuant à tyranniser ceux qui adoraient une autre divinité que lui. Dieu alors lui ôta, par la confusion des langues, la plus grande partie de ses sujets, et punit ceux qui demeurèrent attachés à lui par une nuée de moucherons qui les fit presque tous périr.

L'auteur du Lebab ajoute qu'un de ces moucherons, étant entré dans les narines de Nemrod, pénétra jusqu'aux membranes de son cerveau, où, grossissant de jour en jour, il lui causa une si grande douleur, qu'il était obligé de se faire battre la tête avec un maillet, pour pouvoir prendre quelque repos. Il souffrit ce supplice quatre cents ans, Dieu voulant punir par la plus petite de ses créatures celui qui se vantait insolemment d'être le maître de tous.

Un rabbin conte, à propos de la confusion des langues, une historiette assez curieuse. « Ceux qui travaillaient à la tour de Babel, dit-il, avaient chacun leur sac à provisions, comme font encore nos manœuvres. Lorsque Dieu, qui avait donné à l'homme la parole, eut jeté le désordre dans leur manière de

s'entendre, et que ce châtiment tomba sur eux comme un coup de tonnerre, chaque ouvrier, pris de terreur, ne songea qu'à s'enfuir; et tous, en se dispersant, réclamaient leur sac. C'est pourquoi le mot *sac* est demeuré dans toutes les langues; seul mot qui soit resté de l'idiome universel que l'on avait parlé jusqu'alors.

XXIII. — LÉGENDE DE SALEH LE PROPHÈTE.

Les Arabes donnent le nom de prophète à tous les hommes envoyés de Dieu aux peuplades fourvoyées qu'il veut ramener à lui, et qu'il ne châtie qu'après les avoir éclairées en vain.

Les musulmans disent que le prophète Saleh, qu'il faut distinguer de Saleh fils d'Arphaxad, mais descendant aussi de Sem, à une époque moins éloignée de nous, fut envoyé de Dieu aux Thémudites, tombés dans l'idolâtrie.

Les Thémudites étaient les descendants de Thémoud, fils d'Amer, fils d'Aram, qui était frère d'Arphaxad. Ils habitaient l'Arabie Pétrée.

Houssain-Vaez, l'un des commentateurs du Koran, rapporte l'histoire de cette mission.

Le prophète Saleh, dit-il, ayant reçu l'ordre de Dieu d'annoncer sa parole aux Thémudites, se rendit sur-le-champ au milieu de cette tribu d'Arabes idolâtres. Lorsqu'ils l'eurent entendu parler de l'unité de Dieu, ils lui demandèrent un miracle qui autorisât ses paroles.

— Demain, dirent-ils, est une de nos grandes fêtes, et nous allons parer nos dieux pour les porter en procession. Trouvez-vous parmi nous. Si, après les avoir invoqués, nous obtenons d'eux ce que nous aurons demandé, nous les reconnaîtrons toujours pour nos dieux. Mais si nous n'obtenons rien, et si vous, en invoquant ce Dieu unique que vous nous annoncez et que nous ne voyons pas, vous opérez par sa puissance quelque prodige que nos dieux ne puissent pas nous accorder, nous croirons en lui et à vos paroles.

Saleh assista à la fête des Thémudites et fut le témoin, ou peut-être la cause, de l'impuissance absolue de leurs idoles, qui restèrent sourdes à toutes leurs prières. Alors Giondâ-ben-Amrou, l'un de leurs chefs, dit au prophète :

— Au nom du Dieu que vous prêchez, faites sortir de cette roche qui est devant nous une chamelle de telle taille et de tel poil, qui soit pleine et prête à mettre bas son petit. Si vous nous obtenez ce miracle, je vous jure, au nom de tout mon peuple, que nous embrasserons tous votre culte et abandonnerons à jamais nos idoles.

Saleh fit donc ses prières et ses stations autour de la roche, qui commença à frémir. Puis elle fit entendre un cri semblable à celui des chameaux. Après quoi elle s'entr'ouvrit; et on vit sortir de son sein la chamelle demandée, qui se délivra aussitôt de son petit.

Giondâ tomba à genoux, se soumit et fit sa profession de foi entre les mains du prophète.

Mais il ne fut pas suivi des siens, comme il l'avait espéré.

Le prophète ne se rebuta pas devant un tel endurcissement. Il se borna, pour le moment, à demander aux Thémudites, de la part de Dieu, de laisser paître librement dans leurs pâturages la chamelle et son petit, et de leur fournir de l'eau pour les désaltérer, les menaçant de la malédiction divine s'ils laissaient mourir ces deux êtres miraculeux.

Les cœurs endurcis ne s'amollirent pas. Au contraire, ceux qui se rattachaient au prophète subissaient toute espèce de persécutions. Après avoir reproché à la chamelle et à son petit de troubler leurs bestiaux lorsqu'ils paissaient, et de tarir l'eau de leurs puits en y buvant, ils leur coupèrent les jarrets et les firent mourir.

Dieu est un père prompt à récompenser, lent à punir. Les Thémudites, après leur vile lâcheté, insultaient le prophète. — Eh bien, lui disaient-ils, où sont tes menaces, prophète imposteur? et de quel mal nous a-t-on châtiés ?

Alors un tremblement de terre renversa les maisons de ces sauvages, et l'Ange Gabriel, sur l'ordre de Dieu, les frappa tous d'une plaie mortelle, à la réserve du petit nombre qui avait reconnu le prophète et qui le suivit à la Mecque, où il se retira.

Mahomet a mis dans le ciel la chamelle merveilleuse du prophète Saleh.

XXIV. — LÉGENDES D'ABRAHAM.

Si on veut s'en rapporter aux traditions de l'Orient, l'histoire d'Abraham nous apparaîtra bien plus merveilleuse que les beaux et simples récits de nos livres saints.

Les Arabes disent que Nemrod, régnant à Babylone, vit en songe une étoile dont l'éclat effaçait le soleil. Ses devins lui conseillèrent là-dessus de prendre garde à lui, parce qu'un tel songe annonçait qu'il devait naître dans son royaume un enfant de qui il aurait tout à craindre.

Nemrod ordonna aussitôt qu'on épiât bien les femmes enceintes, et qu'on mît à mort tous les enfants mâles qui viendraient à naître. Adna (appelée Emtelaï dans le Talmud), femme d'Azar, l'un des principaux seigneurs du pays, était grosse, mais aucun indice n'accusait sa grossesse. Elle s'en alla un jour dans une grotte écartée, mit au monde Abraham, et s'en revint à sa maison, après avoir soigneusement fermé l'entrée de la grotte.

Elle allait tous les soirs visiter son enfant pour l'allaiter, et le trouvait toujours occupé à sucer ses deux pouces, dont l'un lui fournissait du lait et l'autre du miel.

Elle ne fut pas moins surprise de reconnaître qu'il croissait en un jour comme les autres enfants en un mois. Dès qu'il fut grand, elle le conduisit à la ville, en traversant des prairies où paissaient des bœufs et

des moutons. Abraham, qui jusqu'alors n'avait encore rien vu que sa mère, demandait le nom de toutes les choses qu'il voyait, et Adna l'instruisait des noms, des qualités et des usages de tous ces animaux.

L'enfant, continuant ses questions, désira savoir qui avait produit tant de créatures différentes. Adna lui dit :

— Il n'y a rien en ce monde qui n'ait son créateur et son seigneur, et qui ne soit dans sa dépendance.

Abraham lui repartit aussitôt :

— Qui est donc celui qui m'a mis au monde, et de qui est-ce que je dépends?

— De moi, répliqua la mère.

— Qui est votre seigneur? lui dit Abraham.

— C'est Azar, votre père.

— Et qui est le seigneur d'Azar?

Sa mère lui ayant répondu que c'était Nemrod, il voulut encore savoir de qui dépendait Nemrod, mais Adna lui dit :

— Il ne faut pas, mon fils, rechercher les choses si avant; car il y aurait du danger pour vous.

Il y avait en ce temps-là plusieurs sortes d'idolâtres dans la Chaldée, où régnait Nemrod. Les uns adoraient le soleil, les autres la lune et les étoiles; quelques-uns se prosternaient devant des statues, dans lesquelles ils révéraient quelque divinité; enfin il y en avait qui ne reconnaissaient point d'autre Dieu que Nemrod lui-même.

Abraham, embarrassé de la réticence de sa mère, cherchait à connaître le Seigneur suprême. Il sortit

la nuit de sa grotte; voyant au ciel des étoiles et entre autres celle de Vénus, que plusieurs adoraient, il dit en lui-même :

— Voilà peut-être le Dieu et le Seigneur du monde.

Mais, après quelque temps et quelques réflexions, il se dit intérieurement :

— Je vois que cette étoile se couche et disparaît, ce n'est donc pas le maître de l'univers, car il ne peut pas être sujet à changement.

Il considéra peu après la lune dans son plein, et dit :

— Voici peut-être le Créateur, par conséquent mon Seigneur.

Mais l'ayant vu passer sous l'horizon comme les autres astres, il fit le même jugement qu'il avait fait sur l'étoile de Vénus. Enfin, ayant passé le reste de la nuit en observation, il assista au lever du soleil. Il aperçut alors une infinité de gens qui se prosternaient et adoraient cet astre, ce qui lui fit dire :

— Voici assurément un astre merveilleux, et je le prendrais aisément pour le créateur et le maître de toute la nature; mais je m'aperçois qu'il décline et prend la route du couchant comme les autres; il n'est donc non plus ni mon Créateur, ni mon Seigneur, ni mon Dieu.

Lorsque Azar présenta son fils Abraham à Nemrod, ce prince était assis sur un trône fort élevé, autour duquel un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe étaient placés, chacun suivant son rang.

Abraham demanda aussitôt à son père qui était ce personnage si élevé au-dessus de tous. Il lui répondit que c'était le seigneur de tous ceux qu'il voyait autour de lui, et que tous ces gens-là le reconnaissaient pour leur Dieu.

Or Nemrod était laid.

— Comment peut-il se faire, dit le jeune homme, que celui que vous appelez votre Dieu ait fait des créatures plus belles que lui ? Il faut nécessairement que le Créateur ait de plus grandes perfections que ses créatures.

Ce fut la première occasion qu'Abraham saisit pour désabuser son père de l'idolâtrie, et lui prêcher l'unité de Dieu, créateur de toutes choses, qui lui était déjà révélée.

L'opposition d'Abraham ne put pas rester inconnue. Nemrod, excité par ses devins, le condamna à être jeté dans une fournaise ardente; mais la fournaise se changea en fontaine, la flamme en eau limpide, et Abraham ne prit qu'un bain. Un courtisan frappé de cette merveille dit à Nemrod :

— Seigneur, ce n'est pas là un magicien, mais un prophète.

Nemrod, irrité, fit jeter le courtisan dans une autre fournaise, qui se changea pareillement en une source d'eau fraîche; et, ce qui est assez remarquable, le voyageur Thévenot rapporte qu'on montre encore ces deux fontaines auprès d'Orfa.

Il y a sur ce point une autre version. Des écrivains mahométans content qu'Abraham, ayant connu le vrai Dieu, saisit le moment où son père était ab-

sent pour mettre en pièces toutes ses idoles, excepté celle de Baal, au cou de laquelle il pendit la hache qui avait fait tout le dégât. Son père étant de retour, il lui dit que ses idoles s'étaient querellées à l'occasion d'une offrande de froment, et que Baal, le plus gros, avait exterminé toutes les autres... C'est pour cela, ajoutent quelques doctes, que Nemrod voulut brûler Abraham.

Suidas et Isidore attribuent à Abraham l'invention de l'alphabet et de la langue des Hébreux (1). Les rabbins mettent sur son compte des livres cabalistiques et magiques, des psaumes, un testament, et beaucoup d'autres pièces apocryphes (2). Les Guèbres soutiennent qu'il est le même que leur Zoroastre (3), qu'ils appellent Zerdasch (l'ami du feu), nom qui lui fut donné à cause de l'aventure de la fournaise. Philon fait d'Abraham un habile astrologue. Josèphe dit (4) qu'il régna à Damas (5), où

(1) Nous avons cité, dans une note de la légende des Géants, une autorité assez grave qui établit avec fondement que l'écriture a été révélée à Adam.

(2) Les Juifs attribuent à Abraham le livre de la Création, dont il y a une espèce d'abrégé dans le Talmud. C'est un petit traité qui contient des mystères cabalistiques sur les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu et sur les dix attributs de Dieu, sur quoi toute leur cabale est fondée. Il a été traduit par Postel, avec des notes de sa façon. Ils lui attribuent aussi une apocalypse.

(3) Et c'est possible ; c'est d'Abraham que l'Hindoustan a forgé son Brahma, et les Guèbres leur Zoroastre.

(4) *Antiquités jud.*, liv. I, ch. 8.

(5) La ville de Damas a été fondée, dit-on, par Éliézer, qui s'appelait aussi Damasch, dont on a fait Damascus, serviteur d'Abraham. Mais il y a des histoires arabes qui prétendent qu'elle a été bâtie par Demschak, fils de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé.

il tirait des horoscopes et pratiquait les arts magiques des Chaldéens. Tous ces doctes, venus longtemps après Moïse, savent toujours des histoires saintes beaucoup plus de particularités que Moïse même. Ils racontent gravement que le patriarche Abraham était profondément versé dans l'aruspicine; qu'il enseignait une prière au moyen de laquelle on empêchait les pies de manger les semailles; et qu'il eut affaire avec le diable en dix tentations, dont il sortit toujours à son honneur.

Voici la plus curieuse de ses rencontres avec le diable :

Le diable un jour, considérant le cadavre d'un homme que la mer avait rejeté sur le rivage, et dont les bêtes féroces, les oiseaux de proie et les poissons avaient dévoré les lambeaux, songeait que c'était une belle occasion pour tendre à Abraham un piége qui ébranlât sa foi à la résurrection. Il ne comprendra jamais, disait-il, que les membres de ce cadavre, séparés et disséminés dans le ventre de tant d'animaux différents, puissent se rejoindre, et former le même corps au jour de la résurrection générale.

Dieu, sachant le projet de l'ennemi du genre humain, dit à Abraham d'aller se promener au bord de la mer. Le patriarche obéit. Le diable ne manqua pas de se présenter à lui sous la figure d'un homme inquiet; et lui montrant le cadavre, il lui proposa le doute où il était au sujet de la résurrection des morts. Mais Abraham, après l'avoir écouté, lui répondit :

— Quel motif raisonnable pouvez-vous avoir de douter ainsi? Celui qui a pu tirer toutes les parties de ce corps du néant n'aura pas de peine à les retrouver dans l'univers pour les rejoindre. Le potier met en pièces un vase de terre, et le refait de la même terre, quand il lui plaît.

Dieu, satisfait d'Abraham, voulut achever de le convaincre. Il lui dit, s'il faut en croire le Koran :

— Prenez quatre oiseaux, mettez-les en pièces, et portez-en les diverses parties sur quatre collines séparées; gardez-en seulement les têtes, et quand vous les appellerez, ces quatre oiseaux viendront tous à vous.

Les interprètes musulmans ajoutent que ces quatre oiseaux étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon; que le patriarche, après les avoir mis en pièces, mêla le tout, partagea ce tout exactement; quelques-uns disent même qu'il les pila dans un mortier, en fit une masse, et la divisa en quatre portions, qu'il porta sur les cimes de quatre collines différentes. Après cela, tenant à la main les quatre têtes qu'il avait réservées, il appela séparément les quatre oiseaux par leurs noms; chacun d'eux revint incontinent se rejoindre à sa tête et s'envola.

Ce qui démonta un peu le diable, vexé d'avoir affermi ce qu'il voulait ébranler.

XXV. — LÉGENDE D'AGAR ET D'ISMAEL.

Les Arabes appellent Agar Hagiar-Anaï (Agar, la mère par excellence), à cause d'Ismaël son fils. Ils ne croient pas qu'elle fût simplement la servante d'Abraham; elle était, disent-ils, sa femme légitime; et elle lui donna Ismaël, lequel, comme aîné, eut l'avantage sur Isaac, et obtint pour son partage l'Arabie, qui surpasse de beaucoup en étendue et en richesse la terre de Chanaan, domaine de son cadet.

Ils croient aussi qu'Agar mourut à la Mecque, et qu'elle fut enterrée dans l'enceinte extérieure de la Kaâba ou maison carrée, temple bâti, disent-ils, par Abraham.

Près de là est le puits de Zemzem, qui n'est autre chose que la source que Dieu fit paraître en faveur d'Agar et d'Ismaël, chassés de la maison d'Abraham, et obligés de se retirer en Arabie.

En conséquence de la dignité que les musulmans donnent à Agar et à Ismaël, ce n'est pas Isaac, mais Ismaël, qu'Abraham voulut sacrifier. Quand Ismaël eut treize ans, disent-ils, une voix mystérieuse dit à Abraham, pendant qu'il dormait : — Sacrifie-moi ton fils Ismaël. Le patriarche s'éveilla sur-le-champ, et, comprenant que cette voix n'était pas une illusion, il se demandait si c'était un ordre de Dieu ou une suggestion de Satan. Mais la même voix ayant

répété bientôt les mêmes paroles, il n'osa plus hésiter. Il prit une corde et un coutelas, et dit à Ismaël de le suivre.

Éblis, étonné, voulut empêcher une action si méritoire; et, prenant la forme d'un homme vénérable, il courut à Agar et lui dit : — Sais-tu où Abraham s'en va avec ton fils?

— Il va couper du bois dans la forêt, répondit Agar.

— Non pas, dit le démon, il va tuer ton fils.

— C'est impossible : il l'aime autant que moi-même.

— Il croit que Dieu lui en a donné l'ordre.

— Si Dieu l'exige, dit alors Agar, il doit faire ce qui est la volonté de Dieu.

Éblis, consterné de la soumission d'Agar, courut à Ismaël : — Sais-tu, lui dit-il, à quoi va servir le bois que tu ramasses?

— C'est sans doute pour l'usage de la maison, répondit l'enfant.

— Non, ton père va te sacrifier, parce que, sur la foi d'un rêve, il croit que Dieu le lui a commandé.

— S'il en est ainsi, dit Ismaël, que la volonté de Dieu s'accomplisse sur moi.

Voyant qu'il ne réussissait pas mieux auprès du fils qu'auprès de la mère, le démon s'approcha d'Abraham et lui fit des questions auxquelles le patriarche ne répondit pas. Alors il lui dit : — Je sais que tu veux immoler ton fils Ismaël, parce qu'Éblis te l'a suggéré pendant que tu dormais.

A ces paroles, Abraham reconnut le démon, et il lui jeta sept pierres, qui le mirent en fuite. Mais il revint bientôt sous une autre forme, et chercha de nouveau à détourner Abraham de sa fidèle soumission. Abraham le reconnut encore et lui jeta sept pierres comme la première fois. Après quoi il s'en alla avec l'enfant au lieu où celui-ci devait être sacrifié.

En y arrivant, Ismaël dit à son père : — Attachez-moi de manière que je ne puisse remuer; abaissez ma robe, afin qu'elle ne soit pas tachée de mon sang, et qu'à sa vue ma mère ne se trouble pas; enfoncez bien fort le coutelas, pour que je meure sans souffrir longtemps, car la mort est dure; et quand vous rentrerez à la maison, consolez ma mère.

Abraham pleurait, en faisant ce que lui demandait son fils; et il levait le bras pour frapper, quand les portes du ciel s'ouvrirent, et les Anges crièrent : Cet homme mérite d'être appelé l'ami de Dieu.

En même temps le Seigneur mit autour du cou de l'enfant une plaque d'airain, que le coutelas ne put pénétrer. Comme il levait le bras pour la troisième fois, il vit l'ange Gabriel auprès de lui. Il tenait dans ses bras un beau bélier : — Tu as accompli l'ordre de Dieu, lui dit l'Ange : immole ce bélier à la place de ton fils.

C'était le bélier qu'Abel avait sacrifié, et qui jusque-là avait été conservé dans le paradis, où il paissait sous l'arbre de la vie éternelle.

Weil, qui a exposé ces détails curieux dans ses Légendes bibliques des musulmans, rapporte d'autres détails de la vie d'Abraham, qui étaient peu connus

chez nous avant ses savantes découvertes (1). Il raconte qu'Ismaël, devenu grand, demeurait avec sa mère parmi les Amalécites, et qu'il épousa une de leurs filles. Un jour qu'Abraham était à la chasse, il s'avisa d'aller voir son fils Ismaël; il ne trouva au logis que sa femme, qui ne le connaissait pas. Il la salua sans qu'elle lui rendît son salut. Comme la nuit s'approchait, il lui demanda si elle ne pouvait pas lui donner l'hospitalité; elle repoussa cette prière. Il lui dit ensuite qu'il avait faim et soif. Elle répondit qu'elle n'avait pas autre chose que de mauvaise eau. Alors le patriarche s'en alla en disant à cette femme : Quand votre mari rentrera, saluez-le de ma part, et dites-lui qu'il peut changer les poteaux de sa maison.

Lorsque Ismaël revint, il lui demanda si personne n'était venu en son absence. Elle lui dit la visite qu'elle avait eue; et, au portrait qu'elle lui fit, il reconnut son père. Il comprit, d'après ses dernières paroles, qu'il devait se séparer de sa femme : ce qu'il fit sur-le-champ.

Peu après, les Giorhamides, ayant expulsé les Amalécites, s'établirent dans leur pays. Ismaël épousa la fille du roi, ou chef de cette nouvelle peuplade, laquelle lui apprit la langue arabe. Abraham vint la voir un jour, pareillement sans être connu d'elle.

Lorsqu'il l'eut saluée, elle lui rendit avec empressement son salut; elle se tint debout devant lui

(1) Ceux-ci sont traduits dans le *Dictionnaire des apocryphes*, déjà cité, col. 34 à 36 du t. II.

et elle lui souhaita la bienvenue; et quand il lui demanda comment allait son ménage, elle répondit : Très-bien; nous avons beaucoup de lait, d'excellente viande et de l'eau douce.

— Avez-vous aussi du grain? demanda Abraham.

Elle répondit : Nous en avons en quantité et de la meilleure espèce.

—Que le Seigneur vous bénisse! dit le patriarche. Mais je ne puis m'arrêter.

— Laissez-moi du moins vous laver les pieds, dit la femme d'Ismaël, car vous êtes tout couvert de poussière.

Abraham étendit le pied droit et ensuite le gauche sur une pierre qui était au devant de la maison d'Ismaël; il se laissa laver; et on voit encore sur cette pierre les traces du pied d'Abraham.

Quand le patriarche eut ses pieds lavés, il dit en s'en allant : — Lorsque Ismaël reviendra, vous lui direz : Affermis les poteaux de ta maison.

Au retour d'Ismaël, sa femme lui raconta qu'elle avait accueilli un étranger; et elle lui rapporta ses paroles. A la description qu'elle lui fit, il reconnut Abraham; il se réjouit fort et dit à sa femme : — C'est mon père, l'ami de Dieu; il a été sûrement très-satisfait de ta réception, car ses paroles signifient que je dois toujours rester attaché à toi.

Abraham était le père des pauvres dans les contrées qu'il habitait. Avant le sacrifice d'Isaac, on raconte qu'une famine l'obligea de vider ses greniers pour les nourrir. Quand il eut épuisé cette ressource, il envoya ses gens et ses chameaux en

Égypte, pour acheter du grain à un de ses amis qui était puissant dans ce pays. Mais cet ami répondit : « Nous craignons aussi la famine. D'ailleurs Abraham a des provisions suffisantes, et je ne crois pas qu'il soit juste, pour nourrir les pauvres de son voisinage, de lui envoyer la subsistance des nôtres. »

Ce refus causa beaucoup de chagrin aux gens d'Abraham. Pour se soustraire à l'humiliation de reparaître les mains vides, ils remplirent leurs sacs de sable très-blanc et très-fin. Arrivés à la demeure de leur maître, ils évitèrent de passer devant la tente de Sara, leur bonne maîtresse, qu'ils craignaient d'attrister trop tôt. L'un d'eux alla trouver Abraham et lui dit à l'oreille le mauvais succès de leur voyage. Abraham cacha sa douleur et entra dans son oratoire. Sara reposait et n'avait rien appris. Apercevant à son réveil des sacs pleins, elle en ouvrit un, vit de la bonne farine, et sur-le-champ se mit à cuire du pain pour les pauvres.

Abraham, après avoir fait sa prière, sentant l'odeur du pain nouvellement cuit, demanda à Sara quelle farine elle avait employée.

— Celle de votre ami d'Égypte, apportée par vos chameaux.

— Dites plutôt, répliqua Abraham, celle du véritable ami, qui est Dieu; car c'est lui qui ne nous abandonne jamais au besoin.

Dans ce moment où Abraham appela Dieu son ami, Dieu, disent les musulmans, le prit aussi pour le sien.

Et, selon quelques rabbins, il lui donna un mé-

daillon, que le patriarche portait au cou. La seule vue de ce médaillon guérissait les malades.

Après la mort d'Abraham, les commentateurs du Talmud disent que le Seigneur suspendit son médaillon au soleil pour lui donner plus d'éclat.

On lit encore, dans les légendes de Weil, qu'Abraham, âgé de cent dix ans, reçut de Dieu l'ordre de suivre l'ange Sakina, qui a deux têtes et deux ailes, et qui préside aux vents. L'Ange le conduisit à la Mecque, où il se transforma en nuage. Une voix en sortit qui disait : Construis ici un temple, au lieu où le nuage est arrêté.

Abraham commença à creuser; et tout d'abord il découvrit une pierre qui témoignait qu'Adam avait sacrifié là. On l'appelle la pierre d'Adam.

En même temps l'Ange Gabriel lui apporta une autre pierre qu'on appelle la pierre noire. Elle était autrefois si blanche et si éclatante, qu'elle éclairait durant la nuit. Quelques musulmans disent que ce sont les larmes d'Adam qui l'ont noircie. D'autres attribuent sa couleur de deuil aux péchés des hommes.

Après avoir bâti la Kaàba, Abraham gravit une montagne voisine, et cria : « Habitants de la terre, Dieu vous commande de vous rendre en pèlerinage à son saint temple. Accomplissez ses ordres. »

Dieu fit parvenir ces paroles aux oreilles de tous les hommes qui vivaient alors; de tous les enfants qui étaient encore dans le sein de leurs mères, et de ceux mêmes qui n'y étaient pas encore, et tous répondirent unanimement : — Nous obéirons, Seigneur.

Abraham donna alors tout le territoire saint de la Mecque à son fils Ismaël, qui y régna jusqu'à sa mort.

Thabeth (1), l'aîné des douze fils d'Ismaël, se maintint dans la possession de ces lieux; mais n'ayant laissé que des enfants en bas âge, Madhad ben Amrou, leur grand-père de mère, se chargea de leur éducation, et se rendit en même temps maître de la Kaâba et du puits de Zemzem. Les enfants de Thabeth, étant parvenus à l'adolescence, ne voulurent point contester avec Madhad, leur père nourricier, sur la possession de ces mêmes lieux; de sorte qu'elle lui demeura, et à ses enfants après lui, jusqu'à ce que les Giorhamides s'en emparèrent avec violence. Alors, la postérité d'Ismaël les ayant attaqués, ils furent vaincus et obligés d'abandonner le temple et la ville de la Mecque, qui s'était formée peu à peu par le concours des peuples. On ignore pourquoi la pierre noire si respectée dans le temple et les deux gazelles d'or massif qu'un roi d'Arabie avait données furent jetées alors dans le puits de Zemzem, que l'on combla.

Ce puits demeura ainsi jusqu'au temps d'Abd al Mothleb, aïeul de Mahomet, lequel entendit un jour une voix qui lui dit: —Creusez le puits de Zemzem. — Abd al Mothleb demanda à cette voix ce que c'était que Zemzem; et la même voix lui répondit que c'était une source sortie sous les pieds d'Ismaël, de laquelle il s'était abreuvé, lui et tous les siens.

(1) Selon d'autres historiens arabes, l'aîné des douze fils d'Ismaël et son successeur se nommait Kédar.

Abd al Mothleb ne sachant point en quel endroit ce puits pouvait être, la même voix se fit entendre en ces termes : — Le puits de Zemzem est auprès de deux idoles des Coraïschites nommées Assaf et Naïlah; fouillez à l'endroit où vous verrez une pie becqueter la terre et découvrir un nid de fourmis.

Abd al Mothleb se mit en devoir d'obéir; et, malgré l'opposition des Coraïschites, qui voulaient maintenir leurs idoles dans ce lieu-là, il creusa le puits. Son travail fini, les Caraïschites lui demandèrent part au trésor qu'il y avait trouvé. Mais il la leur refusa, en alléguant que tout appartenait au temple qu'Abraham et Ismaël avaient bâti.

Pour décider cette querelle, ils convinrent d'aller trouver un derviche qui demeurait sur les confins de la Syrie, et passait pour un grand prophète. Il arriva dans le chemin qu'Abd al Mothleb, pressé de la soif, fut obligé de demander de l'eau aux Coraïschites : ceux-ci, craignant d'en manquer pour eux-mêmes, refusèrent de lui en donner. Aussitôt une source abondante et limpide sortit sous le pied du chameau d'Abd al Mothleb, qui eut non-seulement de quoi étancher sa soif et celle de tous les siens, mais qui en put fournir aussi aux Coraïschites, lesquels lui en avaient refusé. Ces gens, touchés du miracle, ne pensèrent plus à passer outre pour aller au prophète; ils regardèrent Abd al Mothleb comme un homme favorisé de Dieu.

Ce personnage était si soumis en effet au service de Dieu, qu'il avait fait vœu de lui sacrifier un de ses enfants, au cas qu'il eût pu en avoir dix, afin

d'imiter Abraham, de qui il prétendait descendre par Ismaël, son fils.

Le puits de Zemzem nettoyé, Abd al Mothleb donna au temple de la Kaâba les deux gazelles d'or, avec tout l'argent qu'il fit des armes et autres objets précieux qu'il y avait trouvés. Son vœu de sacrifier un de ses enfants fut, par l'ordre de Dieu, échangé contre quelques moutons qu'on égorgea dans la Kaâba.

La Mecque a demeuré longtemps sans avoir d'autre eau que celle du puits de Zemzem, jusqu'à ce que le grand concours des caravanes eut obligé les khalifes d'y faire construire un aqueduc, qui en fournit présentement beaucoup.

Mahomet, pour honorer la ville de la Mecque, lieu de sa naissance, et y attirer les pèlerins, a prodigué de grands éloges à l'eau de ce puits. On croit chez les Arabes qu'elle donne la santé à celui qui en boit un peu, et que celui qui en boit abondamment obtient le pardon de tous ses péchés. On rapporte d'un certain docteur musulman, qui savait par cœur un grand nombre de traditions, qu'étant interrogé sur sa mémoire, il répondit : — Depuis que j'ai bu à longs traits de l'eau de Zemzem, je n'ai rien oublié de ce que j'avais appris.

La pierre noire était attachée à la porte de la Kaâba et honorée d'un culte, parce qu'elle marquait le lieu où les Anges, du temps d'Adam, lui avaient dressé une tente. Là, dit-on à la Mecque, les premiers hommes venaient adorer. Seth remplaça la tente par un temple de pierre, et le déluge ayant dé-

truit ce temple, Abraham le releva. C'est la Kaâba.

Voici la description qu'en donne Mentelle, dans ses *Lectures géographiques* :

« Ce petit édifice est situé au milieu d'un très-grand espace carré, entouré d'arcades comme les cloîtres. La porte est du côté du sud, non dans le milieu, mais vers le sud-ouest. On n'y monte pas par un escalier, mais par une échelle, qui s'enlève à chaque fois. Excepté des cas très-extraordinaires, cette porte ne doit s'ouvrir que deux fois par an, encore n'est-il permis qu'aux gens de distinction d'entrer dans l'intérieur de la maison sainte. Elle ne renferme rien de très-considérable ; mais il y a beaucoup de lampes et de candélabres dans la place et sous les arcades qui l'environnent. Ce qu'il y a de plus remarquable à cette maison, c'est la fameuse *Pierre Noire*, appelée par les Arabes *Hadjar el Aswad*. Elle est enchâssée et scellée dans la muraille, à une petite distance de terre. On prétend qu'elle a été apportée du ciel par l'Ange Gabriel, et qu'elle était alors si brillante, que l'on en apercevait l'éclat à quatre journées de distance. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'elle n'a perdu cette clarté qu'à force de pleurer sur les péchés des hommes. Mais, soit qu'elle ait été noire ou blanche d'abord, elle est depuis si longtemps frappée des baisers et de l'haleine de milliers de musulmans, dont c'est le principal objet en venant à la Mecque, qu'elle doit nécessairement en être fort ternie. Aux deux tiers environ de la hauteur intérieure du bâtiment, se voit l'étoffe de soie noire dont le sultan fait tous les

ans présent à la Mecque. Dessus sont brodés, en très-grands caractères, différents passages du Koran. Cette étoffe fait le tour de la Kaâba.

» La gouttière par où s'écoule l'eau de la pluie est d'or.

» Tout autour de la Kaâba règne à quelque distance un rang de piliers de métal, entre lesquels sont attachées des chaînes supportant des lampes et des candélabres d'argent. Tout près sont les quatre maisons de pierre des quatre principales sectes des musulmans, et le lieu où Abraham faisait sa prière pendant qu'un Ange bâtissait la Kaâba; ce lieu se nomme *Makam Hagaret Ibrahim* (1).

» Un petit bâtiment vers le sud-ouest enferme le

(1) Un autre voyageur décrit ainsi la Kaâba :

La Kaâba, ou maison carrée, est située au milieu d'un espace que l'on appelle le temple de la Mecque. C'est en effet un édifice carré, un peu plus haut que long et que large. On ne voit de ce bâtiment qu'une étoffe de soie noire dont les murailles sont entièrement couvertes, à l'exception de la plate-forme qui sert de couverture, et qui est d'or coulé en table; elle sert à recevoir les eaux du ciel, qui n'en verse que très-rarement dans ce climat. Les musulmans mettent la Kaâba au-dessus de tous les édifices que les maîtres du monde ont élevés avec tant de travaux et de dépenses. Abraham, disent-ils, construisit cette maisonnette dans le temps de ses persécutions, Dieu lui ayant révélé qu'il avait choisi ce lieu-là de toute éternité pour y placer sa bénédiction. Ismaël hérita de ce même bâtiment; on y montre encore son tombeau. C'est vers cette maison que tous les mahométans se tournent lorsqu'ils prient. Le jour n'y entre que par le côté oriental, où est une ouverture en forme de porte. Cette porte est fermée par deux battants d'or massif, attachés à la muraille par des gonds et des pentures du même métal; le seuil est d'une seule pierre sur laquelle tous les pèlerins viennent humilier leur front; elle en est tout usée. Cette pierre est un fragment de la statue de Saturne, placée sur la Kaâba même, et qui fut brisée ainsi que toutes les figures emblématiques des astres à la naissance de Mahomet. On sait que Saturne était la principale divinité des Arabes.

puits de Zemzem, dont l'eau fut produite par un miracle pour étancher la soif d'Ismaël.

» Ces bâtiments sont environnés d'un portique en carré, sous lequel se mettent les pèlerins pendant la chaleur du jour. On y trouve beaucoup de marchands. Et voilà ce qui s'appelle proprement le lieu saint. »

On montre aussi dans ce temple l'impression et la forme des pieds d'Abraham, qui à son arrivée s'enfoncèrent jusqu'à la cheville dans une pierre très-dure.

XXVI. — ISAAC.

SUITE DES LÉGENDES D'ABRAHAM.

Les Arabes disent donc que le sacrifice d'Abraham devait avoir pour victime Ismaël, et que c'est en reconnaissance de la bonté de Dieu, qui n'exigea pas ce sacrifice, qu'Abraham fit vœu de lui bâtir un temple au lieu où Adam avait adoré. On avait même attaché à la gouttière du temple les cornes du bélier immolé à la place d'Ismaël. Mahomet les fit disparaître, de peur qu'elles ne devinssent pour les Arabes matière à idolâtrie.

Les interprètes de l'histoire des Anges qui apparurent à Abraham pour lui annoncer la naissance d'Isaac ne sont pas d'accord sur le nombre de ces Anges : Démiathi le réduit à trois, conformément au texte de la Genèse, et les nomme Gabriel, Asraël et

Michel; il ajoute que le premier avait la commission d'exterminer les Sodomites, le second celle d'annoncer à Abraham la naissance d'Ismaël (lisez Isaac), et le troisième celle de délivrer Loth de la ruine de Sodome.

Quant à la crainte qu'eut Abraham lorsqu'il s'aperçut qu'ils ne mangeaient point, elle était fondée sur ce que, ne sachant pas que c'étaient des Anges, il les pouvait regarder comme des ennemis; car, selon la coutume de l'Orient, il n'y a point de plus grande marque d'inimitié que le refus de manger et de boire avec celui qui nous convie à sa table.

Le Thalmud raconte que quand Isaac fut sevré Abraham donna un grand banquet. Comme il entendit les infidèles se dire entre eux : « Voyez ces vieux époux, qui ramassent un enfant sur les chemins et qui le donnent pour leur fils ! » Il invita à un autre festin tous les chefs des peuplades voisines. En même temps Sara invita leurs femmes. Elles vinrent toutes, apportant leurs nourrissons; et Dieu, alors, par un miracle, donna tant de lait à Sara, qu'elle donna à teter à tous ces enfants jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits.

Mais lorsque Isaac fut grand, les infidèles continuaient à dire : « Est-il possible qu'un homme de cent ans ait un fils? » Dieu leur ferma la bouche en rendant subitement Isaac tellement semblable à son père, qu'ils furent réduits à convenir qu'Abraham était vraiment le père d'Isaac.

Ensuite, pour que l'on ne confondit pas le père avec le fils, Dieu fit blanchir les cheveux et la barbe

d'Abraham, ce qui n'était encore arrivé à aucun homme, et ce qui, depuis lors, nous arrive à tous avec les années.

Il y a peu de légendes sur Isaac. Les rabbins rattachent à son sacrifice quelques-unes des merveilles dont les musulmans accompagnent ce grand acte, en substituant Ismaël à Isaac.

On lit dans le Yaschar que le bélier qui fut immolé à la place de l'enfant avait été créé le jour même où Dieu avait fait le ciel et la terre, et qu'il était destiné à remplacer Isaac. L'écrivain juif ajoute que ce bon bélier levait les pieds avec empressement pour se livrer à Abraham; mais que Satan, pour impatienter le patriarche, opposa à l'animal un buisson touffu, dans lequel il s'embarrassa les cornes. Abraham l'en dégagea sans se troubler, et le diable, qui perdait son temps auprès du patriarche, se travestit en vieillard à la mine vénérable : il alla ainsi conter à Sara qu'on immolait son fils; qu'il était lié sur un bûcher; qu'on l'égorgeait sans compassion.... La pauvre mère fut si vivement frappée, qu'elle s'évanouit, et que sa servante eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens. L'infernal vieillard, qui n'était pas parvenu à la tuer par cette émotion, lui en préparait une autre.

Il vint lui dire d'un ton empressé : « L'information que je t'ai donnée n'est pas exacte; ton fils est vivant; Abraham ne l'a pas égorgé. Les voici qui reviennent tous deux! »

A ces paroles, Sara se livra à une joie si excessive, qu'elle en mourut avant de revoir son fils Isaac.

Les rabbins disent encore que quand Éliézer, le serviteur fidèle d'Abraham, ramena Rebecca, la fiancée d'Isaac, la terre dansait toutes les nuits devant la jeune fille, pour la distraire.

On sait qu'Abraham, veuf de Sara, épousa en secondes noces Céthura, qui lui donna plusieurs autres enfants. Comme la sainte Bible ne s'est pas occupée d'eux, nous ne rechercherons pas leurs légendes.

Lorsque le patriarche fut âgé de cent soixante-quinze ans (quelques Orientaux disent deux cents ans), Dieu lui envoya l'Ange de la mort. L'Ange, qui savait combien ses fonctions sont redoutées, ne voulut pas trop surprendre Abraham, que les Anges appelaient l'ami de Dieu. Il se présenta donc à lui sous la forme d'un pèlerin, très-vieux et tout décrépit. Abraham le fit entrer dans son logis, et, selon son habitude, l'invita à manger. Il était touché de le voir si faible, si ridé, et surtout si tremblant. En effet, il tremblait tellement qu'avant de parvenir à mettre un morceau dans sa bouche il s'en barbouillait le front, les yeux et le nez.

Abraham lui demanda pourquoi il tremblait si fort.

— C'est à cause de mon grand âge, répondit l'Ange.

— Et quel âge avez-vous donc? demanda Abraham.

— Un an de plus que vous.

— Seigneur, s'écria alors Abraham en levant les yeux au ciel, appelez mon âme à vous avant que je tombe dans l'état où je vois ce vieillard.

— Eh bien, reprit l'Ange de la mort, de quelle manière voudriez-vous mourir, ami de Dieu ?

— Je voudrais mourir, répondit Abraham, au moment où je serais prosterné devant le Seigneur pour le prier.

L'Ange demeura auprès d'Abraham jusqu'au moment où il le vit à genoux en prière. Alors il reçut son âme et l'emporta devant Dieu.

Il y a des traditions orientales qui placent Abraham en qualité de juge à la porte de l'enfer, tandis que l'Église chrétienne, avec plus de vérité, met les élus dans son sein.

XXVII. — LÉGENDE DE LOTH.

Loth, que les Asiatiques appellent Louth, fils de Haran, fils de Tharé, était neveu d'Abraham. Les musulmans le comptent parmi les prophètes. Il fut envoyé, disent-ils, pour prêcher la foi et le culte du vrai Dieu aux habitants de Sodome et des autres villes maudites, et pour les détourner de leur abominable péché. Il avait été amené là par son oncle Abraham.

Les cinq villes condamnées étaient Sodome, Gomorrhe, Adima, Zéboïm et Ségor. Les Arabes les appellent Sédouma, Amoura, Daoura, Saboura et Saouda ; elles formaient la Pentapole.

Loth s'acquitta des devoirs de sa mission pendant vingt ans. Mais ses exhortations ne gagnèrent rien sur ces hommes impies, ni du côté de la foi ni du

côté des mœurs. Alors Dieu résolut de les exterminer et de retirer Loth d'au milieu d'eux. C'est à ce sujet que Dieu dit, dans le Koran, à Mahomet : — « Abraham contestait fortement avec nous pour » sauver ce peuple, et disait aux Anges que nous » lui avions envoyés : Vous allez détruire ces villes, » où il y a peut-être cent fidèles dans chacune. » Les Anges lui répondirent que s'il s'en trouvait seulement cinquante, même quarante, même trente, même dix, ils avaient ordre de ne pas châtier.

Les Anges dirent encore que la ville où il y aurait un seul juste serait épargnée.

— Mais Loth y est avec sa famille, répliqua Abraham.

— Aussi nous l'en ferons sortir avant d'exécuter la sentence prononcée, répondirent les Anges.

Après avoir quitté Abraham, les messagers de Dieu prirent le chemin de Sodome, où demeurait Loth. Ils le rencontrèrent qui travaillait aux champs, à peu de distance de la ville. Loth les salua comme de jeunes étrangers; ils lui annoncèrent qu'ils voulaient être ses hôtes. Il en fut troublé en considérant les dangers qu'ils couraient à cause de leur bonne mine, et il ne put s'empêcher de leur dire qu'ils ne connaissaient pas les détestables habitants du pays où ils entraient.

Il leur répéta quatre fois que c'étaient les plus abominables des hommes.

Or les Anges avaient reçu de Dieu l'ordre de ne pas les perdre avant que Loth eût porté quatre fois témoignage contre eux. Ils entrèrent donc dans

Sodome, et Loth les reçut en sa maison. La porte n'en fut pas plutôt fermée qu'elle fut assiégée par les Sodomites, qui demandaient qu'il leur livràt ses hôtes. Loth sortit et fit tout pour les apaiser; il n'y put réussir. Alors il s'écria d'une voix ferme :

— Je n'ai pas de moi-même assez de force pour résister à la violence que vous me faites. Mais j'ai recours à mon Dieu, que j'adore, et que je vous ai annoncé en vain; il me défendra contre vos outrages, moi et mes hôtes.

En ce moment les Anges sortirent, se firent connaître à Loth, et passèrent leurs mains sur leurs propres visages. Ce seul geste aveugla entièrement tous ceux qui assiégeaient la maison. Ces misérables s'éloignèrent en criant que les hôtes de Loth étaient des sorciers.

Pendant ce tumulte, les Anges firent sortir Loth et ses filles de la ville. Les deux fiancés qui devaient être leurs époux refusèrent de s'en aller avec elles; et, selon le Koran, la femme de Loth, qui se plaisait à Sodome, y resta aussi. Elle périt avec ceux qu'elle préférait à son mari (1).

Car, dès que Loth fut dehors, Gabriel, le plus puissant des envoyés de Dieu, passa sous les villes rebelles, les détacha de leurs fondements et les enleva si haut que, selon les commentateurs du Koran, les habitants du ciel le plus voisin de la terre enten-

(1) C'est une calomnie gratuite. Édith, la femme de Loth, ne fut qu'indiscrètement curieuse. Elle se retourna pour voir si les Anges accomplissaient ce qu'ils avaient annoncé. Elle fut changée en statue de sel, et cette statue a subsisté des siècles en témoignage du fait.

dirent le chant de leurs coqs et les aboiements de leurs chiens.

Les villes se renversèrent alors sens dessus dessous et retombèrent sur la terre. Dieu fit pleuvoir en même temps des pierres brûlantes chauffées aux fournaises de l'enfer. Sur chaque pierre était écrit le nom de l'un des coupables, en sorte que ceux mêmes qui étaient alors hors de leur ville en furent assommés. On dit même qu'un d'eux, qui se trouvait dans l'enceinte sacrée du temple bâti à la Mecque par Abraham, y demeura en sûreté quarante jours, mais qu'aussitôt qu'il mit le pied dehors, il fut tué par une de ces pierres, qui l'attendait, suspendue en l'air.

Loth se retira dans la petite ville de Ségor, appelée aussi Bala, qui fut épargnée à cause de lui.

Après avoir été sauvé ainsi, Loth eut le malheur de commettre un péché dont il ne comprenait pas la gravité. Abraham, qui voulait le lui faire expier, l'envoya aux sources du Nil, pour y chercher trois différentes espèces de bois qu'il lui désigna. Le saint patriarche pensait que, si Dieu était irrité contre Loth, il le châtierait en le livrant aux bêtes féroces, comme sacrifice expiatoire. Mais Loth revint peu de temps après, rapportant les bois qu'Abraham lui avait demandés, savoir un plant de cyprès, un de pin, un de cèdre. Abraham étonné reconnut que la protection de Dieu s'était étendue sur son neveu, et il loua le Seigneur.

Ils plantèrent ensemble les trois plants, en forme de triangle rapproché, sur une montagne; et Loth

fut chargé d'aller tous les jours puiser de l'eau dans le Jourdain, pour les arroser. La montagne était éloignée du Jourdain de vingt-quatre mille pas.

Au bout de trois mois les arbres fleurirent; Loth en avertit Abraham, qui les alla voir et reconnut avec surprise que les trois plants s'étaient réunis en un tronc unique, dont les racines seules étaient séparées de divers côtés.

A la vue de ce miracle, il se prosterna la face contre terre, adora le Seigneur, et dit :

— Ce bois sera l'abolition du péché.

Par là aussi, Abraham eut la confiance que Loth avait reçu de Dieu le pardon de sa faute.

L'arbre cependant grandit et subsista jusqu'au règne de Salomon. Il était alors si beau, qu'on l'abattit lorsqu'on voulut construire le temple. Mais par la volonté de Dieu, il resta sans emploi (1); et quand Jésus-Christ, notre Sauveur, souffrit la mort pour le salut du monde, ce fut sur cet arbre qu'il fut crucifié par les Juifs (2).

XXVIII. — LÉGENDES DE MELCHISÉDECH.

Les traditions orientales varient sur ce saint personnage. Les unes le font fils de Phaleg; les autres, en remontant plus haut, le font fils de Noé. Une chro-

(1) On trouvera les circonstances de cette singularité dans la légende de la Croix. (Légendes du Nouveau Testament.)

(2) Le P. Labbe, Notes sur les *Annales* de Michel Glycas.

nique d'Alexandrie rapporte que Lamech ordonna, avant que de mourir, à son fils Noé, de transporter le corps d'Adam au milieu de la terre. Or, ce milieu de la terre est le lieu où fut bâtie dans la suite la ville de Salem, appelée ensuite Jérusalem.

Le même Lamech recommanda aussi à Noé de confier à un de ses enfants la garde de ce corps, en l'obligeant à rester là toute sa vie dans le service de Dieu, observant le célibat, ne répandant jamais le sang, et offrant seulement à Dieu un sacrifice de pain et de vin.

Noé choisit Melchisédech, fils de Sem, pour remplir ce devoir : il ne lui permit d'autres vêtements que des vêtements de peau; il lui ordonna de raser sa tête, de couper ses ongles, de vivre en solitude, de ne bâtir aucune maison, parce que, dit-il, du lieu où je vous envoie, sortira le salut d'Adam et de sa postérité.

Les Orientaux remarquent encore que Melchisédech ayant été fort jeune séparé des autres enfants de Noé, l'apôtre saint Paul dit qu'il n'avait point de généalogie, l'Écriture ne faisant mention ni de sa naissance ni de sa mort.

Quant à cette promesse que le salut des hommes devait s'opérer au lieu que Melchisédech gardait, elle s'explique par ce fait que Notre-Seigneur, suivant une croyance très-répandue, fut crucifié sur le monticule où l'on avait enseveli Adam.

On dit même que le sang de l'Homme-Dieu coula sur la tête du premier homme, qui, depuis plus de trois mille ans, attendait cette délivrance.

Dom Calmet, dans une de ses dissertations, signale sur Melchisédech quelques opinions singulières, entre autres celle qui prétend que Melchisédech était le patriarche Énoch, sorti du paradis terrestre sous ce nom, et celle qui prétend que les trois mages qui vinrent adorer l'enfant Jésus étaient Énoch, Melchisédech et Élie. Des chercheurs ont prétendu que Melchisédech avait été créé avant Adam, et qu'il était d'une race plus céleste que la nôtre.

On trouve dans saint Athanase une histoire assez curieuse de Melchisédech. Le saint ne la rapporte que comme tradition. Une reine, qui s'appelait Salem, eut un petit-fils qui s'appela Melchi. C'était un Grec idolâtre. On ne dit pas dans quels lieux il régnait. Mais on croit que c'était aux lieux où s'est élevée ensuite Jérusalem. Melchi épousa une princesse qui s'appelait Salem, comme son aïeule. Il en eut deux fils, dont le plus jeune s'appelait Melchisédech. Un jour que le roi Melchi voulait sacrifier à ses idoles, il dit à Melchisédech, son fils, de lui amener sept veaux pour les immoler à ses dieux. En allant où son père l'envoyait, Melchisédech leva les yeux au ciel et il se dit : Celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les astres, est le seul Dieu à qui on doit offrir des sacrifices.

Il revint auprès de son père, qui lui demanda : Où sont les veaux ?— Mon père, répondit-il, écoutez-moi, et ne vous irritez pas. Au lieu d'offrir votre sacrifice à vos dieux, qui ne me paraissent pas des êtres divins, offrez-le à celui qui est au-dessus des cieux et qui gouverne toutes choses.

Le roi Melchi répondit : Va, et fais ce que je t'ai dit, si tu veux vivre.

Après quoi il se tourna vers la reine Salem, et lui dit : Je ferai un sacrifice de l'un de mes fils.

La reine pleura amèrement, parce qu'elle comprenait que son époux voulait immoler Melchisédech, et elle dit en gémissant : Hélas! j'ai souffert et enfanté en vain.

— Ne pleure pas, dit Melchi un peu touché. Nous tirerons au sort : s'il est pour moi, je choisirai celui que je voudrai pour l'offrir à mes dieux; s'il est pour toi, tu garderas celui qui te plaira.

Or, le sort se déclara pour la reine. Elle choisit Melchisédech, qu'elle aimait. Le roi orna son autre fils pour le sacrifice.

Il y avait dans le temple des troupeaux de bœufs et de brebis, et cinq cent trois enfants amenés par leurs parents pour être sacrifiés. La reine était restée en sa maison, tout en pleurs, et elle disait à Melchisédech : — Est-ce que tu ne pleures pas ton frère, que nous avons élevé avec tant de soin, et que l'on conduit à la mort?

Melchisédech pleurait pourtant aussi. Alors il dit à sa mère : — J'irai invoquer le Seigneur, seul Dieu Très-Haut.

Il monta sur le Thabor, et s'étant mis à genoux il s'écria : — Mon Dieu, Seigneur de toutes choses, Créateur du ciel et de la terre, vous que j'adore comme le seul Dieu véritable, exaucez-moi à cette heure. Ordonnez à la terre d'engloutir tous ceux qui assistent au sacrifice de mon frère.

Dieu écouta la prière de Melchisédech, et aussitôt la terre, s'entr'ouvrant, engloutit non-seulement le temple et tout ce qui l'encombrait, mais la ville de Salem elle-même, dont il ne resta rien debout.

Lorsque Melchisédech descendit du Thabor, et qu'il vit ce que Dieu avait ruiné, il fut saisi d'effroi et se retira dans une forêt où il resta sept ans, se nourrissant d'herbes et léchant la rosée pour se désaltérer.

Au bout de ce temps, une voix du ciel appela Abraham et lui dit : — Prends ton âne, charge-le de riches habits, va au Thabor et crie trois fois : Homme de Dieu! Un homme à l'aspect sauvage sortira de la forêt. Après que tu lui auras coupé les cheveux et les ongles, tu le revêtiras des habits que tu auras apportés, et tu lui demanderas qu'il te bénisse.

Abraham fit ce qui lui était ordonné; et Melchisédech l'ayant béni, descendit avec lui.

Une voix se fit entendre de nouveau; elle disait : — Comme il ne reste personne sur la terre de la famille de Melchisédech, on le dira sans père, sans mère; on ne saura ni le commencement de ses jours, ni la fin de sa vie.

C'est pour cela qu'on a dit que, comme Élie et Énoch, Melchisédech, créé par Dieu même prêtre éternel, n'était pas mort.

Plus tard, on croit que c'est lui qui fonda Jérusalem. On a célébré son sacrifice qui était le pain et le vin, emblème de la sainte Eucharistie. C'est aussi le pain et le vin qu'il offrit à Abraham lorsqu'il reve-

nait vainqueur de ses ennemis. On sait qu'en retour de son offrande et de ses prières, Abraham lui donna la dîme des dépouilles qu'il remportait.

XXIX. — LÉGENDES D'ÉSAU ET DE JACOB.

Il y a peu de légendes remarquables sur les enfants d'Isaac. Les cabalistes juifs soutiennent seulement que l'âme d'Ésaü (que les Arabes appellent Aïs) a passé dans le corps de Jésus-Christ par la métempsycose, et que Jésus est le même qu'Ésaü; ce qu'ils veulent prouver par le moyen de l'anagramme : dans les lettres hébraïques du nom de Jésus, disent-ils, on trouve le nom d'Ésaü.

De là ils font ce raisonnement, que les Chrétiens et les Juifs ont un même chef, Ésaü et Jacob étant les enfants d'Isaac. Ésaü tâchait de ravir à Jacob le droit d'aînesse, qui lui avait été donné par Isaac. Les Chrétiens font de même, ils veulent ravir aux Juifs leur droit d'aînesse, qui leur a été donné par Dieu même.

Les musulmans rapportent l'histoire d'Ésaü et de Jacob comme ils l'ont trouvée dans la Genèse. Ils ajoutent seulement que la bénédiction d'Isaac, par la prédestination de Dieu, a été appliquée autrement qu'il ne voulait; mais que cette bénédiction regardait seulement les prophètes et les envoyés de Dieu qui devaient sortir de la lignée de Jacob; et que la bénédiction donnée ensuite à Ésaü lui promettait dans sa descendance des empereurs et des rois. Ils

assurent qu'en conséquence il eut un fils nommé Roum, de qui sont venus tous les empereurs romains et grecs.

On sait qu'Ésaü fut nommé *Édom,* qui veut dire roux. C'était la couleur de son poil. Il fut le père des Édomites, dont le pays prit le nom d'Idumée. Les historiens arabes disent que, du temps qu'Abdon était juge ou gouverneur des Hébreux, une colonie d'Édomites ou Iduméens passa en Italie, où elle s'établit (1160 ans avant Jésus-Christ). Ce qui expliquerait le prétendu passage d'Évandre avec ses Arcadiens. Un certain Latinus régna parmi eux, disent-ils, et Romulus tirait d'eux son origine. Les mêmes disent que Vespasien et Titus son fils descendaient de Zépho, fils d'Éliphaz, fils d'Ésaü. Ils empruntent cette assertion aux rabbins. Ils content aussi que Sennachérib était un descendant d'Ésaü.

Ésaü, ajoutent-ils, épousa plusieurs femmes, dont la première fut Nahalat, fille d'Ismaël, son oncle. Il en eut beaucoup d'enfants, ainsi que de ses autres femmes, dont quelques-unes furent des Grecques. Aboulfarage dit encore qu'Ésaü fit la guerre à Jacob, et que Jacob le tua d'un coup de flèche. Mais ce dernier trait est pris des mahométans, qui aiment à représenter les prophètes comme de grands guerriers.

Le Yaschar, dont nous devons la précieuse traduction à M. le chevalier Drach, donne des détails assez neufs sur la rencontre d'Ésaü et de Jacob. On sait qu'Ésaü, irrité contre Jacob, qui lui avait ravi la bénédiction attribuée au droit d'aînesse, conservait

une haine cruelle contre lui; ce qui l'obligea à s'en aller, suivant le conseil de sa mère, passer vingt ans chez son oncle Laban. Lorsqu'au bout de ces vingt ans Jacob s'en revint aux lieux où était sa famille, Ésaü alla à sa rencontre avec de mauvais desseins. Il emmenait des hommes armés, que l'on fait monter au nombre de quatre cents. La maison de Jacob ne consistait qu'en soixante-dix personnes qui conduisaient ses nombreux troupeaux; et sa mère Rebecca lui envoyait un secours de soixante-douze serviteurs d'Isaac. Mais ce n'était pas assez contre l'armée d'Ésaü.

Jacob, ne comptant que sur l'appui du Seigneur, le pria instamment de venir à son aide, et Dieu l'exauça. Il envoya quatre Anges du ciel supérieur pour le protéger. Ces quatre Anges allèrent au-devant d'Ésaü. Le premier qui le rencontra se présenta à lui à la tête de mille cavaliers armés de toutes pièces, qui fondirent sur ses hommes et les mirent en déroute. Ce corps qu'Ésaü ne prévoyait pas criait : Nous sommes les gens de Jacob, et qui pourrait nous résister?

Un autre corps s'avança peu après sous la conduite du deuxième Ange; puis un troisième.

Ésaü, tremblant devant tant de force, s'écria : — Je suis le frère de Jacob; il y a vingt ans que je ne l'ai vu, et vous me maltraitez parce que je vais à sa rencontre!

Un des Anges lui répondit : — Si Jacob, le serviteur de Dieu, n'était pas ton frère, nous t'aurions anéanti, toi et tous tes hommes.

Le quatrième corps, sous la conduite du quatrième Ange, acheva d'abattre Ésaü.

Cependant Jacob, qui ne savait pas encore quels secours lui envoyait le Ciel, préparait pour Ésaü, qu'il voulait apaiser, de riches présents. Quatre cent quarante brebis, trente ânes, trente chameaux, cinquante têtes de gros bétail, le tout divisé en dix troupeaux, étaient conduits chacun par un fidèle serviteur chargé de dire à ceux qui les rencontreraient : — Nous sommes les serviteurs de Jacob, et nous conduisons à son frère Ésaü les présents qu'il lui destine. Cette démarche fut très-agréable à Ésaü, qui, dès qu'il revit Jacob, se sentit, par une grâce de Dieu, repris pour lui de tendresse, et ils ne se quittèrent qu'en bon accord, comme disaient nos pères.

On trouve encore dans le Yaschar un fait qui atténue beaucoup l'action des fils de Jacob, lorsqu'ils massacrèrent les Sichémites, pour venger le rapt de Dina leur sœur. Si le récit qui suit cet acte est exact, les Sichémites ne s'étaient pas soumis tous à la circoncision, et les chefs projetaient, aussitôt que les circoncis seraient guéris, de tomber en armes sur la famille de Jacob et de l'exterminer. Siméon et Lévi en furent avertis par une servante de Dina, et ils prirent les devants.

Voici le peu que les Orientaux ont dit sur Jacob :

« Le père des Israélites, de la terre de Chanaan qu'il habitait, avait senti la bonne odeur des vêtements de son fils Joseph, qui se trouvait alors en Égypte. C'était une prérogative de son état de prophète. On lui demanda comment il se faisait qu'il

n'eût rien deviné, lorsque ce fils si cher était dans la citerne où ses frères l'avaient jeté, avant de le vendre aux Ismaélites. Il répondit que la lumière prophétique est un éclair rapide, qui quelquefois perce jusqu'aux cieux et les ouvre, et d'autres fois, quand il plaît à Dieu, laisse celui qui en est favorisé dans une obscurité telle, qu'il ne voit pas ce qui se passe à ses pieds. »

Les Arabes disent aussi que Jacob, affligé un jour d'une sciatique aiguë, en fut guéri en faisant vœu de s'abstenir de la viande qu'il aimait le mieux, et que c'était la chair de chameau.

Les Turcs croient posséder, à Jérusalem, la pierre que Jacob avait sous sa tête lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse où les Anges du ciel montaient et descendaient. Les rabbins, probablement à cause de cette vision, attribuent à Jacob un traité intitulé *l'Échelle des Cieux*. Ils croient avoir aussi son testament.

Ils mettent pareillement sous le nom de Joseph un livre de magie, fatras indigeste qui est intitulé le *Miroir de Joseph*.

L'usage de saluer quand on éternue se rattache à une légende de Jacob.

Quelques écrivains, dit le père Feyjoo, ont attribué l'origine de cet usage à une mesure du saint pape Grégoire le Grand, qui avait institué une courte prière à dire dans de pareilles occasions, en un temps où la peste exerçait ses ravages, et où sa

(1) D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, article *Aïs*.

crise, qui se terminait par un éternument, était dans bien des cas suivie de la mort.

Mais les rabbins racontent qu'avant Jacob les hommes n'éternuaient qu'une fois, et qu'ils mouraient immédiatement après avoir éternué : ils ajoutent que ce patriarche obtint la révocation de cette loi sévère, dont il fut ordonné de consacrer le souvenir chez toutes les nations par quelque exclamation salutaire, après l'acte de l'éternument.

Cette histoire est, suivant toutes les apparences, une invention de quelques rabbins mystiques, qui l'ont imaginée en rêvant à leur Thalmud.

Les recherches d'Aristote relativement à une aussi étrange circonstance, et les allusions qu'on y trouve dans les livres d'Apulée, de Pétrone, de Pline et d'autres écrivains, prouvent que l'usage dont on vient de parler existait plusieurs siècles avant saint Grégoire le Grand ; et l'on trouve, dans un mémoire de l'Académie des sciences de Paris, que la coutume de saluer quand quelqu'un éternue était pratiquée dans le nouveau monde avant la découverte de l'Amérique. Ce fait est établi comme incontestable. Mais il pouvait venir de Jacob, car il est un des nombreux monuments qui appuient la grande opinion émise par Joseph de Maistre, que les peuples sauvages ne sont pas des peuples enfants, mais des rameaux de la famille humaine dégénérés et punis ; que par exemple les sauvages de l'Amérique peuvent bien être les descendants châtiés de ces dix tribus d'Israël qui, pour un crime odieux que les livres saints ne nomment pas, disparurent tout à

coup de la scène du monde. De telles opinions, à mesure que les lumières nous arrivent, deviennent des vérités. Les langues du nouveau monde sont toutes calquées sur le système grammatical des Hébreux, et une foule d'autres indices accusent une origine commune.

Quant à la question de savoir comment ces tribus, chassées par le vent de la colère de Dieu, ont pu gagner le continent américain, on a démontré que l'Atlantide de Platon, qui a disparu dans ce cataclysme où la Norvége a été séparée du Danemark et l'Angleterre de la Gaule, pouvait conduire d'île en île jusqu'aux premières terres de l'Amérique (1).

(1) Une autre opinion a été émise sur ces dix tribus effacées de l'histoire ; « En l'année du Seigneur 1202, dit Villani, les peuples appelés Tartares sortirent des montagnes de Gog et de Magog, qu'on désigne en latin par le nom de Belgen. Ces peuples descendent, dit-on, de cette tribu d'Israël que le grand Alexandre, roi de Grèce, qui fit la conquête du monde, enferma dans ces montagnes, à cause de ses mœurs brutales (*per loro brutta vita*), afin qu'elle ne se mêlât pas avec les autres. Et telles étaient la lâcheté et la vaine crédulité de toute la race, qu'elle y resta depuis le temps d'Alexandre jusqu'à cette époque, croyant que l'armée de ce roi les entourait encore, car Alexandre, à l'aide d'un merveilleux mécanisme, avait fait faire d'énormes trompettes et les avait placées sur les montagnes, où le vent les faisait résonner avec grand fracas. On dit que depuis des hiboux firent leur nid dans la conque de ces trompettes, ce qui mit fin à l'artifice en arrêtant le son. C'est à cause de cela que les Tartares ont les hiboux en grande vénération, et que leurs chefs portent des plumes de hibou à leurs chapeaux, en mémoire du service que ces oiseaux leur rendirent. Ce peuple était devenu très-nombreux, et vivait à la manière des animaux. Rassurés par la cessation du bruit des trompettes, quelques Tartares ayant franchi le sommet des montagnes et ne trouvant pas d'ennemis sur le revers, mais seulement ces vains instruments devenus muets, ils descendirent dans les plaines de l'Inde, qui étaient fertiles et d'une température douce. A leur retour, ayant appris cette nouvelle à leurs familles et au reste du peuple, ils s'assemblèrent tous, et, par l'intervention divine, élurent un

XXX. — LÉGENDES DE JOSEPH.

Joseph avait une trop belle renommée pour ne pas tenter les légendaires. Son nom est partout célèbre, et aucune des plus touchantes histoires n'est aussi touchante que la sienne, parce qu'on sait qu'elle est vraie.

Les musulmans, à la suite des rabbins, ne pouvaient donc manquer de recueillir sur lui quelques-unes des mille traditions qui s'attachent aux hommes extraordinaires.

Dès qu'il vint au monde, à la grande joie de Jacob, dont il allait être l'enfant le plus chéri, il eut un signe qui annonçait pour lui un grand avenir. Les légendaires musulmans racontent qu'il naquit ayant à l'épaule un point lumineux, brillant comme une étoile, et qu'il apportait ainsi le caractère ineffaçable du don de prophétie.

Il était d'une beauté si parfaite qu'on l'appela *la lune de Chanaan;* et cette beauté suprême lui resta jusqu'à ses derniers jours, jointe à une haute intelligence et aux plus précieux dons du ciel.

pauvre forgeron, nommé Cangius, pour général et seigneur. Mais quand il fut seigneur, il reçut le nom de *Kan*, ce qui signifie empereur dans leur langue. C'était un homme vaillant et sage; par sa sagesse et sa valeur, il divisa le peuple en séries de dix, de cent et de mille, sous des capitaines propres au commandement. D'abord il ordonna à tous ses principaux sujets de tuer leurs fils aînés, et quand il se trouva obéi en ceci, il promulgua ses ordres au peuple, entra dans l'Inde, vainquit le prêtre Jean, et conquit tout le pays... » (VILLANI, *Chron. Florent.*, liv. V, chap. 27.)

Tant d'avantages pouvaient lui donner de l'orgueil. S'il en eut un peu, quoique innocemment, il l'expia bientôt; car Dieu ne veut point de taches dans ses élus.

On sait les deux songes qu'il eut en son enfance et qu'il raconta ingénument à ses frères; dans l'un, les onze gerbes de ses frères s'inclinaient devant la sienne; dans l'autre, le soleil, la lune et onze étoiles lui rendaient hommage. Son père même s'en étonna et lui dit : — Que signifie ce songe? Penseriez-vous qu'un jour votre père, votre mère et vos frères se prosterneront devant vous?

On ne dit pas si Joseph ressentit de là quelque mouvement de vanité. Mais ses frères conçurent pour lui, à cette occasion, une grande haine, que les préférences dont il était l'objet de la part de Jacob ne firent qu'augmenter, et qui devait éclater un jour.

Ce jour vint, lorsque Joseph avait, à ce qu'on croit, dix-sept ans. Jacob, inquiet de ses fils, qui étaient allés au loin paître leurs troupeaux, dit à Joseph : — Vos frères sont allés du côté de Sichem; et je crains pour eux; allez à leur recherche et revenez me dire si tout est bien.

Arrivé à Sichem, Joseph ne trouva que le désert, et il s'égara dans des lieux inhabités, où il ne savait plus quelle direction il devait prendre. Alors un Ange de Dieu (l'ange Gabriel, suivant une tradition constante chez les Hébreux) se présenta à ses côtés, et Joseph lui dit : — Indiquez-moi où sont mes frères?

L'Ange lui répondit : — Je les ai entendus se dire : Allons vers Dothaïn.

Joseph suivit cette désignation ; et dès que ses frères l'aperçurent : — Voilà, dirent-ils, le conteur de songes ; tuons-le, et nous dirons à notre père qu'une bête féroce l'a dévoré.

Ruben s'opposa à ce meurtre. — Ne tuons pas notre frère, s'écria-t-il ; nous pouvons le jeter dans la citerne voisine, où il mourra sans que nous ayons trempé nos mains dans son sang.

Ils adoptèrent cette proposition ; et dès que Joseph les eut salués, ils le saisirent et le jetèrent dans la citerne.

Or cette citerne, selon quelques traditions, était peuplée de serpents et de scorpions, qui, par l'ordre de Dieu, se retirèrent dans leurs trous. Suivant d'autres récits, elle contenait tant d'eau, que Joseph s'y serait noyé, si l'ange Gabriel n'eût placé là une grande pierre, sur laquelle le fils de Jacob se tenait à sec. Cette pierre était précieuse sous un autre rapport, car elle éclairait la citerne.

Peu après, pendant que les dix frères de Joseph prenaient leur repas, des marchands passèrent avec leurs chameaux. En les voyant, Juda se prit à dire : — Quels profits aurons-nous à laisser mourir notre frère ? Dieu, assurément, nous en demandera compte. Ne ferions-nous pas mieux de le vendre à ces Ismaélites, qui s'en vont en Égypte et qui l'emmèneront avec eux ?

Cet avis fut trouvé bon ; et Joseph fut vendu, comme on sait.

Après cela, les fils de Jacob égorgèrent un chevreau, trempèrent la robe de Joseph dans le sang, la traînèrent dans la poussière, et chargèrent Nephtali de la porter à leur père et de lui dire : — Nous avons trouvé cette robe dans le désert; voyez si ce n'est pas celle de votre fils Joseph.

Jacob la reconnut et tomba dans une désolation extrême. Personne ne pouvait le consoler.

Dès que ses fils rentrèrent, pleins de douleur aussi, car ils avaient des remords, Jacob leur dit : — Une bête féroce a dévoré mon fils : prenez vos arcs et vos flèches, allez à la recherche des bêtes sauvages, et amenez-moi la première que vous rencontrerez, que je me venge sur elle!

Ils prirent une louve vivante et revinrent avec cette proie. On lit en ce moment dans le Yaschar :

« Jacob, saisissant la bête, lui cria d'une voix forte et d'un cœur ulcéré : — Pourquoi as-tu dévoré mon fils Joseph? Ma main va venger sur toi l'innocent opprimé.

» Mais Jéhovah, pour la consolation de Jacob, ouvrit la bouche de la bête, et elle lui répondit en ces termes :

» — Vive Dieu qui m'a créée sur la terre! et vive votre âme, mon seigneur! je n'ai pas vu votre fils et je ne me suis pas assouvie de ses membres. Jamais je n'ai goûté de chair humaine. Je viens moi-même d'un pays éloigné, et depuis dix jours je cherche dans ces contrées mon louveteau, qui a disparu d'auprès de moi. Je ne l'ai plus revu. J'ignore s'il est mort ou vif. Nous souffrons tous

deux d'une même infortune; et vos fils, en me capturant, ont ajouté un nouveau malheur à mon malheur déjà si grand. Maintenant, ô homme, je suis en votre puissance; vous pouvez me traiter comme il vous plaira. Mais retenez les paroles que Dieu m'a prêtées en cette occurrence.

» Jacob, émerveillé de ce prodige, rendit la liberté à la louve, et elle s'en alla (1). »

Il y a dans le livre que nous venons de citer une fort belle scène :

« Lorsque les marchands qui emmenaient Joseph vinrent à passer sur la route d'Ephrata, auprès du lieu où Rachel était enterrée, Joseph, reconnaissant le monument que son père y avait élevé, courut se jeter sur le tombeau de sa mère, l'inonda de ses

(1) Le même fait a des variantes dans les légendes bibliques des musulmans recueillies par Weil :

« Après avoir vendu Joseph, ses frères trempèrent sa robe dans le sang d'un agneau, parce que le sang d'un agneau ne se distingue pas de celui de l'homme, et ils la portèrent à Jacob, disant : Un loup est venu, il a dévoré Joseph, et nous avons trouvé cette robe, que nous avons reconnue comme étant la sienne. Jacob répondit : — Puis-je croire qu'un loup a dévoré Joseph, lorsqu'il n'y a aucune déchirure à sa robe? Et d'ailleurs depuis longtemps on ne voit plus de loups dans le pays. — Nous pensions bien, répondit un des frères, que vous n'ajouteriez pas foi à nos paroles, mais nous vous amènerons le loup, et vous reconnaîtrez que nous avons dit la vérité.

» Ils se mirent donc en chasse, avec grand équipage, et ils coururent la contrée jusqu'à ce qu'enfin ils trouvèrent un gros loup, qu'ils prirent vivant et qu'ils amenèrent à Jacob, l'accusant d'être le meurtrier de Joseph. Mais Dieu ouvrit la bouche du loup, et il dit : — Ne crois pas, fils d'Isaac, à ce que disent tes fils. Je suis d'un pays fort éloigné; je cherche un de mes petits qui m'a été enlevé pendant mon sommeil. Comment aurais-je privé d'un de ses fils un prophète de Dieu? Jacob fit remettre le loup en liberté, et il éloigna ses fils de sa présence, ne gardant auprès de lui que Benjamin. »

larmes, et s'écria dans son amertume : — O ma mère! ô ma mère! ô vous qui m'avez donné le jour, éveillez-vous et levez-vous! Voyez comme votre fils a été réduit en esclavage, et nul n'a pitié de lui. Levez-vous! voyez l'état misérable de votre enfant; pleurez avec moi sur mon malheur. Éveillez-vous, ma mère; secouez votre sommeil; prenez ma défense contre mes frères, dont la cruauté m'a arraché à la tendresse de mon vieux père, le seul appui qui me restait. Éveillez-vous, et plaidez ma cause devant Dieu. Éveillez-vous, ma mère! et regardez la désolation de l'âme de mon père, qui vous chérissait, qui s'était soumis pour vous à une longue et dure servitude. Consolez-le, je vous en supplie, et, par votre voix qu'il aime, adoucissez l'amertume qui accable ses vieux jours.

» Et Joseph répandit sur le tombeau de sa mère une abondance d'autres exclamations douloureuses. Après cela, il s'affaissa sur le tombeau. Et voici qu'une voix plaintive, sortie de dessous le tombeau, fit entendre ces paroles : — Mon fils! mon fils Joseph! mon enfant! j'ai entendu la voix de tes pleurs, tes cris désolés et tes plaintes. Je sais tout ce que tu souffres, mon fils, et ma tristesse est profonde comme le fond de la mer. Mais espère en Jéhovah, ô mon fils Joseph, mon enfant! aie toute confiance en lui et ne crains pas, car Jéhovah est avec toi, et il te protégera dans toutes les peines au-devant desquelles tu portes tes pas. Lève-toi, mon fils, va en Égypte avec tes maîtres, et sois tranquille, car Dieu t'accompagne. »

Après ces mots la voix se tut ; et Joseph alla en Égypte (1), où il fut vendu à Putiphar, prêtre, gouverneur et prince d'Héliopolis, et conseiller du Pharaon. On a lu dans les livres saints comment Joseph fut mis à la tête de la maison de Putiphar, qu'il fit prospérer; comment ensuite, victime des calomnies d'une femme égarée, il fut mis en prison. Le Koran, au chapitre XII, expose ainsi en peu de mots la cause de ce châtiment :

« La maîtresse de Joseph, l'épouse de Putiphar, voulant retenir le jeune Hébreu dans sa chambre, il s'enfuit. Elle courut après lui jusqu'à la porte et déchira sa tunique par le dos pour l'arrêter. Son mari entra en ce moment; et elle lui dit :

» — Que mérite celui qui a déshonoré ta maison?

» — Il sera rigoureusement châtié, dit Putiphar.

» — Seigneur, répliqua Joseph, je suis innocent. Votre enfant, qui est dans ce berceau, sera mon témoin. (Les légendes disent qu'il avait onze mois.) L'enfant interrogé parla et dit :

» — Si la tunique est déchirée par devant, elle dit la vérité. Si la tunique est déchirée par derrière, elle ment.

» Lorsque Putiphar vit la tunique déchirée par derrière, il reconnut qu'il y avait grande malice dans la dame, et il l'obligea à demander pardon. »

Mais, à cause de l'esclandre, les juges du palais

(1) On lit dans le testament de Benjamin, qu'un des marchands qui emmenaient Joseph lui donnant des coups de bâton pour le faire marcher plus vite, un lion survint, qui dévora cet homme; ce qui fit que les autres le ménagèrent.

conseillèrent à Putiphar, pour son honneur, d'envoyer Joseph en prison; ce qui fut fait; et il y fut assez longtemps oublié.

Cependant, comme on eut mis dans la même prison le grand échanson et le grand panetier, on sait qu'il expliqua leurs songes, en priant celui à qui il annonçait sa liberté prochaine, de se souvenir de lui lorsqu'il serait rentré dans sa charge.

Dieu, pour le punir d'avoir mis sa confiance en un homme, permit que cet homme l'oubliât aussi.

Mais, enfin, le Pharaon eut à son tour le songe célèbre des sept épis pleins dévorés par les sept épis vides, et des sept vaches grasses dévorées par les sept vaches maigres; songe qu'aucun des devins et des sages de l'Égypte ne put expliquer. Alors le grand échanson se souvint de Joseph : il en parla au roi, qui le fit venir; et il fut si satisfait de son explication, qu'il le nomma intendant général de l'Égypte, et le proclama le premier après lui (1).

On sait comment Joseph, devenu vice-roi d'Égypte, administra sagement le pays; comment il y bâtit des greniers qui existent encore, et laissa de grands monuments de son passage. C'est de l'histoire; et nous devons retourner aux légendes.

Après un an de la sage administration de Joseph, le Pharaon, qui ne pouvait se passer de lui, voulut le marier avec la plus belle et la plus fière princesse de l'Égypte. C'était Asseneth, fille de Putiphar. Elle

(1) Pour être gouverneur de l'Égypte il fallait, disent les thalmudistes, que Joseph sût parler les soixante-dix langues produites par la confusion que Dieu mit à Babel; et ils racontent que l'ange Gabriel les lui infusa, en ajoutant à son nom une lettre du nom sacré de Dieu (Jéhovah).

rejeta cette proposition, car elle ne voulait pour époux que le fils d'un roi. On l'avait élevée avec un faste extraordinaire, dans un palais magnifique qu'elle occupait tout entier, quoiqu'il eût huit grands appartements. Elle habitait le plus splendide, et laissait les autres à sept jeunes filles, ses favorites et ses complaisantes. Il y avait à la porte une garde nombreuse et brillante, qui empêchait d'entrer tout autre homme que Putiphar.

Quand Joseph arriva, envoyé par Pharaon, dans un char d'or que traînaient quatre chevaux blancs ayant des freins dorés, il était vêtu d'une riche tunique blanche et d'un manteau de pourpre tissu d'or; il avait sur la tête une couronne où brillaient douze pierres précieuses et douze étoiles d'or. Il avait à la main une baguette royale et un rameau d'olivier. Mais, par-dessus tout, il était si beau, que dès qu'Asseneth l'aperçut elle recula sur ce qu'elle avait dit dans son orgueil, et s'écria : — Quel est ce soleil qui vient à nous dans son char? Je ne savais pas que Joseph fût le fils de Dieu; car quel homme aurait pu engendrer tant de beauté, et quelle femme aurait pu porter tant de lumière (1)?

Elle fut donc ravie d'être présentée à Joseph, et lui dit : — Salut à vous, qui êtes béni par le Dieu puissant! Joseph lui répondit : — Jeune vierge, que Dieu qui donne la vie vous bénisse!

(1) Joseph était si beau, que dans le temps où il était esclave, la femme de Putiphar un certain jour ayant donné un grand festin aux dames d'Héliopolis, ces dames, en regardant Joseph qui les servait, furent tellement saisies et interdites de sa beauté, qu'elles se coupaient les doigts au lieu de couper leurs oranges. Cette tradition est rapportée dans le Koran.

Alors Putiphar invita sa fille à donner à Joseph le baiser des fiançailles. Comme elle s'avançait pour obéir, Joseph étendit la main et dit : — Il ne convient pas qu'un adorateur du vrai Dieu embrasse une femme qui adore les idoles.

En entendant ces paroles, Asseneth se mit à pleurer. Joseph, touché, mit sa main sur sa tête et la bénit. Après quoi il se retira, en annonçant qu'il reviendrait dans huit jours.

La jeune fille, à qui la bénédiction de Joseph avait un peu relevé le cœur, s'enferma alors dans sa chambre, priant le Dieu de Joseph de l'éclairer et de l'accueillir. Le lendemain, elle jeta toutes ses idoles par la fenêtre; et le matin du huitième jour, au lever de l'aurore, un Ange de Dieu descendit du ciel, entra dans la chambre de la fiancée, et lui présenta du miel recueilli sur les roses du paradis. Ce miel était si délicieux, que lorsqu'elle en eut goûté elle ne put douter de son origine, et elle se sentit éclairée et dévouée au vrai Dieu.

Avec la foi et l'espérance, la charité aussi était entrée dans son cœur. Elle pria l'Ange de donner de ce miel aux sept jeunes filles qui étaient ses amies; et quand elles eurent obtenu cette grâce, elles devinrent toutes, comme leur maîtresse, les fidèles du vrai Dieu.

Joseph arriva peu après, et lorsqu'il apprit ce qui venait de se passer, il épousa Asseneth. On sait qu'il eut d'elle deux fils : Éphraïm et Manassé, qui furent chefs de deux tribus en Israël.

Les poëtes de l'Orient ont célébré Joseph et l'ont

entouré de beaucoup d'autres merveilles, que nous ne rapportons pas ici parce qu'elles manquent d'autorité.

Mais nous trouvons encore, dans de sérieuses légendes arabes, qu'un chameau, conduit par un Ismaélite qui s'en allait dans le pays de Chanaan, s'arrêta tout court à Héliopolis, devant le palais où demeurait Joseph, et que tous les efforts de son maître ne purent le faire avancer. C'était dans le temps où Joseph était intendant de la maison de Putiphar. Joseph, ou par hasard, ou attiré par l'incident, vint à la porte du palais. Aussitôt l'animal s'agenouilla et baisa ses pieds en versant des larmes. Joseph reconnut ce chameau, à qui il avait souvent donné du pain lorsqu'il appartenait à son père; et l'Ismaélite, en déclarant qu'il l'avait acheté dans le pays de Chanaan, promit de donner à Jacob des nouvelles de son fils, qu'il croyait mort. Il ne paraît pas qu'il ait tenu sa parole.

Le Koran, que nous citons souvent, raconte encore, au chapitre XII, un petit trait de Joseph. Il apprit de ses frères, lorsqu'ils vinrent en Égypte, que son père Jacob était devenu aveugle; il lui envoya sa tunique, et c'est quand elle était loin encore que Jacob s'écria : — Je sens la bonne odeur de mon fils Joseph! Aussitôt qu'il s'en fut couvert, il recouvra la vue.

Les commentateurs disent que cette tunique, que le Koran appelle une chemise, avait été apportée par l'ange Gabriel à Abraham, lorsque Nembrod le fit jeter dans les flammes; qu'elle était faite de la soie

du paradis; qu'elle répandait une odeur divine, et qu'elle guérissait toutes les infirmités. Abraham l'avait laissée à Isaac, qui la donna à Jacob; et Joseph l'ayant reçue de son père, ne s'en était pas séparé.

Enfin, les thalmudistes rapportent que Joseph, compatissant à toutes les misères, jeûna constamment, pendant les sept années stériles, pour soulager davantage les pauvres.

XXXI. — TESTAMENTS DES DOUZE PATRIARCHES,

ENFANTS DE JACOB.

Cette collection, comme le livre d'Énoch, est apocryphe, en ce sens qu'elle ne fait pas partie du canon des saintes Écritures; mais elle n'a jamais été condamnée par aucune autorité ecclésiastique.

On croit généralement qu'elle a été écrite au premier siècle de l'ère chrétienne, par un des juifs qui embrassèrent le christianisme, convertis par Notre-Seigneur même ou par ses apôtres.

Des savants assez graves pensent pourtant que les testaments des douze patriarches ont l'origine que leur titre annonce, et qu'ils ont été repoussés par les Juifs de leur canon, lorsque l'Église l'adopta, parce que ces écrits, aussi bien que le livre d'Énoch, donnent des prophéties tellement précises sur le Messie, que les Juifs, qui l'avaient mis à mort, ne voulaient plus conserver des livres où ils lisaient leur condamnation.

Il est possible qu'il en soit ainsi, et que ces monuments n'aient subi que des altérations. Ce n'est pas à nous à décider.

Nous nous bornons donc à noter ici que les testaments des douze patriarches ne contiennent que ce qu'ils ont dû dire à leurs enfants avant de mourir. Ils exposent quelques faits principaux de leur vie; confessent leurs fautes et leurs torts, en implorant le pardon de la bonté divine; donnent à leurs enfants des enseignements parfaits, et ils annoncent tous les infidélités et les châtiments des Israélites, et enfin le divin Rédempteur.

Le testament de Ruben est fort beau. On y lit cette phrase, que le sommeil, dans le paradis terrestre, n'était qu'une douce extase, et que, depuis le péché, il nous rappelle tous les jours la mort, dont il est l'image.

Siméon, dans son testament, se reproche amèrement d'avoir été hostile à Joseph. On y trouve ce fait, que les Égyptiens gardaient les os de Joseph dans le trésor royal, parce que leurs enchanteurs leur avaient prédit qu'aussitôt que ce corps vénéré sortirait de l'Égypte, d'épaisses ténèbres couvriraient le pays (1).

Le testament de Lévi contient des visions remarquables. Dans la première, il est enlevé aux cieux, où on lui apprend que lui et ses descendants serviront uniquement le Seigneur. Il voit le premier ciel triste, parce qu'il est voisin des iniquités des hommes;

(1) Quand les Israélites s'enfuirent de l'Égypte, ils emportèrent les os de Joseph, et plus tard ils les ensevelirent auprès de Rachel, sa mère.

le second contient les grêles et les tempêtes, châtiments préparés des crimes; le troisième est peuplé des phalanges célestes qui combattent les démons; le quatrième ciel est occupé par les saints; le cinquième, par des Anges qui offrent à Dieu *le sacrifice non sanglant;* le sixième, par les ministres et les messagers du Très-Haut; le septième, par les puissances suprêmes, qui intercèdent pour nous auprès de Dieu. Il n'alla pas plus loin. L'Ange qui le conduisait, avant de le ramener sur la terre, lui donna la bénédiction du sacerdoce. Dans une autre vision, sept Anges le consacrent pontife, et lui annoncent clairement le Messie.

Juda, quatrième fils de Jacob, expose qu'il a eu de son père les faveurs de l'aîné, à cause de son obéissance qui n'a jamais hésité. Il parle de sa force prodigieuse et de ses succès dans les combats. Le sceptre est promis à sa race; mais comme la royauté n'a de pouvoir que sur la terre, elle sera soumise au sacerdoce, qui a pouvoir jusque dans le Ciel.

Le testament d'Issachar annonce que, dans les derniers temps, les Hébreux deviendront avares, ambitieux; qu'ils trouveront l'agriculture indigne de leurs mains; qu'ils seront dispersés chez les nations étrangères, où ils seront haïs et méprisés.

Zabulon, qui avait défendu Joseph contre ses frères, rapporte qu'après qu'ils l'eurent vendu ils n'osaient pas manger l'argent qu'ils venaient d'en recevoir, parce que c'était le prix du sang, et qu'ils en achetèrent des chaussures.

Dan se reproche amèrement d'avoir été hostile à

Joseph. Il recommande à ses enfants l'humilité, qui sera, dit-il, la vertu favorite du Messie, et qui distinguera ses fidèles.

Nephtali est honoré de visions qui lui annoncent le sacerdoce dans la maison de Lévi, et la royauté dans la maison de Juda, de qui naîtra le Messie. D'autres lui font voir dans l'avenir les divisions qui déchireront Israël.

Gad, qui a toujours été robuste et infatigable, se repent vivement d'avoir été hostile à Joseph.

Aser annonce le Messie; il dit que Dieu même descendra sur la terre, se fera homme, vivra avec les hommes, et se soumettra à leurs besoins jusqu'à manger et boire ce qu'ils mangeront et boiront. Il annonce aussi la dispersion des Israélites.

Joseph raconte ses luttes et ses peines. Il annonce qu'une Vierge enfantera l'Agneau sans tache, maître de l'univers.

Benjamin raconte que Jacob, en retrouvant Joseph, l'a comparé au Messie, qui, comme lui, et plus parfaitement que lui, étant sans péché, donnera son sang pour les impies. Il prédit la construction du Temple, où le Messie entrera un jour en triomphe, pour être ensuite crucifié. Il annonce aussi la descente de l'Esprit-Saint sur les Apôtres.

Tout, dans ces testaments, consiste, comme nous l'avons dit, en faits connus et en excellents conseils.

XXXII. — DESCENDANTS DE BENJAMIN.

Les Persans disent que Benjamin, le frère chéri de Joseph, eut un fils appelé Mamoun, que l'Écriture sainte ne connaît pas, mais à qui les anciennes chroniques de Perse donnent deux descendants illustres, savoir : Kischtasb, onzième roi de Perse de la première race, et le fameux Rostam ou Rustem, le plus poétique et le plus célébré des héros persans dans les temps anciens.

Ses plus grands faits d'armes sont la délivrance de Caous II, roi de la dynastie des Caïanides, qu'il tira des prisons de Zoulzagagar, et la vengeance de Siavesch, son fils, à qui Saudaba, sa belle-mère, tendait des embûches.

Siavesch ayant été tué dans le Turkestan, Rostam, pour venger sa mort, ravagea deux milles lieues de pays et fit mourir Saudabad. On appelait cela autrefois de la gloire.

Rostam ensuite battit à plate couture Afrasiab, roi du Turkestan, lui imposa une paix dure et fit prisonnier le roi ou kan du Kathay, son allié.

Caous II, dont Rostam commandait les troupes, n'approuvant pas ce qu'il avait fait, ou prenant ombrage de sa grandeur, se montra mal disposé contre lui; Rostam se retira dans le Ségestan, où il mit le comble à la mauvaise humeur de Caous, en refusant d'embrasser la religion de Zoroastre qu'il imposait. Il envoya donc contre lui son fils Asfendiar, pour le soumettre ou le combattre.

Les conférences furent sans succès; mais elles amenèrent un duel, que tous les poëtes persans ont chanté. La lutte entre Asfendiar et Rostam dura deux jours entiers. Rostam ayant reconnu qu'Asfendiar avait un charme contre les flèches et peut-être contre le cimeterre, termina la rencontre en prenant tout à coup une autre arme. C'était un râteau; il en frappa son adversaire, qui tomba mort.

Voilà des lauriers que les schahs de Perse admirent encore, et ils se redressent fiers quand on veut bien les comparer à Rostam.

Or ce héros fut tué à son tour par Bahaman, fils d'Asfendiar, qui le perça d'une flèche; et il paraît que Bahaman était le même que nous connaissons sous le nom d'Artaxerxès Longue-main.

Rostam avait pour aïeul Sam Nériman, ou le preux, qui de son vivant avait grandement guerroyé, monté sur le dragon Scham, qui avait une tête de cheval et quatre yeux au front.

XXXIII. — LÉGENDES DE JOB.

Job, que les Arabes appellent Aïub, était selon quelques-uns de leurs historiens, descendant d'Aïs (Ésaü); selon d'autres il descendait d'Ismaël. L'auteur du Tarikh-Montekheb lui donne la qualité de prophète, et dit qu'il fut affligé d'une grande maladie qui dura trois ans (d'autres disent sept), au bout desquels il recouvra une parfaite santé à l'âge de quatre-

vingt-cinq ans; et cette nouvelle période de sa vie fut de cent quarante ans selon les uns, de cent soixante-dix selon d'autres. Il laissa en mourant sept fils et trois filles.

D'autres historiens ne lui donnent dans sa vieillesse que cinq fils, avec lesquels ils disent qu'il fit la guerre à une nation arabe qu'on appelait les Déhanchés, parce que leurs cuisses et leurs jambes ressemblaient au train de derrière d'un cheval. Il extermina ce peuple grossier, qui refusait de reconnaître le vrai Dieu.

Khondemir honore Job du titre de *Sabour*, c'est-à-dire *Patient*; il raconte son histoire avec des détails étrangers à la Bible.

Job, dit-il, du côté de son père, tirait son origine d'Isaac par Ésaü; du côté de sa mère il descendait de Loth. Dieu l'envoya prêcher la foi aux hommes de Thaniah, peuple qui habitait entre Ramla et Damas; mais il n'y eut là que trois personnes qui profitèrent de ses exhortations.

La foi de Job fut récompensée par de grandes richesses et par un grand nombre d'enfants. Cette abondance excita l'envie du démon, qui se présenta à Dieu, et lui dit que Job ne le servait qu'à cause des biens qu'il lui avait si libéralement donnés jusqu'alors; mais que s'il retirait sa main, Job ne lui ferait pas une seule adoration par jour.

Job était la providence des pauvres et des affligés. Il ne renvoyait personne les mains vides. Il accueillait tous les pèlerins et ne refusait aucune assistance aux passants. On lit dans le livre intitulé *Testament*

de Job (1), que cet homme de bien, éclairé de la lumière divine, comprit que les idoles que son peuple adorait n'étaient pas des dieux, et qu'il n'y avait qu'un seul vrai Dieu, créateur et conservateur de toutes choses. Il y avait auprès de lui une idole qui attirait tous les hommages. Il pria le Seigneur de lui faire connaître si cette idole n'était pas un démon; et, dans ce cas, il promettait de la détruire et de purifier les lieux: personne ne pouvait l'en empêcher, car il était souverain.

Dieu daigna lui envoyer un Ange qui l'affermit et l'éclaira. Alors il mit l'idole en pièces et anéantit son culte. Ce qui attira contre lui la fureur du démon. L'Ange l'avait prévenu des désastres que son dévouement à la cause de Dieu lui attirerait, et il s'était déclaré prêt à les subir.

Satan, qu'on venait de déposséder, se présenta à la porte de Job. Il avait pris la figure d'un pèlerin, et il demandait à voir le prince fidèle. Job, qui avait reçu en récompense de sa foi, la claire vue des prophètes, sut que le passant n'était que Satan; il répondit à la gardienne qui vint l'annoncer : — Dis-lui que je suis occupé et que je ne puis le recevoir.

Satan se retira, mais il revint peu après, travesti en mendiant, et dit à la portière : — Va dire à Job qu'il me fasse donner un morceau de pain.

— Dis-lui, répondit Job, que je ne lui donnerai pas le pain que je mange, parce que je ne veux avoir

(1) Livre très-curieux et très-ancien, découvert et publié par le cardinal Angelo Maï en 1839. M. l'abbé Migne en a donné la traduction dans sa collection des Apocryphes, à laquelle nous empruntons ces détails.

rien de commun avec lui. Mais offre-lui ce morceau de pain brûlé, pour qu'il ne soit pas dit que j'aie renvoyé personne la main vide.

La portière, n'osant donner ce pain tout brûlé, parce qu'elle ne savait pas qui était ce mendiant, alla prendre un de ses bons pains et le lui présenta. Mais Satan, qui savait ce que Job avait commandé, le repoussa en disant : — Va-t'en, mauvaise servante, et apporte-moi le pain qu'on t'a dit de me donner.

La portière humiliée répliqua : — Tu as raison de m'appeler mauvaise servante, parce que je n'ai pas fait ce qui m'était commandé. Voici le pain que mon maître m'a commandé de te donner. Il ne veut pas que tu manges du même pain que lui, ni qu'il y ait rien de commun entre lui et toi; et s'il t'envoie ceci, c'est qu'il ne veut pas qu'il soit dit qu'il n'a rien donné à un ennemi qui demandait.

Satan prit le pain et chargea la servante d'aller dire à Job qu'il le rendrait bientôt semblable au pain qu'il lui donnait. Job répondit qu'il était prêt à soutenir tout ce que le démon voudrait entreprendre contre lui.

Alors le diable se retira et monta au firmament, comme nous l'avons dit. Mais il n'obtint d'abord que le pouvoir d'affliger Job dans ses biens et de lui ôter tout ce qu'il possédait.

On a vu, dans l'Histoire sainte, comment Satan lui ravit toutes ses immenses richesses, tous ses troupeaux, tous ses enfants; il détruisit ses villes et ses métairies et dispersa ou extermina tous ses serviteurs.

Job, dépouillé de tout, dit cette parole admirable : Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté; il est le maître; que son saint nom soit béni!

Et il continua à servir le Seigneur, souffrant patiemment ses peines.

Cette constance augmenta la rage du démon; et il se présenta de nouveau devant le trône de Dieu, pour lui dire qu'il ne fallait pas s'étonner si Job persévérait dans la vertu, puisqu'il savait que le même Seigneur qui l'avait privé de ses biens pouvait lui en rendre davantage; mais que s'il attaquait son corps par quelque rude maladie, il abandonnerait entièrement son service, et que la patience lui échapperait certainement.

Dieu permit encore au démon d'affliger le corps de Job pour l'éprouver, à condition, néanmoins, qu'il épargnerait sa bouche, ses yeux et ses oreilles.

Le démon ayant obtenu ce pouvoir sur Job, lui souffla par le nez une chaleur si pestilentielle, que la masse de son sang en fût aussitôt corrompue, et que tout son corps ne devint qu'une plaie, dont la puanteur faisait fuir tous ceux qui l'approchaient; de sorte que l'on fut obligé de le reléguer dans un lieu écarté.

Malgré l'état où il se trouvait, Job ne perdit pas encore patience. Sa femme, Rasima (1), ne l'abandonna point, et ne manqua jamais de lui porter elle-même tout ce qui lui était nécessaire. Mais le démon dérobait tout à cette femme, et l'ayant réduite à

(1) Dans le testament de Job elle est appelée Sitis.

n'avoir plus rien pour soulager son mari, il lui apparut sous la forme d'une femme chauve.

— Si vous voulez, lui dit-il, couper les deux belles tresses de cheveux qui vous pendent sur le cou, et me les donner, je vous fournirai tous les jours de quoi faire subsister votre pauvre époux.

L'offre fut acceptée. Rasima donna les deux tresses à la fausse vieille (1).

Le démon, ravi de son succès, alla sur-le-champ trouver Job, et lui dit que sa femme ayant été surprise dans une action déshonnête, on lui avait coupé les cheveux. Job vit en effet que les cheveux manquaient à Rasima, et persuadé qu'elle s'était laissée tromper par le démon, il ne put s'empêcher de jurer que s'il recouvrait la santé, il la punirait sévèrement.

Le démon triompha d'avoir obligé Job à s'emporter et à jurer (2). Il prit aussitôt la forme d'un Ange de lumière, et se présentant aux gens du pays, il leur dit qu'il venait de la part de Dieu leur annoncer que Job, qui avait été jusqu'alors au nombre des prophètes, venait d'attirer sur lui la colère de Dieu; que par conséquent ils ne devaient plus ajouter foi à ses paroles ni permettre qu'il demeurât parmi eux, de crainte que la malédiction d'en haut ne s'étendît sur toute leur nation.

(1) Dans le testament de Job, ce n'est pas une vieille femme qui demande ses cheveux à l'épouse de Job : le démon est déguisé en boulanger, et il se fait payer ainsi le pain qu'il promet. Il ne lui en donne que trois.

(2) C'est une calomnie gratuite de Khondemir. Elle est prise dans les mœurs des musulmans.

Job ayant appris ce qui venait de se passer, eut recours à Dieu et lui dit ces paroles, qui sont écrites dans le Koran :

« La douleur me serre de tous les côtés; mais, Seigneur, vous êtes plus miséricordieux que tous ceux qui peuvent être touchés de miséricorde. »

Cette prière ardente fit cesser en un moment toutes ses souffrances. Gabriel, le fidèle ministre du Très-Haut, descendit du ciel, prit Job par la main, le fit lever de son fumier. Il frappa ensuite la terre de son pied, en fit sourdre une fontaine d'eau limpide dans laquelle il le lava, et Job se trouva guéri de tous ses maux.

Après lui avoir rendu la santé, Dieu multiplia ses biens à un tel point, qu'il redevint bien plus riche qu'auparavant. Les légendes musulmanes disent que la neige et la pluie qui tombaient chez lui étaient si précieuses, qu'entre autres merveilles il pleuvait sur ses domaines du sel d'or (1).

Les alchimistes déclarent qu'on doit entendre par là que Dieu avait donné à Job le secret de la pierre philosophale.

Isidore de Cordoue place dans l'Idumée la fontaine qui guérit Job. Elle est claire, dit-il, trois mois de l'année, trouble trois autres mois, verte les trois mois suivants et rouge les trois derniers mois.

On lit à la fin du testament de Job les détails de sa mort, écrits par Naôr ou Néréus, son frère. Au bout de trois jours de maladie, Job, couché sur son

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

lit, vit venir à lui les Anges qui devaient recevoir son âme. Après avoir partagé ses richesses entre ses sept fils (car depuis ses épreuves où sa première femme était morte, il en avait épousé une autre qui lui avait donné le même nombre d'enfants, sept fils et trois filles), il donna à ses filles trois écharpes venues du ciel et d'un prix inestimable, et il pria Hémera (1), l'aînée, de prendre sa harpe; Cassia, la seconde, prit l'encensoir; Kéren, la troisième, le tambourin; et ses filles accompagnèrent les chants qu'il faisait entendre à la louange du Très-Haut devant ses envoyés. L'un des Anges prit alors l'âme de Job et l'emporta dans les cieux.

« Job vécut donc, en tout, deux cent quarante-huit ans (en comptant les années de sa tribulation); il vit les enfants de ses enfants, jusqu'à la quatrième génération; et il a été écrit qu'il a été ressuscité avec ceux que le Seigneur a ressuscités. Rendons gloire à Dieu. »

Telle est la conclusion du livre intitulé le Testament de Job (2).

(1) Dans la Bible *Jemima.*

(2) Les animaux monstrueux décrits dans Job par la parole divine ont jusqu'ici embarrassé les savants, qui ne veulent pas comprendre que l'homme ici-bas ne peut pas tout savoir. L'arbre de la science est remonté dans le ciel. Nous transcrivons la peinture orale du Béhemoth et du Léviathan :

« Voilà Béhemoth, que j'ai créé en même temps que toi; comme le taureau, il se nourrit de l'herbe de la prairie. — Sa force est dans ses reins, ses flancs sont comme un épais bouclier. — Il agite sa queue semblable à un cèdre; les muscles de son corps sont comme entrelacés. — Ses os sont des tubes d'airain, ses membres des lames de fer. — C'est le chef-d'œuvre de Dieu. Celui qui l'a créé l'a armé du glaive. — Les

XXXIV. — LÉGENDE DE LOKMAN.

Lokman le Sage, dont on connaît les fables et les adages, est un personnage qui a beaucoup occupé les savants. D'après le chapitre XXXI du Koran, les

sommets les plus élevés produisent sa pâture, et les animaux des champs viennent se jouer autour de lui. — Il se repose en des lieux retirés, parmi des joncs fleuris, et dans le limon des marais. — Les roseaux le couvrent de leur ombre, et les saules du torrent l'environnent. — Voilà que le fleuve s'enfle; il ne redoute rien. Il resterait immobile, quand même le Jourdain viendrait fondre sur sa tête. — L'attaqueras-tu de front, et oseras-tu percer ses narines?

» Peux-tu enlever Léviathan avec un hameçon, et le traîner par sa langue avec un cordon? — Feras-tu passer un roseau à travers ses narines? — Mettras-tu un anneau de fer dans sa gueule? — Sans doute il t'adressera d'humbles prières; tu entendras ses douces supplications; — il fera un traité avec toi; tu le recevras comme un esclave éternel; — tu te joueras de lui comme d'un passereau; tu le lieras pour amuser de jeunes filles.... — Allons, mets la main sur lui : tu ne garderas pas le souvenir du combat. — Eh quoi, ton espérance est confondue! son seul aspect t'a terrassé! — Nul n'est assez intrépide pour l'éveiller. — Qui le dépouillera de l'armure qui le couvre? qui lui donnera un double frein? — Qui ouvrira les portes de sa gueule? La terreur habite autour de ses dents. — Son dos est couvert d'écailles, comme de boucliers étroitement scellés. — L'une est si bien jointe à l'autre que l'air ne peut passer entre deux : — elles s'attachent, se lient entre elles, et ne se séparent jamais. — Ses frémissements font jaillir la lumière; ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore. — Des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui. — La fumée sort de ses narines, comme d'un vase rempli d'eau bouillante. — Son souffle est semblable à des charbons brûlants; le feu sort de sa gueule. — Sa force est dans son cou, et la terreur s'élance devant lui. — Les muscles de sa chair sont tellement unis que rien ne peut les ébranler. — Son cœur est dur comme le rocher, comme la meule qui écrase le grain.

» Quand il se lève, les forts sont dans la crainte, la terreur les fait chanceler. — En vain on l'attaque avec l'épée et la lance, les dards et les javelots. — Le fer est comme la paille légère; l'airain n'est qu'un

Arabes font de Lokman un prophète. Il était, disent-ils, neveu de Job, dont la sœur était sa mère, et il avait droit ainsi à la prophétie par succession.

Quelques-uns disent aussi qu'il était fils de Béor, fils de Nachor, fils de Tharé, et par conséquent petit-neveu d'Abraham; ce qui confirme encore son droit.

On le fait vivre fort longtemps, les uns trois cents ans, les autres mille ans. Contemporain d'Abraham et de Job, il vivait encore, disent-ils, du temps de David, et même du temps du prophète Jonas.

bois aride. — Les flèches ne le mettent pas en fuite; les pierres de la fronde sont pour lui comme l'herbe des champs; — la massue est comme un brin de paille; il se rit de la lance. — Il repose sur les cailloux les plus durs; un lit de dards est pour lui comme le limon. — Sous lui l'abîme bouillonne comme l'eau du brasier; la mer s'élève en vapeurs, comme l'encens d'un vase d'or. — L'onde blanchit derrière lui, comme la chevelure d'un vieillard. — Nul sur la terre n'a sa puissance; il a été créé pour ne rien craindre. — Il envisage tout ce qu'il y a de superbe; il est le roi de tous les enfants d'orgueil. »

Des savants ont dit que le Léviathan était le crocodile, d'autres que c'était une baleine. Ils ont vu dans le Béhemoth le rhinocéros ou l'hippopotame, et avec raison on a jugé qu'ils divaguaient. Il n'est pas impossible que des animaux antédiluviens, s'ils étaient amphibies et de ceux que nous ne connaissons plus, aient survécu au déluge. Pline dit que de son temps il y avait des baleines longues de neuf cents pieds. Tite-Live et Valère-Maxime ont décrit le serpent du fleuve Bagrada qui avait cent vingt pieds de long. Le dragon de l'île de Rhodes a gardé sa place dans l'histoire vraie: le monstrueux serpent de mer n'a pas toujours été un conte. Enfin de nos jours, il y a deux ou trois ans, on a découvert un autre monstre inconnu.

Des ouvriers mineurs, occupés au percement du souterrain sous lequel allaient se réunir les chemins de fer de Saint-Dizier à Nancy, venaient d'abattre à l'aide d'une mine un énorme bloc de rocher qu'ils étaient en train de débiter, lorsque, d'une cavité ouverte par les coups de l'un d'eux, ils virent s'échapper un être vivant de forme monstrueuse.

Cet animal, qui appartient à la classe des reptiles et à un genre considéré jusqu'à présent comme perdu, a le cou très-long, le museau effilé

Tous s'accordent à dire qu'il était Abyssin, né en Éthiopie ou en Nubie, de la race noire à grosses lèvres, et qu'il vivait de son travail, charpentier ou tailleur selon les uns, berger selon d'autres, esclave quelquefois.

Un jour, pendant la sieste de midi, les Anges entrèrent dans sa chambre et le saluèrent sans se laisser voir. Lokman entendant des voix et n'apercevant personne ne répondit point. Alors les Anges lui dirent :

et armé de dents aiguës; il est porté sur quatre hautes jambes reliées entre elles par deux membranes propres sans doute à soutenir l'animal en l'air et armées de quatre doigts de forte dimension, terminés par des ongles longs et crochus.

Sa forme générale se rapproche de celle d'une chauve-souris, dont il diffère surtout par la taille, qui est celle d'une grosse pie. Ses ailes membraneuses déployées portent 3 mètres 22 centimètres d'envergure. Sa couleur est d'un noir livide; sa peau est nue, épaisse et huileuse. Ses intestins ne contenaient qu'un liquide incolore, ressemblant à de l'eau claire.

A peine exposée à la lumière, la bête monstrueuse donna quelques légers signes de vie en agitant faiblement ses ailes, et ne tarda pas à expirer, en poussant un cri rauque, sous les yeux des ouvriers effrayés.

Cette étrange créature, à laquelle on peut donner le nom de *fossile vivant*, a été apportée à Gray. Un naturaliste de cette ville, très-versé dans l'étude de la paléontologie, l'a immédiatement reconnu pour appartenir à l'espèce *Pterodactylus anas*, qui a laissé de nombreux débris fossiles dans les couches que les géologues ont désignées sous le nom de *Lias*.

Il est à remarquer que la roche dans laquelle le monstre a été découvert appartient précisément à cette formation, dont le dépôt est tellement ancien que les géologues en font remonter la date à plus d'un million d'années.

La cavité dans laquelle l'animal était logé représente avec la plus grande exactitude le moule en creux de son corps; tout indique qu'il a été complétement enveloppé du dépôt sédimentaire. Quant à sa conservation à l'état vivant, c'est un phénomène physiologique qui ne manquera pas de soulever bien des discussions.

— Nous sommes les messagers de Dieu, ton créateur et le nôtre; il nous envoie à toi, pour t'annoncer qu'il veut te faire monarque.

Lokman répondit :

— Si Dieu veut absolument que je sois ce que vous dites, sa volonté doit s'accomplir en toutes choses; et sans doute en ce cas il me donnera, par sa grâce, les secours nécessaires pour marcher dans ses voies. Mais s'il me laisse la liberté de choisir un état de vie, je le prie de me laisser dans la situation où je me trouve, et surtout de me préserver de l'offenser, sans quoi toutes les grandeurs du monde me seraient à charge.

Cette réponse de Lokman fut si agréable à Dieu, qu'il lui donna aussitôt le don de sagesse, à un tel degré d'excellence, qu'il devint capable d'instruire tous les hommes; ce qu'il a fait par un très-grand nombre de maximes, de sentences et de paraboles, au nombre peut-être de dix mille, dont chacune a plus de valeur que le monde entier (1).

Thalébi rapporte, dans son Commentaire sur le Koran, que Lokman ayant été envoyé, avec d'autres esclaves, à la campagne pour en rapporter des fruits, ses camarades les mangèrent et l'accusèrent de ce délit. Lokman, pour se justifier, dit à son maître :
— Faites-nous boire à tous de l'eau chaude et ordonnez que nous tournions tous en rond; vous verrez bientôt qui a mangé vos fruits.

L'expédient réussit; les esclaves qui avaient mangé

(1) *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.

les fruits les vomirent, et Lokman ne rendit que l'eau chaude.

Nous ne pouvons rapporter ici les traits et les paroles remarquables de Lokman. Disons seulement encore qu'on lui attribue le pouvoir de repousser la mort; c'est par cette prérogative qu'il a vécu si longtemps.

Mais il est probable qu'on a fait pour lui comme pour Hercule; de plusieurs sages ou Lokman on en a fait un seul. Comme il a précédé Ésope de plusieurs siècles, c'est dans son fonds qu'Ésope a puisé, si Ésope lui-même n'est pas un être fictif ou une contrefaçon de Lokman, ce qu'on pourrait croire également de Bidpay ou Pilpay, qui est le Lokman des Indiens.

Des savants ont cru découvrir que Lokman est une traduction nubienne du nom de Salomon; et que tout ce qu'on attribue à Bidpay, à Lokman, à Ésope, a sa source dans les ouvrages de Salomon, qui a écrit des fables ou apologues, des maximes, des sentences, des paraboles au nombre de plus de trois mille (1), et qui est le type le plus complet de la sagesse en Orient.

(1) Troisième livre des Rois, ch. IV, ℣ 32.

XXXV. — LÉGENDES DE MOISE.

Les Orientaux ont beaucoup de traditions singulières sur Moïse.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Égypte, le Pharaon, disent-ils, ayant vu en songe une balance et une main qui pesait tous les Égyptiens dans un des bassins, et dans l'autre un petit enfant juif (1) qui se trouvait plus pesant que son royaume, en conclut qu'il devait craindre pour sa puissance. Il convoqua aussitôt les devins et les sages pour avoir d'eux le sens de sa vision.

Parmi eux était Balaam, fils de Béor, qui s'était rendu célèbre déjà, tout jeune qu'il était, en secourant par sa magie, dans leurs luttes, les enfants d'Ésaü.

Avant de parler, Balaam pria le roi de consulter d'abord ceux en qui il avait le plus de confiance parmi les sages. Quelques-uns dirent au Pharaon qu'il devait comprendre, par ce songe, qu'un grand danger le menaçait de la part des Hébreux. Mais Raguel le Madianite (c'est Jéthro, le futur beau-père de Moïse) lui fit observer que les Hébreux étaient les élus du Dieu suprême, et que ce Dieu, qui les avait toujours protégés, vengerait sur lui le tort qu'il pourrait leur faire. Il rappela comment Dieu avait donné son appui à Abraham, à Isaac et à Jacob; il en conclut qu'il ne les abandonnerait point.

(1) Le Yaschar dit : un petit agneau de lait.

Le Pharaon, à qui ces raisonnements ne plaisaient pas, renvoya Jéthro, qui se retira de la cour. Job le Hussite, qui se trouvait là aussi, conseilla au Pharaon de traiter avec prudence les Israélites, et se retira pareillement.

Alors Balaam dit au roi, que puisqu'il n'y avait pas moyen, vu la protection reconnue de leur Dieu, de soumettre les Israélites par le feu, par le fer, ni par l'excès de travail, il fallait employer une ressource nouvelle, qui était l'eau; et il conseillait de noyer tous les nouveau-nés de ce peuple.

Le Pharaon adopta cet avis, et il ordonna à toutes les sages-femmes de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui naîtraient chez les Hébreux.

Mais Dieu permit que Moïse fût soustrait à cet ordre abominable.

Selon le Tarikh-Kosideh, cité par d'Herbelot, Moïse ou Moussa, comme disent les Arabes, avait perdu son père un mois après sa naissance. Le Pharaon qui régnait alors en Égypte, et qui portait le nom de Valid, avait épousé Assiah, nièce d'Amram, qui était par conséquent cousine germaine de Moïse; et cette alliance rendait Amram l'un des personnages les plus considérés de la cour. Néanmoins la mère de Moïse, craignant le mauvais vouloir du Pharaon, mit son fils dans un petit coffre et l'exposa sur le Nil, dont le courant le porta près du palais. Il fut découvert par Bathia, fille du roi, qui se baignait dans le fleuve : elle le fit nourrir et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Le Pharaon ayant pris une seconde femme, le petit

Moïse, qui se trouvait à la noce, mit la couronne du roi sur sa tête; ce que le même magicien Balaam ayant vu, il avertit le roi de se garder de cet enfant, qui pourrait bien être celui qu'il avait vu en songe. C'est pourquoi on allait le tuer, lorsque Dieu envoya l'Ange Gabriel. Il se déguisa en courtisan et sauva le petit Moïse, en disant qu'il ne fallait pas faire périr un innocent qui n'était pas encore dans l'âge de discrétion.

On l'épargna donc cette fois; plus tard, à l'âge de quinze ans, il fut obligé de fuir la colère du roi, qui avait encore ordonné de lui trancher la tête : le bourreau le frappa même; mais Dieu avait rendu pour l'instant le cou du jeune Moïse aussi dur qu'une colonne de marbre, et l'archange Michel le conduisit hors des frontières de l'Égypte.

Ce fait est rapporté autrement dans le Yaschar.

On y lit que le petit Moïse n'avait que trois ans, lorsqu'il mit sur sa tête la couronne royale; que Balaam, qui assistait au festin de noces, reconnaissant que c'était là un enfant des Hébreux, conseilla au Pharaon de le tuer. Mais que le prince, par égard pour sa fille, fit venir les plus habiles de ses juges pour décider si l'audace de ce petit enfant méritait la mort. Un Ange du Seigneur se glissa parmi les juges et dit au roi :

— Cet enfant n'a pas encore l'âge de discrétion : pour en avoir la preuve, ordonnez qu'on apporte devant lui une corbeille pleine de diamants et un vase de braise allumée.

Ce qui fut fait; l'enfant étendait la main vers les

diamants, mais l'Ange la poussa sans qu'on le vît vers la braise; ce qui le fit déclarer innocent.

Quand Moïse fut grand, il montra tant de sagesse, que le Pharaon fit cas de lui, et le roi d'Éthiopie ayant attaqué celui d'Égypte avec une puissante armée, celui-ci, embarrassé de se défendre, consulta les plus avisés de ses devins: Balaam n'étant pas là, ils donnèrent avis de mettre le jeune Moïse à la tête de son armée. Ce qui fut suivi.

La principale force des Éthiopiens consistait dans une grande quantité de serpents qu'ils lâchaient sur les Égyptiens; ces serpents les piquaient et les faisaient mourir. Moïse, par une ruse de guerre très-bien inventée, s'était muni d'un grand nombre d'ibis ou de cigognes, qui détruisirent les reptiles de ses adversaires.

Les Éthiopiens étant réduits à demander la paix, Moïse épousa la fille du roi de ce pays, nommée Éthiopissa. Il en eut une postérité de laquelle sont descendus les rois d'Éthiopie : mais cette dame ne voulut point retourner en Égypte avec Moïse, qui ayant appris que ceux de sa nation étaient vexés par les Égyptiens, revint à eux pour les protéger.

Il s'oubliait ainsi, car les Éthiopiens, qui l'admiraient, le proclamaient unanimement leur roi.

Rentré en Égypte il vit un jour un Égyptien qui maltraitait odieusement un Israélite et se montrait décidé à le tuer. Il courut au secours de l'enfant d'Israël, tua l'Égyptien et l'ensevelit dans le sable, afin que la chose fût secrète.

Mais il avait été vu, car le lendemain, comme il

voulait réconcilier deux Israélites qui se battaient, l'un d'eux lui dit : — Qui vous a établi juge entre nous? est-ce que vous voulez me tuer comme vous avez tué hier cet Égyptien?

Moïse sut bientôt que la chose était connue; et c'est alors qu'un Ange du Seigneur le retira de l'Égypte et le transporta en Arabie. Il avait quarante ans. Il fut reçu par Jéthro ou Raguel, qui demeurait dans ce pays. Les Arabes l'appellent Schoaïb: c'était, disent-ils, un prophète envoyé de Dieu pour convertir les Madianites, en quoi il ne réussit pas. Aussi, un peu plus tard, la postérité de Madian s'éteignit. Ils sont comptés en Orient parmi ce qu'on appelle les tribus perdues.

Les Arabes, qui révèrent Jéthro, lui attribuent plusieurs miracles, dont nous ne connaissons que celui-ci : c'est que quand il s'en allait sur la montagne où il priait, la montagne s'abaissait pour lui rendre la montée plus facile.

Jéthro, pour retenir Moïse auprès de lui, ne le mit pas en prison, comme dit le Yaschar. Mais il lui donna sa fille Séphora en mariage.

Il y a une gracieuse légende de l'Orient sur le séjour de Moïse dans la maison de Jéthro. Pendant qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, il courut après un petit agneau qui s'éloignait. Mais l'agneau se voyant poursuivi courait encore plus fort. Moïse ne l'atteignit que lorsque arrêté au bord d'un petit ruisseau il y étanchait sa soif. — Innocente et douce créature, dit Moïse, si j'avais su pourquoi tu te hâtais si vite, je t'aurais porté moi-

même au ruisseau. Et il le remporta dans ses bras.

Cette action plut à Dieu, ajoute la légende. On entendit une voix qui disait : « Moïse, puisqu'un faible animal excite à ce point ta compassion, avec quelle tendresse ne seras-tu pas sensible aux souffrances des enfants des hommes? Tu seras le conducteur du peuple que j'ai choisi, car je suis miséricordieux, et ma grâce s'étend sur toutes les œuvres de miséricorde. »

On lit dans les prescriptions de Moïse bien des traits de cette bonté compatissante. Lord Byron, ce grand admirateur de Moïse, s'extasiait devant cette recommandation du législateur des Hébreux : « Vous ne lierez pas la bouche du bœuf qui foule votre grain. »

Or Jéthro ne sut pas longtemps retenir son gendre, qui voulait revoir sa mère Nagiah (1), Haroun ou Aaron, son frère, et ceux de sa nation qu'il savait opprimés. Il rencontra une robe de prophète et une verge de saphir où était gravé le nom ineffable de Dieu. Jéthro reconnut là que Moïse était appelé à opérer de grandes choses, et il le laissa partir. Séphora, qui marchait dans les voies de Dieu, comme Sara, Rebecca et Rachel, devait le rejoindre plus tard.

C'est en cheminant, revêtu de la robe de prophète, et tenant sa verge à la main, qu'il aperçut

(1) D'autres historiens de l'Orient appellent la mère de Moïse *Assimah*, et la disent auteur d'un livre de conjurations magiques. On attribue aussi à Miria ou Maria, sœur de Moïse, des livres cabalistiques sur l'alchimie.

le buisson ardent, à la montagne d'Horeb. Là, Dieu se montra à lui et lui enseigna ce qu'il devait faire. Aaron, prévenu par un Ange de son arrivée, allait au-devant de lui.

N'oublions pas de dire que, dès que Moïse avait pris la verge de saphir, sa main, qui était, comme son visage, d'un brun foncé, était devenue blanche comme la neige.

En rencontrant Aaron, il lui fit part de sa mission, lui communiqua le don de prophétie, et ils décidèrent qu'ils se présenteraient ensemble au Pharaon, pour lui demander, au nom de Jéhovah, la liberté des Israélites.

Dès qu'ils furent arrivés, ils entrèrent au palais, dont la porte était gardée par deux énormes lions. Moïse les toucha de sa verge, et les deux lions, humblement prosternés, léchèrent ses pieds.

Après avoir entendu leurs propositions, le Pharaon demanda quel signe ils pouvaient donner qui l'assurât de la vérité de leur mission et de la puissance de leur Dieu. Les lettres de créance des prophètes, ajouta-t-il, sont des miracles.

Moïse aussitôt jeta sa verge à terre; elle se changea en un dragon épouvantable, qui avait la gueule ouverte, et qui regardait fixement le roi. Le Pharaon effrayé prit la fuite, suppliant Moïse de faire disparaître le monstre, et promettant d'accorder ce qu'on lui demandait. Moïse prit le dragon par la tête, et il ne se trouva dans sa main que la verge qu'il portait auparavant.

Un peu rassuré, le Pharaon demanda à Moïse s'il

n'avait pas d'autres signes ou miracles à lui faire voir. Moïse présenta aussitôt sa main droite, aussi brune que son visage, et, après l'avoir mise sous son aisselle, il la retira aussi blanche que la neige, tellement éclatante qu'on en était ébloui.

Le prince, après ces deux prodiges, assembla son conseil, lequel opina qu'il fallait entretenir Moïse de belles espérances; faire venir cependant à la cour les plus habiles magiciens de l'Égypte, dont le nombre était grand alors, surtout dans le pays appelé Saïd (qui est la Thébaïde), et les opposer à cet homme, qui leur paraissait le plus expert de tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors.

On dépêcha aussitôt des exprès aux magiciens célèbres. Sabour et Gadour, frères, qui étaient des plus illustres, avant de se rendre à l'invitation du roi, allèrent, par le conseil de leur mère, visiter le sépulcre de leur père, pour le consulter sur le bon ou le mauvais succès de leur voyage. Ils l'appelèrent par son nom; et lui leur ayant répondu qu'il les entendait, ils lui dirent qu'il était arrivé en Égypte deux frères (Aaron accompagnait toujours Moïse), lesquels avaient réduit, sans armes ni soldats, les affaires de Pharaon en mauvais état; que ce prince les avait mandés pour s'opposer à eux et pour combattre leurs prestiges par d'autres encore plus grands; qu'ils avaient une verge qui se transformait en dragon et dévorait tout ce qui se présentait devant elle.

Le père défunt répondit :

— Aussitôt que vous serez arrivés à la cour du Pharaon, sachez si la verge dont vous me parlez se

change en dragon pendant le sommeil de ses maîtres. Car les enchantements qu'un magicien peut faire n'ont nul effet pendant qu'il dort. S'il en arrive autrement, nulle créature n'est capable de résister à ces deux hommes.

Les deux magiciens étant arrivés à Monf, ou Memphis, s'informèrent, selon le conseil de leur père, et apprirent avec grand étonnement que toutes les fois que Moïse et Aaron prenaient leur repos, leur verge devenait aussitôt un dragon qui veillait à leur garde, et qui ne laissait personne approcher d'eux.

Ils se présentèrent néanmoins devant le Pharaon avec les autres magiciens en très-grand nombre, parmi lesquels on citait deux autres célébrités, Giaath et Mosfa, qui sont peut-être Jamnès et Mambrès, dont saint Paul fait mention (1).

Tous ces magiciens avaient préparé des baguettes, pour contrefaire le miracle de Moïse. Aussitôt que le prophète eut jeté sa verge par terre et qu'elle fut devenue un serpent, ils jetèrent aussi les leurs, qu'ils avaient remplies de vif-argent et qui se mirent en mouvement, faisant des plis et replis les uns sur les autres, aussitôt qu'elles sentirent la chaleur du terrain échauffé par les rayons du soleil. Mais le serpent de Moïse mit en pièces et dévora tous ces faux serpents. Les assistants furent si effrayés qu'ils prirent la fuite avec les magiciens eux-mêmes.

Sabour et Gadour reconnurent sur-le-champ la puissance du vrai Dieu, au nom duquel Moïse par-

(1) Aboulfarage dit de Jamnès et Mambrès que ce sont les deux sages Égyptiens à qui la fille de Pharaon avait confié l'éducation de Moïse.

lait. Ils l'adorèrent en la présence même du Pharaon, qui les condamna à avoir les pieds et les mains coupés, et à être ensuite attachés à des gibets (1).

Les musulmans appellent Feraoun celui que les Hébreux nomment Férau et nous Pharaon ; c'était un titre que prenaient les anciens rois d'Égypte, de même que les successeurs d'Alexandre ont pris celui de Ptolémée, les rois de Perse de la quatrième dynastie celui de Kosroès, les empereurs celui de César, les chefs des Tartares celui de Khan, etc.

Le Pharaon qui régnait en Égypte lorsque Jacob y vint avec ses enfants, s'appelait, selon les Arabes, Riân ; celui qui lui succéda, Massâab, et celui auquel Moïse s'adressa, Cabous ou Valid. Celui-là, disent les musulmans, maltraita les Israélites, principalement parce qu'ils refusaient de le reconnaître pour leur dieu. Et il leur disait :

— Joseph était un esclave acheté à prix d'argent par un de mes prédécesseurs; par conséquent, vous êtes tous mes esclaves. »

Il les avait donc réduits en servitude, jusqu'au temps où Moïse va les délivrer.

Dans un chapitre du Koran, on lit que le Pharaon

(1) Les Allemands ont un poëme de Moïse, qu'ils doivent à David Michaëlis, théologien protestant et savant orientaliste. Savant est l'épithète d'honneur que lui donnent ses compatriotes. Mais son poëme, lent et lourd, ne manque pas d'originalité (involontaire). Lorsque Moïse expose au nom de Jéhovah sa mission au Pharaon, que le poëte appelle Sésostris, le Pharaon lui répond : — Qui est donc celui que vous appelez Jéhovah? Un dieu nouveau qu'aucun de mes magiciens ne connaît, dont je n'ai jamais entendu parler. Ton Jéhovah m'est parfaitement inconnu. Dis-lui bien cela....

en vint à cet excès d'orgueil qu'il prononça ces paroles : Je suis votre souverain seigneur, et le plus grand de tous vos dieux.

Un commentateur dit à ce propos que le démon, ayant entendu ces paroles de Pharaon, se plaignit de ce que, pour avoir seulement tenté Adam du désir d'une science égale à celle de Dieu, il se trouvait dans un état si misérable, tandis que le Pharaon, qui avait voulu passer pour Dieu même, n'était pas puni autant que lui.

On lit encore, dans les légendes musulmanes, que le Pharaon, entraîné par son orgueil, fit bâtir une tour pour monter jusqu'au Dieu de Moïse; que cinquante mille ouvriers y travaillaient; que, lorsqu'elle fut à une très-grande élévation, il y monta et tira en l'air une flèche qui retomba couverte de sang; qu'en voyant ce sang il s'écria : J'ai tué le dieu de Moïse; et qu'alors l'ange Gabriel, d'un coup d'aile, renversa la tour, qui écrasa sous ses débris une grande partie de l'armée égyptienne.

Lamaï rapporte que le Pharaon tenait souvent conseil avec le démon, et qu'il lui avait fait plusieurs instances afin qu'il le fît passer auprès de ses sujets pour une divinité. Le démon lui répondait toujours qu'il n'était pas encore temps. Un jour enfin il lui dit :

— Le moment est venu de vous dire un dieu.

— Pourquoi avez-vous attendu précisément jusqu'à ce jour? demanda le Pharaon.

— C'est que vous êtes si décrié maintenant, et que vous avez si mal gouverné, répliqua le démon,

que désormais aucun de vos sujets ne peut plus vous souffrir, et qu'ils vont se révolter contre vous, à moins que vous ne passiez dans leurs esprits pour une divinité. Alors, avec l'opinion qu'ils ont de leurs dieux, tout ce que vous ferez et tout ce que vous direz passera.

Comme malgré les plus grands prodiges, le Pharaon ne consentait pas à laisser partir les Israélites, Moïse enfin couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et il envoya chez les habitants des lions, des loups, des ours, des tigres, qui mangeaient les enfants. On connaît par les saintes Écritures les autres plaies de l'Égypte, qui sont les vraies. Le Yaschar ajoute que, comme les Égyptiens fermaient leurs portes pour se garantir de l'invasion, Dieu commanda au monstre marin Silinoth de sortir de l'eau et de se jeter sur l'Égypte. Le monstre, qui a des bras longs de dix coudées (sans doute le poulpe ou polype gigantesque), montait sur les toits des habitations, y faisait des ouvertures où il passait ses bras pour tirer les verroux et ouvrir les portes.

Ce ne fut que quand l'Ange exterminateur eut tué tous les premiers-nés des Égyptiens, que le Pharaon insensé permit aux Israélites de partir. Bathia, la fille du roi, qui avait élevé Moïse, n'avait rien ressenti d'aucune des plaies.

Le passage de la mer Rouge a aussi ses légendes.

On lit dans le Targum que les Hébreux, craignant que le Pharaon ne révoquât encore la liberté qu'il leur donnait, s'enfuirent pendant qu'il offrait un sacrifice à Baalzéphon, l'un de ses dieux, et la seule

de ses idoles que l'Ange exterminateur eût laissée debout pour l'occuper.

Les Hébreux n'avaient pas mal jugé; car, en sortant du sacrifice à son idole, qui s'écroula alors d'elle-même, le Pharaon rassembla toute son armée, courut après les Israélites, et les joignit comme ils priaient au bord de la mer Rouge. Moïse leva sa verge sur les eaux, qui se séparèrent, et le peuple d'Israël passa à pied sec.

Des écrivains orientaux ont expliqué comment le Pharaon se noya à la poursuite de Moïse.

L'Ange Gabriel, protecteur des Hébreux, disent-ils, fermait la marche, monté sur une haquenée blanche. Il était demeuré, le dernier de tous, au bord de la mer, du côté de l'Égypte. Le Pharaon, voyant la mer entr'ouverte, n'osait trop y entrer, mais son cheval, attiré par l'odeur de la haquenée de Gabriel, l'emporta, et fit que toutes les troupes qui suivaient leur prince se trouvèrent sans y penser au milieu des flots, lesquels, en se refermant, les engloutirent tous.

L'auteur du Tebüan raconte que, longtemps auparavant, l'Ange Gabriel s'était présenté devant le Pharaon, sous une figure empruntée, et lui avait proposé cet arrêt à décider :

« Un maître avait un esclave qu'il avait élevé et distingué de tous ses compagnons par une infinité de faveurs. Cet esclave, oubliant sa condition et les grâces qu'il avait reçues, devint si méconnaissant, qu'au lieu de demeurer dans l'obéissance, il entreprit de supplanter son maître, usurpa ses droits, et vécut dans une rébellion ouverte contre son seigneur. »

Le Pharaon n'eut pas plutôt entendu ce récit, qu'il signa de sa propre main la condamnation de l'esclave, déclarant qu'il méritait d'être jeté et noyé dans la mer. L'Ange garda cette sentence écrite, et la présenta à Pharaon lorsqu'il fut au milieu de la mer Rouge, en lui disant :

— Vous vous êtes condamné vous-même, et vous ne souffrez que ce que vous avez mérité de votre propre aveu.

Les Israélites, après avoir passé la mer Rouge, n'étaient pas exempts de crainte. Ne sachant pas que le Pharaon avait péri, ils tremblaient qu'il ne traversât la mer sur des vaisseaux. Dieu fit flotter alors au-dessus de l'eau, à la vue de tous, le corps du monarque, qui fut reconnu à la cuirasse de fer qu'il portait. Ce miracle du fer flottant rassura les fugitifs.

Diodore de Sicile rapporte que les Ichthyophages, qui demeuraient au détroit de Bab-el-Mandeb, avaient une tradition qu'ils tenaient de leurs ancêtres, savoir, que la mer, un jour, s'était retirée si loin, qu'elle avait laissé à sec toute la partie de son fond; mais un peu après que ce fond eut été découvert, elle était revenue et s'était remise dans son lit ordinaire.

Si une tradition de barbares pouvait servir à confirmer la vérité de l'Écriture sainte, on verrait par là un reste de la mémoire du passage des Israélites par la mer Rouge. Toute la différence serait que les Ichthyophages prétendaient que le miracle était arrivé au midi de cette mer, et que Moïse le fixe au nord de la même mer. Mais, ajoute Sablier (dans ses

Variétés), elle s'est retirée entièrement de son golfe pour laisser aux Israélites le temps de passer, ces barbares auront pu être témoins du prodige, sans être instruits de ce qui se passait au fond du golfe.

L'auteur du Tarikh-Montekheb écrit que les Israélites ayant passé la mer Rouge, arrivèrent en un lieu de l'Arabie nommé Magma-al-Bahreïn, mots qui signifient l'union ou la rencontre des deux mers; et que Khezzer ou Khedher, que les musulmans croient être le prophète Élie (qui ne vint cependant au monde que longtemps après ce passage), se présenta à eux pour leur servir de guide dans le grand désert nommé Taïh, qu'ils devaient traverser. Plusieurs écrivains musulmans réduisent à quarante jours les quarante années que les Israélites employèrent à traverser le désert, comme au contraire ils font monter le nombre des huit qui s'enfermèrent dans l'arche à quatre-vingts. Ils ajoutent que les difficultés que les Israélites rencontrèrent dans ce voyage auraient été insurmontables sans le secours de Khezzer, que Dieu leur envoya pour les fortifier; car ce fut là qu'ils eurent à combattre le géant Og, dont nous parlerons bientôt.

Mais tous ceux des musulmans qui s'accordent avec les rabbins maintiennent les quarante années.

On sait que Dieu envoya aux Israélites, qui murmuraient dans le désert, où ils craignaient de mourir de faim, la manne miraculeuse, et qu'un jour où ils se plaignaient de ne pas manger de viande, des nuées de cailles s'abattirent sur leur camp. Les commentateurs orientaux disent que Dieu fit marcher contre ces immenses troupes de cailles un vent violent qui

leur rompait les ailes; et ainsi les enfants d'Israël les prenaient à la main.

Les Israélites, en traversant le désert, furent attaqués par diverses peuplades qu'il leur fallut combattre. La plus redoutable peut-être fut la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les peuples de Basan, qui habitaient de l'autre côté du Jourdain, et qui avaient pour roi Og, le géant. On a conservé longtemps son lit, qui avait quinze pieds de long. Mais les musulmans l'ont grandi à qui mieux mieux. Les historiens orientaux, qui donnent six coudées à Moïse (neuf pieds), disent qu'il était très-petit à côté d'Og, que pourtant il osa combattre. Ils représentent Og comme un de ces géants antédiluviens à la taille monstrueuse. Les thalmudistes assurent que Noé avait reçu dans l'arche quelques-uns de ces géants, pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge quelle avait été la puissance de Dieu, qui avait exterminé de pareils monstres. Mais Og, qui était trop grand, s'était sauvé en se mettant à cheval sur le toit de l'arche; ce qui la chargeait tellement, qu'il avait fallu faire sortir le rhinocéros et d'autres animaux de grande taille, qui suivaient l'arche à la nage.

Dans la guerre qu'il faisait aux Israélites, Og avait enlevé une montagne large de six mille pieds pour la jeter sur le camp d'Israël, et pour écraser ainsi toute l'armée d'un seul coup. Dieu permit que des fourmis creusassent la montagne dans l'endroit où elle posait sur sa tête, en sorte que, tombant sur le cou du géant, elle lui servait comme de collier. De

plus, ses dents, s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans la montagne et l'empêchèrent de s'en débarrasser.

Moïse, l'ayant donc frappé au pied, le tua sans peine.

Si l'on en croit le Thalmud, ce géant était d'une si énorme stature, que Moïse, haut de six coudées, prit une hache de la même hauteur, et encore fallut-il qu'il fît un saut de six coudées de haut pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

Il y a des rabbins qui agrandissent encore de beaucoup cette taille énorme : ils racontent que, quelque temps après la mort du géant, le fossoyeur Aba-Saul entra dans le grand os de sa jambe, et y voyant un cerf qui en faisait son gîte, il le poursuivit dans cette sorte de galerie, pendant trois heures, sans l'atteindre.

Les Israélites eurent à soutenir une autre guerre contre Balac, roi des Moabites, accompagné de plusieurs autres rois. Dans cette guerre on retrouve Balaam.

Les mahométans disent que Balaam était Chananéen de nation, et de la race des géants; qu'il avait lu les livres d'Abraham, dans lesquels il avait appris le nom ineffable de Dieu; que, par la vertu de ce nom, il savait prédire l'avenir et obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait. Cette grande prérogative lui avait acquis beaucoup de réputation dans les pays voisins. Aussi les Moabites eurent recours à lui lorsque Moïse passa avec le camp des Israélites près de leurs terres.

Ils allèrent le trouver, munis de grands présents, pour conjurer l'orage qui les menaçait, et pour détourner de leurs têtes la colère du Dieu qu'ils redoutaient. Il fallait pour cet effet que Balaam maudît les Israélites, dont le grand nombre les épouvantait. Balaam refusa d'abord de le faire, et il n'y consentit enfin qu'à la sollicitation de sa femme, que les Philistins avaient corrompue à force d'or.

Balaam s'étant donc mis en devoir de prononcer sa malédiction, Dieu, indigné d'une telle prévarication, lui ôta de la mémoire son nom ineffable, et l'abandonna à son propre sens.

Outre l'inspiration secrète qu'il avait reçue de Dieu, il avait été averti en songe de ne rien entreprendre contre le peuple d'Israël. L'ânesse même sur laquelle il était monté lui avait parlé, pour le détourner de cette action (1), et il fut obligé de bénir ceux qu'il voulait maudire, et d'annoncer les splendeurs à venir de ceux qu'il devait abattre.

Après cela, disent les écrivains arabes, sa langue sortit de sa bouche et tomba jusque sur sa poitrine.

Après avoir protégé le peuple d'Israël par des miracles sans nombre, Moïse, selon les desseins de

(1) Les rabbins font très-grand cas de l'ânesse de Balaam; c'est pour eux un animal privilégié. Ils disent que Dieu l'avait créée à la fin du sixième jour. Ils ajoutent que cette ânesse fut au service d'Abraham tout le temps qu'il vécut; que le bois destiné au sacrifice d'Abraham fut chargé sur son dos; qu'elle porta ensuite la femme et le fils de Moïse; qu'elle ne servit de monture à Balaam que le jour où elle lui parla; qu'elle est enfin soigneusement nourrie et réservée dans un lieu secret, attendant l'avénement du Messie juif, qui doit la monter pour soumettre toute la terre.

Dieu, devait leur donner la loi divine et régler le culte. Les rabbins disent que ce ne fut pas sur le Sinaï que Moïse reçut la loi. Lorsqu'il fut arrivé au sommet de cette montagne, il se présenta une nuée qui l'enleva et le porta dans le ciel. Il rencontra sur sa route un Ange nommé Kemuel, chef de douze mille Anges. Kemuel voulut l'arrêter, mais en prononçant le nom de douze lettres que Dieu lui avait appris, lorsqu'il lui parla dans le buisson ardent, il mit en fuite Kemuel et les siens, repoussés à douze mille stades de là.

Un peu plus loin, Moïse rencontra un autre Ange; c'était Hadraniel; celui-là lui fit grand'peur, car il a une voix terrible, qui retentit dans deux cent mille sphères environnées d'un feu blanc, et il a sous son commandement un grand nombre d'Anges. Moïse, dans son effroi, fût sorti de la nue si Dieu ne lui avait représenté qu'il était honteux pour lui de trembler devant un Ange, après avoir soutenu sa présence à lui dans le buisson ardent. Le prophète se rassura, et en prononçant le nom de soixante-douze lettres, il épouvanta à son tour l'Ange qui s'enfuit.

Enfin, les rabbins ajoutent que Moïse, arrivé au ciel, y demeura quarante jours sans manger, afin de ne pas troubler l'ordre du Paradis, où il n'y a point d'aliments.

Pendant que Moïse était en conférence avec Dieu, s'il est permis de parler ainsi, son peuple tombait dans l'idolâtrie.

L'histoire du veau d'or est expliquée aussi par les interprètes du Koran. Ils disent que les Israélites,

après que Moïse les eut quittés pour monter sur le Sinaï, firent de leurs bracelets et de leurs autres bijoux un veau d'or, qui n'était qu'un corps sans âme, et qui mugissait néanmoins comme un bœuf.

Voici ce qui causait ce prodige :

Sameri, l'un des principaux chefs du peuple juif, avertit Aaron, qui commandait en l'absence de Moïse, son frère, du trafic auquel se livrait le peuple avec ses joyaux d'or et d'argent. Aaron ordonna à Sameri de ramasser tous ces ornements, et de les garder en dépôt jusqu'au retour de son frère. Sameri était habile dans la fonte des métaux. Il crut bien faire de mettre toutes ces pièces d'or, d'argent et d'autres matières, dans un fourneau, pour n'en faire qu'une masse qui pourrait servir aux usages que Moïse prescrirait. Tous ces métaux fondus ensemble formèrent, comme s'ils avaient été jetés dans un moule, la figure d'une espèce de veau.

Les Israélites, accoutumés encore à l'idolâtrie des Égyptiens, eurent tout d'abord quelque vénération pour cette figure. Sameri prit alors un peu de la poussière qu'il avait ramassée sous les pieds du cheval de Gabriel; il la mit dans la gueule du veau, lequel commença à mugir. Le peuple ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il se prosterna devant lui et l'adora comme son dieu.

Lorsque Moïse descendit du Sinaï, apportant les tables de la loi que Dieu lui avait données, les lettres d'or qui exprimaient le Décalogue y étaient incrustées dans de vastes pierres précieuses très-polies et très-épaisses. Ces lettres d'or s'y étaient placées d'elles-

mêmes. Mais, à l'approche du camp, dès qu'elles entendirent le bruit des chants et des tambourins, et qu'elles virent le peuple à genoux adorant une idole, ces lettres divines s'envolèrent; et les deux tables, destituées de l'esprit qui les soutenait, devinrent si pesantes entre les mains de Moïse, qu'il fut obligé de les laisser tomber. En tombant elles se brisèrent.

Le nombre de ces tables va jusqu'à sept selon quelques-uns, et selon d'autres jusqu'à dix; mais les Hébreux n'en comptent que deux, et il n'y en eut que deux en effet. Ces tables, qui avaient chacune dix ou douze coudées de longueur (cinq ou six mètres), étaient, selon quelques auteurs arabes, faites du bois appelé sedr ou sedrat, selon d'autres de rubis rouge ou d'escarboucle. Mais l'opinion la plus commune chez les Orientaux est qu'elles étaient faites d'émeraudes, en dedans desquelles les caractères étaient taillés de manière qu'on pouvait les lire de tous les côtés (1).

Lorsque le veau d'or fut réduit en poudre impalpable, par l'ordre de Moïse, il fit mettre cette poudre dans l'eau, et obligea les Israélites à la boire. Ceux d'entre eux qui avaient baisé l'idole furent surpris de voir qu'en buvant leurs lèvres devenaient d'or. Les lévites reconnurent les idolâtres à cette marque, et en tuèrent vingt-trois mille.

(1) Quelques commentateurs arabes entendent par les tables toute la loi, tandis qu'elles ne contenaient que le Décalogue ou les dix commandements, qui sont à la vérité le plus magnifique code sommaire de tous les devoirs. — Dans la loi mosaïque entière, les rabbins juifs comptent six cent treize préceptes obligatoires, savoir : deux cent quarante-huit affirmatifs, autant qu'il y a de pièces ou membres dans le corps humain, et trois cent soixante-cinq négatifs, autant qu'il y a de jours dans l'an.

On sait que Moïse, en descendant du Sinaï, reparut aux yeux de son peuple portant au front deux rayons lumineux. Les Arabes, qui ont mal compris ce don de Dieu, disent que l'on peint Moïse avec deux rayons ou cornes lumineuses, parce que, selon les savants cabalistes hébreux, il y a deux branches dans la prophétie, lesquelles sont appelées les cornes de cerf. La première consistait à arriver jusqu'aux quarante-huit portes de l'intelligence. Josué était parvenu à cette quarante-huitième; Salomon en avait eu quarante-sept. La seconde branche consistait dans la quarante-neuvième et la cinquantième; Moïse s'était élevé jusqu'à la quarante-neuvième; il avait même parlé à Dieu et l'avait vu, mais non encore dans toute son essence. Les rabbins ajoutent que la cinquantième et dernière porte, et la plus excellente, est réservée au Messie, qu'ils attendent, et qui doit voir Dieu à découvert et sans aucun voile.

Nous ne parlerons ici de l'arche où Moïse enferma les tables de la loi que pour rapporter l'opinion qu'en ont les Orientaux. Ils ne la font pas faire par Moïse. Ils assurent qu'elle fut envoyée toute faite, de la part de Dieu, à Adam, après la promesse d'un rédempteur, et qu'elle passa de patriarche en patriarche jusqu'à Moïse. Ils disent encore que tous les prophètes qui devaient paraître dans la suite des temps étaient représentés en bosse et parfaitement peints dans l'arche d'alliance.

Nous devons ne pas oublier Coré. Dans le chapitre XXVIII du Koran, Moïse l'appelle Caron. On a prétendu qu'il le confondait ainsi avec Caron, le ba-

telier des enfers païens. C'est une erreur (1) : il a suivi les rabbins, qui appellent généralement Carun ou Caroun celui qui est nommé Coré dans nos saintes Écritures. Cependant les musulmans et les rabbins ont orné l'histoire de ce Coré. C'est, comme on sait, le rebelle que la terre a englouti avec Dathan et Abiron.

L'Arabe Mutardi, dans son ouvrage sur l'Égypte, fait de Coré un oncle de Moïse ; et il dit que comme il soutenait vivement son neveu, celui-ci lui apprit l'alchimie et lui révéla le secret du grand œuvre, au moyen de quoi il amassa des richesses immenses. D'autres ne le font que cousin germain de Moïse, et disent pareillement que Moïse lui enseigna l'alchimie, et qu'il devint si riche qu'il lui fallait quarante chameaux pour porter son or et son argent. Il y en a même qui prétendent que plusieurs chameaux étaient chargés seulement des clefs de ses coffres-forts.

L'Orient, lorsqu'il marche dans l'exagération, ne s'arrête pas.

Les mêmes historiens ajoutent que Moïse ayant ordonné aux Israélites de payer la dîme de tous leurs biens, Coré non-seulement refusa d'obéir, mais se souleva contre son bienfaiteur jusqu'à répandre sur lui d'odieuses calomnies, qui le diffamaient, comme nous dirions aujourd'hui, et qui ne tendaient à rien moins qu'à ruiner son autorité parmi le peuple d'Israël.

(1) On trouvera la légende de Caron, conservée par le voyageur Paul Lucas, dans les légendes de l'autre monde.

Moïse ayant porté ses plaintes à Dieu contre l'ingrat Coré, qui joignait à sa rébellion d'autres crimes, et Dieu lui ayant permis de le punir de la manière qui lui plairait, le prophète commanda à la terre de s'ouvrir sous ses pieds et de l'engloutir.

Coré, voyant disparaître ses trésors, puis sa tente, ensuite sa famille, étant lui-même dans la terre jusqu'aux genoux, demanda quatre fois pardon à Moïse, qui ne se laissa pas fléchir. Dieu, peu après, apparut à Moïse et lui dit :

« Vous n'avez pas voulu accorder à Coré le pardon » qu'il vous a demandé quatre fois. S'il se fût adressé » à moi une fois seulement, je ne le lui aurais pas » refusé. »

On trouve, dans les légendes bibliques des musulmans recueillies par Weil, comment ceux qui admettent les quarante ans de séjour des Israélites dans le désert, occupent Moïse dans ce long cours d'années.

Un jour que Moïse (dans leurs récits) se vantait devant Josué de sa sagesse, Dieu lui dit : Va jusqu'aux lieux où la mer des Grecs se réunit à la mer des Perses; tu trouveras là un de mes fidèles qui te surpasse en sagesse.

Moïse annonça donc aux Hébreux, qui murmuraient toujours, qu'il allait les quitter pour un certain temps, et qu'en punition de leur peu de confiance en Dieu, qui les avait favorisés de tant de merveilles, ils étaient condamnés à errer quarante ans dans le désert. Ensuite ayant demandé à Dieu comment il reconnaîtrait le sage qui lui était in-

diqué, il lui fut répondu : — Prends un poisson dans une corbeille, il te montrera où réside ce fidèle serviteur.

Moïse se mit en voyage avec Josué, emportant un poisson dans une corbeille. Il s'arrêta le soir, accablé de fatigue, au bord de la mer, et il s'endormit. Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, Josué oublia de prendre le poisson, et Moïse n'y pensant pas non plus, ce ne fut que plus tard qu'ils furent frappés de leur négligence. Ils retournèrent au lieu où ils s'étaient reposés, mais ils ne trouvèrent que la corbeille vide.

Comme ils allaient s'affliger de cette perte, ils virent leur poisson qui se tenait tout droit et comme debout dans la mer, au lieu de marcher étendu ainsi que font les autres. Ils le suivirent constamment, côtoyant toujours le bord de la mer, et ils ne s'arrêtèrent plus que lorsqu'ils virent leur guide disparaître tout d'un coup.

Jugeant que c'était là que devait vivre le sage qu'ils cherchaient, ils explorèrent le voisinage et rencontrèrent une grotte à l'entrée de laquelle étaient écrits ces mots : « Au nom de Dieu tout-puissant et miséricordieux. »

Moïse et Josué, entrant dans cette caverne, y virent un homme vigoureux et frais comme un adolescent, mais portant une barbe blanche qui tombait jusqu'à ses pieds. C'était le prophète Khezzer ou Chidzer (Élie, que nous avons déjà vu et que nous reverrons encore), qui possédait une jeunesse éternelle avec les marques de la plus belle vieillesse.

— Prenez-moi pour votre disciple, lui dit Moïse après l'avoir salué avec respect; permettez-moi de vous accompagner et d'admirer la sagesse que Dieu vous a donnée.

— Tu ne peux la comprendre, répondit le prophète, et tu ne resteras pas longtemps avec moi.

— Vous me trouverez patient et soumis, dit Moïse; s'il plaît à Dieu, ne me repoussez pas.

— Tu peux me suivre, dit alors le sage; mais ne me fais point de questions et attends que je te donne, de mon plein gré, le sens de ce que tu ne comprendras pas.

Moïse accepta cette condition, et Chidzer le mena au bord de la mer, où l'on voyait un navire à l'ancre. Le sage prit une hache et fit sauter en éclats deux des planches du navire, de sorte qu'il coula à fond.

— Que faites-vous? dit Moïse, les gens qui sont dans ce navire vont se noyer.

— Ne t'ai-je pas dit que tu ne resterais pas longtemps calme avec moi? répondit le sage.

— Pardonnez-moi, dit Moïse, j'oubliais ce que je vous ai promis.

Chidzer continua sa route. Ils rencontrèrent bientôt un bel enfant qui jouait avec des coquillages au bord de la mer. Le sage prit un couteau qu'il portait sur lui et coupa la gorge de l'enfant.

— Pourquoi faites-vous mourir ainsi un enfant innocent? exclama Moïse; n'est-ce pas là un grand crime?

— Ne t'ai-je pas dit, répéta encore Chidzer, que tu ne pourrais pas longtemps voyager avec moi?

— Pardonnez-moi cette fois encore, dit Moïse; et si j'élève la voix de nouveau, chassez-moi.

Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent dans une grande ville, fatigués et affamés. Mais personne ne voulut ni les loger, ni les nourrir, sans exiger de l'argent. Chidzer, voyant que le mur d'une grande maison, d'où il avait été chassé, menaçait ruine, le redressa, le consolida, et s'éloigna ensuite.

— Vous avez fait là, dit Moïse, un travail qui aurait occupé plusieurs jours de nombreux maçons. Ne pouviez-vous pas demander un salaire qui nous eût donné le moyen d'acheter des aliments?

— Nous allons nous séparer, dit Chidzer. Mais auparavant je t'expliquerai ce que tu m'as vu faire.

Le navire que j'ai endommagé, et qui peut se réparer facilement, est l'unique ressource d'une pauvre famille. Je savais que des pirates allaient s'en emparer, et je l'ai conservé ainsi à ces bonnes gens.

L'enfant que j'ai tué était d'un naturel mauvais; il eût perverti ses parents. Dieu leur donnera à sa place des enfants pieux.

Quant à la maison dont j'ai affermi la muraille, elle appartient à des orphelins dont le père était un homme de bien. Au pied du mur que j'ai consolidé est un trésor; ceux qui occupent la maison s'en seraient emparés, s'il se fût écroulé; il restera debout maintenant jusqu'à ce que les enfants aient grandi et qu'ils puissent recueillir ce qui est à eux. Tu vois que je n'ai pas agi en aveugle et en insensé.

Moïse demanda pardon au prophète, mais il n'osa

pas solliciter encore la permission de le suivre (1); et il se mit à voyager dans tous les pays du monde, cherchant à pénétrer les desseins de la Providence dans le gouvernement des choses de ce monde. Il y a à ce sujet, et dans le sens de ce qu'on vient de lire, un passage du Thalmud qui peut encore se placer ici.

Le Seigneur, voyant Moïse inquiet, l'appela un jour au sommet d'une montagne et daigna s'expliquer avec lui sur la manière dont il gouvernait l'univers. Il ordonna au prophète d'abaisser ses yeux sur la plaine. Il y vit une fontaine qui coulait au pied de la montagne; un soldat vint s'y désaltérer et s'en alla. Un jeune homme parut ensuite au même endroit, et ayant trouvé une bourse pleine d'or, que le soldat y avait laissée, il la prit et disparut. Enfin, un vieillard fatigué y étancha sa soif et s'assit. Le soldat, qui avait perdu là sa bourse, y revint pour la chercher, il la demanda au vieillard, qui protesta qu'il ne l'avait point vue, prenant Dieu à témoin de son innocence. Le soldat ne voulut pas le croire et le tua.

Moïse recula, frappé d'horreur. Mais Dieu lui dit : Ne soyez pas surpris de cet événement; ne demandez pas pourquoi le Juge de l'univers a voulu le permettre. Mais sachez que ce vieillard avait assassiné le père du soldat (2).

Nous devons peut-être dire un mot des ablutions prescrites par Moïse. Les Juifs, en cessant d'être le peuple de Dieu, sont devenus un peuple très-super-

(1) Nous avons fréquemment suivi la traduction publiée par M. l'abbé Migne dans son *Dictionnaire des Apocryphes*.

(2) Voltaire a pris sans façon ce petit trait dans son roman de *Zadig*.

stitieux. Ils se figurent que leur ablution est nulle, si l'eau dont ils se servent est souillée de la moindre ordure ou si on y a lavé quelque ustensile de ménage.

La quantité d'eau nécessaire à une ablution régulière a été aussi l'objet de quelque scrupule. Les docteurs ont décidé qu'il en faut prendre autant que six œufs en peuvent contenir.

Mais il n'est pas permis de tremper ses mains dans le vase; l'eau doit être versée par un autre; cet autre peut être un enfant ou même un fou.

On a élevé sérieusement là-dessus la question de savoir si un singe pouvait remplir cette fonction. Les avis des docteurs sont divisés pour ou contre.

Il est reçu encore qu'à défaut d'eau on peut, pour les ablutions, se servir de vin blanc.

Notre-Seigneur reprochait déjà aux Juifs ces vaines observances, ainsi que leur rigueur exagérée sur le sabbat (1).

(1) Le sabbat était complétement chez les Juifs consacré au Seigneur. Les rabbins, qui ont substitué divers usages superstitieux aux vieilles observances, ont marqué avec leurs minuties ordinaires ce qu'il est défendu de faire le jour du sabbat. Ils portent ces prescriptions à trente-neuf chefs qui ont leurs dépendances. Il n'est pas permis, disent-ils, de labourer, de semer, de botteler, de lier des gerbes, de battre le grain, de vanner, de cribler, de moudre, de bluter, de pétrir, de cuire, de tordre, de blanchir, de peigner ou de carder, de filer, de retordre, d'ourdir, de traquer, de teindre, de lier, de délier, de coudre, de déchirer ou de mettre en morceaux, de bâtir, de détruire, de frapper avec le marteau, de chasser ou de pêcher, d'égorger, d'écorcher, de préparer et de racler la peau, de la couper pour quelque travail, d'écrire, de raturer, de régler pour écrire, d'allumer, d'éteindre, de porter quelque chose d'un lieu particulier à un lieu public. Ces différents chefs renferment leurs accessoires; par exemple, limer est une dépendance de moudre. Mais les

Nous arrivons à la mort de Moïse. Lorsque Dieu l'eut conduit sur la montagne d'où il lui permit de

rabbins offrent eux-mêmes les moyens d'éluder ces défenses. Ainsi on ne peut allumer de feu le jour du sabbat; mais on peut se servir pour en allumer de quelque serviteur qui ne soit pas juif. Il n'est pas permis non plus de parler d'affaires, de discuter le prix de quoi que ce soit, d'arrêter aucun marché, de donner ni de recevoir. On ne peut enfin s'éloigner de plus d'un mille de la ville qu'on habite. Le sabbat commence la veille, à notre manière de parler, une demi-heure avant le coucher du soleil.

Il y a sur le sabbat d'autres singularités. Les rabbins appellent fleuve Sabbatique une prétendue rivière que les uns mettent dans la Palestine, que les autres placent ailleurs, mais dont personne n'a pu exactement désigner le lit. L'historien Josèphe en parle ainsi : « Titus rencontra en son chemin une rivière qui mérite assurément que nous en parlions. Elle passe entre les villes d'Arcé et de Raphanée, qui sont du royaume d'Agrippa, et elle a quelque chose de merveilleux; car, après avoir coulé six jours en grande abondance et d'un cours assez rapide, elle se sèche tout d'un coup le septième, et recommence le lendemain à couler six autres jours comme auparavant, pour se sécher périodiquement le septième jour, sans jamais sortir de cet ordre, ce qui lui a fait donner le nom de Sabbatique, parce qu'il semble qu'elle fête le septième jour, comme les juifs. »

Pline a voulu apparemment parler du même fleuve, lorsqu'il dit qu'il y a dans la Judée un ruisseau qui demeure à sec tous les septièmes jours. *In Judæa rivus omnibus septem diebus siccatur*. C'est pourquoi il ne nous est guère possible de décider.

Dom Calmet donne de cette rivière une idée différente. Selon ce savant, Josèphe dit que Titus, allant en Syrie, vit entre la ville d'Arcé, qui était du royaume d'Agrippa, et la ville de Raphanée, le fleuve nommé Sabbatique, qui tombe du Liban dans la mer Méditerranée. Ce fleuve, ajoute-t-il, ne coule que le jour du sabbat, ou plutôt au bout de sept jours; tout le reste du temps son lit demeure à sec; mais le septième jour il coule avec abondance dans la mer. De là vient que les habitants du pays lui ont donné le nom de fleuve Sabbatique.

Nous regrettons de ne pouvoir citer l'auteur de ce résumé sur les accessoires du sabbat. Nous l'avons recueilli sans signature, dans une publication sérieuse. Nous ajouterons qu'on lit dans la *Chronique giafférienne,* citée par d'Herbelot, que sous le règne de Belasche, quatrième roi de Perse de la dynastie aschcanienne, plusieurs juifs qui n'obser-

voir la terre promise avant de quitter ce monde, le mauvais Ange Samaël vint à lui, se réjouissant de pouvoir emporter une âme si précieuse en enfer, car il croyait le prophète dans la disgrâce de Dieu. Mais Michel, le saint Archange, accourut et dit au démon : « Ne triomphe pas, méchante bête; va-t-en, et que le Seigneur te réprime. L'âme de Moïse est à nous. »

L'Ange mauvais s'enfuit, et Michel emporta l'âme de Moïse.

Ces faits, outre qu'ils sont signalés dans l'épître canonique de saint Jude, se trouvent aussi dans un livre très-ancien, cité par Origène et par beaucoup de savants. Il est intitulé l'Assomption de Moïse.

On attribue à Moïse quelques ouvrages apocryphes. On le croit auteur de plusieurs psaumes, entre autres du psaume 90, qui, en effet, dans le texte hébreu, porte le titre de *Prière de Moïse, homme de Dieu*.

XXXVI. — LÉGENDE DE JOSUÉ.

Josué, fils de Noun, avait été désigné par Dieu lui-même pour succéder à Moïse et conduire les enfants d'Israël dans la terre promise; et Moïse, avant de mourir, lui avait remis les insignes du commandement, au milieu des félicitations du peuple entier, qui pleura Moïse pendant trente jours.

vaient pas la loi de Moïse furent changés en singes et moururent au bout de sept jours. Des historiens arabes disent que la faute qui fut si sévèrement punie était la violation du sabbat.

Il avait fallu jusque-là à ce peuple un législateur; il lui fallait maintenant un général et un guerrier; car il devait purger le pays qui allait devenir son héritage des effroyables bandits qui l'occupaient. Les sacrifices humains, l'infanticide, l'anthropophagie et d'autres abominations qu'on n'ose nommer étaient dans leurs mœurs et dans leurs lois. Ceux qui ont reproché à Josué et aux autres chefs hébreux l'extermination de ces odieuses peuplades, oublient que ce n'était qu'un châtiment de Dieu longuement mérité.

Adonibesech, roitelet de Besech, dans la terre de Chanaan, était un brigand qui ayant vaincu et pris soixante-dix roitelets comme lui, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et, en cet état, leur faisait manger, sous sa table, les restes qu'on donne aux chiens.

Quand les Israélites le mirent à mort, il s'écria : « Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres; Dieu me rend le mal que j'ai fait. »

Ils subissaient donc la peine du talion, et encore avec des circonstances atténuantes, comme on dirait aujourd'hui.

Les musulmans content, d'après les rabbins, que lorsque Josué voulut faire entrer les Israélites dans la Palestine, il y avait dans ce pays mille bourgades; que tout y était d'une taille extraordinaire, que les plus petits des habitants, qui étaient de race amalécite, avaient douze pieds de haut; que cinq hommes, de la stature des enfants d'Israël, avaient peine à porter une seule grappe de leurs raisins, et qu'une famille d'Israël, composée de cinq personnes, pou-

vait se loger dans l'écorce d'une seule grenade de ce pays-là....

Aussi quand Moïse envoya douze hommes choisis dans les douze tribus pour reconnaître le pays qu'il fallait envahir, ils rapportèrent à Moise les détails qu'on vient de lire et qu'on leur demanda de tenir secrets, de peur d'effrayer le peuple. Tous le promirent. Mais, de ces douze hommes, il y en eut dix qui ne purent se taire, et qui racontèrent tout ce qu'ils avaient vu. Ce rapport excita une grande sédition; le peuple se soulevait contre ses conducteurs, lorsque Josué et Caleb, les seuls des douze envoyés qui s'étaient maintenus discrets, intervinrent et apaisèrent la révolte, en représentant aux émeutiers que les géants ne devaient pas leur inspirer de l'effroi, puisque Dieu, qui ne les avait jamais abandonnés, avait promis de les mettre en possession de cette terre où ils allaient.

Les rabbins content que Josué était élevé au-dessus de la nature humaine, et qu'il y avait en lui quelque chose de divin.

Le Tarik-Montekheb dit qu'il était petit-fils d'Éphraïm, fils du patriarche Joseph.

Le même auteur, à propos de la bataille que Josué livra aux cinq rois ligués contre lui, sous les murs de Gabaon, dit que cette rencontre eut lieu un vendredi soir. Or, comme la nuit approchait, et qu'il ne lui était pas permis de combattre le lendemain, à cause de la solennité du sabbat, il pria Dieu de lui accorder assez de temps pour finir la bataille. « Ce fut alors, ajoute-t-il, que, par la toute-puissance divine, le soleil retarda sa course et demeura une heure et

demie immobile (1); ce qui donna à Josué le temps qui lui était nécessaire pour tailler en pièces ses ennemis. »

Ce jour du vendredi, devenu ainsi plus long que les autres d'une heure et demie, jouit par là d'une prérogative; et c'est une des raisons qui ont porté les musulmans à en faire leur jour saint, comme le sabbat chez les juifs et le dimanche chez les chrétiens.

Feller dit, à propos du soleil arrêté aux murs de Gabaon, que ce grand prodigé eut lieu, soit que le soleil suspendît réellement son cours, soit que la terre, dans le système de sa rotation, demeurât immobile, soit que, par une merveille plus simple, la lumière jetée par le soleil s'arrêtât sur l'horizon. « Rien n'est difficile au Tout-Puissant. Il a établi l'ordre constant de l'univers, pour élever l'esprit de l'homme à la connaissance de ses perfections invisibles, par les merveilles visibles qu'il expose à ses sens. Il suspendit cet ordre en cette occasion, pour montrer que les plus grands prodiges ne lui coûtent rien; qu'il est l'arbitre souverain de toutes les créatures et qu'il est absolument indépendant des lois de la nature, puisqu'il est lui-même l'auteur de ces lois. »

Au reste, si vous doutiez de ce récit, comme ont fait quelques faibles savants, comment expliquerez-vous ce témoignage? Dans les traditions des Chinois, qui remontent à bien des siècles, il y a eu justement, pendant ce même long jour de Josué, une nuit qui se prolongea de douze heures.

Dans une chronique arabe que Joseph Scaliger a

(1) Dans la Bible, qui est la vérité, le soleil s'arrêta douze heures.

laissée à la bibliothèque de Leyde, et dont Hottinger, l'orientaliste, a publié un sommaire, on lit que Josué, après la prodigieuse victoire de Gabaon, en envoya la nouvelle au grand prêtre Éléazar, dans une lettre attachée aux ailes d'un oiseau. Ceux qui font remonter aux croisades seulement l'usage des messages par les pigeons, voient que l'idée en est plus ancienne. Dans le même livre, Josué envoie une autre lettre par le moyen d'une colombe.

Le Tarik-Montekheb, que nous avons cité, écrit que Josué était contemporain de Naudar, roi de Perse de la première dynastie, dite des Pischdadiens. Naudar était le huitième roi de cette race, dont le chef était Caïoumarath, qui vécut mille ans. Le quatrième de ces rois, Giamschid, régna sept cents ans; Zhohak ou Dhohak, le cinquième, en régna mille; le sixième, Féridoun, en régna cinq cents; Manougeher, son petit-fils, cent vingt. Mais Naudar, fils de Manougeher, ne régna que sept ans....

XXXVII. — LES JUGES.

Nous avons suivi jusqu'ici la chronologie de la Bible : la Création, Adam et Ève, Caïn et Abel, Seth, et ceux des descendants du premier homme qui ont quelque légende plus ou moins apocryphe; puis Noé, ses fils et ses petits-fils; Abraham et sa descendance, jusqu'à Moïse. Nous voici aux Juges ou gouverneurs d'Iraël arrivé dans la terre promise.

On a vu que Josué, le premier de ces juges, a subi

peu de légendes. Ses successeurs Othoniel, Aod, Débora et Barac, Gédéon, Abimelech, Thola, Jaïr, Jephté, Abesan, Ahialon, Abdon, Samson, Héli et Samuel, ont été généralement respectés par les légendaires. Nous nous bornerons donc à citer ici deux remarques, l'une sur Jephté, l'autre sur Samson.

Sur le sacrifice de Jephté, M. Baër, savant orientaliste qui professait à Strasbourg au dernier siècle, a publié une précieuse dissertation où il établit que Jephté n'a pas pu sacrifier sa fille, et que ceux qui ont posé en fait réel ce qu'on entend par le sacrifice de Jephté, n'ont pas compris le passage qui, mal traduit, a donné lieu à cette opinion.

« On sait, dit-il, que, déjà du temps de Jésus-Christ, et longtemps auparavant, la langue hébraïque était une langue morte, et qu'elle ne vivait plus, si on peut s'exprimer ainsi, que dans ses filles, la syriaque, la chaldaïque, etc. On sait encore avec quelle rapidité la version des Septante se répandit parmi les Juifs dispersés, dont le plus grand nombre ne savaient plus l'hébreu, ou ne connaissaient du moins cette langue que très-superficiellement. On n'ignore pas non plus avec quelle avidité ceux mêmes de cette nation qui habitaient la Palestine, reçurent la paraphrase chaldaïque, jusqu'à en introduire la lecture dans les synagogues; et on peut conclure de là qu'il suffit que les Septante (qui habitaient un pays où l'on sacrifiait des hommes aux idoles) se soient égarés eux-mêmes, ou qu'ils aient été mal compris par les autres, pour que cette erreur devînt presque générale parmi les Juifs même, avant le temps de Jésus-Christ.

» Jephté fit un vœu. Mais Dieu aurait-il couronné d'une victoire un vœu aussi abominable que celui qu'on lui impute? un vœu si contraire au culte ordonné par lui-même? En se conformant à ce culte, Jephté aurait-il pu consommer ce sacrifice sans une impiété extrême? Selon les règles que Dieu avait établies par Moïse, il fallait premièrement que la victime destinée pour l'holocauste fût un mâle; il fallait ensuite que celui qui avait voué le sacrifice présentât la victime au grand-prêtre; qu'il mît la main sur la tête de la victime, et qu'il l'égorgeât de sa propre main, en présence du grand-prêtre. Il fallait enfin que la victime fût excoriée par les sacrificateurs, qu'elle fût coupée en morceaux, que son sang fût aspergé contre l'autel, et que les chairs fussent consumées par le feu devant le tabernacle. Ces conditions présupposées, on demande encore s'il est croyable que Jephté ait sacrifié sa fille?

» Dira-t-on qu'il l'a immolée, seul, dans un autre lieu que le tabernacle? En ce cas, on lui imputera, gratuitement et sans la moindre preuve, un crime tout aussi contraire à la loi que l'idolâtrie elle-même, et commis dans un temps où l'Écriture annonce expressément le rétablissement du vrai culte. »

Ajoutons qu'on pouvait racheter un vœu pour trente sicles (environ soixante francs de notre monnaie actuelle). Et voyons la traduction, exacte enfin, de M. Baër :

« Jephté dit : Tout ce qui sortira de ma maison,
» pour aller à ma rencontre, quand je reviendrai en
» paix des enfants d'Ammon, ou sera à l'Éternel, ou
» je l'offrirai en holocauste. »

Il ne dit point, comme plusieurs ont traduit, « la première personne, » mais, « tout ce qui sortira de sa maison. »

Or, il y avait plusieurs manières d'offrir quelque chose à Dieu; on la consacrait, ce qui était bien différent du sacrifice; et les personnes ainsi consacrées demeuraient dans le célibat.

La fille de Jephté demanda donc à son père deux mois pour pleurer sa virginité, c'est-à-dire le malheur de n'avoir pas d'enfants.

Des commentateurs ont dit qu'elle pleurait l'espoir perdu de porter le Messie; ce qui n'est pas vrai, puisqu'elle n'était pas de la tribu de Juda.

Mais tout le monde sait que, chez les Juifs, c'était une sorte d'opprobre, pour une fille, de n'être pas mariée et de vieillir dans le célibat. L'honneur suprême d'une Juive était d'être mariée et d'avoir beaucoup d'enfants. Il était donc naturel que la fille de Jephté, dévouée par son père à une éternelle virginité, pleurât son malheur; et l'Écriture, en parlant de l'exécution de ce vœu, ne nous indique nulle part autre chose.

Passons à un fait de Samson. Nous avons montré que les philosophes géants du dernier siècle, en critiquant la colombe de Noé, sous prétexte qu'il n'y avait pas d'oliviers en Arménie, ont fait un pas de clerc. Avec le même savant qui les a réfutés au dernier siècle, nous pouvons démonter leurs ricanements à propos des trois cents renards au moyen desquels Samson incendia les moissons des Philistins.

Ils demandent où il a pu trouver une si grande

quantité de renards. Que répondront-ils au voyageur Morizon, qui a été sur les lieux, et dont la relation est si estimée :

« Nous parcourûmes, dit-il, pendant quatre heures une campagne que l'on nous dit être celle où Samson, pour se venger des Philistins, lâcha trois cents renards attachés deux à deux. Les critiques, devant lesquels rien n'est assez sacré pour échapper à leurs sarcasmes, ne demanderaient pas, s'ils étaient ici, comment et en quel lieu Samson put attraper tant de renards; ils sauraient que la Palestine en fourmille, pour ainsi dire; ils entendraient comme moi leurs glapissements dans les halliers et particulièrement dans les ruines où ils ont leurs tanières et où ils sont sans nombre. »

A l'appui de ce témoignage, consultez ceux de nos vieux soldats qui, dans la campagne d'Égypte et de Syrie, sont allés à Jérusalem. Ils vous diront que le Jardin des Oliviers même était infesté de renards.

« Ainsi, demander comment le héros des Hébreux put trouver en Palestine trois cents renards, c'est demander comment un chasseur, dans une garenne, peut trouver trois cents lapins (1). »

(1) Bullet, *Réponses critiques à plusieurs difficultés*, etc.

XXXVIII.
LÉGENDES DE SAMUEL ET DE SAUL.

L'Orient raconte qu'au temps où vivait le grand-prêtre Héli, que les Arabes appellent Ali ou Hali al Iman, les Philistins remportèrent sur les Juifs de grandes victoires, leur prirent le taboulschinah (l'arche d'alliance), et firent périr la plupart des enfants des prophètes.

Cette arche, disent-ils, avait été fabriquée par Moïse de plusieurs sortes de métaux ; elle renfermait les tables de la loi, que Dieu avait données à Moïse, avec un bassin dans lequel les Anges purifiaient les cœurs des prophètes ; un vase contenant de la manne, la verge de Moïse, la tiare et les autres habits pontificaux d'Aaron.

Les Israélites exposaient l'arche en public, toutes les fois qu'ils étaient menacés de quelque accident fâcheux ; et l'arche, pour l'ordinaire, les en délivrait.

Lorsqu'ils allaient à la guerre, ils faisaient marcher l'arche devant eux ; la figure qui était dessus, et qui, selon des écrivains musulmans et des rabbins, ressemblait à un léopard, selon d'autres à un Ange, s'élevait sur ses pieds et poussait, avec des regards flamboyants, un cri si épouvantable, qu'elle effrayait les ennemis et les renversait par terre.

Les Juifs, sous le pontificat d'Héli, étaient donc consternés de la perte de l'arche. Ils prièrent le Sei-

gneur de leur envoyer un prophète qui les mît à couvert des malheurs dont ils étaient menacés. Leur prière fut exaucée.

Dieu avait donné à Helcana, de la tribu de Lévi, dont la femme, nommée Henna ou Anne, était stérile, un fils qui fut appelé Aschmouil (Samuel). Samuel reçut le don de prophétie à l'âge de quarante ans. Les Juifs eurent foi en lui et lui obéirent d'abord. Mais ensuite ils le prièrent de leur obtenir de Dieu un roi qui les gouvernât. Samuel pria Dieu de leur accorder ce qu'ils désiraient.

Dieu lui envoya un vase plein d'huile et un bâton, en lui révélant que, de tous ceux qui viendraient à lui, celui en la présence duquel l'huile bouillonnerait dans son vase et dont la stature serait égale à son bâton, celui-là serait roi d'Israël.

Mais un seul homme se trouva, par sa taille, aussi haut que le bâton. C'était Saül; et à sa présence l'huile bouillonna dans le vase.

Comme Saül n'était pas de la tribu de Juda, à laquelle la royauté avait été promise, et qu'il gagnait sa vie à porter de l'eau, quelques assistants murmuraient. Le prophète leur dit qu'ils ne devaient pas considérer dans leur roi les qualités personnelles, mais seulement le choix que Dieu en avait fait. Ils demandèrent encore un signe :

— La marque à laquelle vous reconnaissez que Saül est présentement approuvé de Dieu, dit Samuel, c'est que l'huile sainte a bouillonné à sa présence. Eh bien ! l'arche d'alliance, qui vous a été enlevée, va vous être rendue.

Aussitôt, en effet, que Samuel eut versé l'huile sur la tête de l'élu, et que le peuple l'eut acclamé roi, la cérémonie n'était pas achevée, que l'arche du Seigneur, qui était entre les mains des Philistins, arriva sur les terres des Juifs.

Voici ce qui s'était passé, du moins la chronique d'Abou Giafar le rapporte ainsi :

Gialout ou Goliath, qui régnait sur les Philistins lorsque l'arche d'alliance fut prise, ordonna qu'on la mît dans un lieu sale et indécent, voulant par là faire éclater la haine qu'il portait aux Juifs, et le mépris qu'il professait pour ce qu'ils vénéraient le plus.

Les habitants du lieu furent frappés aussitôt d'une maladie honteuse, ce qui les obligea à faire passer l'arche ailleurs.

Ceux qui la reçurent se virent atteints du même mal, et ainsi successivement tous les bourgs où on la transporta.

Cette punition si soudaine et si générale détermina les Philistins à faire sortir l'arche de leur pays, et ils la ramenèrent sur les terres des Israélites.

Là des Anges la prirent et la portèrent au tabernacle devant lequel l'onction de Saül venait d'avoir lieu.

Ce second prodige affermit l'autorité de Saül, jusqu'au jour où il prévariqua et fut remplacé par David.

XXXVIII. — LÉGENDE DE DAVID.

David, fils d'Isaï, fils d'Obed, que les Orientaux appellent Daoud ben Iischa ben Aouil, n'a pas été oublié par les légendaires. Dans le chapitre du Koran intitulé *Bacrat,* Mahomet dit : David tua Gialout (Goliath), et Dieu lui donna un royaume et la sagesse, et lui enseigna *ce qu'il voulut savoir.*

Hussain-Vaêz dit, sur ce passage, que l'armée des Philistins, commandée par Goliath, était très-nombreuse, et que cependant Saül n'hésita pas à l'attaquer avec trois cent treize hommes, que Dieu avait choisis. Mais il s'agissait de combattre le géant Goliath, et personne n'osait se mesurer avec lui.

Dans les légendes bibliques musulmanes rassemblées par Weil, on lit que le jeune David, septième fils d'Isaï, allant porter des provisions à ses six frères qui étaient dans l'armée du roi, entendit en cheminant une voix sortir d'une pierre, qui lui disait : — Prends-moi ; je suis une des pierres avec lesquelles Abraham chassait Satan.

Il la prit et la mit dans son sac.

Un peu plus loin, une autre pierre lui cria : — Prends-moi, je suis la pierre sur laquelle l'Ange Gabriel avait le pied, lorsqu'il fit sortir dans le désert la source d'eau qui désaltéra Ismaël.

Encore plus loin, une troisième lui dit : — Prends-moi, je suis la pierre avec laquelle Jacob

combattit le mauvais Ange qu'Ésaü avait envoyé contre lui.

Ayant ces trois pierres dans son sac, David arriva au camp. Là, outre qu'il était sûr de son adresse, se confiant en Dieu, il demanda au roi Saül la permission d'aller se mesurer avec Goliath. Quoiqu'il le vît bien jeune et encore frêle, Saül n'hésita pourtant pas, espérant que, s'il succombait, son exemple au moins pourrait engager à le suivre quelques vaillants hommes.

Le lendemain, dès le matin, Goliath renouvela ce qu'il faisait tous les jours; il provoqua en termes insolents les guerriers d'Israël. On avait annoncé que celui qui tuerait le géant épouserait la fille du roi; mais le géant se montrait si redoutable, que personne, malgré un si haut prix, n'osait se hasarder.

David s'avança, dans sa petite tunique de voyageur, n'ayant pas d'autres armes que sa fronde et ses trois pierres.

Pendant que Goliath se moquait de son jeune adversaire, avant qu'il eût tiré son cimeterre du fourreau, David lança ses trois pierres. La première frappa Goliath au front et le tua; la seconde mit en pleine déroute l'aile droite des Philistins et la troisième dispersa l'aile gauche.

Alors le jeune vainqueur courut au géant, et avec son propre cimeterre lui coupa la tête, qu'il apporta au roi. Il fut accueilli par des acclamations de triomphe si unanimes, que Saül en conçut une basse jalousie et lui devint hostile.

Goliath était d'une taille si énorme, disent les Orien-

taux, que son armure de fer pesait mille livres et son casque cent cinquante kilogrammes. David cependant, avec une pierre de sa fronde, brisa ce casque, perça la tête du géant et fit sauter sa cervelle. L'armée des Philistins, épouvantée, se mit en déroute et prit la fuite.

Dieu donna alors le royaume à David, parce que Saül avait promis sa fille en mariage et la moitié de ses États à celui qui tuerait Goliath. Saül étant mort quelque temps après, David posséda le royaume entier.

Dieu lui donna aussi la sagesse, dit le texte, c'est-à-dire le don de prophétie, et le livre des Psaumes, ou le Psautier, que les musulmans appellent ordinairement *Zébour*.

Ce verset dit encore que Dieu lui enseigna ce qu'il voulut savoir; ce qui se doit entendre de l'art de faire, selon les uns, des haires et des cilices, selon d'autres des cottes de maille. C'était le métier ordinaire des prophètes. Mais suivant une ancienne tradition, David reçut l'intelligence du langage des oiseaux.

Le Tarikh Montekheb ajoute qu'en effet les oiseaux et les pierres mêmes obéissaient à David; que le fer s'amollissait entre ses mains; que pendant les jours qu'il pleura son péché, les larmes qu'il répandait faisaient croître des plantes.

Les légendes bibliques que nous avons déjà citées disent que Dieu lui avait donné une voix si merveilleuse, qu'on n'avait jamais rien entendu de semblable. Toutes les harmonies du plus vaste orchestre étaient dans cette voix. Elle rendait les roulements

du tonnerre et les rugissements du lion, aussi bien que les plus mélodieux chants du rossignol. Les rabbins affirment qu'on n'avait plus aucun plaisir à entendre les meilleurs chanteurs après qu'on avait entendu David. Ses chants attiraient tout ce qui était animé, les oiseaux, les quadrupèdes mêmes et les reptiles.

Dieu, ajoutent-ils, lui inspira soixante-dix psaumes; car tous ne sont pas de lui, il y en a de Moïse, d'Abraham, de Jacob et d'Adam même (1).

On dit, en Orient, qu'il fit trois ans pénitence de sa chute et de son péché, après qu'une mission divine lui en eut fait comprendre l'énormité. Mais les légendaires remplacent le prophète Nathan par les deux Archanges Gabriel et Michel, qui parurent devant lui comme il rendait justice. Ils avaient pris la forme humaine. Gabriel dit au roi :

— Seigneur, l'homme que vous voyez devant vous

(1) Il y a de David un cent cinquante et unième psaume, qui n'est pas admis dans le Canon, mais qui a été reçu par plusieurs Églises. La Synopse ou abrégé de l'Écriture sainte, qui se trouve dans les œuvres de saint Athanase, le cite, en exposant que David composa ce psaume après son combat avec Goliath. Comme il ne contient rien qui ne soit vrai et digne de David, nous le reproduisons ici :

« 1. J'étais le plus jeune et le plus petit de mes frères et le moins considéré dans la maison de mon père, où je n'étais occupé qu'à garder ses brebis. — 2. Mes mains s'étaient exercées à jouer des instruments, et mes doigts à toucher la harpe. — 3. Quiconque priera le Seigneur, le Seigneur l'exaucera. — 4. Il m'a donc envoyé son Ange (Samuel), qui m'a tiré du milieu des troupeaux de mon père, et m'a oint de son huile. — 5. Et quoique mes frères fussent de meilleure mine et d'une taille plus avantageuse, Dieu ne les a pas eus pour agréables. — 6. Je marchai et j'allai au-devant d'un étranger (Goliath), qui me maudissait en jurant par ses dieux. — 7. Je tirai son épée du fourreau, je lui coupai la tête, et je délivrai ainsi les enfants d'Israël de l'opprobre où ils étaient. »

possède quatre-vingt-dix-neuf brebis. Moi, je n'en possède qu'une seule. Cependant il me poursuit avec acharnement, et il exige et me prend mon unique brebis.

David s'écria : — C'est une injustice abominable.

Gabriel répliqua : — Cependant des hommes élevés bien haut se permettent des actions encore plus coupables.

David, sentant l'allusion, s'irrita, et, tirant son épée, il voulut percer Gabriel. Michel poussa un éclat de rire, en même temps que tous deux, reprenant leur forme lumineuse de saints Archanges, lui dirent :

— Tu as toi-même prononcé ton arrêt : une partie de ton règne va être donnée à l'un de tes fils.

Pendant trois ans qu'il erra dans les déserts pour expier son crime, de jeunes évaporés mirent sur le trône son fils Absalon ; et au bout de ces trois années, lorsque David reparut et voulut reprendre le sceptre, Absalon refusa de lui remettre la couronne. On rassembla des troupes des deux côtés et on allait combattre ; mais Dieu donna l'ordre à l'Ange de la mort d'enlever le fils rebelle de son cheval et de le pendre par ses longs cheveux à un arbre.

La chevelure d'Absalon a aussi sa légende. Lepelletier, dans sa dissertation sur l'Arche de Noé, conte que toutes les fois qu'on coupait les cheveux d'Absalon, on lui en ôtait trente onces. Il devait ce détail aux rabbins, qui savent tout.

On voit, dans les apocryphes publiés par Fabricius, que le bouclier de David était formé de deux triangles accouplés et qu'on y avait gravé certains mots

cabalistiques. Aussi les Juifs disent qu'aucun trait ne pouvait le percer. Il rendait invulnérable celui qui le portait.

Les rabbins exposent encore que David ayant fait de Jérusalem sa capitale, cette ville devint si grande, à en croire le Midrasch, qu'elle avait, au temps de sa splendeur, vingt-quatre grands quartiers, dans chaque quartier vingt-quatre grandes rues, dans chaque rue vingt-quatre places, entourées chacune de vingt-quatre cours, et que chaque cour était peuplée d'autant d'Israélites qu'il en était sorti d'Égypte...

David laissa à son fils l'honneur de construire le temple du Très-Haut. Mais il ramassa pour cela des matériaux immenses, et il voulut en creuser les fondements. Or, il les fit creuser sur un abîme, parce qu'on craignait que, si cet abîme débordait un jour, le monde ne fût inondé. Un certain Achitophel, sans doute un autre que le complice des révoltes d'Absalon, posa sur l'abîme une planche qui portait le nom ineffable du Seigneur, et les eaux s'enfoncèrent de seize mille coudées. Mais comme on comprit qu'il n'était pas bon que l'eau fût à une si grande profondeur, David chanta les quinze psaumes graduels, ainsi nommés parce que depuis on les chantait sur les quinze degrés du Temple; ce qui fit remonter l'abîme de quinze mille coudées et les eaux restèrent à mille coudées de profondeur.

On ne sait pas très-exactement à quel âge mourut David. Mais il vécut de longues années, Adam, comme nous l'avons dit, ayant sacrifié soixante-dix ans de sa vie pour allonger d'autant celle de David.

XL. — LÉGENDES DE SALOMON.

Aucun autre personnage n'a prêté aux légendes merveilleuses autant que Salomon, l'illustre fils de David. Son nom en effet s'est répandu sur toute la terre; et on a orné son histoire d'une telle masse de faits prodigieux, qu'il a fallu, pour leur faire place, supposer plusieurs Salomons, ou, comme disent les Arabes, plusieurs Solimans. Mais, comme on ne savait où les poser dans l'histoire, on en a fait des préadamites.

L'histoire de Caïumarrath, le premier homme chez les Persans, et l'histoire de Thahamurath, qui régnait sur la montagne introuvable de Kaf, semblent placer ces deux hommes parmi les Solimans d'un autre âge. Mais on lit dans le second de ces deux livres un fait qui remet Thahamurath dans la descendance d'Adam; car il rapporte que le dive ou géant Argenk se plaignait vivement d'un démon qui lui avait promis la victoire sur Thahamurath, mais qui ne lui avait pas mis entre les mains, selon sa promesse, l'anneau du patriarche Jared, fils de Mahlaléel, cinquième Soliman ou monarque universel depuis Adam. Les Orientaux comptent soixante-douze Solimans, dont quarante ont régné avant Adam sur toute la terre.

Quant à Caïumarrath, la même histoire raconte qu'il avait un fils, nommé Siamek, lequel montait un coursier prodigieux, engendré d'un crocodile et d'une sirène qu'il appelle la reine de la mer, et que

Salomon, fils de David, le dernier des Solimans, devait faire le tour du monde sur cette monture amphibie, pour combattre le roi de la mer (Léviathan). Mais il ne l'a pas trouvé; et Léviathan, qui s'engraisse depuis la création, sera servi, disent les rabbins, au banquet monstre du Messie.

On lit dans les fragments orientaux que d'Herbelot a rassemblés, que tous les Solimans préadamites commandaient chacun à des créatures différentes de celles de la postérité d'Adam. On voyait, dans la galerie d'Argenk, les statues des soixante-douze Solimans et les portraits des créatures qui lui étaient soumises. Les unes avaient plusieurs têtes, les autres plusieurs bras; ceux-ci portaient des têtes d'éléphant, de buffle, de sanglier; ceux-là marchaient sur quatre pieds de bœuf, de cheval ou de chien. Il y en avait de plus monstrueuses encore, dont on retrouve des vestiges dans les sculptures de la Perse et de l'Inde.

Entre tous les Solimans préadamites, monarques universels du monde, les plus renommés sont : Soliman Hiat, Soliman Raad, Soliman Daki, Soliman Imlack, Soliman Schadi, Soliman Virani, Soliman Bouaki, Soliman Tchaghi, et enfin, le Soliman Gian ben Gian, qui régnait dans le monde immédiatement avant la création d'Adam.

L'histoire de Caïumarrath nous apprend que tous ces Solimans possédaient, de père en fils, un bouclier dont ils se servaient dans les guerres qu'ils faisaient continuellement aux démons, leurs ennemis capitaux. Soliman Tchaghi le laissa à Gian ben Gian qui lui suc-

céda, et celui-ci le transmit à Adam, qui mourut dans l'île de Sérendib, aux Indes. Caïumarrath, premier roi de l'Orient, voyageant en ces pays-là et l'ayan heureusement trouvé, s'en servit, et le laissa depuis à son fils Huschenk, qui lui succéda.

C'est ce même bouclier, dont Thahamurath, qui en avait hérité, se servit pour combattre non-seulement les démons, mais encore les dives qui étaient restés des générations précédentes, et qui faisaient leur retraite dans les montagnes de Kaf. Ses succès lui méritèrent le titre glorieux de *Divbend*, ou vainqueur des géants et des démons.

La ville de Canoun ou Fanoun était la capitale de ces grands monarques, où le géant Hussam dit à Caïumarrath qu'il avait servi, pendant sa vie de trois mille ans, sous trois Solimans différents.

Caherman-Catel, en cherchant des aventures dans le pays de Schadoukiam, trouva une colonne de marbre d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires, posée sur une base qui portait une inscription gravée en caractères bialbaniques, à présent inconnus, mais que l'on déchiffrait au temps de Caherman. Le sens en était : Je suis Soliman Hakki, le monarque de mon siècle, qui ai fait la guerre avec le puissant dive ou géant nommé Anthaloüs.

L'histoire de Soliman Hakki porte que ce monarque ayant défait en plusieurs rencontres ce géant, qui s'était souvent révolté contre lui, et l'ayant entre ses mains, voulut le faire mourir, mais qu'il ne put jamais en venir à bout. Il consulta là-dessus les Tacouines (ce sont les Parques ou les fées qui règlent

le destin des hommes), et elles lui répòndirent que la victoire entière de ce géant était réservée à un autre Soliman de la postérité d'Adam, lequel devait le soumettre à son obéissance, et le punir de mort en cas qu'il refusât de lui rendre hommage.

Dans le Koran, il est parlé de Soliman Tchaghi (titre de Surkrag) et de Soliman ben Gian dans le chapitre de Gian. On ajoutera seulement ici que ces Solimans avaient encore, outre le bouclier merveilleux, le Tigatesch (l'épée foudroyante) et le Sebeh, ou cuirasse, qui les rendaient victorieux dans tous les combats qu'ils livraient aux démons.

Arrivons à notre Salomon.

L'Orient ne tarit pas sur la magnificence de son trône. Les oiseaux voltigeaient sans cesse au-dessus, pendant qu'il y était assis; ils lui procuraient de l'ombre et lui servaient de dais ou de pavillon.

A l'entour du trône étaient à droite douze mille siéges d'or pour les patriarches et les prophètes, et à gauche douze mille siéges d'argent, pour les sages et les docteurs.

Les Persans, dit d'Herbelot, attribuent le don des miracles à Salomon bien plus abondamment qu'à tout autre personnage avant lui. Il commandait aux Anges et aux démons. Il était porté par les vents dans toutes les sphères et plus haut que les astres. Tout dans la nature lui parlait et lui obéissait. Chaque plante lui apprenait quelle était sa vertu propre; chaque minéral lui disait à quel usage il était bon de l'employer. Il s'entretenait avec les oiseaux et les insectes.

Un jour qu'il se promenait à la campagne, il re-

connut le roi des fourmis et le mit sur sa main. Comme il le prenait, le petit insecte cria à sa troupe : — Fourmis, retirez-vous, de peur que le trône du roi-prophète ne vous écrase toutes. Salomon lui ayant demandé : Me reconnais-tu comme plus grand que toi? — Non, répondit-il, c'est moi qui suis plus grand, puisque tu n'as qu'un trône matériel et que ta main me sert de trône.

Salomon était si savant, que les docteurs de la loi, humiliés de voir que dans tous les jugements il décidait plus sagement qu'eux, résolurent un jour de l'embarrasser par des questions captieuses. Mais avant qu'ils eussent posé leurs questions jusqu'au bout, il les résolvait avec une extrême justesse. Pour leur donner une leçon plus forte, il annonça qu'il allait à son tour leur faire des questions si simples, qu'elles n'exigeaient aucune étude, et qu'un peu d'intelligence suffisait à la réponse. Il leur demanda donc (1) :

Qu'est-ce que tout, et qu'est-ce que rien?

Qui est quelque chose, et qui est moins que rien?

Qui sont les plus nombreux, et qui sont les moins nombreux?

Qu'est-ce qu'il y a de plus hideux, et qu'est-ce qu'il y a de plus beau?

Qu'est-ce qu'il y a de plus sûr, et qu'est-ce qu'il y a de plus incertain?

Toutes ces questions demeurèrent sans réponse.

(1) Weil a recueilli ces petits traits dans ses *Légendes bibliques des musulmans,* dont M. l'abbé Migne a publié la traduction française. *Dict. des Apocryphes,* t. II, col. 848 et suiv.

Alors Salomon dit : — Tout est Dieu, le créateur; et rien, c'est le monde, l'objet créé.

Quelque chose, c'est le croyant; moins que rien, c'est l'hypocrite ou l'impie.

Les plus nombreux des hommes sont ceux qui doutent; les moins nombreux ceux qui croient parfaitement.

Ce qu'il y a de plus hideux, c'est lorsqu'un croyant devient incrédule; ce qu'il y a de plus beau, c'est lorsqu'un pécheur se convertit.

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est la mort et le jugement dernier; ce qu'il y a de plus incertain, c'est le sort de l'âme après la résurrection.

Il ajouta : — La vraie sagesse ne vient ni des années ni des livres; elle ne vient que de Dieu, qui est la sagesse par excellence.

On lit, dans la vaste collection où nous venons de puiser ces lignes, qu'un jour, après s'être reposé dans une vallée qui se trouve entre Hébron et Jérusalem, Salomon vit devant lui huit Anges qui le saluaient en s'inclinant. Ils avaient des ailes innombrables, variées de formes et de couleurs. Ils lui dirent qu'ils étaient les Anges préposés aux huits vents, et que Dieu les envoyait à lui pour le servir.

Le chef des huit Anges remit alors à Salomon une pierre précieuse sur laquelle étaient inscrits ces mots : « Dieu est la puissance et la grandeur, » et il ajouta : — Lorsque tu auras un ordre à nous transmettre, élève cette pierre vers le ciel, et nous paraîtrons sur-le-champ pour t'obéir.

Quand ces Anges se furent éloignés, il parut quatre

autres personnages d'aspects divers : l'un avait la figure d'une baleine, l'autre celle d'un aigle, le troisième celle d'un lion, le quatrième celle d'un serpent. Ils lui dirent qu'ils étaient les souverains de tous les animaux créés, sur la terre, dans les eaux et dans les airs ; qu'ils avaient reçu de Dieu l'ordre de lui être soumis, eux et leurs sujets, et qu'ils venaient pour exécuter ses volontés.

Ils lui donnèrent aussi une pierre précieuse sur laquelle était cette inscription : — Tout ce qui est animé loue le Seigneur.

Il suffisait à Salomon d'élever cette pierre au-dessus de sa tête, pour obliger ces souverains à paraître immédiatement devant lui et recevoir ses ordres.

Salomon vit ensuite un Ange dont la partie supérieure était faite de terre et la partie inférieure d'eau qui se tenait condensée. C'était l'Ange du globe que nous habitons. — Dieu m'a créé, dit-il, pour que je fasse connaître ta volonté à la terre et à la mer, qui t'obéiront en tous tes désirs.

Et il remit à l'heureux roi une troisième pierre où il lut ceci : — Le ciel et la terre sont les serviteurs de Dieu.

Enfin, une quatrième apparition lui fit voir encore un autre Ange plus important, qui lui présenta à son tour une quatrième pierre portant cette inscription : — Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète (1).

(1) Mahomet n'était pas né ici-bas ; mais il était conçu dans le ciel, comme on l'a vu dans les *Légendes des origines du monde*.

En élevant cette pierre précieuse ainsi que les trois autres, il avait à sa disposition le monde entier des esprits, Anges, génies, démons, qui est bien plus considérable que le monde des hommes. Il demanda à les voir.

Des multitudes parurent, et, en dépit du pouvoir qu'il avait sur eux, il y en avait, dans les mauvais, de si affreux, que leur aspect le fit frissonner.

Il vit des démons femelles, dont le corps était porté sur des jambes de mulets et des pieds d'ânes.

Salomon fit réunir en un seul anneau célèbre ces quatre pierres, qui lui donnaient l'empire sur toute la création, visible et invisible.

Les rabbins racontent, à propos de cet anneau, une des plus singulières aventures de Salomon. Après avoir pris la ville de Sidon et tué le roi qu'il dépouillait, il emmena, disent-ils, sa fille Téréda, dont il était épris; il l'épousa et s'attacha beaucoup à elle.

Mais elle ne cessait de déplorer la mort de son père. Pour la consoler, Salomon ordonna au diable de lui faire l'image du défunt. En trouvant cette image dans sa chambre, Téréda tomba à genoux; elle en fit l'objet de son culte, et les autres femmes de Salomon brûlèrent de l'encens devant elle. Informé de cette idolâtrie par son vizir Asaf, Salomon détruisit l'image, châtia Téréda, et se retira dans le désert, où il s'humilia devant Dieu. Mais il méritait une pénitence.

Tous les jours, avant d'entrer dans le bain, il avait coutume de remettre son anneau à l'une de

ses femmes, qui se nommait Amina. Cet anneau, sur lequel est gravé quatre fois le grand nom de Dieu, donnait à Salomon, comme on l'a vu, le pouvoir de commander à toute la nature. En cet anneau résidaient toute sa force et toute sa puissance. Les Orientaux, qui n'en parlent qu'avec une admiration sans bornes, disent que présentement il est gardé par des dragons dans le tombeau de Salomon, et que celui qui pourrait s'en emparer serait de nouveau maître du monde.

La faute de Salomon donnant quelque hardiesse aux démons, l'un d'eux, nommé Sackar, selon quelques récits, prit les traits du roi, se présenta devant Amina, reçut de ses mains l'anneau merveilleux, monta sur le trône, et fit, dans les actes de justice et dans les lois, toutes les méchancetés qu'on pouvait attendre de lui, pendant que Salomon, qu'il avait rendu méconnaissable, était chassé du palais et réduit à mendier pour vivre.

Il fit cette rude pénitence pendant un temps égal à celui où l'idole avait été honorée dans son palais : quarante jours. Alors Dieu lui pardonna; il reprit sa royale figure. Sackar, qui le sut, se sauva et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson, qui venait de l'avaler, fut pris et porté à Salomon, qui, retrouvant son joyau, contraignit Sackar à paraître devant lui, lui chargea le cou d'une pierre et le jeta dans le lac de Tibériade, où il excite toujours des tempêtes.

D'autres rabbins prétendent que le démon qui joua ce tour cruel à Salomon, n'était pas Sackar, mais Asmodée, et que Salomon, après l'avoir en-

chaîné, le fit travailler vivement au temple de Jérusalem (1).

Nous ne saurions dire si ces vieux récits se rapportent à l'un ou à l'autre des deux faits que Wierus a soigneusement conservés dans sa *Pseudo-monarchie de Satan*, savoir qu'un jour Bélial ayant offensé Salomon, le prince l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, lesquelles font une armée de cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingts démons. Il fallait que la bouteille fût d'une grande taille.

Mais Salomon était si puissant que, dans une autre occasion, il emprisonna pareillement six mille six cent soixante-six millions de diables qui ne purent lui résister.

Des doctes racontent encore que Salomon mit la bouteille où était Bélial dans un grand puits, qu'il referma d'une pierre, près de Babylone; que les Babyloniens descendirent dans ce puits, croyant y trouver un trésor; qu'ils cassèrent la bouteille, que tous les diables s'en échappèrent, et que Bélial, qui avait peur d'être repris, se campa dans une idole

(1) Voici une variante de ce petit événement; elle est des Arabes :

« Malgré sa souveraineté sur toute la nature, Salomon, disent-ils, ne fut pas à l'abri des peines. Un jour qu'il avait fait une question indiscrète à un esprit qui lui était soumis, le génie refusa de répondre, disant qu'il ne le pouvait que si on lui remettait le sceau du prince, autre talisman aussi puissant que l'anneau. Dès qu'il le tint il devint le maître, et chassa Salomon du palais.

» Réduit à mendier, le roi erra longtemps, répétant ces mots, qui forment le douzième verset du commencement de l'Ecclésiaste :

« Moi, qui vous parle, j'ai été roi sur tout Israël. »

» Cette répétition constante ayant attiré l'attention des sages, le démon qui avait usurpé la place de son maître fut découvert, et Salomon remonta sur son trône. »

qu'il trouva vide, et se mit à rendre des oracles; ce qui fit que les Babyloniens l'adorèrent.

La tradition rabbinique de ce châtiment infligé aux Anges déchus par Salomon, outre les variations des divers récits qu'on vient de lire, a donné lieu à des fabliaux et à des contes. Nous ne croyons pas hors de propos de transcrire ici les pages spirituelles que Bonaventure Desperriers lui a consacrées dans ses *Joyeux devis* :

« La cause pour laquelle les alchimistes ne peuvent parvenir au bout de leurs entreprises, tout le monde ne la sait pas. Mais Marie la prophétesse la met bien à propos et fort bien au long dans un livre qu'elle a fait de la grande excellence de l'art, exhortant les philosophes, et leur donnant bon courage qu'ils ne se désespèrent point; et disant ainsi que la pierre des philosophes est si digne et si précieuse (1), qu'entre ses admirables vertus et excellences, elle a puissance de contraindre les esprits; et que quiconque l'a, il les peut conjurer, anathématiser, lier, garrotter, bafouer, tourmenter, emprisonner, géhenner. Bref, il en joue de l'épée à deux mains, et peut bien faire tout ce qu'il veut, s'il sait bien user de sa fortune.

» Or est-il, dit-elle, que Salomon eut la perfection de cette pierre et connut, par inspiration divine, la grande et merveilleuse propriété d'icelle, qui était de contraindre les gobelins (2), comme nous

(1) La pierre philosophale, si on l'obtient, change les métaux en or et donne longue vie.

(2) Esprits follets, lutins, etc.

avons dit. Par quoi, aussitôt qu'il l'eut faite, il conclut de les faire venir.

» Mais il fit premièrement faire une cuve de cuivre de merveilleuse grandeur, car elle n'était pas moindre que tout le circuit du bois de Vincennes; sauf que s'il s'en fallait quelque demi-pied ou environ, c'est tout un : il ne faut point s'arrêter à peu de chose. Vrai est qu'elle était plus ronde, et il la fallait ainsi grande pour faire ce qu'il en voulait faire. Par même moyen, il fit faire un couvercle, le plus juste qu'il était possible; et en même temps il fit creuser une fosse en terre assez large pour enterrer cette cuve, et la fit caver le plus bas qu'il put.

» Quand il vit son cas bien appareillé, il fit venir, en vertu de cette sainte pierre, tous les esprits de ce bas monde, grands et petits, commençant aux empereurs des quatre coins de la terre; puis fit venir les rois, les ducs, les comtes, les barons, les colonels, capitaines, caporaux, lances-pessades, soldats à pied et à cheval, et tous, tant qu'il y en avait; et, à ce compte, il n'en demeura pas un pour faire la cuisine.

» Quand ils furent venus, Salomon leur commanda, en la vertu susdite, qu'ils eussent tous à se mettre dans cette cuve, laquelle était enfoncée en ce creux de terre. Les esprits ne surent contredire qu'ils n'y entrassent; et croyez que c'était à grand regret, et qu'il y en avait qui faisaient une terrible grimace.

» Incontinent qu'ils furent là-dedans, Salomon fit mettre le couvercle dessus et le fit très-bien luter,

cum luto sapientiæ, et vous laissa messieurs les diables là-dedans, lesquels il fit encore couvrir de terre, jusqu'à ce que la fosse fût comble. En quoi toute son intention était que le monde ne fût pas infecté de ces méchants et maudits verminiers; que les hommes, de là en avant, vécussent en paix et amour, et que toutes vertus et réjouissances régnassent sur terre.

» Et de fait, soudainement après furent les hommes joyeux, contents, sains, gais, drus, allègres, ébaudis, galants, gaillards, gents, frisques, mignons, poupins, brusques (1). Oh! qu'ils se portaient bien! Oh! que tout allait bien! La terre apportait toutes sortes de fruits sans main mettre; les loups ne mangeaient point le bétail; les lions, les ours, les tigres, les sangliers étaient privés comme moutons. Bref, toute la terre semblait être un paradis, pendant que ces truands de diables étaient en basse fosse.

» Mais qu'advint-il? Au bout d'un long espace de temps, ainsi que les règnes se changent et que les villes se détruisent, et qu'il s'en réédifie d'autres, il y eut un roi auquel il prit envie de bâtir une ville. La fortune voulut qu'il entreprît de la bâtir au propre lieu où étaient ces diables enterrés.

» Il faut bien que Salomon faillît à y faire entrer quelque petit diable qui s'était caché sous quelque motte de terre quand ses compagnons y entrèrent; lequel quidam diablotin mit en l'entendement de ce roi de faire sa ville en ce dit lieu, afin que ses compagnons fussent délivrés.

» Ce roi mit gens en œuvre pour faire cette ville,

(1) Agiles.

laquelle il voulait magnifique, forte et imprenable. Et, pour ce, il y fallait de terribles fondements pour faire les murailles; tellement que les pionniers cavèrent si bas, que l'un d'entre eux vint tout premier à découvrir cette cuve où étaient ces diables; lequel l'ayant ainsi heurtée et ne s'étant souvenu que ses compagnons s'en fussent aperçus, il pense bien être incontinent riche, croyant qu'il y eût un trésor inestimable là-dedans.

» Hélas! quel trésor c'était!

» Eh Dieu! que ce fut bien en la mal'heure! Oh! que le ciel était bien lors envieux contre la terre! Oh! que les dieux étaient bien courroucés contre le pauvre genre humain! Où est la plume qui saurait écrire, où est la langue qui saurait dire assez de malédictions contre cette horrible et malheureuse découverte!

» Voilà ce que fait l'avarice, voilà ce que fait l'ambition, qui creuse la terre jusqu'aux enfers pour trouver son malheur, ne pouvant endurer son aise.

» Mais retournons à notre cuve et à nos diables.

» Le conte dit qu'il ne fut pas en la puissance de ces bêcheurs de la pouvoir ouvrir sitôt; car, avec la grandeur, elle était épaisse à l'avenant. Pour ce, il fut force que le roi en eût connaissance; lequel, l'ayant vue, ne pensa pas autre chose que ce qu'en avaient pensé les pionniers. Car qui eût jamais imaginé qu'il y eût des diables dedans, quand même on ne pensait plus qu'il y en eût au monde, vu le long temps qu'il y avait qu'on n'en avait ouï parler?

» Ce roi se souvenait bien que ses prédécesseurs

rois avaient été infiniment riches, et il ne pouvait estimer autre chose, sinon qu'ils avaient là enfermé une finance incroyable, et que les destins l'avaient réservé à être possesseur d'un tel bien, pour être le plus grand roi de la terre.

» Conclusion : Il employa autant de gens qu'il en avait autour de cette cuve; et pendant qu'ils chamaillaient, ces diables étaient aux écoutes et ne savaient bonnement que croire, si on ne les tirait point de là pour les mener pendre, et que leur procès eût été fait depuis qu'ils étaient là.

» Or les gastadours (1) donnèrent tant de coups à cette cuve, qu'ils la faussèrent, enlevèrent en même temps une grande pièce du couvercle, et firent ouverture. — Ne demandez pas si messieurs les diables se battaient à sortir à la foule, et quels cris ils faisaient en sortant, lesquels épouvantèrent si fort le roi et tous ses gens, qu'ils tombèrent là comme morts.

» Et mes diables devant et au pied.

» Ils s'en revont par le monde, chacun en sa chacunière; fors que, par aventure, il y en eut quelques-uns qui furent tout étonnés de voir les régions et les pays changés depuis leur emprisonnement. Au moyen de quoi ils furent vagabonds tout un temps, ne sachant de quel pays ils étaient, ne voyant plus le clocher de leur paroisse.

» Mais partout où ils passaient, ils faisaient tant de maux que ce serait une horreur de les raconter. En lieu d'une méchanceté qu'ils faisaient le temps

(1) Pionniers.

jadis pour tourmenter le monde, ils en inventèrent de toutes nouvelles. Ils tuaient, ils ruaient, ils tempêtaient, ils renversaient tout sens dessus dessous. Tout allait par écuelles; mais aussi les diables y étaient.

» De ce temps-là, il y avait force philosophes (car les alchimistes s'appellent philosophes par excellence), d'autant que Salomon leur avait laissé par écrit la manière de faire la sainte pierre, laquelle il avait réduite en art, et s'en tenait école comme de grammaire; tellement que plusieurs arrivaient à l'intelligence, attendu même que les verminiers (1) ne leur troublaient point le cerveau, étant enclos. Mais sitôt qu'ils furent en liberté, se ressentant du mauvais tour que leur avait joué Salomon par la vertu de cette pierre, la première chose qu'ils firent, ce fut d'aller aux fourneaux des philosophes et les mettre en pièces. Et même trouvèrent façon d'effacer, d'égraffigner, de rompre, de falsifier tous les livres qu'ils purent trouver de ladite science; tellement qu'ils la rendirent si obscure et si difficile que les hommes ne savent ce qu'ils y cherchent; et ils (2) l'eussent volontiers abolie du tout; mais Dieu ne leur en donna pas la puissance.

» Bien eurent-ils cette permission d'aller et de venir pour empêcher les plus savants de faire leurs besognes; tellement que, quand il y en a quelqu'un qui prend le bon chemin pour y parvenir, et que telle fois il ne lui faut quasi plus rien qu'il n'y touche,

(1) Vermine, pour démons.

(2) Les démons.

voici un diablotin qui vient rompre un alambic, lequel est plein de cette matière précieuse, et fait perdre en une heure toute la peine que le pauvre philosophe a prise en dix ou douze ans, de sorte que c'est à refaire; non pas que les pourceaux y aient été, mais les diables qui valent pis.

» Voilà la cause pourquoi on voit aujourd'hui si peu d'alchimistes qui parviennent à leurs entreprises; non que la science ne soit aussi vraie qu'elle fut jadis; mais les diables sont ainsi ennemis de ce don de Dieu. Et parce qu'il n'est pas qu'un jour quelqu'un n'ait cette grâce de la faire aussi bien que Salomon la fit oncques, de bonne aventure, s'il advenait de notre temps, je le prie par ces présentes qu'il n'oublie pas à conjurer, adjurer, excommunier, anathématiser, exorciser, cabaliser, ruiner, exterminer, confondre, abîmer ces méchants gobelins, verminiers, ennemis de nature et de toutes bonnes choses, qui nuisent ainsi aux pauvres alchimistes, mais encore à tous les hommes et aux femmes aussi, cela s'entend. »

Nous arrivons ici aux légendes du temple de Salomon; et nous devons donner d'abord le récit des francs-maçons qui prétendent, quoiqu'ils ne puissent remonter plus haut que le dernier siècle, se faire une généalogie qui débute à Noé, selon les uns; selon les autres, à Phaleg, l'architecte de la tour de Babel; mais selon le plus grand nombre, à Salomon.

Leur fondateur, disent-ils, est Hiram ou Adon-Hiram, que l'historien Josèphe appelle Adoram, et qui dirigeait tous les travaux du temple. Des savants,

trompés par le nom, ont écrit qu'il s'agissait de Hiram, roi de Tyr, allié de Salomon, à qui il donna un utile concours. Mais les francs-maçons ont leurs archives où ils lisent qu'Hiram ou Adon-Hiram était un artiste éminent, fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephtali; et que Salomon le fit venir pour conduire les travaux du temple. Il montra tout d'abord son habileté en élevant devant le portique deux colonnes de cuivre, hautes chacune de vingt-sept pieds et larges de six.

Devant la première, qu'il appela Jakin, on payait les apprentis; devant la seconde, qu'il nomma Booz, on payait les compagnons.

Adon-Hiram avait sous ses ordres un nombre immense d'ouvriers: soixante-dix mille apprentis, quatre-vingt mille compagnons et trois mille trois cents maîtres. Devant solder cet énorme personnel, et ne pouvant connaître chaque travailleur par son nom, Hiram, pour n'être pas exposé à payer l'apprenti comme le compagnon, et le compagnon comme le maître, convint avec les maîtres de mots secrets, de signes et d'attouchements qui devaient les distinguer de leurs subalternes. Il donna pareillement aux compagnons des mots et des signes de reconnaissance qui n'étaient pas sus des apprentis, et aux apprentis des signes et des mots que ne connaissaient pas les profanes, étrangers au bâtiment.

Tout cela s'établit dans un ordre si admirable que Salomon en fut charmé, et qu'il voulut être affilié à cette noble association.

Or, trois compagnons peu satisfaits de leur paye,

formèrent un jour le dessein d'exiger d'Hiram le mot de passe et l'attouchement des maîtres. Ils cherchaient l'occasion de le rencontrer seul, décidés à obtenir de gré ou de force ce qu'ils prétendaient.

Un soir qu'ils attendaient Hiram dans le temple, cachés, l'un à la porte du nord, l'autre à la porte du midi, le troisième à la porte de l'orient, Hiram, qui devait traverser l'édifice, entra seul par la porte de l'occident; et après qu'il eut jeté un coup d'œil sur l'état des travaux, il se dirigea vers la porte du midi. Le compagnon qui l'attendait lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Hiram lui dit que le mot de maître ne s'obtenait pas ainsi; et le compagnon lui porta un coup de marteau sur la tête.

Ce coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, le grand-maître s'enfuit vers la porte du nord, où il trouva le second compagnon qui lui fit subir le même traitement.

Quoique gravement blessé, Hiram tenta alors de sortir par la porte de l'orient, où le troisième compagnon, après lui avoir vainement fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer.

Les trois meurtriers, s'étant rapprochés, cachèrent le corps sanglant; et, quand la nuit fut devenue sombre, ils le transportèrent sur un monticule de sable, où ils l'enterrèrent. Afin de reconnaître l'endroit, ils plantèrent sur la fosse une branche d'acacia.

Salomon ayant passé sept jours sans voir Adon-Hiram, ordonna à neuf maîtres d'aller à sa recherche. Ils obéirent. Mais ce ne fut qu'après bien des dé-

marches que trois d'entre eux, qui se trouvaient fatigués, s'étant assis près de l'endroit où le grand-maître avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'acacia. Il reconnut que le sable avait été remué là depuis peu; il fouilla avec sa truelle et découvrit le corps d'Hiram.

Il appela aussitôt les autres maîtres, qui examinèrent les plaies; et, à la forme du marteau qui les avait faites, ils soupçonnèrent les compagnons d'avoir commis le crime. Dans la pensée que peut-être ils avaient tiré du défunt le mot des maîtres, ils le changèrent sur-le-champ.

Salomon fit faire au mort de pompeuses funérailles, où les maîtres assistèrent, portant aux mains des gants blancs, pour montrer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains dans le sang du chef.

Et la splendide construction se poursuivit. Mais nous rentrons ici dans les légendes de l'Orient. Les hommes, disent-elles, ne travaillèrent pas seuls à ce temple, qui a toujours été considéré, chez les anciens, comme la plus grande merveille du monde. Salomon, ayant tout pouvoir sur les démons et les génies, ne pouvait manquer de les employer aussi.

Les ginns ou génies, les dives et les démons travaillaient donc activement à l'édifice qui allait illustrer Salomon. Mais ils faisaient un si terrible bruit avec leurs scies et leurs marteaux, que les conducteurs des travaux et ceux qui transmettaient les ordres ne pouvaient s'entendre. Salomon leur ordonna d'interrompre leur besogne un instant, et, quand on eut fait silence, il leur demanda si l'un

d'eux ne savait pas un moyen de façonner et de tailler les pierres et les métaux sans faire tout ce vacarme.

— Il n'y a que le puissant Sackar qui connaisse ce secret, dit un des ginns; mais jusqu'à présent il a su se soustraire à votre domination.

Cette réponse appuierait l'opinion de ceux qui croient que ce ne fut pas Sackar qui fut jeté dans le lac de Tibériade. Car Salomon demanda si on pouvait découvrir sa retraite. Le ginn répondit :

— Sackar est plus fort, lui seul, que nous tous ensemble; et il s'échappe avec une rapidité qui n'appartient qu'à lui. Je sais qu'il vient boire chaque mois à une fontaine qui est au pays d'Hidgiar, en Arménie. Peut-être là pourrez-vous le soumettre à votre empire.

Salomon ordonna à une troupe de ginns d'enlever toute l'eau qui était dans la fontaine, de la remplacer par du vin, et de se cacher près de là pour guetter Sackar.

Quelques jours après, Salomon vit venir à lui un ginn plus rapide que le vent. Il accourait du pays d'Hidgiar, et il cria au roi :

— Sackar est ivre; il est étendu auprès de la fontaine. Nous l'avons lié avec des chaînes aussi grosses que les colonnes de votre temple. Mais à son réveil il les brisera comme un cheveu.

Salomon se fit transporter aussitôt auprès de la fontaine; il y arriva comme le démon ouvrait les yeux. Mais ses mains et ses pieds étaient encore liés. Salomon se hâta d'appliquer son anneau sur les

chaînes ; et Sackar poussa un cri tel que la terre en trembla.

Salomon lui dit alors :

— Sois sans crainte ; je te rendrai la liberté, quand tu m'auras dit comment on peut percer et travailler sans bruit les minéraux et les métaux.

— Je ne le sais pas, répondit le démon ; mais le corbeau peut t'instruire là-dessus. Mets sur les œufs qui sont dans ce nid de corbeau une plaque de cristal, tu verras comment la mère s'y prend pour la percer.

Salomon suivit ce conseil ; et le corbeau, qui revint bientôt, reconnaissant qu'il ne pouvait briser ni percer la plaque de cristal, s'éloigna pendant quelques heures. Il reparut ensuite, apportant dans son bec une pierre avec laquel il toucha le cristal qui se fendit aussitôt.

— Où as-tu pris cette pierre ? demanda Salomon.

— C'est la pierre Samur, répondit le corbeau ; elle se trouve à l'extrême orient, sur une montagne déserte. Le roi ordonna à quelques ginns de suivre le corbeau et de rapporter bon nombre de ces pierres. En même temps, il rendit la liberté à Sackar, comme il l'avait promis ; et aussitôt que les ginns furent de retour, il regagna Jérusalem où il distribua les pierres aux ouvriers du temple. Ils travaillèrent dès lors sans faire aucun bruit.

C'est ici que nous pouvons placer la légende de la reine de Saba. On la trouve dans le Koran, au chapitre XXVII. Mais elle est bien plus développée dans les légendes musulmanes que Weil a recueillies. Nous

nous aiderons de ces documents et de quelques autres.

La cour de Salomon se trouva un jour assemblée autour de lui. Elle était composée d'hommes, de démons, de génies et d'oiseaux. Les oiseaux, comme on sait, voltigeaient au-dessus de lui pour lui faire un pavillon. Un rayon de soleil ayant frappé son visage, il leva les yeux pour en voir la cause, et reconnut que la huppe avait quitté sa place. Quoiqu'il tînt beaucoup à cet oiseau, parce que son regard perçant traversait la terre comme si elle eût été limpide, et qu'elle lui découvrait les sources dont il avait besoin pour ses ablutions, il s'irrita et dit : — Pourquoi ne vois-je pas la huppe? Est-elle du nombre des absents qui s'éloignent sans mon ordre? Je la châtierai et la ferai mourir, si elle n'a pas d'excuse légitime.

L'aigle, qui s'était élevé très-haut, annonça qu'elle revenait à tire-d'aile. Peu d'instants après, elle arrivait, et voyant les regards menaçants de Salomon, elle s'humiliait devant son trône en disant : — N'oubliez pas, prophète de Dieu, que vous aurez aussi un compte à rendre au Très-Haut, et ne me condamnez pas sans m'entendre.

— D'où viens-tu sans mon ordre? dit Salomon.

— Je vous apporte des nouvelles d'un pays et d'une reine dont vous n'avez jamais entendu parler. Je viens du royaume de Saba et j'ai vu la reine Balkis sur un trône de la plus grande splendeur.

— Qui t'a fait connaître ce pays et cette reine?

— Une huppe de Saba que j'ai rencontrée, à

qui j'ai parlé de vous, Seigneur, et de votre grande puissance. Elle s'étonnait de ce que votre grand nom n'était pas encore parvenu jusqu'au royaume de Saba, pays immense et opulent, qui mérite que vous le connaissiez, car sa reine a une armée si nombreuse qu'on y compte douze mille généraux.

Comme elle m'engageait à voir ces magnificences, pour vous en faire mon rapport, je l'ai accompagnée; et, dans ce voyage, elle m'a raconté l'histoire de ce royaume jusqu'à présent.

Salomon, en pardonnant à la huppe, lui ordonna de dire ce qu'elle savait et ce qu'elle avait vu. Elle reprit :

— « Saba est un grand pays au midi de l'Arabie; et le nom du royaume est aussi le nom de sa capitale. Ce nom est celui du roi qui l'a fondé. Il était adorateur du soleil, Satan l'ayant détourné du culte de Dieu, qui est unique, qui envoie la pluie du ciel, qui fait produire à la terre ses plantes et ses fruits, et qui sait tout ce qu'il y a dans le cœur des hommes. Une suite de rois succéda à Saba; le dernier, qui s'appelait Scharabil, était un tyran tellement dissolu qu'il épouvantait toutes les familles. Il avait un vizir doué d'une beauté si remarquable, que les filles des ginns elles-mêmes prenaient plaisir à le voir, et que souvent elles se transformaient en gazelles et se plaçaient sur son chemin pour l'admirer.

» Umeira, l'une d'elles, conçut pour lui une violente passion; oubliant la distance énorme qui sépare la race des ginns de celle des hommes, elle lui apparut un jour qu'il était à la chasse; c'était une femme

d'une rare beauté. Elle lui offrit sa main, à condition qu'il l'a suivrait dans ses domaines et ne lui ferait jamais aucune question sur son origine, ni sur sa manière de vivre. Le vizir trouva cette fille des ginns si merveilleusement belle, qu'il lui promit tout ce qu'elle exigea. Elle se retira avec lui dans une île de l'Océan qui lui appartenait et elle l'épousa.

» Au bout de neuf mois, elle accoucha d'une fille qu'elle nomma Balkis. Peu de temps après, comme son mari la questionnait sur certaines démarches dont il ne comprenait pas le sens, elle disparut, et il ne la revit plus.

» Il revint dans son pays et se retira dans une vallée éloignée de la ville de Saba, ne voulant être connu de personne.

» Balkis, en grandissant, devenait si extraordinairement belle que son père s'en inquiétait; car, se disait-il, si le tyran vient à la découvrir, il me l'enlèvera.

» Ses précautions furent vaines. Le roi, comme plusieurs autres souverains de l'Orient, voulut un jour voir de près les diverses contrées de ses États. Il se déguisa pour cela en mendiant, et il arriva aux lieux mêmes où vivait inconnu son viizr, dont, depuis quatorze ans, il n'avait plus eu de nouvelles. Il entra dans sa maison, à l'instant où il dînait avec sa fille Balkis, alors âgée de treize ans, et belle comme un houris du paradis; à la grâce de l'espèce humaine ella joignait la dignité et l'éclat des ginns.

» Scharabil fut surpris extrêmement de retrouver là son ministre, et saisi d'admiration à la vue de sa

fille. Le vizir consterné tomba aux pieds du tyran pour obtenir son pardon; il raconta ce qui lui était arrivé, et à cause de Balkis, dont Scharabil se sentait vivement épris, il fut rétabli sur le champ dans son ancienne dignité de premier vizir, et il reçut pour son logement un magnifique palais, à peu de distance de la ville de Saba.

» Installé là, le vizir était soucieux; il disait à sa fille qui lui en demandait la cause : — Je crains que Scharabil ne me demande ta main; et j'aimerais mieux te voir mourir que de te livrer à ce tyran corrompu.

» — Soyez tranquille, mon père, répondit Balkis; si ce que vous craignez arrivait, je saurais vous délivrer de vos terreurs. Montrez à ce mauvais prince un front serein. S'il veut m'épouser, demandez-lui seulement que la noce se célèbre ici sans pompe.

» Le roi Scharabil fit la demande que le vizir prévoyait. Mais il accepta la proposition de Balkis et il se rendit au palais de son vizir, où il trouva préparé un magnifique banquet.

» A la fin du dîner, le vizir se retira, ainsi que tous les assistants; Balkis resta seule en tête à tête avec le roi.

» Il n'y avait autour d'eux que quatre esclaves, dont l'une chantait, la seconde jouait de la harpe, la troisième dansait; l'autre versait à boire au monarque, qui prenait plaisir à sabler les bons vins, au point qu'il finit par couler sous la table.

» Balkis alors, d'un poignard qu'elle tenait caché sous ses vêtements lui perça le cœur, et elle dit à

son père : — Envoyez sur-le-champ des messagers qui, au nom du roi, ordonnent aux principaux de la ville et de l'armée d'amener ici leurs filles. Il se fera un mouvement dont nous tirerons parti.

» Ce qu'elle avait prévu se réalisa. Les pères, en recevant l'ordre de livrer leurs filles, réunirent leurs amis, dont la plupart étaient chefs de l'armée; ils arrivèrent furieux au palais du visir, menaçant d'y mettre le feu si on ne remettait pas le tyran entre leurs mains. Balkis coupa la tête de Scharabil, ouvrit une fenêtre et jeta cette tête à la foule, qui poussa un grand cri de joie, porta Balkis en triomphe dans la ville de Saba, et la proclama reine.

» Depuis lors, elle gouverne son pays avec sagesse; elle l'a fait riche et prospère. Elle rend la justice sur un trône d'or d'un éclat sans pareil. Mais elle adore le soleil comme ses prédécesseurs. »

Après ce récit de la huppe, Salomon dit : — Je saurai bientôt si la vérité est dans ta bouche ou si tu es du nombre des menteurs.

Il écrivit une lettre qu'il cacheta avec du musc, et après lui avoir appliqué son anneau, il dit à la huppe : — Porte cette lettre à la reine Balkis; observe le parti qu'elle prendra et reviens aussitôt.

La huppe partit plus vite qu'une flèche (1); et le lendemain, se présentant devant la reine de Saba,

(1) Plusieurs croient que la ville de Saba était dans l'Arabie Heureuse, où des femmes ont souvent régné. Notre-Seigneur, en parlant de la reine de Saba, l'appelle la reine du Midi. Lorsque Cambise conquit ce pays, il donna à la ville de Saba le nom de sa sœur, qui s'appelait Méroé. D'après Josèphe, le royaume de Saba était l'Éthiopie.

qui était sur son trône, entourée de ses ministres, elle lui remit la dépêche de Salomon. Après quoi elle se retira un peu à l'écart, mais assez près pour entendre ce qui allait se dire

La reine lut la lettre tout haut; elle était conçue en ces termes :

« Salomon, fils de David et serviteur de Dieu, à Balkis, reine de Saba.

» Au nom de Dieu clément et miséricordieux, salut à ceux qui marchent dans ses voies. Comprenez et faites ce que je vous recommande, et soumettez-vous à ma domination. »

— O vous qui êtes élevés dans mes États, dit alors la reine à ses ministres, conseillez-moi. Que dois-je répondre à cette lettre?

Les assistants répondirent unanimement : — Agissez selon votre sagesse. Ce qui vous agréera nous plaît; et nous obéirons.

Elle reprit : — Vous savez les désastres que la guerre amène. La lettre de Salomon est peut-être une menace; je lui enverrai un ambassadeur et des présents. S'il les accepte, il n'est pas au-dessus des autres rois; s'il les repousse, il est un prophète et nous devons reconnaître sa domination.

Elle habilla cinq cents garçons en filles, et cinq cents filles en garçons. Elle rassembla mille tapis tissus d'or et d'argent, une couronne ornée de perles et de pierreries, et une grande quantité de parfums. Elle plaça dans une boîte fermée une perle intacte, un diamant percé en zigzag et une coupe de cristal. Elle mit à la tête de cette ambassade les plus émi-

nents personnages des ses États, et leur donna une lettre où elle disait à Salomon que, puisqu'il était prophète, il saurait discerner dans ses envoyés les jeunes garçons d'avec les jeunes filles, deviner ce que la boîte fermée contenait, percer la perle, faire passer un fil à travers le diamant et emplir la coupe d'une eau qui ne viendrait ni du ciel ni de la terre.

Les énigmes étaient le grand esprit des anciens.

Elle dit à ses ambassadeurs, en les congédiant : — Si Salomon vous reçoit avec arrogance, ne craignez rien, car c'est un signe de faiblesse. S'il vous accueille avec honneur et bienveillance, soyez prudents, car c'est un prophète.

La huppe, qui avait tout espionné, vint faire son rapport à Salomon. Il fit faire aussitôt par les ginns un tapis de sept lieues, qui servit d'avenue à son trône. Il s'entoura d'or et de magnificence, et reçut l'ambassade, environné de ses courtisans, des ginns, des démons et de tous les oiseaux les plus rares qui couvraient l'assemblée d'un dais immense. En mettant le pied sur le tapis dont ils n'apercevaient pas l'extrémité, et à travers les merveilles qui les frappaient à chaque pas, les ambassadeurs furent presque honteux des présents qu'ils apportaient, tant ils leur semblaient mesquins. Ils traversaient avec une sorte d'effroi les rangs pressés des ginns, des démons, des animaux rares et inconnus, des oiseaux extraordinaires. Lorsque la tête de l'ambassade arriva au pied du trône, Salomon l'accueillit avec un gracieux sourire qui rassura tout le monde.

Alors le plus apparent des envoyés annonça au

roi qu'il apportait une lettre de la reine Balkis. Salomon répondit qu'il en savait le contenu, ainsi que celui de la boîte fermée. Aussitôt il fit apporter mille aiguières d'argent et ordonna aux mille jeunes serviteurs travestis que l'ambassade amenait de se laver le visage. Les jeunes garçons se frottèrent le visage avec la main sur laquelle on avait versé l'eau ; les jeunes filles partagèrent avec leur main droite l'eau qu'on avait versée sur leur main gauche, et elles se lavèrent le visage des deux mains : à cela Salomon reconnut leur sexe. Il perça la perle avec la pierre que lui avait révélée le corbeau. Un démon lui apporta un petit ver qui s'insinua dans le diamant percé en zigzag et y laissa un léger fil de soie. Pour récompenser l'humble insecte du service qu'il venait de lui rendre, Salomon lui donna le mûrier, qui depuis accorde au ver à soie la nourriture et l'abri. Après cela un gros esclave, à qui le roi avait donné l'ordre d'aller à l'extrémité du camp sur un jeune cheval fougueux, et de revenir au galop le plus pressé, reparut essoufflé; des ruisseaux de sueur coulaient des flancs de son cheval. On remplit la coupe de cristal de cette eau, qui n'était pas descendue du ciel et qui ne sortait pas de la terre.

Salomon dit alors aux ambassadeurs : — Remportez vos présents, dont je n'ai pas besoin. Racontez à votre reine ce que vous avez vu, et dites-lui que si elle ne reconnaît pas ma souveraine domination, j'irai la chercher dans sa capitale pour l'amener captive dans la mienne.

Lorsque Balkis eut entendu le rapport de ses am-

bassadeurs, elle s'écria : — Salomon est un puissant prophète, et je n'ai rien de mieux à faire que d'aller moi-même lui rendre hommage.

Elle fit donc en toute hâte ses préparatifs, et elle se mit en route avec ses douze mille généraux et une partie de ses armées.

Elle n'était guère qu'à une lieue de Salomon, quand il vint au roi-prophète une idée ; il dit à l'assemblée qui l'entourait :

— Qui de vous m'apportera le trône de la reine de Saba avant qu'elle soit ici?

Un des démons s'avança et dit : — Je vous l'apporterai avant midi.

Assaf, le vizir du prophète, dit aussitôt : — Levez les yeux au ciel, seigneur, et avant que vous les abaissiez sur la terre le trône de Balkis sera devant vous.

Gelalleddin raconte qu'Assaf savait le nom le plus ineffable de Dieu; ce qui lui rendait tout possible. A peine Salomon avait-il baissé les yeux que le trône était devant lui.

— Voilà, dit-il, une grâce que Dieu me fait pour éprouver si je serai reconnaissant de ses bienfaits.

Il fit placer le trône, auquel, par son ordre, on apporta quelques changements, pour éprouver si Balkis le reconnaîtrait. Dès qu'elle parut, il lui demanda si elle savait quel était ce trône?

Elle répondit : — C'est le mien, s'il est ce qu'il était.

Et Salomon admira la sagesse délicate de cette réponse.

Dans les Curiosités de la littérature, traduites de l'anglais par Bertin, on trouve ce petit récit des rabbins.

La reine de Saba, en se présentant devant Salomon, voulut éprouver encore la sagacité du grand roi. Elle s'avança donc vers le trône, tenant dans ses mains deux couronnes de fleurs, l'une composée de fleurs naturelles, l'autre de fleurs artificielles si bien imitées, qu'à distance on ne pouvait reconnaître laquelle des deux était une production de l'art.

Il était douloureux pour le prince, qui avait composé des traités sur les productions végétales, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, de se voir embarrassé par une femme.

Il aperçut en ce moment un essaim d'abeilles qui voltigeaient en dehors de la salle; il ordonna qu'on ouvrît les fenêtres; ce qui fut fait aussitôt, et à l'instant les abeilles se précipitèrent sur l'une des couronnes; mais aucune d'elles ne se fixa sur l'autre. La décision n'était plus difficile, et la reine de Saba eut un nouveau motif d'admirer la sagesse de Salomon.

Le roi, après l'audience publique, emmena la reine dans son palais. Il fallait, pour y aller du camp où il tenait sa cour, traverser une flaque d'eau; et on lit dans la légende de la Croix, qui fait partie des légendes du Nouveau Testament, que les constructeurs du Temple de Salomon, n'ayant pu employer un arbre mystérieux, qu'on appelait l'arbre de Seth, l'avaient posé sur cette flaque d'eau où il servait de pont. Lorsque Balkis dut passer, à l'aspect

de l'arbre sur lequel nécessairement elle devait marcher, elle se sentit saisie d'une telle vénération pour ce bois qu'elle s'agenouilla et ne voulut pas mettre le pied dessus. L'Histoire scolastique, citée à ce propos par le B. Jacques de Voragine, ajoute qu'elle dit à Salomon que celui qui devait être attaché sur ce bois amènerait par sa mort la ruine de l'empire juif. Salomon, étonné, fit enlever l'arbre et ordonna qu'on l'enterrât profondément.

C'est ce même arbre qui fournit plus tard le bois de la croix où fut crucifié Notre-Seigneur.

Lorsque Balkis fut dans le palais, Salomon, voulant s'assurer si elle avait vraiment des pieds d'âne ou des pieds de canard, comme les démons le lui avaient dit, pour l'empêcher de l'épouser et d'avoir ainsi des enfants aussi puissants que lui, il la conduisit dans une galerie dont le parquet, très-brillant et très-limpide, était de cristal, sous lequel se jouaient des poissons. La reine, croyant entrer dans l'eau, leva sa robe, et Salomon reconnut avec joie qu'elle avait des pieds de femme.

Ce même jour, elle abjura le culte du soleil, reconnut et adora le vrai Dieu. Peu après Salomon l'épousa, et il en eut des enfants, comme on le voit dans l'histoire d'Éthiopie, qui présente une suite de rois descendants de Salomon, fils de David.

Nous devons maintenant donner ici la légende de la Simorgue, l'un des génies qui obéissaient à Salomon.

La Simorgue, oiseau d'une taille immense, habitait la montagne de Kaf. Les rabbins, pour exprimer

sa grandeur, disent que, quand elle était debout sur ses pattes posées au fond de la mer, elle touchait de sa tête la voûte du firmament, et qu'alors la mer où elle s'était posée était si profonde, que la hache qu'un charpentier de navire y laissa tomber mit sept jours à en atteindre le fond. Elle consomme pour sa subsistance tout ce qui croît sur plusieurs montagnes. Elle parle toutes les langues; elle est douée de raison; c'est un ginn qui a la figure d'un oiseau. Les Persans content qu'étant un jour interrogée sur son âge, la Simorgue répondit :

— Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures et sept fois vide. Le cycle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, ce qui fait un grand cycle d'années. J'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir....

Un jour, Salomon, assis sur son trône, présidait un grand conseil; toutes les créatures, les animaux sauvages, les péris, les dives, les démons, les reptiles et les oiseaux se tenaient à leurs rangs devant lui. Nul n'osait lever la tête en sa présence. Néanmoins un oiseau ayant fait un mouvement que Salomon ordonna de châtier, l'oiseau dit :

— O roi, ce mouvement a été préordonné par la divine providence, sans l'ordre de laquelle rien n'arrive; pourquoi donc me châtieriez-vous?

La Simorgue, qui était présente, se tourna alors vers Salomon et lui dit :

— Prophète de Dieu! je n'ai foi ni en la prédestination ni en la prévision de la Providence.

— Ne répète jamais ce blasphème, dit Salomon irrité, car celui qui nie la prédestination n'est pas dans la vraie foi.

— Prophète de Dieu ! répliqua la Simorgue, c'est pour leur propre excuse que les hommes ont dit : Ceci est la prédestination.

Salomon, encore plus mécontent, répéta à la Simorgue :

— C'est un devoir pour nous de croire que nos actions sont prédestinées.

En ce moment l'Ange Gabriel, envoyé de Dieu, parut devant Salomon et lui dit :

— Que ton cœur ne s'attriste pas des paroles de la Simorgue; le temps n'est pas loin où elle s'enfuira honteusement de ta cour et se cachera à tous les yeux. Mais si tu veux la confondre, apprends-lui que cette nuit même un fils est né au roi de l'Orient et une fille au roi de l'Occident, et qu'il est ordonné dans les décrets de la Providence que ces deux enfants s'uniront un jour, quoiqu'un tel fait paraisse impossible :

— Qu'as-tu à répliquer? dit alors le roi à la Simorgue.

— Tu es vraiment le prophète de Dieu, répondit l'oiseau géant, néanmoins je ne puis croire à la prédestination.

— Eh bien, tu viens d'entendre le décret de la Providence sur le fils du roi de l'Orient et la fille du roi de l'Occident; quand tous les sages et tous les puissants s'uniraient pour le changer, ils n'y parvien-

draient jamais. Il faudra donc bien que toi-même tu croies.

— Par la toute-puissance divine, répondit la Simorgue, je crois fermement que Dieu est le suprême dispensateur de toutes choses; mais je ne crois pas que le fils de l'Orient et la fille de l'Occident puissent jamais se rencontrer.

— Ne parle pas ainsi, reprit Salomon, car je devrais te châtier sévèrement.

— O envoyé de Dieu! dit la Simorgue, je sais que tu es un vrai prophète. Si tu veux m'en accorder la permission, je traverserai les desseins que l'Ange Gabriel t'a révélés, afin que tu saches que la vérité est avec moi.

Salomon accorda pour cela quinze années à la Simorgue; elle s'envola aussitôt vers l'Occident.

Le mouvement qu'elle imprima dans l'air fut si violent, que l'étourneau descendit de la place qu'il occupait et dérangea un peu la symétrie du pavillon que les oiseaux formaient sur la tête du monarque. Salomon voulut le châtier : — Pourquoi me châtieriez-vous, prophète de Dieu? dit l'étourneau; le déplacement que j'ai subi n'était-il pas prédestiné?

Salomon fut satisfait du raisonnement et pardonna.

Peu d'instants après, comme il allait lever la séance, Asrael, l'Ange de la mort, passa devant lui sous une forme visible. Il s'arrêta tout à coup et regarda fixement un prince qui était assis à côté du roi. Ce prince demanda quel était le personnage qui le regardait ainsi; Salomon lui répondit que c'était

l'Ange de la mort. — Il semble m'en vouloir, dit le prince en pâlissant. Ordonnez, je vous prie, aux vents qui vous sont soumis de m'emporter dans l'Inde.

Salomon leva son anneau sur sa tête et les vents firent aussitôt ce que demandait le prince effrayé.

Alors l'Ange dit à Salomon : — Ne soyez pas étonné, prophète de Dieu, si j'ai considéré cet homme avec tant d'attention. J'ai ordre d'aller prendre son âme dans l'Inde, et j'étais surpris de le voir près de vous en Palestine.

Cet incident confirma encore la doctrine du roi sur la prédestination, qui est la croyance absolue des musulmans.

Cependant la Simorgue était arrivée au-dessus de la ville où la fille du roi de l'Occident venait d'entrer dans le monde. Elle aperçut dans le jardin du palais, au bord d'une pièce d'eau, un bel arbre auquel était suspendu un élégant et riche berceau. L'enfant nouveau-né reposait là, sous la surveillance de plusieurs nourrices. La Simorgue, comme une avalanche, s'y précipita ; et pendant que les nourrices fuyaient épouvantées, avec des cris de terreur, l'immense oiseau enleva le berceau dans les airs. Le roi, hors de lui, donna les ordres les plus prompts de poursuivre le monstre. Ses archers, à cheval en un instant, s'élancèrent, poussant des clameurs, lançant des flèches, faisant avec leurs cors et leurs trompettes le plus de fracas qu'ils pouvaient. Mais la Simorgue planait au-dessus des nuages, et ses poursuivants n'avaient pas couru dix minutes, qu'ils ne la découvrirent plus dans l'espace.

Le roi de l'Occident rentra désolé, pleurant et déchirant ses habits; et toute sa capitale partagea son deuil.

Nous marchons sur des documents qui ont été publiés à Londres dans l'*Asiatic Journal*, traduits il y a vingt-cinq ans environ par une de nos meilleures revues, la *Revue britannique;* mais cette légende est tellement dans les voies excentriques des Mille et une Nuits, que nous devons, en la résumant, prévenir nos lecteurs qu'ils lisent une espèce de conte. Nous poursuivons.

La Simorgue, ayant pris son vol au-dessus de l'Océan, traversa toutes les mers et gagna, au bout du monde, une plage inhabitée. Il y avait là une montagne si haute qu'elle perçait tous les nuages et que les plus forts oiseaux ne pouvaient s'élever à son sommet. Elle était couverte d'un bois sombre. La Simorgue plaça le berceau dans un grand arbre, où elle le consolida. Puis elle apporta du lait, et se mit à nourrir l'enfant, sans que désormais aucune créature pût le voir.

— J'élèverai cette jeune fille jusqu'à quinze ans, dit-elle; et quand l'époque fixée par Salomon sera venue, je la lui présenterai, comme preuve de son erreur au sujet de ce qu'il appelle la prédestination.

Elle revenait donc tous les matins, soignant et nourrissant l'enfant, lui apportant du lait, du beurre et des friandises. La princesse, dans l'abondance, croissait toute joyeuse, ne pensant pas qu'il y eût dans le monde d'autres êtres qu'elle et la Simorgue, en qui elle voyait sa mère. Dieu avait si bien disposé

la Simorgue à la tendresse pour cette petite fille, qu'elle ne pouvait passer un jour sans la venir voir. Elle lui apprenait à parler, l'instruisait et soupirait après le jour où elle aurait quinze ans.

Elle en avait cinq, lorsque l'Ange Gabriel vint dire à Salomon que le fils du roi de l'Orient, qui avait le même âge, montrait, par une disposition du Tout-Puissant, un invincible penchant pour le mouvement, la chasse et les voyages. Il était à six ans habile cavalier, et déployait de charmantes qualités.

A sept ans, il témoigna si vivement le désir d'aller chasser dans les îles, que le roi, qui ne pouvait rien lui refuser, lui fit préparer un navire. On l'approvisionna pour un mois; et, sous la conduite d'un gouverneur fidèle, le petit prince s'embarqua avec ses pages et ses faucons.

On aborda une première île, où l'on dressa des tentes; le prince chassa plusieurs jours aux bords de la mer; après quoi il se rembarqua pour aller plus loin.

Après qu'il eut visité ainsi plusieurs îles, il voulut qu'on cinglât à une terre plus éloignée, le navire étant richement approvisionné de gibier. Mais il survint une tempête qui brisa le vaisseau, et le petit prince, quand tout fut englouti, se trouva seul sur une planche, qui le porta un jour et une nuit et le jeta sur un rivage inconnu, où il mangea quelques coquillages et ne tarda pas à reconnaître qu'il était dans un lieu inhabité.

Quelques jours après, il vit passer au large un navire marchand. Il fit des signaux qui furent aper-

çus; on envoya un canot lui demander qui il était, et comment il se trouvait là. Quoique très-jeune, le petit prince était avisé : ne sachant si ceux qui venaient à son aide étaient d'honnêtes gens ou des pirates, il se garda bien de dire qu'il était fils du roi de l'Orient.

— Je suis fils d'un marchand, répondit-il ; j'étais dans un navire bien chargé, qui a péri avec tout ce que nous possédions. Si quelqu'un parmi vous me veut bien prendre sous sa protection, je le servirai, et il ne regrettera pas sa bonne œuvre.

Les matelots conduisirent le petit prince au navire, où se trouvait un des sages de la cour de Salomon; il consola l'enfant et lui accorda son patronage.

Le prince, après l'avoir remercié, prit un habit de serviteur, cachant bien une ceinture pleine d'or qu'il avait sauvée, et il s'attacha à son patron.

Le sage le traita avec bonté, l'emmena avec lui en Égypte ; et quand il l'eut reconnu prudent et fidèle, il lui remit entre les mains tout ce qu'il possédait.

Au bout de deux ans, il lui dit : — Voilà deux ans que tu me sers et je ne t'ai fait aucun bien. J'en ai honte; je te prie donc de me demander ce que tu désires.

— Soyez heureux et béni mille fois, répondit le prince; je ne vous ai pas servi dans l'espoir d'un salaire; et les instructions que vous m'avez données valent mille et mille fois les services que j'ai eu le bonheur de vous rendre.

Le sage fut charmé d'une telle réponse. Le prince, qui sentait le besoin d'être instruit, resta encore avec

lui. Mais lorsqu'il eut treize ans, il dit un jour à son maître :

— Que Dieu donne de longues années à mon seigneur ! voilà qu'un grand et vif désir m'a pris d'aller voir la source du Nil. Que mon seigneur m'accorde la permission de le quitter.

— Mon enfant, répondit le sage, vous êtes bien jeune encore. Si la source du Nil est à l'extrémité de l'Occident, comment pourrez-vous parvenir jusque-là ?

— Si c'est la volonté du Tout-Puissant? répliqua le prince.

Le sage, voyant une résolution ferme, ne fit pas d'autre objection. Il alla à son trésor, il en rapporta un objet qui ressemblait à un morceau de cire ; il en donna une partie au prince en lui disant :

— Mangez ceci.

Après avoir mangé ce qu'on lui présentait, le prince demanda au sage de vouloir bien lui dire quelles étaient les propriétés de cet aliment inconnu.

— Cette substance, répondit le sage, est un présent de Salomon. Je vous l'ài donnée parce que j'étais honteux de me voir servi par vous si longtemps, sans vous avoir jamais récompensé. En quelque lieu que vous alliez maintenant, vous comprendrez le langage des oiseaux et des quadrupèdes, et vous saurez leurs idiomes.

Le prince, joyeux et reconnaissant, gagna le Nil, résolu d'en remonter les bords jusqu'à sa source.

Après des aventures diverses, qui durèrent près de deux ans et qui sont étrangères au sujet qui nous

occupe, le prince (il approchait de sa quinzième année) arriva devant la cellule d'un ermite. Il le salua; le vieillard lui rendit son salut et lui demanda où il allait. Le prince dit : — Je suis venu de l'Orient et je vais à l'Occident.

— A quelle fin et quel est ton dessein?

— Je désire savoir où est la source du Nil.

— Quel profit y a-t-il là pour toi? qu'as-tu besoin de voir et de connaître cette source?

— Dieu, le maître tout-puissant de nos destinées, m'a rendu errant, et il m'envoie à travers le monde.

— Eh bien, quand tu seras arrivé à deux ou trois journées d'ici, dit le vieillard, la mer t'arrêtera; tu t'assiéras la tête sur tes genoux, inquiet et pensif. Alors un oiseau immense descendra tout à coup du haut des airs et s'arrêtera devant toi; sa grandeur est telle que tu ne pourras pas voir sa tête, mais seulement ses pieds. Cours alors avec vitesse, et attache-toi fortement au pied de l'oiseau. Il s'élèvera dans l'air, volera par-dessus toutes les mers, et te déposera dans une plaine unie; il a coutume de s'envoler tous les jours vers cette plaine. Quand il t'aura posé à terre, ne reste pas là, mais avance; tu marcheras bientôt sur un sol qui te semblera d'or; plus loin une montagne d'or, un dôme d'or sur le sommet, avec des galeries d'or; le tout rehaussé de jacinthes et d'émeraudes. De ce dôme descend une rivière qui, par quatre ouvertures, coule en quatre divisions : l'une coule vers la terre, c'est le Nil; les trois autres sont le Dijleh, le Gihon et l'Euphrate. Arrivé là, ôte tes vêtements, purifie-toi, dis tes

prières. Quand tu auras fini, retourne à la plaine unie par le chemin que tu auras suivi pour y venir. Là encore tu verras l'oiseau, saisis son pied avec force, et tiens-le jusqu'à ce qu'il t'ait transporté par les airs au-dessus des mers. Quand tu reviendras ici, tu me trouveras mort dans l'ermitage; lave mon corps et enterre-moi; puis, toi-même, va où il te plaira.

Le prince se leva, dit adieu au vieillard; et, après avoir suivi le cours du Nil, il s'assit, comme l'ermite le lui avait dit. Tout à coup, il vit l'oiseau énorme : c'était la Simorgue. Il la saisit par le pied; l'oiseau s'éleva avec lui dans les airs et le posa dans la plaine unie. Le prince fit ce que l'ermite lui avait recommandé, quitta cette plaine, se dirigea vers la montagne d'or : il s'apprêtait à y monter, quand il entendit une voix qui disait :

—Fils d'Adam, tu ne peux demeurer ici, ne cherche pas à pénétrer plus loin; tu périrais dans ta tentative.

Le prince répondit : — Il me faut voir qui me parle.

La voix se fit entendre de nouveau, disant :

—Au-dessous de ce dôme est la montagne du Paradis; sur ce dôme reposent les cieux; tu ne peux y aller.

Le prince, étonné, se dépouilla de ses vêtements, se purifia, pria deux fois prosterné, et fixant les yeux sur la terre, il lui demanda à manger, car il en avait besoin. Quand il releva la tête, il vit une grappe de raisin qui était descendue du dôme, et une voix dit :

— Prends ce fruit du Paradis; quand tu l'auras mangé tu ne désireras plus d'autre nourriture.

Le prince prit le raisin, se retourna pour s'en revenir, et cria :

—Quelle est cette eau qui tombe du haut du dôme?

La voix répondit : — C'est l'eau du Tout-Puissant, l'eau envoyée du Ciel; quatre divisions de cette eau coulent dans le Paradis : l'une est le Nil, l'autre est l'Euphrate, la troisième le Dijleh, la quatrième le Gihon.

Le prince pria pour l'ermite; il exécuta religieusement tout ce qu'il lui avait recommandé, et descendit de nouveau dans la plaine unie. Là il vit encore l'oiseau et lui saisit le pied; l'oiseau l'enleva, s'envola avec lui au-dessus des sept mers et le déposa sur le rivage.

Alors le prince alla dans l'ermitage, où il vit le vieillard étendu sans vie. Il le lava, le purifia et l'enterra. Aussitôt après il se remit en voyage, marchant toujours en avant, et dirigé surtout par les oiseaux, dont il comprenait le langage.

Quand il eut fait un peu de chemin, Éblis lui-même, venant à sa rencontre, lui apparut sous la figure du sofi. Il le salua, et le prince rendit le salut.

— Quelle a été, dit Éblis, la direction de votre voyage? Avez-vous trouvé ou n'avez-vous pas trouvé ce que vous cherchiez?

— Par la faveur du Tout-Puissant, répliqua le prince, mon voyage a été prospère et j'ai atteint mon but. En voici une preuve, car je rapporte cette branche de vigne.

Éblis regarda et vit un raisin de quatre couleurs, vert, blanc, noir et rouge; il mit la main dans sa

manche, il en tira une pomme superbe qu'il donna au prince en disant :

— Un certain ermite m'a donné cela, en me faisant cette recommandation :

— Donne cette pomme à manger à celui que tu rencontreras, car c'est un fruit du Paradis.

Le prince mit la pomme dans sa bouche, il en mordit la moitié. Quand il l'eut avalée, Éblis s'empara du raisin, et, se mettant à rire, il lui dit :

—Je suis celui qui a tenté l'homme et amené son expulsion; je ne voulais pas que tu mangeasses du raisin du Paradis, qui t'eût rendu immortel comme Énoch. Maintenant va où tu voudras.

S'envolant dans l'air comme un oiseau, il disparut à sa vue.

Le prince fut amèrement affligé; mais son accablement et ses regrets n'étaient pas un remède. Aussi continua-t-il d'aller en avant jusqu'à ce qu'il rencontrât de nouveau la mer. Là il chercha un endroit habité; il n'en trouva aucun. Il avait faim, et, regrettant de n'avoir pas mangé sur-le-champ son raisin, il se nourrit comme il put de poisson sec, de crabes et d'herbes; puis il se mit à parcourir la plage.

Une semaine s'étant écoulée ainsi, un navire parut. Le prince fit des signaux, et il parvint à se faire voir. Aussitôt qu'on l'aperçut, on lui envoya l'esquif et on le prit à bord.

Il y avait dans ce navire des marchands qui demandèrent au prince ses aventures. Il les leur raconta, et ils lui dirent :

—O enfant! il n'y a que le fils de l'Orient qui soit

jamais venu jusqu'ici. Nous allons à l'île d'Oman, viens avec nous.

— Je n'ai point de marchandises pour trafiquer, répondit-il; j'irai cependant avec vous.

— Nous te ferons une part de fret, dirent les marchands; et chacun lui fit un présent. Le vaisseau partit.

Mais le Tout-Puissant disposa tellement les choses, qu'après deux ou trois jours de navigation le vent devint contraire. Le navire, ballotté pendant trois jours et trois nuits, le quatrième jour se brisa contre un roc. Les passagers se noyèrent; le prince seul, avec trois chevaux arabes, put se sauver et gagner le rivage.

Une haute montagne était en vue. Les chevaux se dirigèrent vers cette montagne. Le prince sauta sur le plus beau, qui le transporta courageusement sur la grève. Là il vit la montagne abondamment couverte d'herbes, de roses et de tulipes, au milieu desquelles il erra quelques jours, mangeant des herbes et du poisson sec.

Un soir il arriva que l'un des trois chevaux, étant tombé, se cassa les jambes. — Avant qu'il meure de lui-même, dit le prince, je vais le tuer et je mangerai sa chair, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant de faire quelque chose pour moi.

Il tua le cheval, et l'ayant écorché, il étendit le cuir sur un bâton pour le faire sécher; puis il coupa et dépeça la chair, dont il prit un morceau qu'il posa sur des pierres chaudes, et il le mangea.

Chaque jour il sortait, se promenait, et quand la

nuit était venue il s'enveloppait dans la peau du cheval pour dormir.

Dix jours s'étaient passés de cette manière. Alors il se dit à lui-même : — Que puis-je faire pour me tirer d'ici? J'attends qu'il paraisse un navire; mais Dieu ne me montre point sa lumière. J'irai jusqu'au sommet de la montagne, où peut-être quelqu'un m'enseignera le chemin. Il se leva, et, après mille difficultés, il atteignit le haut de la montagne; il en vit une autre dont la tête était cachée dans les nuages. Sur cette montagne était un arbre si grand, qu'on n'en a jamais vu de pareil; son ombre s'étendait à droite et à gauche. Le prince regarda longtemps; il ne put en apercevoir le faîte, et son imagination n'en comprit pas même l'étendue. S'étant assis à l'ombre de cet arbre, le sommeil s'empara de lui.

Tandis qu'il dormait, la jeune fille (la princesse d'Occident), regardant en bas, vit le prince. C'étaient là des formes qu'elle n'avait jamais aperçues; son jugement se troubla. Elle se dit : — Est-ce là un rêve?

Elle n'avait vu encore aucun des enfants d'Adam; elle s'imaginait que le monde se bornait au lieu qu'elle habitait, et qu'il n'y avait sur la terre qu'elle et la Simorgue.

Quand elle vit ce prince si beau, elle fut éprise d'une vive tendresse pour lui, et elle faillit s'élancer du haut de l'arbre.

Elle jeta sur la terre quelques-uns des fruits que la Simorgue lui avait apportés. Le prince leva les yeux, regarda, et vit au milieu des branches une belle jeune fille. Il fut étonné et ravi.

— Qui es-tu, lui dit-il, et que fais-tu sur cet arbre?

La jeune fille répondit : — Je suis la fille de la Simorgue.

— Comment la Simorgue peut-elle avoir une fille? dit le prince en souriant.

— Je sais que je suis la fille de la Simorgue. Et toi, qui es-tu?

— Je suis un homme.

— Qu'est-ce qu'un homme?

— C'est ce que tu es toi-même, un enfant d'êtres humains; et la Simorgue est un oiseau, ne sais-tu pas cela? Tu ne ressembles pas à la Simorgue, et la Simorgue ne te ressemble pas.

— Quelles paroles m'as-tu fait entendre? Je sais que je suis la fille de la Simorgue; je ne sais pas ce que c'est qu'un être humain.

— Si tu veux te convaincre que la Simorgue n'est pas ta mère, quand elle viendra, demande-lui un miroir.

— Qu'est-ce qu'un miroir?

— Tu verras ce qu'elle t'apportera.

La jeune fille demanda encore : — Sais-tu quelque moyen de venir sur cet arbre, auprès de moi?

— Entre moi et toi, répondit le prince, la distance est énorme.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, le temps du retour de la Simorgue était arrivé. La jeune princesse cria :

— Va, et cache-toi sur le rivage de la mer, de crainte que la Simorgue ne te trouve et ne te tue.

Elle lui jeta la moitié de ses fruits.

Le prince, descendant la montagne, regagna sa retraite et se cacha dans la peau du cheval. Quand la Simorgue s'approcha, la jeune fille lui dit :

— Je suis triste et malade, car j'ai besoin de compagnie. Apportez-moi un miroir.

A l'intant même l'oiseau s'envola, et ayant rapporté un miroir, il le lui donna. Mais elle ne savait pas ce qu'elle en devait faire. Toute la nuit elle se lamenta et n'eut aucun repos.

Le matin venu, la Simorgue repartit pour rendre ses devoirs, selon son usage, au roi Salomon. Le prince vola comme le vent à la montagne. La princesse avait les yeux sur le chemin par lequel il devait venir. Dès qu'elle le vit, elle eut une grande joie. Elle lui demanda ce qu'elle devait faire du miroir.

— Regarde dedans, répondit le prince. Elle regarda et vit des yeux, une bouche, des oreilles, des sourcils, des dents.

— Maintenant, reprit-elle, par quel moyen pourras-tu venir dans cet arbre, afin que nous soyons ensemble ?

— Quand la Simorgue viendra, répliqua le prince, il faut pleurer, te plaindre devant elle et lui dire : « Je désire descendre sous cet arbre, car je m'ennuie d'être dessus continuellement. Si donc vous me descendiez seulement une heure, afin que je pusse me distraire le long du rivage, peut-être mon cœur se sentirait-il récréé.

Ce conseil plut à la princesse. Et la Simorgue lui

accorda ce qu'elle demandait. Le prince et la princesse réunis causèrent ensemble jusqu'au soir, et lorsque l'heure du retour de la Simorgue arriva, le prince s'éloigna sur le rivage.

Quelque temps après, la jeune fille demanda à la Simorgue de lui apporter sur son arbre la peau du cheval. Le prince était caché dedans. Il proposa à la jeune fille de l'épouser devant Dieu, et son offre fut agréée.

Peu de temps après, Salomon, qui, par son esprit prophétique, connaissait tout ce qui s'était passé, ordonna à la Simorgue de comparaître. Il lui demanda :

— Où en est notre convention? car en voici le terme.

— J'ai si bien empêché l'exécution de ce que tu attendais, répondit la Simorgue, que tu confesseras toi-même qu'il n'y a point de prédestination.

— Va, et apporte la princesse, répliqua Salomon, ainsi que la peau du cheval. La Simorgue les apporta. Or, le prince était dans la peau du cheval.

Salomon donna ordre à tous les hommes, aux péris, aux dives, aux reptiles, aux bêtes sauvages et aux oiseaux, de se présenter à sa cour.

S'asseyant sur son trône, il fit asseoir la Simorgue devant lui. La princesse et la peau du cheval étant également placées devant Salomon, il demanda à la Simorgue :

— Qu'as-tu fait pour empêcher le décret qui concerne le fils du roi de l'Orient et la fille du roi de l'Occident?

— O prophète de Dieu! répondit l'oiseau, à l'heure même de l'engagement que j'ai contracté avec toi, et aussitôt que je me fus éloignée de ta présence, j'allai dans l'Occident où l'enfant venait de naître, j'emportai son berceau, et, m'envolant au-dessus des sept mers, je le plaçai sur une haute montagne et sur un arbre plus haut encore.

— As-tu fait, en tout, selon ta volonté? reprit Salomon.

— Oui, dit la Simorgue.

— Maintenant donc ouvre la peau.

La Simorgue, avec son bec, ouvrit la peau et vit un jeune homme qui en sortit et vint saluer le roi.

— Voilà, dit le roi, ce qui est advenu du décret de la Providence, que tu as en vain voulu changer! Par la gloire du Tout-Puissant je te châtierai de sorte que tous les habitants du monde en seront étonnés.

La Simorgue se prosterna saisie d'épouvante, et aussitôt se relevant, elle s'enfuit dans les airs et disparut vers la montagne de Kaf. Depuis ce temps, nul être vivant ne l'a revue.

Toutes les créatures présentes à cet événement restaient immobiles et étonnées; Salomon donna l'ordre à douze mille oiseaux et génies d'aller de tous côtés à la recherche de la Simorgue; mais en aucun temps, en aucun lieu du monde, on n'a pu retrouver sa trace.

Le roi confirma en même temps et bénit l'union de la fille du roi de l'Occident avec le fils du roi de

l'Orient; il leur fit lire le khotbah et accomplir les rites du mariage, puis il les renvoya chez les parents de l'époux.

Tous les habitants de la terre célébrèrent la sagesse de Salomon; les parents du prince vinrent recevoir leur fils et leur bru sur le chemin, et les familles des deux époux, s'étant assemblées, firent grande fête....

La plus originale peut-être des aventures de Salomon est celle qui nous le représente dirigeant, après sa mort, les travaux du Temple, où travaillaient non-seulement les Juifs et les Tyriens, mais les ginns et les démons soumis à son pouvoir.

Les légendes musulmanes racontent que, lorsque l'Ange de la mort parut devant Salomon, il se montra avec six visages différents, fixés autour de sa tête. Il surveillait ainsi toutes les créatures.

Le roi-prophète lui demanda de le laisser vivre jusqu'à ce que le Temple fût achevé; car il savait que, dès qu'on annoncerait sa mort, les ginns et les démons cesseraient d'y travailler. L'Ange répondit au roi que son temps était accompli, et qu'il n'était pas possible de lui accorder une seconde.

Il pria donc l'Ange de le suivre dans une salle dont les murs était de cristal, et d'où il surveillait assidûment les travailleurs. Là, il fit sa prière, et s'appuyant ensuite sur un bâton, il dit à l'Ange : — Prenez mon âme pendant que je suis ainsi.

L'Ange fit comme le prophète désirait. Le roi, mort, appuyé sur son bâton, y resta debout un an entier.

Les ginns et les démons, ignorant que l'âme avait quitté ce corps, continuèrent de travailler, effrayés de la sévérité de l'œil qui les avait toujours surveillés.

Mais quand l'édifice fut terminé, les vers qui avaient rongé le bâton en sortirent; le bâton se rompit; le corps tomba; les ginns et les démons, furieux d'avoir été retenus si longtemps sous le joug d'un mort, avant de se débander, cachèrent sous le trône de Salomon une foule de livres pleins de superstitions, perfidement mêlées aux cérémonies de la religion; et ils publièrent partout que Salomon devait sa puissance à ces livres, qui ont égaré beaucoup d'imprudents. Quelques-uns de ces fatras, comme celui qui s'intitule *les Clavicules de Salomon*, n'ont pas encore perdu leur crédit, à la honte de nos demi-lumières.

XLI. — SAMARIE.

Après la mort de Salomon, les outrecuidances insensées de son fils Roboam amenèrent des séditions, et les Israélites se divisèrent. Il y eut le royaume de Juda, et le royaume d'Israël. Tous ces rois que l'histoire sainte fait passer devant nous sont, en général, peu saillants et n'ont pas inspiré de légendes.

Les dix tribus, en se séparant de Juda, se sont aussi éloignées de Dieu par un schisme formel. Elles n'ont conservé des saintes Écritures que les cinq li-

vres de Moïse; elles ont altéré leur propre histoire. Leur chronique raconte qu'elles se sont retirées d'avec les Juifs, après la mort de Samson, sous la judicature d'Héli, parce qu'alors la lumière divine avait été remplacée par les ténèbres dans la terre de Juda, tandis que la grâce de Dieu était restée avec ceux qui s'étaient réunis au mont Garizim, où ils avaient toujours eu des prêtres et ensuite leurs rois.

Ainsi le mont Garizim (près de Naplouse, l'ancienne Sichem) était devenu pour eux le lieu de la terre le plus auguste et le plus sacré. Ils l'appelaient la sainte montagne. Ils disaient, et leurs descendants disent encore, que les eaux du déluge ne la couvrirent point, parce que ce lieu, qui devait être honoré par le temple de Dieu, ne pouvait pas être souillé par la boue, le limon et les animaux impurs que les eaux laissent après elles.

Pour eux encore, Samuel est un magicien et les autres prophètes juifs des apostats.

Amri, l'un de leurs rois, bâtit Samarie qui devint leur capitale et donna dès lors son nom au royaume d'Israël. Les Samaritains tombèrent peu à peu dans une grossièreté telle, qu'ils donnaient à Dieu un corps.

L'histoire de la captivité des dix tribus est connue. Ce fait singulier, qu'ils ont depuis disparu de l'histoire, a donné lieu de supposer qu'ils ont pu former en Amérique une peuplade.

Ces opinions, à mesure que les lumières nous arrivent, acquièrent de l'autorité. La langue du Pérou

est calquée sur le système grammatical des Hébreux; et d'autres monuments appuient celui-là.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir comment les tribus ont pu gagner le continent américain.

On a démontré que l'Atlantide de Platon, qui a disparu dans ce cataclysme où la Norvége a été détachée du Danemark et l'Angleterre de la Gaule, pouvait conduire, d'île en île, jusqu'aux premières terres de l'Amérique. Nous nous bornerons ici à extraire de Garcias Laso de la Véga, enfant du Pérou, quelques détails donnés déjà dans d'autres recueils, sur un des points religieux de la nation péruvienne. On en pourra tirer des inductions.

Il parle avec admiration du temple du Soleil, adoré à Cuzco, et il ajoute:

Comme les beautés de ce temple sont au-dessus de ce qu'on peut imaginer, je n'oserais presque pas les rapporter, si les écrivains espagnols qui ont écrit avant moi sur le Pérou n'en convenaient eux-mêmes. Mais ce qu'ils en ont dit et ce que je pourrais en dire ne saurait donner qu'une idée imparfaite de la splendeur de ce monument.

Avant les dévastations de la conquête, toutes les murailles du temple étaient, du haut en bas, lambrissées de lames d'or. Sur l'autel éclatait en grandes dimensions la figure du Soleil, ciselée sur une table d'or et deux fois plus épaisse que les lames qui servaient de lambris. Cette figure était d'une seule pièce; le visage, rond, s'avançait en bosse, environné de rayons et de flammes. On ne voyait là que cette seule idole, parce que les Péruviens n'en avaient pas

d'autres, ni dans ce temple ni ailleurs, et qu'ayant retenu le dogme de l'unité, ils n'adoraient point d'autres dieux que le Soleil.

Lorsque les Espagnols entrèrent à Cuzco, dont ils se partagèrent les dépouilles, cette grande figure du Soleil échut par le sort à Manceo Serra de Lequicano, gentilhomme castillan. C'était un joueur déterminé. Comme cette figure l'embarrassait à cause de ses dimensions énormes, il la joua et la perdit dans une seule nuit, ce qui donna lieu à ce proverbe : « Il joue le soleil avant qu'il soit jour. »

Aux deux côtés de l'image du Soleil on voyait en file sur des estrades d'or des rangées de trônes d'or, où étaient assis les corps embaumés des rois du Pérou, disposés par ordre, selon leur ancienneté. Ils étaient embaumés à la manière égyptienne, avec tant de perfection, qu'à quelques pas ils paraissaient être en vie.

Les portes de ce temple étaient recouvertes partout de lames d'or, les murailles étaient couronnées d'une guirlande d'or travaillé, d'un mètre de largeur. La même guirlande régnait, en forme de corniche, au haut des quatre murailles du parvis, que Garcias, qui l'a vu, compare à un grand cloître.

Après s'en être emparés, les Espagnols substituèrent à cette guirlande une corniche de fer-blanc de même largeur.

Autour de ce parvis s'élevaient cinq grands pavillons carrés, dont le toit affectait la forme de pyramides. Le premier servait de logement à la Lune, sœur et femme du Soleil, et mère de la famille des

Incas. Ses portes et ses murailles étaient couvertes de plaques d'argent, par analogie avec l'aspect de la Lune, dont la figure était représentée comme celle du Soleil, mais avec un visage d'une femme sans rayons.

L'appartement voisin de celui de la Lune était la retraite de ses servantes les étoiles, qui devaient être toujours prêtes à la servir commodément. Ce qui leur faisait croire que les étoiles dépendaient de la lune et non du soleil, c'est qu'ils les voyaient de nuit et non de jour. Leur retraite était pareillement lambrissée d'argent; le comble intérieurement figurait un ciel parsemé d'étoiles de diverses grandeurs. L'appartement qui venait ensuite était consacré à l'Éclair, au Tonnerre et à la Foudre, que les Péruviens regardaient comme les serviteurs du Soleil: vieille idée des idolâtres du vieux continent, qui regardaient la foudre comme un instrument de la justice de leur dieu suprême. S'il arrivait qu'une maison fût frappée de la foudre, les Péruviens la prenaient aussitôt en si grande abomination, qu'ils en muraient la porte avec des pierres et de la boue, afin que personne à l'avenir n'y pût entrer. Si la foudre tombait à la campagne, ils en marquaient l'endroit avec des bornes, et nul n'osait plus mettre le pied dans ce lieu maudit.

Le quatrième appartement, ou, comme disent les narrateurs, la quatrième chapelle, était consacrée à l'Arc-en-Ciel, parce qu'il procède du Soleil. Il était lambrissé d'or, où l'on avait représenté avec toutes ses couleurs un arc-en-ciel qui s'étendait d'une mu-

raille à l'autre. Lorsqu'ils voyaient l'arc-en-ciel s'élever dans les nuées, les Péruviens fermaient aussitôt la bouche et la couvraient de la main, s'imaginant que, s'ils l'ouvraient le moins du monde, leurs dents en seraient ébranlées et gâtées.

Le cinquième pavillon était celui du grand sacrificateur et des autres prêtres qui assistaient au service du temple, et qui devaient être tous du sang royal des Incas. Enrichi d'or depuis le haut jusqu'au bas, il servait encore de salle d'audience ; on y délibérait sur les sacrifices qu'il convenait de faire et sur tout ce qui concernait le temple et ses cérémonies. On ne pouvait ni manger ni dormir dans son enceinte.

Outre ces pavillons, il y avait, dans le circuit du temple du Soleil, de vastes appartements pour les prêtres et leurs serviteurs, qui devaient tous être de la race des Incas, seule privilégiée, comme en Israël la tribu de Lévi, pour les choses religieuses. Aucun Indien, quelque grand qu'il fût, ne pouvait entrer dans l'enceinte sacrée, s'il n'était Inca. Les femmes n'y pénétraient point, pas même celles de la famille royale. Les prêtres servaient dans le temple par semaine. Pendant leur service ils ne voyaient pas leur famille, et ne sortaient du temple ni jour ni nuit.

Nous laissons au lecteur le soin de remarquer, outre l'unité du dieu et l'unité du temple, toutes les autres réminiscences de la nation d'Israël qui se présentent au Pérou.

La capitale du royaume, Samarie, ayant été détruite par Salmanazar, ce fut Sichem qui la remplaça. Elle fut ruinée à son tour un peu plus tard. Mais

Hérode la fit rebâtir et lui donna le nom de Néapolis. C'est aujourd'hui Naplouse.

Comme il restait extrêmement peu d'anciens Samaritains, des hommes sans aveu vinrent peupler la nouvelle ville. Ils avaient de commun avec les débris de Samarie une haine profonde contre les Juifs, et en firent partager bientôt le poids aux chrétiens. Sous l'empire de Zénon, ils en massacrèrent un grand nombre; et, comme leurs excès n'étaient que faiblement comprimés, ils se portèrent aux mêmes fureurs sous Justinien. Dans leur frénésie, ils brûlèrent les églises de la terre, et ils allaient partout avec le fer et la flamme, quand Justinien envoya des troupes qui exterminèrent les neuf dixièmes de ces bandits.

On sait aujourd'hui, par des renseignements tout récents, que ce qui reste des vrais Samaritains ne s'élève pas à trois cents têtes, qui sont sous le joug des Turcs.

XLII. — LÉGENDE DU PROPHÈTE ÉLIE.

Élie, que les Orientaux appellent Ili ou Ilia, et qu'ils désignent plus généralement par le surnom de Kheder, Khisir ou Khizzer, qui veut dire le Verdoyant, et qui lui a été donné à cause de la durée immortelle de sa vie, est un des plus célèbres entre les prophètes. Il vécut sous plusieurs rois, neuf cents ans avant Jésus-Christ, et son histoire merveilleuse a donné lieu à plusieurs légendes.

Des rabbins l'ont même fait vivre avant sa vie historique et réelle, comme ils le font reparaître dans le monde après qu'il en a été enlevé. Ainsi ils prétendent qu'il est le même que Phinéès, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, qui montra tant de zèle pour la cause de Dieu et qui fut le troisième grand prêtre des Israélites.

Les musulmans disent qu'il fut envoyé de Dieu à Balbeck, pour engager les habitants de cette ville à rejeter le culte de l'idole Baal, de qui leur cité tenait son nom. Ils content qu'il vivait déjà du temps d'Abraham, et que c'est lui qui conduisait Moïse au passage de la mer Rouge.

Les Persans prétendent que Zoroastre a été l'un de ses disciples. Ce qui leur donne cette opinion, c'est que le prophète Élie a fait tomber plusieurs fois le feu du ciel, et qu'il a été enlevé dans un char de feu, élément qui est pour eux un objet de culte.

Tout l'Orient croit qu'Élie vit très-heureux dans le paradis terrestre, conservé sur une montagne qu'on ne peut découvrir, et qu'il attend là le second avénement de Jésus-Christ.

Dans une légende aussi prodigieuse que celle de la Simorgue au service de Salomon, les Arabes font d'Élie ou Khizzer le principal ministre d'Alexandre le Grand, qui vécut longtemps après lui. Voici cette légende; elle a été traduite de l'*Asiatic Journal*, par l'un des hommes de goût qui ont fait la réputation de la *Revue britannique*. Nous profiterons de ce travail et de beaucoup des détails disséminés dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot.

Homaï ou Khamani, reine de Perse, qui succéda à son père Ardschir-Bahaman, se trouvant enceinte en arrivant au trône, cacha sa grossesse, dans des vues ambitieuses; et, quand son terme fut venu, elle accoucha secrètement d'un fils qu'elle nomma Darah. Elle le mit dans un coffre, avec des joyaux de prix, et l'exposa sur les eaux du Tigre, alors au moment de sa crue. Les eaux emportèrent le coffre et le poussèrent dans une petite anse où un teinturier lavait ses étoffes.

Le teinturier, ayant ouvert le coffre, y trouva l'enfant, qu'il jugea de grande naissance en voyant les pierreries que la reine avait mises à côté de lui, dans le but de donner à celui qui le recueillerait de quoi le nourrir. C'est pourquoi il l'appela aussi Darah, qui veut dire prince.

Lorsque cet enfant eut acquis l'âge de puberté, le teinturier voulut lui faire apprendre son état. Mais Darah montrait des inclinations plus dignes de son origine. Il saisit l'occasion de la guerre que la reine Homaï faisait aux Grecs pour s'enrôler dans ses troupes.

Il donna d'abord, quoique fort jeune, des preuves de son courage; il fit ensuite, pendant plusieurs années, des actions d'une si grande valeur, que les généraux en parlèrent à la reine. Elle désira le voir; il avait alors trente ans. Dès qu'elle sut son histoire, elle fit venir le teinturier, qui la confirma. Alors elle reconnut son fils et lui remit la couronne.

Darah, ou Darius, premier du nom, dès qu'il fut sur le trône, épousa la fille du roi de la Grèce, Filo-

suf. C'est le nom que donne le récit qui va nous guider au roi Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand.

Nous passons l'histoire de Bucéphale, dompté par Alexandre. Elle ne tient pas à notre sujet, et tout le monde la connaît.

Nous passons aussi des détails très-obscurs où les conteurs orientaux font Iskander (Alexandre) frère utérin de Darius; ce que le vainqueur des Perses n'apprend, par un aveu de sa mère, que lorsque Darius est en fuite. On explique ainsi, dans l'esprit asiatique, le mouvement d'Alexandre qui veut sauver Darius, et qui, le trouvant assassiné, venge sa mort avec éclat.

Après la réduction complète de la Perse, Alexandre, enflé de ses succès, aspira, selon quelques chroniques, aux honneurs divins, et voulut être adoré. La mention de ce désir impie, soufflé par Iblis ou Éblis, le Satan des Orientaux, ne se trouve dans aucun écrivain classique.

« En contemplant la grandeur de ses conquêtes qui lui avaient soumis tant de peuples, Alexandre se plongeait dans les enivrements de la jeunesse, des splendeurs, de la victoire et de son propre courage. Éblis trouva donc auprès de lui un accès facile.

» Le maudit se présenta sous les traits d'un vieillard vêtu de laine grossière, et s'appuyant sur un bâton. Il aborda Alexandre en lui disant : — Que Dieu te garde, ô roi, je te salue! Ton front ne se courbera plus devant les autels, à cause de ta magni-

ficence. Aie confiance en toi-même et en ton grand pouvoir. »

Ces paroles étonnèrent Iskander; jamais il n'avait reçu de salut semblable. Considérant le vieillard, dont l'accoutrement était étrange, il l'emmena dans une pièce retirée et lui dit :

— Vieillard, je n'ai jamais entendu salut plus extraordinaire que le tien. Quel est le sens de ces mots : Ton front ne se courbera plus devant les autels à cause de ta magnificence ?

Le diable se mit à rire : — Élève d'Aristote, reprit-il, comment se fait-il que ton précepteur t'ait caché ce que je viens de dire? Sache donc que le sens de mes paroles est ceci : Que je n'ai vu en aucun temps un homme au-dessus de toi et qui mérite plus que toi d'être adoré; je le répète : Aie confiance en toi-même et en ton grand pouvoir; tu es le conseil de cet âge, le dieu de ce temps, le seigneur de cette période.

Éblis ne cessa de parler ainsi jusqu'à ce qu'il eut subjugué entièrement ce grand cœur.

Mais, selon d'autres écrivains musulmans, Alexandre était, au contraire, un prédestiné, que Dieu avait résolu de tirer des ténèbres de l'idolâtrie, pour en faire un apôtre de l'islamisme. Dans cette autre version apparaît un important personnage; Khizzer (le prophète Élie) accompagne Iskander dans toutes ses conquêtes, et l'aide constamment de ses avis et de son pouvoir surnaturel :

Dieu le Très-Haut avait révélé à Khizzer qu'Alexandre serait le maître du monde, de l'orient à

l'occident; qu'il soumettrait des contrées que nul n'aurait parcourues avant lui, pas même Soliman ben Daoud (Salomon).

Élie, qui servait Dieu dans les îles de la mer, était donc parti pour la Macédoine. Il se présenta à la porte de la capitale, et demanda où se tenait l'assemblée du conseil, présidée par Alexandre; on le lui indiqua. Or, cette assemblée se tenait deux fois chaque semaine. Khizzer y assista une première fois; il entendit les discours et les discussions, gardant le silence et ne proférant pas un mot. Il y revint une seconde fois de la même manière, et une troisième fois.

Lorsqu'il sortit la troisième fois, Alexandre dit : — Quel magnifique vêtement porte ce jeune homme qui vient d'assister pour la troisième fois à mon assemblée, et qui n'a pas prononcé un seul mot! C'est un homme de grand savoir, ou un homme qui ne sait rien.

L'un des conseillers répliqua : — Je l'accosterai et le questionnerai.

Lorsque le prophète entra pour la quatrième fois dans la salle de l'assemblée, après qu'il se fut assis, Alexandre lui dit :

— Quel est ton nom, jeune homme?

— Élie.

— Quel est ton prénom?

— Abdulabbas.

— Et d'où viens-tu?

— De la terre des Philistins.

Il lui demanda encore : — Qui t'a conduit ici?

Et il répondit : — C'est toi-même qui m'y amènes. O roi ! je suis venu à ton assemblée ; j'ai entendu les paroles des hommes qui parlaient devant toi, j'ai reconnu que ces paroles étaient sans but. Sache, ô roi ! que les cieux et cette terre, et le firmament, qui marche la nuit et le jour, ont un créateur haut et puissant, vivant et éternel, qui a fait et qui gouverne la révolution des astres et des cieux, le soleil, la lune et les étoiles ; il est infiniment sage, miséricordieux, entendant, voyant, existant de toute éternité, ne finissant point et ne devant jamais finir, ni changer, trop magnifique pour être compris par l'intelligence, et trop grand pour qu'il lui soit trouvé des bornes ou aucune limite connue ; prévoyant tout ce qui peut être prévu ; il nous traite selon nos mérites, nous fait entreprendre ce qui nous est ordonné, nous secourt dans nos difficultés, nous répond quand nous le prions, nous juge quand nous nous révoltons contre ses ordres.

Or, personne n'avait osé dire un mot semblable dans l'assemblée d'Alexandre depuis l'arrivée d'Iblis. Alexandre cria à haute voix à ces jeunes hommes de prendre Élie, et de le retenir dans une chambre de son palais.

Iblis le maudit vint alors.

— Ohakim ! (1) lui dit Alexandre, il m'est venu un jeune homme qui m'a dit des choses prodigieuses.

— J'ai appris cela, répondit Iblis, et je venais te

(1) C'est le nom que le diable s'est donné.

parler de lui pour te tenir en garde, car c'est un enchanteur et un devin; et si tu voulais en purifier la terre, il serait bien que tu le fisses mourir.

Alexandre lui dit : — Il est en prison, et la nuit prochaine on lui tranchera la tête.

Mais Élie, délivré de sa prison par l'intervention divine, venait d'être porté sur une montagne de la Macédoine. On alla à sa recherche, et une troupe qu'Alexandre avait envoyée dans ce but fut renversée par le souffle du prophète.

Sur une invitation plus amicale, il voulut bien retourner à la cour, où il exposa les ruses du démon et finit par convaincre le roi, qui, après avoir confessé l'unité de Dieu, prit en même temps Élie pour son conseiller intime.

Dès lors commence la marche triomphante d'Alexandre à travers l'Europe, en passant par Rome, où il rencontre Bélinas (Pline), qui l'accompagne aussi désormais dans ses expéditions.

Bélinas fait un anneau royal qui a la propriété de s'élargir devant un poison. Ce présent rend bientôt au roi un éminent service, car un de ses courtisans essaye de le faire mourir, et le roi, prévenu par son anneau, échappe au danger.

Takaphanes (le courtisan empoisonneur) est interrogé par Élie. Quand le crime est prouvé :

— O envoyé de Dieu! dit Alexandre, que devons-nous faire en un tel cas?

— C'est ici un crime qui ne mérite aucune grâce, répond le prophète. Qu'une grande fosse soit remplie de bois et qu'on y mette le feu; puis, quand le

coupable aura mangé les viandes empoisonnées, qu'il soit précipité dans les flammes.

On apporta donc à Takaphanes les viandes qu'il avait préparées pour le roi ; on les lui fit manger, et lorsque le poison commença à faire son effet, sa face enfla, ainsi que son corps, jusqu'à ce qu'il crevât ; alors il fut jeté dans le feu, en présence de toute l'armée, qui le maudit.

Nous trouvons ensuite le héros en Espagne, où Naamah, roi de ce pays,. embrasse le culte du Dieu unique et seconde Alexandre dans ses conquêtes en Afrique.

La construction d'un pont à travers le détroit de Gibraltar est sérieusement rapportée par les écrivain orientaux, qui, lorsqu'ils croient, étendent leur croyance à ses extrêmes limites.

Arrivé au détroit de Gibraltar, Iskander demande à un vieillard quelle est la distance de ce rivage au bord opposé? Il apprend que ce serait la journée d'un cavalier. Il s'informe de la profondeur de la mer en cet endroit et de quelques autres détails ; puis, se tournant vers Élie, il lui dit :

— O envoyé de Dieu ! j'ai fait toutes ces questions à ce vieillard, parce que j'ai formé le projet de construire un pont sur ce passage, afin qu'on se souvienne de moi dans les siècles reculés.

Élie lui répondit : — Dieu n'a rien mis dans ton cœur qui ne soit bon.

Le roi appela donc Bélinas et lui commanda de rassembler les géomètres et les sages, pour exécuter son plan. En même temps il fit venir des ouvriers

en pierre, en fer et en airain. Il fit étendre des tapis sur lesquels on répandit de l'argent; des livres de comptes furent distribués, et on fit dans l'armée cette proclamation : O tribus des hommes! réunissez-vous; que tous prennent part à cette entreprise; que celui qui est pauvre prenne mon argent pour établir ses enfants; que celui qui est riche agisse pour obéir à la volonté de Dieu.

Tous répondant à cet appel, ils commencèrent à tailler des pierres, à fondre l'airain et le fer, et ne cessèrent de travailler pendant l'espace de trois mois. A la fin de ce temps, les géomètres passèrent dans les navires sur l'autre bord pour choisir la place des fondations des arches; Khizzer et Bélinas les précédaient, et quand l'ouvrage était difficile, Dieu le leur rendait facile. Ils comptèrent les arches du pont, qui étaient au nombre de mille trois cents, et la largeur du pont fut de soixante-dix verges.

Quand ils eurent posé ces fondations, ils commencèrent à bâtir, et quand ils eurent achevé le pavage, Iskander passa à cheval, avec dix de ses principaux officiers; il traversa le pont d'un bout à l'autre en un jour; il employa un autre jour pour revenir au camp. Alors on l'orna de parapets de chaque côté dans toute sa longueur; et ce pont, appelé pont de Sanjah, fut achevé en huit mois....

Les aventures d'Alexandre en Afrique sont peu variées. Le principal incident est consacré aux idoles.

Khizzer alla en silence jusqu'à ce que le peuple vînt à l'idole. Quand ils en approchèrent, le roi des

idolâtres cria à haute voix : — O Dieu! seigneur et maître, tu sais ce qui arrive et entends ce qui se passe, fais donc de toi-même quelque manifestation de ta colère, afin que cet homme reconnaisse que tu es un monarque puissant....

Alors il se retira et dit à Khizzer : — Approche maintenant, et vois ce que tu vas voir.

Khizzer approcha, disant : — O Dieu! soyez loué! vous qui avez donné pouvoir à Satan sur les fils des hommes; à vous, mon Dieu, les actions de grâces et les louanges! Il n'y a de pouvoir et de salut qu'en vous. Dieu haut et puissant, je me réfugie en vous contre les traits de Satan.

Il cracha ensuite au visage de l'idole, et lui arrachant ses ornements et sa lance, il l'en frappa à la tête, et elle se brisa; il frappa la main droite, et la main se cassa; il mit en pièces son pied gauche et les ornements qui le recouvraient.

Le roi idolâtre était demeuré dans le silence et l'étonnement, ne disant pas un mot. Khizzer se tourna vers lui, et lui dit que s'il était fâché, ce devait être contre lui-même. — Tu viens de voir de tes yeux ce que j'ai fait de ton idole, et comment je l'ai traitée; que m'est-il arrivé et qu'as-tu vu?

— O toi dont la face est belle, dit le roi, le démon s'est retiré à ton approche.

Khizzer reprit : — Satan parlait par la bouche des idoles, et c'était lui qui s'adressait à vous; quand je suis venu vers vous, il a pris la fuite et s'est éloigné de ce royaume.

Les yeux du roi se mouillèrent de larmes, et il

dit : — Maintenant, je reconnais ce que tu as dit; j'entends ta mission, et je comprends ta parole : va dans la paix du Seigneur.

Alexandre va enfin jusqu'aux confins de l'Occident, où il entend le bruit que fait le soleil couchant en se plongeant dans l'Océan; il trouve la fontaine de la vie; mais il ne lui est pas permis d'en boire. Son vizir Khizzer, plus favorisé, obtient le don d'immortalité. Cette partie de la légende est fondée sur l'enlèvement d'Élisée au ciel.

Après cela, Alexandre parcourt de nouveau la terre avec des aventures diverses; il bâtit, en courant, la ville d'Alexandrie d'Égypte, et il s'arrête aux lieux où le soleil se lève, sur la montagne de Kaf, qui est la limite de ses conquêtes. Il retourne à Babylone, où il meurt.

Sa mort est attribuée à du vin empoisonné qui lui aurait été servi par la trahison d'un noble macédonien, que la reine mère avait menacé de la vengeance de son fils.

On voit que l'histoire orientale de ce héros, dont la renommée remplit le monde, diffère sur quantité de points des histoires de l'Occident. Dans son ensemble, elle a du rapport avec nos romans du moyen âge. Ainsi, des deux côtés, on nie qu'Alexandre soit fils de Philippe. La chronique européenne lui donne pour père un roi d'Égypte nommé Nectanebus, qui se changeait en dragon par art magique. Au lieu de faire arrêter le héros à l'endroit où se lève le soleil, la limite de ses conquêtes devient une montagne sur laquelle est un palais magnifique, avec les arbres du

soleil et de la lune; les premiers portent des feuilles d'or et les seconds des feuilles d'argent. Ces arbres parlent à Alexandre en langue grecque et persane, et ils lui prédisent sa mort prochaine.

Les romans de l'Europe contiennent aussi quelques fables grossières et ridicules. Par exemple, il y est dit qu'Alexandre, enfermé dans une caisse de verre que l'eau ne pouvait pénétrer, se fit descendre au fond de la mer, où, ajoute l'auteur, il vit beaucoup de choses qu'il ne voulut jamais dire, car il comprit qu'on ne voudrait pas les croire. On le fait encore s'enfermer lui-même dans une grande cage de fer treillagée (une autre histoire met une cage de cuir), et, se laissant emporter dans les airs par deux griffons, Alexandre s'élève assez haut pour que toute la terre, sous la forme d'une pomme, soit embrassée par un regard (1). Alors la Nature, alarmée de ce qu'un mortel ose tenter si hardiment de contempler ses mystères, descend aux enfers et obtient de Béelzébut le poison qui termine les jours du héros (2).

Mais longtemps encore après la mort d'Alexan-

(1) Dans le voyage aérien d'Alexandre, un romancier du moyen âge attelle à un trône sur lequel s'assied le héros des griffons que l'on fait jeûner plusieurs jours; Alexandre tient en l'air des gigots au bout d'une lance qu'il élève au-dessus de leurs têtes, et les griffons l'emportent en cherchant à atteindre la pâture qu'il leur offre; quand il a contemplé assez longtemps le globe terrestre d'un point très-élevé, il abaisse sa lance et les coursiers ailés le ramènent vers la terre. — Voici, dit un critique, un aérostat aussi ingénieusement inventé que les aiglons d'Ésope.

(2) *Asiatic journal*, traduit avec plus d'étendue par les auteurs de la *Revue britannique*.

dre, les chroniqueurs orientaux font reparaître Élie parmi les hommes.

Voici ce que raconte l'auteur du Nighiaristan, sur la foi d'autres historiens :

Après que les Arabes eurent pris la ville de Holvan, dans les montagnes de la Chaldée, l'an 16 de l'hégire (638 de l'ère chrétienne), trois cents cavaliers qui revenaient de cette conquête, sous la conduite de Fadhilah, campèrent, vers la fin du jour, entre deux collines de la Syrie. Fadhilah ayant commencé la prière du soir, et prononcé d'une voix forte les mots *Allah-Akbar*, Dieu est grand ! selon la formule ordinaire, une voix répéta les mêmes paroles et continua d'accompagner Fadhilah jusqu'à la fin de sa prière.

Le capitaine, qui aurait pu croire d'abord que c'était l'écho, fut très-surpris quand il reconnut que la voix répétait exactement et correctement toutes les paroles qu'il prononçait; et il s'écria : — O toi qui pries avec moi, si tu es de l'ordre des Anges, que la grâce de Dieu soit avec toi ! mais si tu es un homme comme moi, fais-toi voir, afin que je jouisse de ton entretien.

Aussitôt un vieillard ayant l'air d'un derviche, et tenant un bâton à la main, parut devant lui. Après qu'ils se furent salués, Fadhilah demanda à l'inconnu qui il était. Celui-ci répondit :

— Je suis ici par l'ordre du Seigneur Jésus, qui m'a laissé en ce monde pour y vivre jusqu'à ce qu'il vienne une seconde fois sur la terre. Je l'attends donc, ce divin maître, qui est la source de tout bonheur, et

je fais présentement ma demeure derrière cette montagne.

Fadhilah demanda alors dans quel temps le Seigneur Jésus devait reparaître. Le vieillard répondit que ce serait à la fin du monde, pour le jugement dernier. Et l'Arabe paraissant curieux de savoir quels signes annonceront cet avénement, Élie lui dit d'un ton prophétique :

— Ce sera quand les extrêmes abominations seront dans les mœurs, quand les pauvres qui demanderont l'aumône ne la recevront plus, que la charité sera éteinte, les saintes Écritures mises en chansons et les temples du Dieu vivant profanés.

Après ces mots, il disparut.

XLIII. — LES QUATRE GRANDS PROPHÈTES

ISAIE, JÉRÉMIE, ÉZÉCHIEL ET DANIEL.

Élisée, qui succéda à Élie, n'a pas, à notre connaissance, de légendes hasardées. Mais il y en a quelques-unes sur d'autres prophètes.

Dans un livre peu connu, intitulé l'*Ascension d'Isaïe*, livre qui n'a d'apocryphe que ce fait qu'il n'est pas admis dans les livres canoniques, mais qui a été souvent cité par les Pères des premiers siècles, et qui, sauf peut-être quelques légères interpolations, paraît authentique. Isaïe a une vision. Comme il parlait devant le roi Ézéchias, il s'arrête tout à coup et son âme est enlevée par un Ange. Il traverse le firmament, où il

voit, entre la terre et la lune, les luttes et les combats des démons et des Anges gardiens. Il parcourt les six premiers cieux, dont il admire les splendeurs, et au septième ciel il voit Dieu, il voit le Fils bien-aimé et l'Esprit-Saint; et les événements de l'avenir se déroulent devant lui.

Lorsqu'à la suite de ces faveurs son âme revient dans son corps, que l'on croyait privé de vie, il raconte au roi Ézéchias les merveilles qu'il lui a été donné d'admirer; mais il lui tait d'abord ce qui concerne son fils Manassé.

Ce n'est qu'au moment où Ézéchias près de mourir donne ses pieux et sages conseils à Manassé, qu'Isaïe dit au saint roi : — Je crains que tes paroles ne descendent pas dans son cœur. Satan s'est emparé de lui et le guidera, et c'est par lui que je serai mis à mort.

Ézéchias, à ces paroles, voulait faire tuer son fils : — J'aime mieux mourir, dit-il, sans postérité que de laisser un fils impie et persécuteur des Saints.

Le prophète, connaissant qu'Ézéchias aimait Dieu plus que son fils, s'en réjouit, et il retint le vieux roi en lui disant : — Il ne plaît pas à Dieu que tu le fasses mourir.

Manassé régna donc et fut, comme on le voit dans les saintes Écritures, un effroyable tyran. Adorateur des démons, il s'imagina qu'il ferait d'Isaïe un complice de ses idolâtries. Comme il n'y parvint pas, il le fit scier par le milieu du corps avec une scie de bois. Et on lit au cinquième chapitre du livre que nous citons que, pendant que la scie de bois péné-

trait dans les chairs d'Isaïe, il ne proféra aucune plainte, ne versa aucune larme, ne cessant de s'entretenir avec l'Esprit-Saint; et lorsqu'il fut scié jusqu'au milieu du corps, son âme se sépara de sa prison.

Les Orientaux ont quelques additions à l'histoire vraie d'Isaïe. Ils écrivent dans leurs chroniques qu'il perdit le don de prophétie pendant vingt-huit ans, pour ne pas s'être opposé au roi Osias lorsqu'il voulut entrer dans le sanctuaire. Ils disent qu'il n'annonça pas seulement la venue de Jésus-Christ, mais qu'il annonça aussi la mission de Mahomet. Enfin, ils le font vivre au delà de cent vingt ans.

Jérémie n'a occupé qu'assez peu l'Orient. Les écrivains et savants de l'Arabie, qui l'appellent Irmia et Armia, disent qu'il vécut trois cents ans. Mais d'autres assurent que ces trois cents ans eurent une interruption; qu'il resta mort cent ans, au bout desquels il ressuscita; et que c'est lui qui reparut sous le nom d'Esdras, qu'ils appellent Ozaïr.

D'autres enfin disent qu'il fut lapidé par les Juifs, et qu'Alexandre fit transporter son corps avec honneur à sa ville d'Alexandrie.

On lit en effet, dans les Vies des prophètes attribuées à saint Épiphane, qu'il fut lapidé par les Juifs, à Taphné, en Égypte. Paul Lucas, le voyageur, dit que son tombeau se voyait encore auprès du Caire. Il était très-vénéré des Égyptiens, en reconnaissance de ce que ce prophète avait adouci en ce pays les serpents et les crocodiles. Les fidèles croyants prennent la poussière de son tombeau pour

repousser les crocodiles et pour guérir les morsures des serpents.

Il avait annoncé aux prêtres de l'Égypte que leurs idoles tomberaient d'elles-mêmes, lorsqu'une vierge ayant enfanté mettrait, avec son divin enfant, le pied sur le sol égyptien.

On lit aussi que Jérémie, avant la destruction du Temple, cacha l'Arche d'alliance dans un rocher qui s'ouvrit pour la recevoir et se referma ensuite, et qu'il dit aux anciens : — Le Seigneur est remonté au Ciel ; il ne reviendra que quand toutes les nations adoreront le Bois (la Croix). Nul n'ouvrira l'Arche, si ce n'est Moïse, l'élu de Dieu. Dans cette résurrection générale, l'Arche s'élèvera la première, et les Saints se rendront vers elle. Il traça ensuite le nom de Dieu sur le rocher, que les hommes n'ont pu retrouver.

Quelques-uns disent que Jérémie reviendra à la fin du monde, avec Élie et Énoch.

Ézéchiel, que les Arabes appellent Khazkil, est considéré chez les musulmans comme le troisième de ceux qui ont tenu la place de Moïse parmi les Juifs. (Les deux autres sont Josué et Caleb, son successeur.) Ils exposent singulièrement la plus célèbre des visions d'Ézéchiel. On sait que, transporté dans une vaste plaine couverte d'ossements desséchés, le prophète les ranima. C'est une des plus imposantes scènes de la Bible. Voici comment Houssain-Vaêz la raconte :

La peste ayant paru dans les environs de Vassith, ville de l'Iraque babylonienne, située sur le Tigre, tous les habitants de cette contrée la quittèrent et

s'en allèrent au loin, emmenant leurs troupeaux, pour se garantir de la mort.

Ils arrivèrent dans une profonde vallée, entre deux montagnes, au nombre de huit mille selon quelques récits, de quarante mille selon d'autres, de soixante-dix mille suivant d'autres encore.

Aussitôt qu'ils furent agglomérés dans cette vallée, deux Anges parurent, l'un à l'entrée, l'autre à la sortie; ils annoncèrent à ces fuyards éperdus qu'ils devaient tous mourir là, eux et leurs troupeaux. Ce qui eut lieu très-promptement.

Quand on sut cette énorme mortalité dans les pays voisins, on accourut de toutes parts pour ensevelir cette multitude. Mais le nombre des cadavres était si grand, qu'on reconnut aussitôt l'impossibilité de les inhumer tous; on se borna à fermer de murailles les deux issues de la vallée, afin que personne n'en approchât.

Ces corps morts furent consumés en peu de temps, et il n'en resta que les os.

Quelques années après, le prophète Khazkil, ou Ézéchiel, passant par ce lieu, et considérant ces ossements arides, fit à Dieu cette prière : « O Dieu! de même qu'il vous a plu de manifester sur ceux-ci votre puissance avec terreur, regardez-les maintenant avec un œil de clémence et de miséricorde. »

Et Dieu, voulant donner au prophète une idée de la résurrection générale du dernier jour, lui dit : « Appelle-les, Ézéchiel, et je leur rendrai la vie. »

Le prophète ayant obéi, tous ces morts se levèrent comme s'ils fussent sortis d'un profond sommeil, et

recommencèrent à vivre. Ils vécurent longtemps encore, mais en conservant l'odeur des cadavres.

Le narrateur oriental ajoute qu'un si grand prodige n'amollit pas le cœur des Juifs : ce qui démontre que ceux qui demandent des miracles ne se convertiraient pas pour cela.

Il y en a bien d'autres preuves, même de nos jours.

Daniel était trop important pour ne pas occuper un peu les rabbins et les musulmans. Les rabbins, devant sa prophétie qui annonce si précisément la date exacte de la venue du Messie, ne se tirent de là qu'en repoussant Daniel, qu'ils traitent de magicien et d'esclave du démon.

C'est un moyen facile, mais plus que maladroit.

Les musulmans sont moins impolis. Cependant les accusations des rabbins les ont sans doute influencés, car si quelques-uns de leurs historiens rapportent que Cyrus, à qui Daniel avait appris l'unité de Dieu, lui donna le gouvernement de la Syrie, et qu'il alla avec Ozaïr (Esdras) prêcher la vraie foi dans toute l'Iraque babylonienne ; d'autres, en disant qu'il mourut à Suze et qu'il y fut enterré, le font auteur d'un livre de géomancie et d'un traité de l'explication des songes. Il y a même plusieurs ouvrages sur ce sujet qui ont été attribués à Daniel, et qui sont œuvres de faussaires.

On cite encore, sous le nom de visions de Daniel, des prophéties relatives aux empereurs d'Orient. Les hommes sérieux chez les Orientaux savent qu'elles sont appelées visions de Daniel parce qu'elles affec-

tent le style de ce prophète, mais qu'elles ne sont pas de lui.

Toutefois la masse des Orientaux regarde Daniel comme ayant été très-habile dans l'astrologie, les divinations et les sciences occultes.

Enfin Bartolocci, dans sa Bibliothèque rabbinique, rapporte un petit fait légendaire à propos des trois jeunes hommes, Ananie, Azarias et Misaël, que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise ardente parce qu'ils refusaient d'adorer les idoles, et qui chantèrent au milieu des flammes le beau cantique de Laudes : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* Les rabbins que cite Bartolocci racontent qu'au moment où ces enfants entraient dans la fournaise l'ange Jorklami, qui préside à la grêle, offrait d'entrer avec eux pour les rafraîchir. Mais afin que le miracle fût plus grand, cette mission fut confiée à l'ange Gabriel, qui est le prince du feu, et qui l'empêcha de toucher les jeunes fidèles.

XLIV. — LES PETITS PROPHÈTES.

JONAS.

Les musulmans racontent que Jonas fut envoyé de Dieu pour prêcher son culte à Mossoul, qui est l'ancienne Ninive, et qu'il disait aux habitants : Si vous ne vous convertissez pas à Dieu avant tel jour, votre ville sera détruite. Mais les Ninivites ayant fait une pénitence exemplaire par un jeûne de trois jours, la

ruine annoncée n'eut pas lieu, parce que Dieu est toujours plein de miséricorde.

Jonas, confus de voir que sa prédiction ne s'accomplissait pas, abandonna le pays et s'embarqua sur un vaisseau.

Quand le navire fut en pleine mer, il s'arrêta tout à coup, sans que les efforts des matelots pussent le faire sortir de son immobilité. Les marins s'imaginèrent que Dieu était irrité contre eux pour quelque offense; ils décidèrent, pour l'apaiser, de lui offrir en sacrifice un d'entre eux qu'on jetterait à la mer.

Pour savoir qui devait être la victime, ils mirent dans un vase les noms de tous ceux qui étaient sur le navire; le sort, qu'ils consultaient ainsi, amena trois fois de suite le nom de Jonas, qui, ému d'une telle circonstance, avoua qu'il était le coupable. On le jeta donc dans la mer, à la discrétion des flots; mais un poisson monstrueux (1) l'engloutit aussitôt

(1) Nous ne dirons que peu de chose du poisson qui engloutit le prophète Jonas : ni le texte hébreu ni la *Vulgate* ne déterminent l'espèce de ce poisson. Il y est dit seulement « que Jonas fut avalé par un *grand poisson* ». Ce pouvait donc être un cétacé ou un requin; il n'est pas rare que les requins avalent des hommes. Le naturaliste Muller raconte qu'en 1759, un matelot qui était tombé à la mer disparut sur-le-champ dans la vaste gueule d'un requin comme dans un précipice; mais que le monstre, ayant reçu dans le moment même un coup de fusil, rendit le matelot qu'il avait avalé, et que cet homme en fut quitte pour quelques blessures légères. Ce requin, dont on parvint ensuite à s'emparer, avait dix coudées de longueur et quatre de circonférence.

A Nice et à Marseille on a pris des requins dans l'estomac desquels on a trouvé des hommes entiers, et même un homme tout armé (Valmont de Bomare). Rondelet parle de requins pesant trente milliers. A coup sûr Jonas pouvait tenir dans un pareil gouffre.

Le savant Grotius observe que l'antiquité profane a conservé le sou-

et l'emporta au fond des abîmes. En même temps le vaisseau reprit sa marche.

Jusqu'ici les Orientaux n'ont pas trop altéré les récits sacrés. Mais ils ajoutent maintenant que, dès qu'il fut entré dans le ventre du grand poisson, Jonas fit à Dieu cette prière, que les musulmans estiment la plus sainte et la plus efficace de toutes les prières :

« Il n'y a point, Seigneur, d'autre Dieu que vous.
» Soyez loué à jamais; je suis du nombre des pé-
» cheurs; mais vous êtes miséricordieux au delà de
» tout ce qui se peut dire. »

Dieu l'exauça donc et le tira du gouffre où il était. Mais au lieu des trois jours qu'il passa dans le ventre du grand poisson, les Orientaux l'y retiennent quarante jours.

Les cœurs desséchés qui, au dernier siècle, ont assailli la Bible de leurs attaques, n'ont pas négligé l'histoire de Jonas et ont nié sa mission. Nous empruntons donc avec plaisir quelques détails curieux à une lettre de M. Place, notre consul en Orient; elle était adressée à M. l'abbé Lévêque, et elle a été publiée par plusieurs journaux :

venir de l'histoire de Jonas. Lycophron, dit-il, représente Hercule dans le ventre d'un poisson. Énée de Gaze dit qu'Hercule fut sauvé du naufrage par le moyen d'un monstre marin. Si ce fait est attribué par eux à Hercule, c'est parce que les anciens, comme le remarquent fort bien Tacite et d'autres historiens, avaient coutume d'attribuer à ce héros tout ce qu'ils apprenaient de grand et de merveilleux. (*Annales de philosophie chrétienne*, livraison de novembre 1831). Voyez aussi Bullet, qui répond parfaitement à toutes les objections qu'on a pu faire sur l'histoire de Jonas.

« Ce pays (les environs de Ninive) est plein des souvenirs les plus curieux, et en voici un qui vous surprendra sans doute. La semaine dernière, la ville de Mossoul a célébré trois jours de jeûne, suivis d'un jour de réjouissance, en commémoration de la pénitence imposée aux Ninivites par Jonas. Comme le fait s'accomplit de temps immémorial dans le pays, on le trouve fort naturel, et, l'année dernière, l'on ne m'en parla qu'assez longtemps après qu'il s'était passé. Mais, cette année-ci, j'ai voulu en être témoin par moi-même, et vous pouvez dire que vous tenez, d'un consul présent sur les lieux, qu'une ville entière consacre, tous les ans, un des faits les plus étranges et les plus anciens de la Bible.

» Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les musulmans eux-mêmes respectent cette tradition et font la fête le même jour que les chrétiens. Il est vrai que le Koran renferme un chapitre consacré à Jonas, et qu'en face de Mossoul il y a, sur un monticule artificiel, une mosquée très-vénérée et qui passe pour recouvrir le tombeau du prophète. Elle est même si vénérée que, bien que nous ayons la preuve que ce monticule renferme les plus précieux restes de l'archéologie assyrienne, il ne nous a pas été possible d'y faire des fouilles. Toucher à la terre qui supporte le tombeau de Jonas, ce serait s'exposer à faire éclater une révolution. Chaque vendredi, à l'heure de la prière, on vient en masse de Mossoul y faire un pèlerinage. »

Nous ne trouvons point de légendes sur les autres petits prophètes. Mais on attribue à plusieurs des écrits apocryphes.

XLV. — TOBIE.

Les Arabes mettent Tobie au rang des prophètes. Mais ils se sont bornés à traduire sa belle et touchante histoire. On sait que, les fumigations du jeune Tobie ayant repoussé le démon Asmodée qui obsédait la pieuse Sara, sa fiancée, l'Ange Raphaël prit ce démon et l'alla enchaîner dans le désert de la haute Égypte. Paul Lucas, l'un de nos plus merveilleux voyageurs, dit qu'il l'a vu encore dans cette contrée. On l'a raillé à ce sujet. Cependant, vous avez pu lire, il y a une vingtaine d'années, dans le *Courrier de l'Égypte*, que les habitants des extrémités de l'Égypte adorent toujours le serpent Asmodée, qui a un temple dans le désert de Ryanneh. Les peuplades voisines croient même qu'on peut couper ce serpent en morceaux et qu'un moment après il n'y paraît pas. Ils assurent que c'est là l'ancien serpent qui poursuivit Ève.

Des rabbins déclarent qu'Asmodée est le même que Samaël, qui est le même que Satan. Il serait par ce moyen le chef des démons.

Ils disent aussi que c'est lui qui, ayant escamoté l'anneau de Salomon, prit sa figure et régna à sa place un certain temps; mais que Salomon, en recouvrant l'anneau qui faisait sa puissance, l'enchaîna et le contraignit à travailler avec d'autres démons à la construction du Temple.

Wierus, dans sa pseudo-monarchie de Satan, assure qu'Asmodée, en qui il voit une des sommités de l'enfer, est dans son état naturel un monstre orné de trois têtes, savoir : une tête de taureau, une tête de bélier, une tête d'homme, le tout posé sur le corps d'un serpent; il marche, au lieu de ramper, sur de larges pieds d'oie, et n'est pas facile à approcher, à cause de son haleine enflammée.

Quelquefois il se montre à cheval sur un dragon, ce qui présente un cavalier assez curieux.

Le Sage s'est trompé en appelant son Diable boiteux Asmodée, qui est le nom d'un des plus mauvais drôles de l'enfer (1).

XLVI. — ESDRAS ET ZOROBABEL.

Cyrus, en l'an 537 avant Jésus-Christ, avait mis fin à la captivité de Babylone, comme l'avait annoncé Daniel; et non-seulement il avait permis aux Juifs de retourner à Jérusalem, il leur avait encore fourni

(1) Tobie fut captif sous Sennachérib, que les Arabes appellent Senascheriva et Senharib, qu'ils font roi de Mossoul (Ninive), et qui est ce roi ou vice-roi d'Assyrie dont l'armée fut défaite par l'Ange exterminateur sous le roi Ézéchias. Il fut tué par ses deux fils dans la ville de Ninive. Il descendait, disent-ils, d'Esaü.

Kondémir rapporte que l'an 18 de l'hégire (640 ans après Jésus-Christ), sous le kalifat d'Omar, pendant la conquête de la Syrie par un musulman, on trouva dans un sépulcre souterrain le corps de Sennachérib, assis sur un trône d'or, avec une inscription qui reprochait aux vivants d'oublier ce que leur rappellent pourtant les tombeaux : à savoir, la mort, et le compte qu'elle les oblige de rendre à Dieu.

généreusement les moyens de relever leur ville et de rebâtir leur temple. Les écrivains orientaux exposent les motifs de cette bienveillance pour les Juifs en assurant que Cyrus avait une mère juive, et qu'il avait épousé la jeune Juive Maschate, sœur de Zorobabel et petite-fille du roi Joachim.

Or, en l'an 523 avant Jésus-Christ, le successeur de Cyrus, Cambyse, ayant peu régné, fut remplacé par Smerdis le mage, que les Écritures appellent Artaxerxès. Celui-là, mal disposé pour les Juifs, leur retire les dons de Cyrus et arrête tous leurs travaux. Smerdis, heureusement, régna à peine deux années; et Darius, fils d'Hystaspe, reprit l'œuvre de Cyrus, comme on le verra après que nous aurons parcouru la légende d'Esdras, l'un des instruments dont Dieu s'est servi pour relever son peuple.

Esdras était fils de Saraïa, de la lignée d'Aaron. Les musulmans, en s'appuyant sur le Koran, racontent assez curieusement son histoire.

Le passage sur lequel ils raisonnent se trouve au chapitre II du Koran, où il est dit :

« Comment celui qui, passant par un village dont les maisons étaient renversées et tous les habitants morts, ose-t-il dire en lui-même : Dieu pourrait-il donc rétablir ces ruines et faire revivre les habitants de ce lieu? Dieu le fit mourir lui-même, et il demeura mort pendant cent ans, lesquels expirés, Dieu le ressuscita. »

Les interprètes du Koran disent, sur ce texte, que l'homme dont il est parlé ici est Ozaïr ou Esdras (qu'ils confondent en ce point avec Jérémie). Ils

ajoutent qu'Esdras, ayant été emmené en captivité par Nabuchodonosor, fut délivré ensuite miraculeusement de sa prison, et s'en retourna à Jérusalem, qui était alors ruinée. Il s'arrêta dans un village des environs, nommé Saïr-Abad (Maison de promenade). Ce village, qui n'était couvert que de masures écroulées, avait cependant encore dans son territoire des figuiers et des vignes chargés de fruits. Esdras en fit une petite provision, et alla se reposer contre un pan de muraille qui restait seul debout. Il s'y établit un ermitage, où il vivait de fruits qu'il avait cueillis, et tenait attaché auprès de lui un âne qui lui avait servi de monture dans son voyage de retour.

Ce saint homme, en considérant de là les ruines de la ville sainte et de son temple, pleurait amèrement devant le Seigneur, et disait souvent en lui-même, plutôt sans doute en admirant la puissance de Dieu qu'en murmurant contre elle : « Comment les ruines de Jérusalem pourront-elles jamais se relever ? »

Mais il n'eut pas plutôt émis cette pensée que Dieu le fit mourir sur-le-champ, et le tint caché aux yeux des hommes, avec tout ce qu'il avait autour de lui, l'espace d'un siècle entier, au même état où il se trouvait en faisant son exclamation.

Or, soixante-dix ans après la mort de Nabuchodonosor, Dieu suscita Kiresch (Cyrus), roi de Perse, qui ordonna le rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem ; et trente ans après, malgré des interruptions et des obstacles, les desseins de

Cyrus ayant été remplis, Dieu ressuscita Esdras en un état tel qu'il lui parut n'avoir dormi que pendant un jour. Mais ayant ouvert les yeux, il connut bientôt que Dieu avait opéré un grand miracle en sa personne, et il s'écria aussitôt : « Dieu certainement est tout-puissant, et il peut faire tout ce qu'il lui plaît. »

L'imam Thalebi dit que les Juifs, pour éprouver la mission d'Esdras, et pour être convaincus entièrement de sa capacité, lui mirent à la main cinq plumes, de chacune desquelles il écrivait en même temps avec autant de facilité que s'il n'en avait tenu qu'une seule, et que ce fut ainsi qu'il transcrivit tous les livres de l'Écriture sainte, qu'il tirait de sa seule mémoire, sans le secours d'aucun exemplaire.

Les Juifs cependant (on connaît leur opiniâtreté) disaient entre eux : — Comment pouvons-nous savoir si ce qu'Esdras a écrit est le véritable texte sacré, puisqu'il n'y a personne entre nous qui en puisse rendre témoignage ?

Alors un d'entre eux se leva et dit : — J'ai ouï dire à mon père qu'autrefois son aïeul avait conservé un exemplaire des livres sacrés, qui n'avait point été brûlé, et qu'il disait caché soigneusement dans l'ouverture d'une roche qu'il nous a désignée.

On fit aussitôt une recherche exacte dans le lieu indiqué, et on y trouva le livre entier des saintes Écritures, lequel, ayant été rigoureusement collationné avec ce qu'Esdras avait écrit, fut trouvé si semblable, que l'on n'y put pas découvrir la moindre différence. Le peuple, étonné d'un si grand prodige, cria à haute voix qu'Ozaïr était fils de Dieu, puisqu'il

avait pu faire une chose si extraordinaire et qui passait la portée des forces humaines.

Les chrétiens orientaux disent qu'Esdras avait par trois fois avalé de la poussière du puits où le feu sacré avait été caché, et qu'il avait reçu ainsi le don du Saint-Esprit, ce qui le rendit capable de rétablir les livres sacrés.

Nous trouvons des détails plus historiques sur ce grand acte de Cyrus dans le troisième livre d'Esdras, qui est apocryphe, mais qui n'est pas condamné, et qu'on n'a repoussé du Canon que parce qu'il répète ce qu'on a dit ailleurs, excepté ce que nous en allons extraire, et que les Pères considèrent comme une légende :

« Cyrus étant roi des Perses, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, toucha le cœur de ce prince, qui envoya aussitôt des lettres dans tous les lieux de sa domination. Elles étaient conçues en ces termes :

» Voici ce que dit Cyrus, roi des Perses : Le Dieu d'Israël, le Seigneur souverain, m'a établi roi sur toute la terre; et il m'a ordonné de lui élever un temple à Jérusalem, qui est en Judée. Que tout ce qui se trouve de Juifs parmi vous s'en retournent à Jérusalem, et que leur Dieu soit avec eux. Que tous les peuples voisins les aident de leur or et de leur argent, de toutes sortes de dons, de leurs chevaux, de leurs bêtes de somme, et des autres choses, que chacun de vous s'obligera de consacrer au Seigneur dans le temple de Jérusalem.

» Alors les chefs des tribus et des villes de Juda

et de Benjamin, les prêtres et les lévites, à qui le Seigneur inspira de retourner à Jérusalem et de relever son temple, vinrent offrir leur or, leur argent et leurs chevaux, pendant que plusieurs autres faisaient des vœux que le Seigneur formait lui-même dans leurs cœurs.

» Le roi Cyrus, ayant pris les vases sacrés que Nabuchodonosor avait transportés de Jérusalem et qu'il avait consacrés à son idole, les remit aux Juifs, au nombre de cinq mille huit cent soixante, savoir : deux mille quatre cents urnes d'argent, trente tasses d'argent, trente fioles d'or, deux mille quatre cents fioles d'argent et mille autres vases divers. » Ceci eut lieu en l'an 536 avant Jésus-Christ.

Sous le règne suivant, plusieurs des gouverneurs de la Perse écrivirent au roi :

« Seigneur, vos serviteurs vous saluent. Que le seigneur notre roi sache que les Juifs, renvoyés de Babylone, et revenus à Jérusalem, cette ville rebelle et perfide, en relèvent les murailles, rebâtissent leurs rues et rétablissent leur temple. Si l'on n'arrête pas ces entreprises, ils refuseront non-seulement de payer le tribut, ils seront même en état de résister au roi. Maintenant donc, seigneur, si vous permettez qu'ils poursuivent, sachez que vous vous fermez l'entrée de la Célésyrie et de la Phénicie. »

Le roi écrivit sur-le-champ des ordres, au reçu desquels tous les travaux furent interrompus pendant deux ans, pour n'être repris que la deuxième année du règne de Darius l'Ancien. (An 519 avant J.-C.)

« Le roi Darius fit un grand festin à ses favoris, à

tous les gouverneurs de Médie et de Perse, à tous les grands de sa cour, aux préteurs, aux consuls et aux satrapes qui gouvernaient sous ses ordres les cent vingt-sept provinces qui sont depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie.

» Après qu'ils eurent bien bu et bien mangé, et qu'ils se furent retirés, le roi monta dans sa chambre et se livra au sommeil. Alors les trois jeunes hommes qui veillaient à la garde de sa personne se dirent entre eux : « Que chacun de nous propose quelque question importante, et celui qui montrera le plus de sagesse recevra de grands présents du roi. Il sera revêtu de la pourpre ; il boira dans un vase d'or; il dormira sur des étoffes précieuses; il sera traîné dans un char dont les rênes seront d'or.

» Ils écrivirent donc chacun leur question et les mirent sous le chevet du roi. Le premier avait écrit : Il n'y a rien dans le monde de plus fort que le vin. — Le second : Il n'y a rien de plus fort que la puissance du roi. — Le troisième : Il n'y a rien de plus fort que les femmes ; mais la vérité est encore plus forte.

» Quand le roi fut éveillé, ayant lu les trois écrits, il fit venir tous les grands et les fit lire devant eux, et dit ensuite : « Appelez les jeunes gardes; et qu'ils soutiennent leurs thèses. » Ils vinrent aussitôt; et celui qui avait donné la force au vin parla le premier :

« O roi, dit-il, combien le vin est-il plus fort que tous les hommes qui le boivent ! Il se rend maître de leurs pensées mêmes; il rend égaux le roi et l'orphelin, l'esclave et l'homme libre, le riche et le

pauvre ; il inspire la confiance et la joie ; il bannit la tristesse et les souvenirs importuns ; il rend tous les cœurs contents ; il ôte la crainte de la mémoire ; il mène hardiment aux combats. Y a-t-il rien de plus fort que le vin, qui produit de pareils effets?

» Le second garde parla ensuite et releva la force du roi : — O vous qui m'écoutez, dit-il, y a-t-il quelque chose de plus fort que les hommes qui soumettent la terre, la mer et tout ce que présentent leurs vastes espaces? Le roi cependant est bien au-dessus d'eux. Ils révèrent sa puissance et sont toujours prêts à exécuter ses ordres. S'il les envoie contre des ennemis redoutables, ils marchent, franchissent les montagnes, renversent les murailles et les tours. Ceux-ci perdent la vie après l'avoir ôtée aux autres; ceux-là qui reviennent vainqueurs rapportent au roi les dépouilles de l'ennemi.

» Ceux qui, loin des travaux de la guerre, cultivent en paix de riches campagnes, s'empressent, après la récolte, d'en apporter au roi les prémices et leurs tributs. Si lui seul dit : tuez, on tue ; pardonnez, on pardonne ; frappez, on frappe; détruisez, on détruit ; bâtissez, on bâtit ; coupez, on coupe; plantez, on plante. Le peuple et les grands sont également soumis à la volonté d'un seul homme. Tous veillent à sa garde ; tous sont toujours prêts à exécuter ses ordres. Qu'y a-t-il donc au-dessus du roi, qui est ainsi honoré ?

» Le troisième garde était Zorobabel. Il dit :

» Qu'y a-t-il au-dessus du vin, au-dessus du roi dans sa grandeur, au-dessus de tous les hommes

ensemble ? Les femmes. C'est d'elles que les rois et les peuples qui dominent sur la terre reçoivent le jour. Elles leur donnent la naissance et les élèvent. Elles filent de leurs mains les habits dont ils se parent, et les hommes ne peuvent se passer d'elles. Qu'ils aient l'or en abondance, qu'ils possèdent les objets du plus grand prix, si une belle femme paraît devant eux, ils quittent tout pour l'admirer et sentent bientôt qu'elle est au-dessus de leurs richesses.

» L'homme abandonne son père qui l'a nourri; il se bannit même de son propre pays, pour ne s'attacher qu'à la femme dont il a fait choix. N'est-ce pas pour les femmes que nous nous livrons à tous nos travaux, que nous nous exposons à toutes nos fatigues ? Plusieurs ont aimé leur femme jusqu'à en perdre la raison, jusqu'à pécher pour leur plaire, jusqu'à sacrifier pour elle leur vie même.

» Que pouvez-vous donc mettre au-dessus des femmes? Cependant il y a quelque chose de plus fort. La vérité. Le ciel en fait l'éloge; toutes les créatures la respectent et l'honorent; seule au monde elle est sans tache et sans défauts. Elle n'est point soumise au changement. Son règne s'affermit tous les jours; elle subsistera éternellement. Elle n'a égard ni aux rangs, ni aux personnes. Elle traite les méchants et les impies dans la rigueur de sa justice, et tout le monde approuve ce qu'elle fait. Elle est la justice, la force, le règne, la puissance et la majesté de tous les siècles. Gloire à Dieu qui a fait la vérité! »

Toute l'assemblée s'écria alors: la vérité est grande et rien n'égale sa force.

— Demandez-moi ce que vous voudrez, dit le roi au dernier orateur, je vous l'accorderai.

Zorobabel répondit : — Souvenez-vous, ô roi, du vœu que vous avez fait, le jour où vous êtes monté sur le trône de Perse ; vous avez promis de relever les murs de Jérusalem et de rebâtir le temple que les Iduméens avaient réduit en cendres, pendant que les Chaldéens ravageaient la Judée. Et maintenant, seigneur, ce que je vous demande, comme la plus grande récompense que je puisse recevoir, c'est que vous accomplissiez le vœu que vous avez fait à Dieu.

Darius se leva aussitôt, embrassa Zorobabel et écrivit des lettres à tous les gouverneurs de l'empire, leur ordonnant de faire escorter Zorobabel et tous les Juifs qui retournaient libres à Jérusalem, et prescrivant qu'on leur fournît les cèdres et tous les matériaux nécessaires pour le temple. Il leur assura, pour cela, sur ses trésors, vingt talents chaque année, jusqu'à ce que le temple fût achevé. Il commanda que l'on expulsât les Iduméens de la Judée, assigna dix talents par an pour les sacrifices, et fit au delà de ce que Zorobabel espérait.

Alors Zorobabel se tourna du côté de Jérusalem, rendant grâces à Dieu. Et en rentrant dans la ville sainte, les Juifs passèrent sept jours dans la joie et les chants de reconnaissance.

XLVII. — ALEXANDRE LE GRAND.

Dans la légende d'Élie, nous avons vu une histoire d'Alexandre le Grand digne, comme celle de Salomon, de faire escorte aux récits des *Mille et une Nuits*. Voici quelques détails plus sérieux sur ce héros, qui tient à l'Ancien Testament par son voyage à Jérusalem.

Les historiens graves, pour ne pas trop effaroucher le lecteur à propos des merveilles qu'on a lues dans la légende d'Élie, disent qu'il y a eu deux Alexandres, comme ils soutiennent qu'il y a eu plusieurs Solimans; et que celui qui avait Élie pour vizir est fort antérieur au vainqueur de Darius. Mais ils mêlent tellement leurs histoires et surtout certains détails, qu'il est malaisé de s'y reconnaître.

Celui qui nous occupe en ce moment est bien Alexandre le Macédonien, fils de Philippe ou du moins réputé pour tel. Car, selon les Arabes, il était fils de Darius, non pas de Darius Ier, qui vient de rendre la liberté aux Juifs, mais probablement de Darius-Nothus, le second du nom chez nous. Nous disons probablement, parce que le mot persan Darah ou Darab, dont les Latins ont fait Darius, veut dire souverain, et s'applique souvent, chez les anciens Perses, à des princes qui avaient un autre nom. Ce Darius ou Darah avait épousé, toujours d'après les Orientaux, la fille de Philippe, roi de Macédoine. Mais comme elle avait l'haleine fort désagréable,

défaut qu'ils exposent assez grossièrement, Darius la renvoya, quoique enceinte, à son père Philippe. Elle accoucha d'un fils, qui fut nommé Alexandre (Escander ou Iskander); et ce fils de Darius ayant été élevé par Philippe, on le regarda comme son fils, et on lui laissa ignorer qui était son père.

Lorsque Alexandre eut succédé à Philippe, le Darius qui régnait en Perse, et qui est Darius Codoman, le dernier des Darius, indigné d'apprendre que les Grecs refusaient de lui payer le tribut annuel qui était de mille besants ou œufs d'or, leur envoya un ambassadeur, à qui Alexandre répondit que l'oiseau qui pondait ces œufs-là s'était envolé dans l'autre monde.

Darius, qui s'attendait à un refus, rassembla une armée immense pour châtier Alexandre et les Grecs. Mais Alexandre ne l'attendit pas. Il partit à la tête de trente-cinq mille hommes seulement, contre un prince qui en avait vingt fois autant. Il défit une première fois les Perses au passage du Granique, conquit ainsi la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphilie et la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en eût fallu à un autre pour parcourir ces provinces. Il battit Darius une seconde fois à Issus et lui enleva ce qu'on appellerait aujourd'hui sa smala, c'est-à-dire sa maison royale, sa famille et ses trésors.

Pendant que cette victoire lui soumettait plusieurs villes, il passa en Judée pour punir les Juifs. Ils lui avaient refusé des secours, que leur alliance avec les Perses ne leur permettait pas de lui accorder.

Jaddus, leur souverain pontife, vint avec la plus

grande pompe au-devant du monarque irrité, qui, changeant tout à coup de résolution, descendit de cheval, et adorant le nom du vrai Dieu, gravé sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection.

Jaddus lui montra celle des prophéties de Daniel qui annonçait qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses; et Alexandre, étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain dispensateur des victoires et des couronnes.

Il alla ensuite en Égypte, où il fonda la ville d'Alexandrie, qu'il voulait rendre le centre du commerce de toutes les nations. Après quoi il se remit à la poursuite de Darius, qui s'était retiré en Assyrie, où il avait réuni, selon Justin, cinq cent mille combattants. Il le défit complétement à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant Jésus-Christ, et se trouva maître de tout l'empire des Perses.

Comme il s'apprêtait à poursuivre encore Darius, qui fuyait, la mère de ce malheureux prince vint lui dire comment Darius était son frère. Alexandre partit alors avec plus d'ardeur, résolu à l'embrasser et à le remettre sur le trône. Mais lorsqu'il le joignit, il le trouva expirant; deux de ses principaux officiers, natifs d'Hamadan (Ecbatane), venaient de le tuer. Il lui promit de venger sa mort, ce qu'il fit sans délai; après quoi il épousa Rouschenk ou Roxane, fille de Darius.

Et nous ne trouvons plus rien dans les légendes de l'Orient, sinon une tradition, selon laquelle Alexandre ne faisait la guerre à Darius, sachant bien qu'il était son frère, mais son frère puîné,

que pour lui reprendre la Perse, à laquelle son droit d'aînesse lui permettait de prétendre.

Il y a aussi un petit conte où on lit que Darius, pour faire connaître à Alexandre le nombre inouï de ses soldats, lui envoya un muid de graine de sésame (espèce de millet). Alexandre, pour lui faire comprendre la valeur des siens, lui envoya en retour un sac de graine de sénevé (moutarde).

On dit encore qu'à sa mort Alexandre partagea ses vastes conquêtes entre quatre-vingt-six de ses principaux capitaines; et que son corps, enduit de miel, fut enseveli dans un cercueil d'or.

XLVIII. — LA VERSION DES SEPTANTE.

Voici ce qu'on lit dans le quatrième livre des Machabées, apocryphe comme le troisième, mais pareillement non condamné, chapitre II :

« Ptolémée Philadelphe, Macédonien d'origine, établi en Égypte, s'y distingua tellement par son savoir et sa sagesse, que les Égyptiens le choisirent pour leur roi.

» Élevé sur le trône, il ne pensa plus qu'à satisfaire la passion qu'il avait pour les sciences, et, dans cette vue, il amassa de tous côtés les livres des sages.

» Voulant encore enrichir sa bibliothèque des vingt-quatre livres de l'Écriture, il écrivit une lettre au grand prêtre de Jérusalem et l'accompagna de riches présents, afin qu'il lui envoyât soixante-dix

Juifs recommandables par leur âge et par leur intelligence de ces livres.

» Le grand prêtre, ayant reçu la lettre du roi, choisit soixante-dix hommes très-habiles, et les fit partir pour l'Égypte.

» Dès que Ptolémée apprit leur arrivée, il les fit conduire dans des cellules qu'il avait fait préparer pour chacun d'eux, au nombre de soixante-dix. Il ordonna, en outre, qu'ils eussent chacun un secrétaire pour écrire leur version en caractères grecs, et il défendit à ces interprètes de conférer ensemble, craignant qu'ils ne convinssent entre eux de faire quelques changements à leurs livres.

» Les secrétaires écrivirent donc les versions que ces interprètes avait faites des vingt-quatre livres, et quand elles furent entièrement achevées, ils les présentèrent au roi.

» Ptolémée les ayant fait confronter devant lui les unes avec les autres, elles se trouvèrent toutes parfaitement semblables. Il en fut si satisfait qu'il fit de grands présents à tous les interprètes. Et il permit à tous les Juifs qui étaient captifs en Égypte de s'en retourner dans leur pays. »

Nous n'ajouterons rien à ce récit, dont quelques détails ont été contestés, sinon que Richard Simon pense que cette version grecque de la Bible a été appelée la version des Septante, non parce que soixante-dix personnes y avaient travaillé, mais parce qu'elle fut approuvée par soixante-dix juges du Sanhédrin, qui la reconnurent authentique.

XLIX. — LE MESSIE DES JUIFS.

Ce n'est ici qu'une légende prophétique; car pour les Juifs, quoique les temps attendus par leurs pères soient accomplis depuis plus de dix-huit siècles, le Messie n'est pas encore venu. Mais les rabbins savent d'avance tout ce qui se rapporte à son avénement. Il sera nécessairement fils de David; et les neuf dixièmes des Juifs font remonter leur généalogie à cette tige. Comme il sera revêtu de la toute-puissance de Dieu, rien ne lui résistera. Après qu'il aura soumis toutes les nations et rendu toutes les souverainetés ses tributaires, il retirera d'entre leurs mains tous les Israélites; il les réunira et les emmènera triomphants dans la terre de Chanaan, redevenue ce qu'elle était avant d'être châtiée.

Là, les Israélites trouveront les vêtements les plus précieux, qui se feront d'eux-mêmes et s'ajusteront à toute taille, grande ou petite, grasse ou maigre, régulière ou contrefaite. Mais les difformités disparaîtront assez vite, ainsi que les infirmités et les maladies. Le peuple choisi trouvera partout sous sa main tous les aliments qu'il pourra souhaiter; la terre les produira cuits, assaisonnés à chaque goût et bien apprêtés. Un air pur et tempéré conservera tous ces fidèles dans une santé robuste, et prolongera leur vie au delà des longues années qui ont été données aux premiers patriarches.

Quand tous les Israélites seront logés dans l'aisance, et sûrs de ne jamais manquer de rien, le Messie leur donnera un vrai festin monstre où tous seront conviés. Là seront servis 1° le bœuf Béhémoth, qui s'engraisse depuis le commencement du monde et mange chaque jour toute l'herbe qui croît sur mille montagnes; 2° le poisson Léviathan, qui occupe une mer tout entière; 3° l'oiseau fameux dont on ne dit pas le nom, et qui est peut-être la Simorgue. Dès qu'il étend une de ses ailes, la terre ne voit plus le soleil. Un jour cet oiseau laissa tomber un de ses œufs. La chute de cet œuf abattit trois cents cèdres, et inonda, en se crevant, soixante villages.

Mais avant de mettre à la broche ces grosses pièces, le Messie les fera combattre ensemble, pour donner à son peuple chéri un spectacle agréable et nouveau. Car, outre la monstrueuse grosseur de ces animaux plus que géants, il est rare de voir le combat d'un quadrupède, d'un poisson et d'un oiseau. Il est vrai que toutes les actions de ce Messie doivent être extraordinaires.

Il aura dans son palais un corbeau et un lion, qui sont deux autres raretés, et qui croissent et grandissent pour lui en un lieu que l'on ne désigne pas. Le corbeau est déjà si fort qu'un jour (c'est le rabbin Bahba qui raconte le fait, et qui est peut-être assez heureux pour en avoir été le témoin oculaire) une grenouille, grosse comme un village de soixante maisons, ayant été dévorée par un serpent non moins considérable, le corbeau du Messie mangea l'un et l'autre, aussi aisément qu'un renard croque une poire.

La comparaison est littéralement du rabbin que nous citons.

Le lion n'est pas moins surprenant. Un empereur romain, à qui on vantait cette prodigieuse créature, prenant ce qu'on lui en disait pour une fable, pria le rabbin Josué de la lui faire voir. Le rabbin, ne pouvant désobéir à de pareils ordres, se mit en prières, et Dieu lui accordant la permission de montrer la bête, il l'alla chercher dans le bois d'Éla, où elle se tenait alors.

Quand elle fut à quatorze cents mètres de Rome, elle rugit si furieusement que toutes les femmes enceintes avortèrent et que les murs de la ville furent renversés.

Quand elle en fut à mille mètres, elle rugit une seconde fois, ce qui fit tomber les dents à tous les citoyens; et l'empereur lui-même, ayant été jeté à bas de son trône, fit prier le rabbin Josué de reconduire au plus tôt le lion du Messie dans son bois.

Voilà quelques-unes des croyances des Juifs sur le Messie qu'ils espèrent, mais qui ne vient pas.

L. — LES FAUX MESSIES.

ANDRÉ ET BAR-COKÉBAS.

Malgré l'évidence, qui a frappé tous les esprits, de la venue du Rédempteur attendu et de l'accomplissement de toutes les prophéties, les Juifs aveu-

glés, comptant sur des prodiges tout à fait excentriques, n'ont pas reconnu l'Homme-Dieu; et depuis plus de dix-huit siècles, ils attendent un autre messie, que leur imagination entoure d'une puissance inouïe et de merveilles incomparables, au moyen de quoi il doit conquérir toute la terre.

Cette disposition, dans une nation si malheureusement égarée, a ouvert la porte à des ambitions téméraires; et, depuis le deuxième siècle, plusieurs imposteurs se sont présentés comme étant le Messie annoncé par les prophètes. Ils risquaient leurs têtes à ce jeu. Mais ils étaient si bien accueillis qu'ils oubliaient, dans l'abondance et les honneurs, ce moment suprême où la lumière se produit.

Le premier de ces hommes aventureux qui paraît avec un peu de bruit dans l'histoire, en se disant le Messie d'Israël, est un nommé André. Il se leva sous Trajan, en l'an 115 de l'ère chrétienne; il persuada aux Juifs de la Cyrénaïque et de l'île de Chypre qu'il était le libérateur envoyé de Dieu pour rendre au trône de David ses splendeurs. Les Juifs étaient, dans ces régions, très-nombreux; ils y avaient partout leurs synagogues, et l'oppression dont ils se plaignaient n'était pas très-pesante. Mais ils ne dominaient pas, et André leur promettait la conquête du monde. Il se disait destiné à ramener les temps si vantés de Salomon et à surpasser grandement sa gloire. Il eut promptement une armée immense, avec laquelle il se mit en marche; et, ce qu'on ne croirait pas, si tous les historiens ne l'attestaient, ses troupes, désordonnées dans leur enthousiasme, mas-

sacrèrent en peu de temps plus de deux cent mille personnes, dans la Cyrénaïque et l'île de Chypre, avec une férocité et des fureurs que nous n'osons décrire. Trajan envoya contre eux Martius Turbo, qui les châtia sévèrement; et l'empereur crut avoir rétabli la paix et l'ordre en apprenant surtout qu'André avait disparu.

Mais la sécurité ne fut pas longue. Quelques mois après, les Juifs de la Mésopotamie se révoltèrent à leur tour; Lucius Quiétus, l'un des habiles généraux de l'empire, fut envoyé contre eux avec le titre de gouverneur de la Palestine. Il les intimida par un grand carnage, et la terreur les soumit, du moins pour un temps un peu plus long.

Nous ne pouvons nous occuper des nombreux soulèvements qui se succédèrent chez les Juifs. Nous ne rassemblons ici que ce qui concerne les faux messies.

En l'année 132, sous Adrien, le rabbin Akiba, qui a sa place dans l'histoire,. et qui nous prépare un autre messie, doit nous arrêter un moment.

Akiba, quoiqu'il se vantât de descendre de Sisara, général ennemi que tua Jahel, comme on le voit dans le livre des Juges, était devenu Juif; et, malgré sa noble origine, il vivait à la campagne, gardant depuis quarante ans les troupeaux d'un riche habitant de Jérusalem. Alors la fille de son maître, qui probablement n'avait pas trouvé d'autre époux, devint éprise de lui; et les rabbins ajoutent qu'elle lui proposa de l'épouser, s'il voulait relever sa bassesse en s'appliquant à l'étude. A quoi il répondit qu'il ferait

tout ce que voudrait sa jeune maîtresse, dès qu'elle serait sa femme. La Juive se contenta de cette réponse et s'unit à lui par un mariage secret.

Alors Akiba, marié, se rendit à une académie qu'on ne nomme pas, et il y devint bientôt plus savant que les maîtres. Toutefois, la science avait pris pour lui tant d'attraits, qu'il resta douze ans à s'en nourrir avant de retourner au pays de sa femme. Il réussit à un point que des multitudes de disciples lui vinrent, et lorsqu'il rentra à la métairie de son ancien maître, ces disciples le suivirent au nombre de vingt-quatre mille, lui faisant ainsi une conduite d'honneur qui ressemblait à un triomphe. Aussi son maître, qui était aussi son beau-père, et qui, en dépit du lien qui l'unissait à un homme d'études, avait déshérité sa fille, n'eut pas plutôt vu son gendre dans sa gloire, qu'il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui donna la plus grande partie de ses biens.

Les rabbins, que nous suivons, ajoutent que, peu après, les vingt-quatre mille disciples, devenus sans doute embarrassants, se querellèrent un jour, entre Pâques et la Pentecôte, sur un point de doctrine, et ils s'animèrent avec de telles ardeurs, qu'ils moururent tous le même jour. Akiba les fit enterrer en masse dans un même tombeau, au pied d'une colline qui n'est pas clairement indiquée.

La réputation du docteur Akiba grandit de plus en plus. Il était si savant qu'il rendait raison de ce que signifiait la plus petite lettre de la loi; et on affirme que Dieu lui avait révélé beaucoup de mystères qu'il avait cachés à Moïse.

Il avait même obtenu la permission d'entrer dans le Paradis, avec un de ses beaux-frères, afin d'en parler pertinemment, et il avait appris là, d'une manière exacte, l'instant où viendrait le Messie. Il était chargé de l'annoncer et d'être son précurseur.

Nous ferions un volume de tout ce qu'on a raconté de cet homme. Nous devons nous borner à ce qui est des faux messies.

Il y avait alors dans la Palestine (année 132) un chef de brigands ou de rebelles, nommé Cozeb ou Cozibo. Il ne pillait et n'exterminait que les Romains, et jusqu'alors on n'avait pu mettre la main sur lui. Akiba vit dans cet homme son héros; il l'alla trouver; et comme son nom de Cozeb signifie *Menteur* en hébreu, il lui substitua le nom de Bar-Cokébas, qui veut dire *Fils de l'Étoile.* Au jour convenu, Bar-Cokébas parut, suivi de ses bandits, en qui on vit ses disciples, et Akiba, se levant, dit à la multitude qui l'entourait :

« Voilà l'Étoile qui devait sortir de Jacob! » Il rappelait la prophétie de Balaam.

Comme les Juifs ne demandaient qu'un messie conquérant, Bar-Cokébas était leur fait. Il fit un appel aux forts et aux vaillants, et les rabbins attestent qu'en peu de jours il eut à ses ordres une armée de deux cent mille hommes tellement robustes que chacun d'eux pouvait, « en courant à cheval, arracher un cèdre du Liban ».

Il fallait aussi aux Juifs quelques miracles. Saint Jérôme raconte que le messie conquérant les contenta en vomissant du feu par la bouche, au moyen

d'un morceau d'étoupes allumées qu'il se mettait entre les dents. Ce que font les charlatans dans nos foires parut aux Juifs un prodige tout à fait digne du Fils de l'Étoile.

Néanmoins, avec une telle armée, de tels prodiges, et quoique acclamé par tous les Juifs, Bar-Cokébas ne marcha pas d'abord sur Jérusalem, que gardaient les cohortes romaines, et qui d'ailleurs était une ville ruinée. Mais il y avait, non loin de la cité détruite par Titus, une autre place forte; c'était Bithera, nommée aussi Bostra et Bosra. Le messie s'empara de cette ville, en fit sa capitale, et son entrée y fut pompeuse. Il se constitua une cour. Akiba le sacra roi par l'onction, et mit la couronne d'or sur sa tête, dans une grande cérémonie qui exalta la joie et les transports des Juifs. On y frappa monnaie au nom du messie.

Aussitôt après cette organisation très-sommaire, Bar-Cokébas fit des courses dans la Judée et dans la Syrie, ravageant tout sur son passage et massacrant partout les Romains. Il exterminait aussi les Juifs convertis à la foi du vrai Messie, et la terreur marchait devant lui.

A ce nouveau mouvement, les Romains s'étaient promptement éveillés; Tinnius Rufus, usant de représailles, immolait tout ce qu'il rencontrait de Juifs, n'épargnant ni les enfants ni les femmes. Mais aux rapides succès de leur messie, tous les Juifs s'étaient soulevés; partout ils remportaient des victoires sur les troupes impériales, et bientôt les Romains ne purent que rester sur la défensive. Cette guerre acharnée

dura plus de deux ans, sans qu'on pût enlever à Bar-Cokébas sa capitale.

Enfin Adrien rappela de l'Angleterre son meilleur général, Julius Sévérus, et l'envoya en Judée. C'était, selon Dion, le plus grand homme de guerre qui fût alors dans l'empire. Ayant étudié la situation, Sévérus comprit qu'il y avait danger à combattre les Juifs en pleine campagne, à cause de leur grand nombre et de l'entraînement avec lequel ils luttaient en désespérés, ou plutôt en déterminés sûrs de vaincre. Il leur fit donc une sorte de guerre de partisans, qui consistait en petites attaques fatigantes, en embuscades, en marches et contre-marches qui leur coupaient les vivres et les resserraient tous les jours de plus en plus.

On dit que, dans cette guerre acharnée, cinquante forteresses furent détruites, neuf cent quatre-vingts bourgs anéantis, près de soixante mille Juifs mis à mort, outre un plus grand nombre qui périt de faim ou de maladie. Les pertes du côté des Romains furent énormes aussi. Mais ils avaient balayé la contrée et faisaient le siége de Bithera.

Les Juifs se croyaient si sûrs de leur messie, qu'ils firent mourir un de leurs rabbins qui leur conseillait de se rendre. Bloqués cependant de toutes parts, ils eurent bientôt pour châtiment la famine, dont nous ne pouvons que deviner les horreurs. La ville enfin fut prise en l'an 135. Le messie, blessé dans un assaut, fut achevé par les soldats romains (1).

(1) Les rabbins, qui font grand cas de Bar-Cokébas, disent que, lorsqu'on enleva son corps pour le porter à l'empereur Adrien, qui voulait

Akiba, qui, si l'on en croit les rabbins, était âgé de cent vingt ans, fut écorché vif : sa femme, ses enfants et ses disciples furent massacrés; la capitale de Bar-Cokébas fut rasée. Après cette expédition, l'entrée de Jérusalem fut interdite aux Juifs sous peine de mort; et tous les Juifs captifs furent vendus comme esclaves, dans la vallée de Mambré, où se tenait la célèbre foire du Térébinthe. Les soldats, dont ils étaient le butin, donnaient un Juif pour un cheval ou pour un pourceau.

LI. — MESSIES DU Vᵉ AU XVᵉ SIÈCLE.

Nous devons répéter encore que, ne faisant pas ici l'histoire des Juifs, nous ne pouvons nous occuper des révoltes qui eurent lieu de leur part sous Antonin, sous Aurélien, où ils voyaient un appui dans la célèbre Zénobie, qui était Juive, et sous Théodose. Nous arrivons au faux Moïse, messie d'un genre spécial.

L'île de Crète, aujourd'hui Candie, était peuplée au Vᵉ siècle de beaucoup de Juifs. En l'an 432, un inconnu se présenta à la principale synagogue et dit sans détours à l'assemblée israélite qu'il était Moïse, le même qui avait autrefois traversé la mer Rouge à pied sec, avec les tribus d'Israël; que Dieu, qui aime toujours son peuple, venait de ressusciter son chef le

le voir, un serpent se présenta tout à coup, s'enroula autour du cou du messie et le fit respecter ainsi des porteurs et du prince lui-même.

plus dévoué, qu'ils le voyaient devant eux, et qu'il avait mission de les délivrer enfin, en les conduisant, à travers les mers, à Jérusalem, la sainte cité qui allait renaître !

Il assignait donc rendez-vous, à un an de là, sur la côte qui fait face à la terre sainte. Il en fixait le jour.

Après cette allocution, il disparut.

Pendant l'année qui devait se terminer par la délivrance, cet inconnu parcourut tous les lieux de la Crète qui avaient une synagogue ou une salle d'assemblée, annonçant partout la même nouvelle.

Au jour indiqué, tous les Juifs, fascinés par le nom de Moïse, abandonnant leurs possessions, arrivèrent à la côte qui leur était indiquée. Ils y trouvèrent leur libérateur debout tourné vers la mer. Il tenait à la main un bâton de prophète. Il l'étendit sur les vagues en enjoignant aux Israélites de s'y précipiter; ce qu'ils firent avec une incroyable ardeur, sans attendre que le signal du messie eût séparé les flots. Mais ce n'était pas la verge de Moïse. Les eaux ne se retirèrent point, et un très-grand nombre de ces enthousiastes se noyèrent.

Des historiens, exagérateurs assurément, portent à vingt mille ceux qui périrent ainsi; ce qui n'est pas possible, car les pêcheurs crétois, secondés d'une multitude de chrétiens accourus là, en sauvèrent un grand nombre.

Sur cette déception, on chercha le prétendu Moïse. On ne le trouva nulle part, et personne ne l'avait vu s'évanouir. Une croyance nouvelle suc-

céda alors à celle qui avait persuadé les enfants d'Israël de la résurrection de Moïse. « Ce ne peut être qu'un démon qui a pris cette figure pour nous perdre, » se dirent-ils. Ils en furent frappés; et la plupart de ces infortunés se convertirent au Christianisme.

Moins de cent ans après la catastrophe de Crète, un autre Messie parut encore dans la Palestine. Il se nommait Julien. C'était de nouveau un chef de voleurs.

Les historiens ne lui accordent que quelques lignes. Mais la chronique de Jean Malala, d'Antioche, nous a conservé des détails.

Les Chrétiens ayant eu des démêlés avec les Juifs de Bethsan (ville de la tribu de Manassé), les Samaritains, quoique en désaccord avec les Juifs, s'unirent à eux pour tomber sur les adorateurs du Christ. Julien, qui se disait depuis quelques jours le Messie libérateur d'Israël, se mit à la tête des bandes juives et samaritaines, pilla et brûla quelques églises chrétiennes, se coiffa d'une couronne royale, et à la faveur de l'effroi qu'il inspirait, il entra à Naplouse (l'ancienne Samarie), au moment où l'on y célébrait des jeux publics. Il monta sur-le-champ à l'estrade où se tenait le président des jeux, se mit à sa place et fit crier par ses hérauts qu'il était le roi, le maître et le juge.

On lui présenta alors celui qui venait de remporter le prix des jeux, et qui devait le recevoir de sa main. Julien lui demanda quelle était sa religion?

— Je suis chrétien, répondit le vainqueur.

— Un chrétien ne peut pas l'emporter sur Israël, répliqua le brigand.

Et au même instant il lui fit couper la tête, dans le cirque même, et devant la foule consternée.

Il s'acharna ensuite à dépouiller et torturer les chrétiens et leur évêque. Au bruit de ces excès, les troupes de Justinien arrivèrent; vingt mille Samaritains périrent dans la lutte; autant de Juifs furent emmenés en Perse et vendus comme esclaves. Julien, poursuivi, fut pris; on lui trancha la tête, que l'on envoya à l'empereur, avec la couronne, qu'il ne quittait pas, même en dormant.

Au milieu du huitième siècle, on trouve un autre Messie, qui éclata en Espagne, mais assez paisiblement. Il persuada aux Juifs répandus dans le pays qu'il était l'homme de la promesse; il en convainquit un certain nombre, qui, réalisant leurs fortunes, abandonnèrent leurs maisons et le suivirent. Le gouverneur du pays s'empara aussitôt des biens laissés vacants; et on ne sait pas jusqu'où le Messie, qui se nommait Sérénus, conduisit les pauvres gens qu'il avait séduits. Mais il disparut un certain jour, et ceux qui n'étaient pas morts en route revinrent pleurer leurs biens perdus.

Au douzième siècle, le vent était plus que jamais aux Messies pour les Juifs. Ils en attendaient un partout; aussi il s'en présenta.

L'un de ces Messies se leva chez nous en l'an 1137; nous ne savons à peu près rien de ses faits, sinon qu'il excita de grands soulèvements; et Maimonide, qui écrivait en ce temps-là, dit qu'il tomba entre les

mains des Français, qui le tuèrent et qui massacrèrent avec lui l'*assemblée sainte*. Le roi Louis VII fit abattre en même temps les synagogues et traita les Juifs assez mal.

Un autre parut l'année suivante en Perse. Comme il ne donnait aucune preuve de sa mission, les Juifs se séparèrent en deux partis, les uns pour lui, les autres contre lui. On dit qu'il eut la tête tranchée.

Un autre, en 1157, surgit à Cordoue, où les rabbins astrologues annonçaient, d'après les astres, l'avénement prochain et certain du vrai Messie. Il ne parvint qu'à exciter en Espagne une persécution contre les Juifs.

Un autre, dix ans après, annonça que les astres avaient été mal compris et que c'était en 1167 que le Messie arriverait. Il invitait les Juifs à l'aller recevoir. Il était déjà suivi d'une troupe nombreuse, quand quelques-uns consultèrent Maimonide, le plus sage des enfants d'Israël. Il leur représenta que ce prétendu précurseur du Messie était un fou; il leur prédit les malheurs qu'il leur amassait. On ne l'écouta point, et la suite de cet homme grossissant tous les jours, on l'arrêta enfin. On le conduisit devant le prince, qui lui demanda de quel droit il se posait en libérateur. Il répondit qu'il agissait par ordre de Dieu, et que si on lui coupait la tête, comme on l'en menaçait, il ressusciterait le troisième jour.

— C'est ce que nous verrons, répondit le prince.

Sur un signe qu'il fit, on trancha la tête du prophète, qui ne ressuscita point. Mais les Juifs qui l'avaient suivi payèrent de grosses amendes.

Un autre un peu plus tard se présenta aux Juifs de Moravie, en disant qu'il était l'envoyé de Dieu. Il se vantait d'une rare prérogative, celle de se rendre invisible à volonté. Au moyen d'un stratagème que secondaient quelques compères, il fit ce tour. Pourtant on l'arrêta et on le mit en prison. Ses confidents eurent le talent de l'en faire sortir, et on publia qu'il était imprenable. Le souverain qui dominait en Moravie somma alors les Juifs eux-mêmes, sous de graves peines, de lui livrer cet homme. Malgré sa prérogative, il fut livré, et cette fois ce fut le bourreau qui le fit disparaître.

Nous ne pouvons oublier un certain Alogricus ou Algrick, qui s'est fait appeler David Alruy ou Alroï. Il brilla en l'an 1200. Benjamin de Tudèle, son contemporain, en a parlé. Il était né dans la ville d'Amasie, en Cappadoce, et on dit qu'il s'attacha d'abord au premier rabbin de la synagogue de Bagdad, qui joignait à l'étude du Thalmud de grandes connaissances en magie.

Lorsqu'il eut appris quelques secrets qui pouvaient lui permettre de simuler des prodiges, il se rendit en Perse et persuada à une colonie de Juifs turbulents qu'il était le Messie destiné à ramener les Juifs dans Jérusalem. Il se disait nécessairement issu de la race de David, et ses procédés, que les chroniqueurs ne détaillent pas, lui avaient fait très-promptement la réputation d'un homme habile en miracles.

Un soulèvement eut lieu; il marcha à la tête d'une armée, et il fit des conquêtes. A ces nouvelles, le sofi de Perse, allié des princes musulmans qui dis-

putaient alors la Terre sainte aux chrétiens des croisades, lui manda de venir à sa cour, en lui promettant que, s'il prouvait qu'il était le Messie, il se soumettrait à lui. Chose étonnante! David Alruy se présenta devant le sofi et soutint qu'il était le Messie. Mais comme il n'en pouvait donner aucune preuve sérieuse, le sofi le fit mettre en prison.

Il sourit en entendant cet ordre; il savait qu'en Orient l'argent peut tout; ses partisans en avaient et croyaient en lui. Le lendemain donc, comme on avait fait précédemment en Moravie, on vint annoncer au sofi de Perse que David Alruy n'était plus dans sa prison et qu'il avait disparu.

Il avait donc le talent de se rendre invisible et le pouvoir de traverser les murailles.

Mais peu d'instants après, quelques soldats vinrent annoncer au sofi que le Messie était aux bords d'un lac qu'il se préparait à traverser; il paraissait attendre là ses fidèles Israélites, qui ne venaient pas. Le sofi envoya ses gardes, qui coururent au lac. Dès que le Messie les aperçut, il jeta son manteau sur les vagues, planta ses pieds dessus et s'éloigna sur ce léger esquif.

Les récits juifs ajoutent que les bateaux lancés à sa poursuite ne surent pas l'atteindre.

Le sofi embarrassé fit publier que, si David Alruy ne se livrait pas, pour sauver son peuple, tous les Juifs allaient être massacrés. Ses séides lui firent part de cette proclamation. Mais comme il ne se souciait pas de s'immoler pour les siens, le sofi, hésitant devant le massacre des enfants d'Israël, innocents pour la

plupart, avisa un autre moyen : ce fut la promesse de dix mille sequins d'or à celui qui livrerait la tête du rebelle.

Cette promesse tenta le beau-père de David Alruy, car il était marié. En soupant avec lui, son beau-père l'enivra, lui coupa la tête et la porta au sofi, qui ne lui donna rien.

Les Juifs persistent avec une persévérance inconcevable, ils persistent toujours, dans l'attente du Messie. Au commencement du quinzème siècle, l'astrologue Avenar, un des leurs, osa bien leur prédire, sur la foi des astres, que le Messie arriverait sans faute en l'an 1414. L'avénement n'ayant pas eu lieu, il reconnut qu'il avait fait erreur et que la chose était remise à l'an 1464. Il tenait cela de certaines conjonctions de Saturne et de Jupiter avec l'Écrevisse et les Poissons.

Tous les Juifs tinrent donc leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, qui ne parut pas plus en 1464 qu'en 1414, « soit que l'Écrevisse eût reculé, soit que les Poissons d'Avenar ne fussent, comme dit M. Salgues (1), que des poissons d'avril. »

Le Messie attendu avait, en ce temps-là, d'autres précurseurs en Espagne. Un certain Zacharie, secondé d'un associé inspiré comme lui, annonça que le Messie allait paraître enfin, et il en fixa le jour. Les Juifs, après s'être préparés par des jeûnes et des aumônes, se rendirent à la synagogue en habits blancs, pour recevoir leur libérateur. Vain espoir encore. Ils se retirèrent déçus. Un d'eux se convertit

(1) *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 90.

aussitôt à la foi chrétienne et entra dans un ordre religieux; il avait été frappé par un miracle qui n'était certainement pas le fait de Zacharie. En sortant de la synagogue, tous les Juifs avaient des croix sur leurs habits blancs; et ils en trouvèrent sur tout le linge qu'ils avaient laissé dans leurs maisons.

Quelque temps après, un Juif allemand, nommé David Leimlein, annonça à ses coreligionnaires que le Messie arriverait en l'an 1500. Il leur prescrivit d'abattre leurs fours où ils cuisaient leur pain sans levain, puisqu'ils allaient manger les azymes à Jérusalem. Comme le chef de la synagogue de Francfort attestait que David Leimlein faisait des miracles, on crut à sa prophétie et on se prépara à partir. Les plus pressés prirent les devants; il y en eut même un bon nombre qui étaient parvenus à Jérusalem au jour fixé. Leimlein était avec eux. Quand il lui fallut reconnaître qu'il s'était trompé, il déclara que les péchés du peuple avaient sans doute retardé le grand jour, et tous ses adhérents se mirent à faire pénitence.

LII. — SABATAI-ZÉVI.

Des prophéties révérées par les Juifs (1), mais non divinement inspirées, leur annonçaient que l'année 1666 serait pour eux une grande année; que le Mes-

(1) Les prophéties de Jacques Ziegler, Juif de Moravie, mort en 1559, et celles d'un autre Ziegler, qui confirmait en 1624 les prédictions de Jacques.

sie viendrait enfin; qu'il disparaîtrait neuf mois après son apparition; que plusieurs Juifs souffriraient le martyre; qu'il reviendrait ensuite, monté sur un lion céleste; qu'il guiderait sa monture avec une bride composée de deux serpents à sept têtes; qu'il serait reconnu pour le seul monarque de l'univers; qu'alors le saint Temple descendrait du Ciel, tout bâti, orné et paré de toutes sortes de magnificences; qu'on y sacrifierait jusqu'à la fin du monde; que les Juifs dès lors jouiraient de tous les plaisirs de la vie; qu'ils n'auraient aucune guerre à soutenir, etc., etc.

Ces prédictions occupaient beaucoup les enfants d'Israël et faisaient presque exclusivement le sujet de leurs conversations. On racontait qu'une nation innombrable, formée des dix tribus d'Israël perdues depuis tant de siècles, venait de se rassembler dans les déserts les plus éloignés de l'Arabie, pour retourner à Jérusalem avec le Messie. On avait vu dans la terre promise une colonne lumineuse, en forme d'arc-en-ciel : c'était, selon l'opinion la plus commune, le signe certain de l'avénement du libérateur attendu. De plus, on assurait qu'un navire, dont les voiles et les cordages étaient de soie et qui s'appelait « les douze tribus d'Israël », venait d'arriver en Écosse. Les Juifs se disposaient donc à recevoir le Messie. Les uns jeûnaient, jusqu'à mourir de faim, pour l'expiation de leurs fautes; d'autres s'enterraient jusqu'au cou dans leurs jardins, par un saint motif d'humilité; ceux-ci se couchaient dans la boue et y passaient des nuits entières afin de refroidir leurs sens; ceux-là se donnaient trente coups de

fouet, et se piquaient le dos avec des épingles en intention de pénitence; tous vendaient leurs biens et leurs meubles, dans l'attente continuelle où ils étaient de posséder d'un jour à l'autre toutes les richesses des infidèles.

Les esprits étaient préparés. Soit qu'il fût poussé par des Juifs puissants, soit qu'il voulût profiter de l'occasion, un Juif, né à Smyrne en 1625 selon les uns, et selon d'autres à Alep, fils d'un certain Mardochée, Israélite, qui faisait le courtage pour les Anglais, se mit à prêcher sur les chemins et dans les villages, en disant qu'il était le Messie promis à Abraham, et qu'il venait régner sur le peuple de Dieu. Cet homme se nommait Sabataï-Zévi. Il avait l'esprit vif, un abord gracieux, et quelque majesté dans les manières. Il avait étudié les sciences à Thessalonique; il suivait régulièrement la loi de Moïse, et il connaissait tous les secrets du Thalmud. Il se fit des sectateurs, parmi lesquels on compte quelques rabbins. Nathan de Gaza, après une conférence avec Sabataï, devint l'un de ses premiers partisans, et se fit passer pour son précurseur. En vertu de cette qualité, il défendit les jeûnes à tous les Juifs, leur ordonna de se livrer à la joie, et publia que dans quelques mois Zévi détrônerait le Grand Seigneur, qu'il l'emmènerait chargé de chaînes à Jérusalem, et que tous les enfants d'Israël se rallieraient autour de lui, des quatre parties du monde.

Sabataï, après avoir séjourné un peu de temps à Constantinople, où il avait jeté quelques semences, eut peur du bruit qui se faisait, alla à Smyrne, où il

savait qu'il serait plus libre, et quoique là Nathan menaçât de faire tomber le feu du ciel sur les incrédules à la mission de Sabataï, tout le monde n'était pas persuadé. Un riche Juif de Smyrne, nommé Pennia, osa dire en pleine synagogue que Sabataï n'était qu'un imposteur, et peu s'en fallut que le peuple ne l'assommât.

Cependant le gouverneur de Smyrne, qui commençait à prendre de l'ombrage, fit arrêter le Messie pour l'envoyer au sultan Mahomet IV. Heureusement ce gouverneur n'était pas incorruptible; on le gagna, et il se contenta d'exiler Sabataï. Les Juifs contèrent aussitôt qu'on devait ce miracle à Élie, qui s'était fait voir en songe au gouverneur, assis sur une colonne de feu, accompagné d'Abraham et de Mardochée.

Pendant le temps de son exil, Sabataï épousa successivement trois femmes, qui l'abandonnèrent peu après les noces. Cependant l'une d'elles avait vu, disait-elle, un Ange éclatant de lumière lui déclarer que le Messie était venu.

Enfin Pennia fut séduit. Il devint partisan de l'imposteur, et chanta la palinodie. Sa famille se convertit avec lui; sa fille tomba dans des extases et se mit à prophétiser. Quatre cents personnes, gagnées par l'argent que Pennia distribuait, le secondèrent; et la manie de prophétiser s'étendit jusqu'aux petits enfants. Le gouverneur permit à Sabataï de rentrer à Smyrne. Les rues furent tendues et couvertes de tapis pour le recevoir, on lui rendit tous les honneurs imaginables. Un docteur juif, un peu plus ferme que

Pennia, voulut à son tour éclairer sa nation ou peut-être se faire acheter comme l'autre. Son éloquence lui tourna mal; le gouverneur l'envoya aux galères. Zévi, protégé, écrivit à toute la nation d'Israël une longue lettre dont voici le sommaire :

« Sabataï-Zévi, fils aîné de Dieu, messie et sauveur
» des enfants de Jacob, vous apporte le salut et le
» bonheur. Célébrez des fêtes, et changez vos jours
» de tristesse en des jours de réjouissance; celui que
» Dieu vous avait promis est venu. Bientôt vous do-
» minerez sur tous les peuples de la terre, et même
» sur les nations inconnues qui sont au fond de la
» mer; le tout pour votre plaisir et pour la récom-
» pense des vertus de vos pères. »

Cette lettre fut écrite de Smyrne, en 1666. Sabataï avait quarante ans. Nathan l'accompagnait toujours; mais Élie n'arrivait pas. Zévi affirma qu'il se trouvait invisiblement parmi les Juifs, ce qui était bien prouvé par la vision du gouverneur. Plusieurs docteurs, échauffés par les fumées du vin, virent donc le prophète Élie assis à leur table, et se vantèrent même d'avoir bu avec lui. Un rabbin publia qu'il l'avait rencontré dans les rues, habillé à la turque. Le prophète lui avait dit qu'on négligeait de porter des bandes de couleur d'hyacinthe aux revers des manches; qu'on se coupait les cheveux en rond; qu'on n'observait pas régulièrement les traditions des anciens, et qu'il n'était pas content de tout cela. On se hâta de l'apaiser; après quoi Zévi se disposa à conduire le peuple de Dieu dans la terre promise. Il fallait d'abord aller détrôner le Grand Turc. Le Messie

nomma les principaux de la synagogue de Smyrne chefs des Israélites, honneur qui leur causa une joie inexprimable; il recommanda au peuple de se tenir prêt à marcher, puis il sortit de Smyrne avec les vœux de tous les Juifs. Il fut trente-neuf jours sur mer, ballotté par les vents contraires, qu'il ne savait pas soumettre.

Pendant ce temps, on répandait deux lettres écrites par Nathan, le précurseur. Elles sont curieuses. Voici la première, adressée au Messie :

« Au Roi, notre roi, Seigneur de nos seigneurs, qui rassemble les dispersés d'Israël, qui nous rachète de la captivité, à celui qui est élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus haut, au Messie du Dieu de Jacob, au véritable Messie qui est le Lion céleste, Sabataï-Zévi, dont l'honneur soit exalté et la domination élevée pour toujours. Amen.

» Après avoir baisé vos mains, en essuyant la poussière de vos pieds, comme il est de mon devoir, ô Roi des rois, dont la majesté soit exaltée et l'empire étendu partout, cette lettre a pour but de faire savoir à Votre Suprême Excellence, parée de beauté, ornée de sainteté, que la parole royale de votre loi a éclairé nos visages. Ce jour solennel a été en Israël un jour de lumière pour ceux qui gouvernent en votre nom. Aussi nous nous appliquons à suivre vos commandements, comme c'est notre devoir. Quoique nous ayons été témoins de choses terribles, nos cœurs restent des cœurs de lions. Nous ne demandons pas la raison des merveilles que vous faites, car nous savons que vos œuvres sont des miracles. Fermes dans

notre fidélité, nous consacrons nos âmes à la sainteté de votre nom. Nous sommes à Damas dans le dessein de nous rendre à Scandéon (1), comme vous nous l'avez prescrit, afin que nous puissions voir là la face de Dieu dans sa splendeur....

» Ce sont ici les paroles du serviteur de vos serviteurs, qui se prosterne pour être foulé par la plante de vos pieds.

» NATHAN LÉVI. »

La seconde lettre est une circulaire adressée à tous les Juifs :

« AUX ENFANTS D'ISRAEL, PAIX SANS FIN.

» Cette lettre est pour vous avertir que je suis arrivé heureusement à Damas, et que je me propose d'aller révérer la face de Notre-Seigneur, dont la majesté soit exaltée. Il domine au nom du Roi des rois. Nous avons fait ce qu'il nous a demandé, en prescrivant aux douze tribus d'Israël de lui élire douze hommes. Nous allons d'ici à Scandéon, par son ordre, nous présenter à lui, avec plusieurs de ses amis, à qui il a permis de se réunir là.

» Présentement, je vous fais savoir que, si vous avez appris de lui, Notre-Seigneur, des choses surprenantes, vous ne devez ni vous en étonner, ni rien craindre. Fortifiez-vous au contraire dans notre foi, parce que toutes ses actions sont miraculeuses et si pleines de mystère, que l'entendement humain ne

(1) Scandéon ou Scandalion, château bâti par Alexandre en Phénicie, appelé aussi le Camp du Lion.

saurait les comprendre. Qui donc oserait prétendre à en pénétrer les profondeurs? Mais dans peu, à vous ses fidèles, toutes ces choses seront clairement manifestées. Lui-même daignera vous les faire connaître.

» Béni celui qui arrive au salut par le véritable Messie, qui va manifester son autorité et son empire sur nous et sur tous, à présent et à jamais.

» NATHAN LÉVI. »

Cependant l'itinéraire fut changé; on avisa qu'il fallait débuter par détrôner le sultan. Bientôt les Juifs de Constantinople apprirent que le Messie arrivait. Ils allèrent à sa rencontre et se prosternèrent devant lui, comme devant leur seigneur et maître. Il leur dit qu'il venait obliger Sa Hautesse à le reconnaître roi des Juifs, et à lui céder sa couronne, pour donner l'exemple aux autres princes de la terre. Cette audace, sur les terres du Grand Turc, prouve que Lévi était fou. On lui représenta que le sultan ne serait peut-être pas d'humeur à descendre du trône; il répondit que Dieu le lui commanderait en songe. Si les prestiges qui entouraient cet homme, son singulier caractère, et sa conduite extraordinaire eussent frappé l'imagination du Grand Seigneur, on aurait vu bien d'autres merveilles.

Le grand vizir, instruit de ce qui se passait, fit arrêter le Messie, que l'on conduisit en prison; incident qui fut reçu comme une tribulation prévue. Les Juifs allèrent le voir avec autant de respect que s'il eût été sur le trône, pendant les deux mois qu'on

le garda à Constantinople. Le sultan partant alors pour une expédition lointaine, on transporta Sabataï dans une des tours des Dardanelles. Ceux de sa nation y accoururent de tous les pays, et les Turcs profitèrent de la vénération qu'on lui portait pour faire payer fort cher l'honneur de le voir. C'était justement pour cela qu'on lui laissait la vie, car les Turcs sont assez bons calculateurs. Les Juifs prétendaient qu'on ne le faisait pas mourir parce qu'on n'avait aucun pouvoir sur ses jours. C'était d'autant plus vrai, qu'il convertissait, disait-on, ses chaînes de fer en chaînes d'or; qu'il les donnait aux fidèles qui venaient le visiter; et qu'on l'avait vu se promener avec ses disciples, dans les rues de Constantinople, quoique les portes de sa prison des Dardanelles fussent bien fermées. En conséquence, la dévotion des Juifs pour leur messie augmentait de jour en jour; les synagogues portaient des SZ en or; on ne jurait plus qu'au nom de Sabataï; on expliquait les Écritures en sa faveur.

Les choses prirent bientôt une autre tournure. Néhémie-Cohen, savant dans la cabale juive et se trouvant né avec d'heureuses dispositions à l'imposture, demanda à entretenir Sabataï. Après une longue conversation, Néhémie dit au Messie qu'il devait y avoir deux envoyés : l'un pauvre, méprisé, et chargé seulement d'annoncer le second; l'autre, riche, puissant, et destiné à siéger sur le trône de David. Néhémie-Cohen se contentait d'être le pauvre Messie Ben-Éphraïm. Sabataï craignit qu'étant une fois reconnu pour Ben-Éphraïm, il ne lui prît envie

de se donner pour le puissant Messie Ben-David. Il rejeta sa proposition et le traita d'imposteur. Néhémie répondit sur le même ton, et ils se quittèrent ennemis. Leur dispute fit causer les Juifs; mais on n'en respecta pas moins Zévi; Néhémie seul fut blâmé, et regardé comme un impie et un schismatique. Cet affront lui était trop sensible pour qu'il ne cherchât pas à s'en venger. Il se rendit à Andrinople, et accusa Sabataï de troubler le repos public. Des docteurs juifs mécontents secondèrent Néhémie, et dévoilèrent si clairement les intrigues de Sabataï, que le sultan l'envoya prendre et commanda qu'on l'amenât en sa présence. La vue du Grand Seigneur intimida tellement le Messie, qu'il oublia tout son courage et toute l'assurance qu'il avait montrée dans la synagogue. Le sultan lui fit, en langue turque, plusieurs questions, auxquelles il ne put répondre que par interprètes; ce qui surprit étrangement les assistants, qui pensaient que le Messie aurait dû parler toutes les langues. Le sultan ne s'en tint pas là; il voulut un miracle : il ordonna qu'on dépouillât Sabataï, qu'on l'attachât à un poteau, et que les plus adroits de ses archers tirassent sur lui. Il promit en même temps de se faire Juif et sectateur du Messie si son corps était impénétrable. Sabataï consterné avoua qu'il n'était qu'un pauvre Juif tout comme un autre. — Eh bien, dit le sultan, pour réparer le scandale que tu as causé, tombe à genoux et adore Mahomet, ou tu vas être empalé à l'instant.

Sabataï répondit qu'il avait été poussé par les Juifs à faire le Messie; qu'il voulait bien embrasser la re-

ligion du grand Mahomet et vivre en bon Turc. Un mollah, qui était présent, lui dit alors : — Avant de professer le mahométisme, il faut que tu croies, comme l'enseigne le Koran et comme nous le croyons, que Jésus-Christ, fils de la vierge Marie, est un grand prophète et le véritable Messie envoyé de Dieu.

— Je le crois, répondit Sabataï, et je reconnais que les Juifs sont abusés quand ils en reconnaissent un autre.

A la suite de cette profession de foi, le sultan changea le nom de Sabataï et lui donna un emploi parmi les portiers du sérail.

Les Juifs étaient stupéfaits. Les plus obstinés dans leur foi à cet homme se consolèrent un peu, en disant qu'un fantôme était resté ici-bas à sa place, mais que le Messie était remonté au ciel, où il attendait à son aise des circonstances plus favorables.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE

DES

LÉGENDES DE L'ANCIEN TESTAMENT.
